
Stanford University Libraries
3 6105 118 987 366


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY





Publication couronnée par l'Académie française

EDMOND STOULLIG

LES ANNALES du Théâtre et de la Musique

AVEC UNE

Préface par M. Lucien MUHLFELD

Vingt-sixième Année

1900



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 25 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une etude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, ed l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques ;*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Éducation du Comédien ;*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie Contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES DU THÉATRE ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. Lucien MUHLFELD

Vingt-sixième Année

1900



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1901

Le Malaise du Théâtre

Cet excellent annuaire de l'activité scénique s'ouvre toujours par une préface dans laquelle un chroniqueur dramatique ou un homme de théâtre traite quelque « problème d'actualité ». L'amitié d'Edmond Stoullig m'ayant confié, cette année, l'office de soliste-préludeur, j'ai cherché un thème distingué, un morceau de concert, un joli numéro. Je n'en ai pas trouvé, ou j'en ai trouvé trop. Successivement j'ai médité diverses matières assez contemporaines : la question des répétitions générales, la discussion du prix des places, la concurrence des cafés-concerts, la compétence des directeurs, la désagrégation des troupes, les auteurs incertains, le public rétif... Aucun de ces sujets n'apparaît sous un jour joyeux. Et tous, en quelque mesure, sont connexes : on les envisage comme symptômes, diagnostics, résultantes ou médications d'un même phénomène morbide. Que notre théâtre soit malade, c'est trop dire et d'un mot trop gros. Mais s'il n'y a pas maladie, il y a malaise...

... Déjà je prévois l'objection de gaillards ruisselants d'heureuse santé : « En tout temps on a

hoché la tête sur la maladie du théâtre, et les empiriques ont préconisé leurs drogues. Le théâtre « vit encore ». C'est un commerce, en ce sens, au moins, que les impresarii sont gens d'affaires. Or, quand donc avez-vous entendu des négociants reconnaître que « les affaires marchent? » Jamais. « Pour une année où il y aurait de la pomme, il n'y a pas de pomme. »

Voilà une objection de lecteur trop bien portant. Elle est spécieuse. Elle n'est pas forte. Messieurs les actionnaires des théâtres parisiens seraient ravis qu'elle fût excellente. Mais ils sont payés — ou plutôt débités — pour savoir qu'elle est détestable. Il est vrai que, à diverses époques, la gêne du théâtre fut aussi et plus sensible. Le mal n'est pas nouveau. Il est renouveau. Ceci ne l'empêche pas d'être actuel. Il y a une soixantaine d'années, M. Samson et M. Provost, sociétaires, empruntaient sur leur argenterie pour acquitter les dettes de la Comédie. Le trait n'est pas d'hier. Mais vous savez bien que l'histoire est faite de recommencements.

On a eu naguère la notion très nette du « malaise » quand les directeurs de théâtre ont « agité la question » des répétitions générales. Quelques patrons s'étaient rencontrés :

— Comment ça va-t-il, chez-vous ?

— Pas trop fort. Et chez-vous ?

— Tout doucement.

Ensemble ils s'étonnèrent que « ça n'allât pas » moins doucement et plus fort. Pourquoi le succès se faisait-il rare ? Un de ces Messieurs eut une bonne pensée :

— Nos pièces ne « partent » plus parce qu'elles partent en deux fois. Nous imposons deux épreuves à l'ouvrage, aux acteurs, à la critique et au public : la répétition générale et la première représentation. Ces deux soirées font « double emploi ». Gagnons-en une : la fête unique sera plus belle et suscitera mieux les curiosités.

Entre nous, c'était sagement raisonner. La détermination n'avait pas une extrême importance. Supprimer la répétition ne pouvait pas faire d'un succès un four, ni — malheureusement — vice-versâ. Mais c'était toujours une recette gagnée. On gagne ce qu'on peut. J'ai assisté à l'un de ces conciles directoriaux, où Larroumet, Duquesnel, Kerst et moi-même étions invités, et je me rappelle la brève péroraison de M. Debruyère, le rude directeur de la Gaîté :

— Nous sommes des parias !

Puis, s'adressant à ses confrères, il ajoutait en post-scriptum :

— Je ne parle pas pour moi : moi, j'ai ma petite affaire qui marche toute seule. *Mais, sauf moi, nous sommes tous des parias!*

Sous l'œil bienveillant de quatre critiques, les « parias » projetèrent de supprimer l'une des deux soirées où l'on invite, soit la répétition, soit la première. Et leur délibération fut transmise à l'Association professionnelle de la Critique dramatique et musicale, qui se réunit en assemblée générale.

Je ne sais pas si notre excellente Association a une devise. Mais il y en a une qui ne lui conviendrait pas. C'est : *Non bis in idem.* Là, nous ne fûmes pas dix à avouer qu'une seule audition suffit pour formuler un avis sur le *Crime de la rue Pétrelle* ou sur les *Noces de Balandard.* L'écrasante majorité exigea d'y aller deux fois : la veille, dans la journée, pour se faire une opinion — et le lendemain, dans la soirée, pour s'y enfoncer. La petite minorité fut même regardée d'un œil soupçonneux. A l'instant du vote, elle se réfugia dans l'abstention, avec autant de prudence que de dignité.

« Par déférence pour la critique », Messieurs les impresarii renoncèrent au 18 Brumaire qu'ils mijotaient. Somme toute, cette question des répétitions générales est assez amusante à agiter périodiquement, mais elle n'est pas capitale. Les

destinées du théâtre moderne n'en dépendent point.

Les directeurs, soucieux d'améliorer un sort médiocre, cherchèrent autre chose. Ils sentirent le vent d'une idée fine :

— Pour faire recette, si nous tâchions d'attirer le public payant ?

Comment attirer le public payant ? En le faisant payer le moins possible. — C'était poser le problème dit « du prix des places ».

Je ne connais pas de problème plus comique.

Que penseriez-vous d'un bottier chez qui les souliers sont cotés un louis et qui se demanderait tout à coup s'il ne ferait pas mieux de les afficher huit francs ?

Vous le traiteriez de savetier.

De deux choses l'une : ou ses souliers valent vingt francs et il fermera bientôt boutique en les cédant à huit, ou ils n'ont jamais valu que huit francs et il vous a plumés en vous les vendant un louis. Ce commerçant qui n'est pas fixé sur le prix de sa marchandise, qui vous consulte au passage, qui vous hèle pour savoir si elle vaut ceci ou cela, ou le double, ou la moitié, est un drôle de commerçant.

A la réflexion, on conçoit l'hésitation des directeurs devant leurs tarifs. Ils ont des confrères

qui vendaient leurs places très cher, et qui ont fait faillite. Ils en ont d'autres qui préféraient vendre beaucoup de coupons à bon marché, et qui ont été liquidés. L'un et l'autre destin leur répugnent également. Et ce dégoût est des plus honorables.

Des conciliateurs de la chèvre et du chou ont songé à contenter tout le monde, ce qui est bien toujours la plus fâcheuse inspiration, en installant l'*échelle mobile* dans l'échoppe de la loueuse : quand la pièce est un triomphe, coter les places aux prix forts ; dès que le succès s'atténue, ou si le spectacle semble médiocre, abaisser le tarif de vingt-cinq ou de cinquante pour cent.

L'échelle mobile, rêvée par quelques-uns, n'a pas encore été posée. Ce serait l'abomination. Lorsqu'une comédie marcherait à petit tarif, le public dirait : « C'est une tape ». Dans le cas contraire, il se réserverait jusqu'aux semaines prochaines, il attendrait le moment favorable pour acheter à huit francs des escarpins d'un louis.

Autre leurre. « Si on maintenait, même si on haussait le taux des places élégantes et si on modérait celui des places moyennes, les secondes loges, par exemple ? » Hélas, il n'y a plus de clientèle, ou presque nulle part, pour les places

moyennes. Oubliez-vous que nous sommes une société égalitaire ? M. Poirier, dans sa jeunesse, conduisait Mme Poirier aux secondes loges ou à la deuxième galerie. Ils sont morts, M. et Mme Poirier. Les petits Poirier vont à l'orchestre ou restent chez eux. Entre les fauteuils et le « paradis » à dix sous, il n'y a plus de public. Ce phénomène n'est pas spécial au théâtre. Voyageant, l'été dernier, sur le réseau du Midi, j'observai que mon train comprenait des voitures de 1re et de 3e classes, mais aucune de 2e classe. J'en fis la remarque à l'un des gros fonctionnaires de la compagnie, que je rencontrai aux eaux. Il me répondit : « La seconde classe est *inusitée*. Quiconque peut éviter la voiture populaire veut la voiture de luxe : si l'argent lui manque, il fait des prodiges pour obtenir une « passe » ou un « demi-droit ». Tout marquis veut avoir des pages ».

La clientèle qui dérange des montagnes pour obtenir des places sans bourse délier, les directeurs de théâtre la connaissent bien, et nous la connaissons aussi, nous qui la subissons à titre d'intermédiaires. Elle n'est pas à considérer dans la question du prix des places. Quand même on coterait les avant-scènes à quinze centimes, comme les chaises des Champs-Elysées, elle sol-

liciterait, cette clientèle, des billets de faveur et sacrifierait à se les procurer deux heures de voiture. Elle ne se grouille pas par avarice ni pour le plaisir, mais pour l'honneur. Chacun, comme dit Sudermann, place l'honneur où il lui plaît. Montrer un laissez-passer au contrôleur apparaît à la majorité des Parisiens le signe distinctif qu'on appartient à une élite, qu'on est cousin d'un auteur dramatique ou frère de lait du souffleur.

Tout de même, il reste des « payants », les fameux « payants », ces « cochons de payants » disait Villemot, chroniqueur certainement désintéressé. C'est eux que les directeurs s'obstinent à attirer, et c'est à leur intention qu'ils se posent le problème drôlatique du prix des places : Faut-il les faire payer peu ou beaucoup ? Vendrai-je ces souliers un louis ou huit francs ?

Je ne suis pas commerçant, mais j'ai des amis dans le commerce. Je leur ai demandé comment ils s'y prenaient pour fixer le prix de leur marchandise. D'abord ils m'ont regardé comme un simple d'esprit. Ensuite ils ont eu la bienveillance de me répondre. Leur réponse est unanime, leur procédé uniforme. On calcule rigoureusement un prix de revient, on le majore de tant pour cent pour les frais généraux, on ajoute un bénéfice convenable. Il ne faut pas davantage de malice pour établir une étiquette en chiffre connus.

Pourquoi les directeurs de théâtre agiraient-ils d'autre sorte ? Leur ingéniosité fut de supposer que le spectateur accepterait qu'on lui servît partout la même âme. Il est vrai que le public est bon garçon et qu'il n'y a pas, dans tous les prés-salés, un mouton qui le vaille pour la douceur et la patience. Mais les meilleures plaisanteries s'usent. C'est même dommage.

Voici le théâtre X... qui, pour la perfection de la mise en scène et des interprètes, a déboursé, quand on frappe « les trois coups », trois mille cinq cents ou quatre mille francs. Et voilà le théâtre Z... qui, au moment où la toile se lève, n'a risqué que douze cents francs. Il aurait la prétention de vendre aussi cher que le concurrent un article qui lui coûte trois fois moins. Le public lui laisse pour compte son soulier de huit francs coté un louis.

Un théâtre, sagement conduit, connaissant sa clientèle et les ressources dont elle dispose, pourrait lui fournir un plaisir à son prix. Il y a le chocolat superfin et le chocolat de santé. On ne vend pas du Marquis ni du Boissier autour du Château d'Eau. On offre le « bon ordinaire » à une population dense, on tâche de vendre beaucoup et pas cher.

Sans doute il est tentant à l'imprésario qui monte un ouvrage de songer : « J'ai quinze cents

francs de frais. Si je décroche un succès, j'encaisserai sept mille tous les soirs. » Ce serait évidemment délicieux. Mais le directeur ne « décroche » rien ; ou, s'il décroche son lustre, c'est pour l'apporter au Mont-de-Piété. Un fâcheux instinct détourne le public de payer sept mille francs ce qui en coûte quinze cents.

Je ne crois pas que tous les Parisiens souhaitent le théâtre économique. Des milliers d'entre eux ont le napoléon facile. L'Opéra atteint sa moyenne de vingt mille. Mais l'amateur qui donne volontiers seize francs pour écouter Delmas, Alvarèz et Bréval rechigne à payer la moitié pour entendre ce que vous savez.

Pas plus que la chocolaterie ou la botterie, l'industrie scénique ne saurait, pour ses produits très divers, appliquer des tarifs à peu près uniformes. Cela tombe sous le sens. Le malheur est que nos impresarii ne sont pas tous des hommes de sens, j'entends de bon sens, de sens pratique et professionnel.

Voilà, dans le malaise du théâtre, une cause dont les directeurs ne se sont pas avisés. Les uns ont pensé à supprimer les répétitions générales. Les autres ont rêvé de modifier le prix des places. Il n'y en a, j'en suis bien sûr, pas un qui ait émis

sur sa propre compétence des doutes pourtant légitimes.

Tous vous diront que leur métier est un métier difficile. Ce n'est pas une raison pour ne point l'avoir appris. Le directeur de jadis était « un type ». On l'a souvent blagué dans les physiologies humoristiques. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il connaissait son affaire.

J'ai le plaisir d'être en termes amicaux avec la quasi-unanimité des directeurs parisiens. Ils ne gardent pas rancune à une critique dont la verdeur, du moins, est sans arrière-pensée. Je serais désolé de les blesser par une censure personnelle. *Sed magis amica veritas.* Aussi bien trois ou quatre de ces messieurs sont-ils des maîtres excellents. Libre à chacun de s'accorder une place dans cette distinguée minorité.

En matière de direction, comme en tant d'autres, le théâtre subit les conséquences d'un fait moderne : le capitalisme. Autrefois, un directeur, de même qu'un mercier, commençant *pianissimo*, était le propre artisan de sa fortune. Il s'élevait avec précaution. Il ne s'enrichissait et n'atteignait les grandes scènes qu'à la condition de ne point *gaffer*. Il y avait donc apprentissage, et il y avait sélection. Au temps où le théâtre subissait le régime — odieux en théorie, parfait en pratique — du *privilège*, on n'accordait les meil-

leurs privilèges qu'à des hommes de compétence avérée. Nous avons changé tout cela : je n'ai garde de le regretter, mais je le constate et je note les conséquences.

Ces conséquences, les voici. Chacun peut ouvrir un théâtre, pourvu qu'il sache trouver de l'argent. L'indispensable qualité du directeur n'est plus d'être expert en littérature dramatique ou en mise en scène, de savoir manier les auteurs et tenir en main une troupe : c'est d'exceller à découvrir, à garder et, si j'ose dire, à « traire » le commanditaire. Sa vertu majeure sera d'avoir l'éloquence persuasive, c'est-à dire des arguments *ad hominem*.

Dépendre d'un commanditaire, c'est subir une femme et quelquefois plusieurs. Il y a des étoiles improvisées par le banquier. Pour peu que le public n'ait pas autant de raison de les aduler que leurs protecteurs, la situation de l'imprésario n'est plus tenable. Il arrive que l'actionnaire amène « son auteur » par surcroît. Vous concevez que, dans ces conditions, l'autorité du directeur s'étrique étrangement.

Des hommes assez adroits et — je n'en veux pas douter — assez honnêtes pour inspirer confiance au capital prudent, assez philosophes pour ne pas se brûler les sangs si la Fortune n'arrive pas dans le lit, déjà joliment garni, du comman-

ditaire, ne sauraient être par surcroît des connaisseurs en théâtre, en auteurs et en comédiens. L'homme n'est pas universel.

Malheureusement, un théâtre dont le patron ne se fait pas le conseiller des auteurs, le metteur en scène, le capitaine réel de la troupe est, plus tôt ou plus tard, un théâtre dans le malaise. Ils sont là une demi-douzaine de pilotes qui ont un furieux mal de mer.

Je ne songe pas ici au cas des théâtres subventionnés qui est un cas, ou plutôt quatre cas particuliers. La splendeur de l'Opéra, avec ses gardes à cheval, avec son escalier, ses marbres, reste un attrait *sui generis*. On devra toujours en gravir les marches si l'envie prend d'entendre *Guillaume Tell* ou *Lohengrin*. M. Albert Carré, par son accueil libéral et clairvoyant à la musique moderne, par sa connaissance des hommes et son expertise des artistes, par le goût unique et somptueux de la mise en scène, surtout par une activité contagieuse, par ce secret, celui des grands directeurs, d'obtenir de tous les auxiliaires l'effort maximum qu'ils sont aptes à fournir, M. Carré a donné et donne de la gloire au théâtre national de l'Opéra-Comique. Il y a place, somme toute, à Paris, pour deux théâtres de musique. Hélas, trop d'impresarii

savent, pour s'être échaudés à s'en vouloir assurer, qu'il n'y a point place pour trois.

La Comédie-Française — parlons bas dans la chambre d'une malade — la Comédie-Française est aussi spéciale. Elle fut, elle redeviendra peut-être, le théâtre-musée où l'on joue en perfection les chefs-d'œuvre avérés et ceux des ouvrages contemporains qui sont dignes d'être protégés par l'ombre voisine des classiques. Pauvre Comédie! Quinze ans d'administration débile ont anémié tous ses organes. Mais elle est si vieille qu'on peut lui augurer beaucoup d'avenir. L'Odéon, dirigé plus misérablement encore, l'Odéon, disputé par la poésie décente et par le vaudeville chaste, subsiste théâtre sénatorial, théâtre à bon marché, théâtre à galeries, aussi théâtre de quartier. La première et la seconde scène de comédie boitent ensemble, des quatre pieds. Mais leur disgrâce est particulière et ne se confond pas avec les entreprises libres, à qui seules je pense aujourd'hui.

Les théâtres à subvention gardent encore, plus ou moins, une clientèle et des abonnés. C'est un solide appui qui manque ailleurs. On s'en lamente. Sauf chez M. Antoine, dont l'exploitation est admirable de travail, de variété, de flair, il n'est plus de ces spectateurs familiers qui venaient une fois par semaine, ou deux par mois, à leur jour, sans

consulter l'affiche, certains de trouver, dans la maison de leur préférence, des pièces aimables et des acteurs aimés. Cette clientèle, qui constituait un « fond » assidu et connaisseur, s'est effectivement évanouie. Sur la fin de sa vie, Sarcey attribuait son émiettement à l'abolition des « répertoires », au maintien indéfini sur l'affiche de la pièce à succès. Aujourd'hui il serait plus vraisemblable de l'expliquer par la multiplication des fours. Mais la raison exacte me semble plus générale : un théâtre n'a plus de clientèle propre, parce qu'*il n'a plus de genre à lui.*

Rappelez-vous les colonnes Morris d'il y a seulement quinze ou dix-huit ans : l'enseigne de chaque théâtre suffisait encore à indiquer la spécialité de la maison : la pièce de genre au Vaudeville, la comédie mondaine au Gymnase, l'opérette aux Variétés, les petits flonflons aux Bouffes, le grand drame à la Porte-Saint-Martin, le gros mélo à l'Ambigu, la farce énorme à l'Athénée, et ainsi de suite. Selon ses préférences pour l'art lyrique ou la musiquette, ou le rire ou l'émotion, l'amateur de spectacles élisait son théâtre. Aujourd'hui règne l'incertitude et le tohu-bohu. Tout est joué partout. Personne ne respecte plus que moi la liberté des théâtres : mais je constate qu'elle a coûté aux directeurs un solide noyau de clientèle.

Il n'y a peut-être pas de leur faute, ou leur erreur a peut-être des excuses. Je vois des genres terriblement fatigués, c'est-à-dire fatigants, et qui ne doivent plus faire manger leur homme. Croyez que je ne nourris contre aucun d'entre eux nulle prévention. J'ai abordé la chronique des spectacles avec le dessein très arrêté de ne pas reprocher à Decourcelle sa différence avec Shakespeare, à Bisson sa distance de Molière. Il faut tolérer à chacun la liberté de pratiquer l'art ou le métier qui lui convient, même les menus métiers. Mais les directeurs se résignent moins aisément à croupir gagne-petit et surtout perd-beaucoup.

Or, deux genres, à l'égard desquels je me conseillais cette indulgence qui est la forme civile de l'indifférence esthétique — à quoi bon, comme dit l'autre, l'impertinence quand on a la politesse ? — deux genres faciles, populaires et de large rapport, glissent en une décadence assez rude et probablement irrémédiable. C'est le mélodrame et c'est le vaudeville. Des deux décadences simultanées les raisons apparaissent distinctes.

Quelque chose console dans la chute du mélo : elle signifie une élévation mentale. D'Ennery, comme Ponson du Terrail, asservissait aveuglément le vraisemblable au pathétique. Ses drames ne découlaient pas des caractères qu'il agitait mais uniquement des situations où il insérait ses

fantoches, et il juxtaposait ces situations sans nécessité, par le seul lien du cocasse ou du déplorable hasard. Cela jamais ne fut logique. Qu'importait-il si c'était émouvant? Mais cette émotion était conditionnée par une crédulité du public, plus exactement par une crédulité contagieuse du mélodramaturge ficellier. De nos jours — sauf, je le crois, dans l'aventure unique des *Deux Gosses* dont tant de tableaux pittoresques suffisent, en somme, à l'amusement — de nos jours, le spectateur de l'Ambigu, nanti de l'enseignement obligatoire et gratuit, pourvu de brevets, n'apporte plus aux fauteuils, ni aux galeries, ni au « poulailler » la fameuse foi du charbonnier. Même scepticisme en deçà qu'au delà de la rampe : l'auteur n'ajoute plus foi à ses lourdes fictions. Et il n'attrape personne parce qu'il ne croit plus. *Si vis me flere...*

La fortune du vaudeville est opposée. Il vieillit et il mourra par l'excès de virtuosité. La Comédie gaie, la pochade, la farce plurent en tous temps et ne sont pas nées d'hier. Ce qui est relativement récent, c'est une forme spéciale du vaudeville qui a fini par absorber le genre et qui peut l'entraîner dans sa ruine : je veux parler du quiproquo, dont Hennequin a dessiné les plus simples mécaniques, dont Feydeau a conçu les derniers perfectionnements. Le quiproquo fut une

il marque une juste exigence à l'égard des interprètes. D'autre part, des acteurs ne jouent avec correction que s'ils sont accoutumés à travailler côte à côte. L'artiste, entré dans une maison par le hasard d'un rôle à sa taille, et qui n'a que peu de chances d'y revenir, ne se souciera pas de faire briller ses camarades occasionnels et de porter la pièce à la fortune : il ne songera qu'à tirer du jeu sa propre épingle, et à plaire, fût-ce aux dépens de l'œuvre, fût-ce en la blaguant. Je pourrais nommer, non pas un, mais dix acteurs, qui n'ont jamais eu que des succès — et n'ont presque jamais joué que dans des fours.

Le système des comédiens nomades laisse à peu près inemployés les meilleurs artistes de Paris. Il coûte cher de payer des cachets à des hommes et à des femmes de talent. L'impresario se saigne pour ses vedettes. Les rôles de deuxième plan voudraient être pareillement bien joués. Mais le budget est obéré, et les acteurs distingués qui rempliraient ces seconds rôles sont écartés pour des doublures à bon marché. On ferait la plus forte troupe de Paris avec les mentons-bleus sans engagement qui se promènent sur notre asphalte, s'ils ont des rentes, ou qui gagnent largement leur vie à Bruxelles, à Pétersbourg, à Monte-Carlo, au Caire, faute d'un engagement régulier sur le boulevard.

Ici, c'est le malaise des artistes qui complique, par ricochet, celui du théâtre. A la vérité, la posture des comédiens en représentations devient étrangement délicate. Ils jouent une grosse partie dans chaque pièce où ils figurent. Jadis, normalement engagés, encadrés dans une troupe régulière, ils marchaient avec confiance. Un rôle moins heureusement compris se compensait par dix personnages bien joués. Actuellement, un échec, éloignant d'eux la sympathie des auteurs et des entrepreneurs, peut compromettre une belle carrière. Les voilà, jusqu'à un âge avancé, dans l'attitude précaire du débutant.

Pour les débutants, d'ailleurs, la nouvelle méthode est abominable. Comment se formeraient-ils, dans des troupes perpétuellement renouvelées ? Ils sont les apprentis d'un art dans lequel on ne s'instruit que par une longue pratique : où la prendront-ils, cette pratique ? Ils sont, ces néophytes, condamnés à entrer dans la bureaucratie de la Comédie-Française, à moins qu'ils ne préfèrent avoir immédiatement du génie et briller comme un astre à l'âge où l'on sait à peine allumer son lampion. Vous voyez, sur le pavé de Paris, une centaine de jeunes gens qui, par toutes les voix de la réclame et toutes les épaules de la camaraderie, cherchent à se hisser comme « étoiles préco-

ces ». Où tout ce monde-là finira-t-il? Pour un ou deux, les débrouillards, qui se retireront sociétaires à la Comédie-Française, combien, de désillusion en désillusion, tomberont pensionnaires à la Bouchée de pain! Quelle tristesse! Depuis Delobelle, la vie théâtrale s'est encore hérissée de difficultés insoupçonnées.

Ces difficultés s'aggravent d'un usage que je puis évoquer sans mettre sur les *i* des points indiscrets ou scandaleux. Un assez grand nombre de théâtres, et les plus importants, sont, directement ou morganatiquement, entre les mains d'un comédien, plus souvent d'une actrice. « Cherchez la femme. » Le souci d'alléger les frais du théâtre, la certitude qu'on suffit à faire recette, ou le désir d'étinceler sans concurrent, incite à ne s'entourer que de médiocrités. C'est tout au plus si elles acceptent un partenaire distingué. Le premier dommage de leur absolutisme est de contraindre les auteurs de la maison à ne composer que des pièces-monologues, au plus des pièces-duos. Le second inconvénient est que les rôles secondaires (il y en a toujours, si brefs soient-ils) semblent joués dans un de ces casinos où les garçons de bain donnent « un coup de main » aux acteurs quand l'affiche est par trop longue. Cette faiblesse de l'ensemble a compromis les meilleurs succès. En Amérique,

en Australie, en Nouvelle-Zélande, la manière est sans danger. Les sauvages donnent leur poudre d'or pour contempler notre étoile célèbre, à peu près comme ils iraient voir le veau à deux têtes. Le Parisien est un peu moins naïf. On l'a lassé. Il boude. Quand il boude, il n'apporte pas son argent.

Veuillez remarquer que, de cette bouderie, je n'accuse pas le talent des « étoiles », comme faisait volontiers Sarcey. Bonne chose que les « étoiles » ! Je déplore seulement que nos artistes glorieux n'imitent pas leurs confrères d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne. Mme Duse, Mme Sorma, Mlle Guerrero, d'autres encore, sont des étoiles et aussi des directrices de troupe. Mais leur vanité d'artistes ne prime pas leur amour-propre d'impresarii. Elles s'appliquent à entretenir une compagnie digne de les encadrer. Successivement nous les avons vues à Paris, et nous avons été moins surpris par leur propre maîtrise que par les talents des accompagnateurs. Nos étoiles envisagent autrement leur destin. Elles veulent briller, strictement seules. Le public, avisé, comme M. Choufleuri, « reste chez soi » et les laisse briller dans le désert.

Ce public, d'ailleurs, ne sait plus au juste ce qui le divertit. Las de l'opérette ressassée, du mélo chenu et du vaudeville toqué, est-il gourmet plus affamé du grand drame et de la belle comédie? Il hésite. Les genres toujours évoluent, mais il y a, dans leur histoire, des périodes de transition et il semble bien que nous soyons à l'un de ces tournants dangereux. Le public paraît tout ensemble blasé et timoré. L'abus des vieux clichés et les nobles remontrances d'une critique artiste l'ont dégoûté des procédés dont hier il se contentait. Volontiers il les blague. Mais il n'est pas mûr pour des formules inédites. Ecœuré du vieux jeu, il ne comprend pas grand chose au nouveau.

Les auteurs non plus. C'est un jeu dont on ne sait pas encore très bien les règles. Je dis *les règles*, au risque de faire sursauter les louables révolutionnaires. Après sursaut, je m'explique. Il ne s'agit pas, jamais il ne s'est agi, d'imposer une grammaire scénique, et des lois d'Aristote et des quatrains de Pibrac. Ceci est puéril, et ceux qui se battent là-contre querellent des moulins à vent. Mais le théâtre est un art qui a sa technique, comme tous les arts, comme l'émail, comme la musique. Nul génie lyrique n'est dispensé de savoir l'harmonie. S'il la possède, de naissance, par un miracle nominatif de la Pro

évidence, tant mieux pour lui. Sinon, qu'il l'apprenne. L'art du théâtre a pareillement ses « dessous », ses moyens, ses secrets. Personne n'approuve plus que moi mon illustre camarade Catulle Mendès de flétrir chaque matin « l'odieux métier » qui fait la joie du chef de claque. Mais personne non plus ne le félicite plus que moi d'en reconnaître la nécessité sous la forme supérieure de « l'ordre », qui satisfait les esprits droits. La possession de « l'ordre » — va pour l'ordre ! — suppose des réflexions et une étude à quoi ne suppléerait point la plus heureuse vertu de l'artiste improvisateur.

Ces réflexions, ces études, ces tâtonnements se font mal dans le silence du cabinet et se font bien au bruit du théâtre. Les forgerons excellent dans leur métier en forgeant. Autrefois les auteurs dramatiques, et les plus valeureux, se perfectionnaient dans le théâtre en écrivant des pièces. La méthode n'était pas médiocre. Leurs premiers ouvrages leur servaient d'exercices. Peu à peu ils acquéraient quelque maîtrise, souvent l'originalité, quelquefois le style. Tel qui avait débuté théâtreux à flonflons finissait littérateur à thèses.

Les temps ont changé et, avec les temps, les méthodes. Il reste de grands dramaturges professionnels, comme Georges de Porto-Riche et et comme Edmond Rostand : ils sont l'exception.

Les avantages évidents du théâtre ont attiré à ses feux des personnes qui avaient acquis déjà la réputation dans la poésie lyrique, le roman d'observation, la critique littéraire, l'histoire anecdotique, la chronique de journaux, voire l'éloquence parlementaire. Ces recrues n'étaient pas à dédaigner. Des écrivains de valeur ne sont pas nécessairement de mauvais hommes de théâtre. Au contraire. Mais certains sont trop soucieux de la gloire acquise ailleurs pour la compromettre à la légère dans l'aléa d'une première. Or, à la scène, pour faire œuvre neuve et forte, il ne faut pas craindre de se casser les reins. Les littérateurs notoires s'avancent, trop précautionneux. De cette réserve il va de soi qu'on excepte les hauts talents et si braves d'un Lemaître et d'un Mendès, d'un Hervieu et d'un Capus. Mais chez nombre de leurs confrères, l'inclination sera d'écrire la pièce élégante, la pièce littéraire, la pièce distinguée, qui sera aussi la pièce grise. Elle obtient, à coup sûr, le succès d'estime. Elle honore le directeur qui la monte. Qu'il en joue une demi-douzaine : on lui donnera la croix, et son commanditaire sera décavé...

... L'impresario est un commerçant, c'est entendu. Mais il n'y a pas un boutiquier de faubourg qui soit incongru avec sa clientèle comme

l'est un directeur de théâtre. La marchandise qu'on lui achète, c'est-à-dire le coupon de loge ou de fauteuil, il en majore le prix si on le paye d'avance, en location. C'est fou. L'acheteur attend, entre deux barrières, sous l'œil sévère d'un gardien de la paix, que la buraliste daigne lui répondre. Si le théâtre tient un succès, la réponse arrive narquoisement négative, le trafic marron des marchands de billets ayant écrémé quinze salles à venir.

Je me place dans l'hypothèse la plus favorable: vous avez votre billet, aucun deuil ne vous est survenu, votre femme n'est pas grippée, une voiture vous emmène au spectacle. Ici débute le petit martyre. Il n'y a pas quatre théâtres qui aient des « chasseurs » décemment stylés. Vous êtes bousculés, dès le seuil, par les ouvreurs de portières, même en été, car il y a des ouvreurs de voitures découvertes qui s'attribuent l'office de vous soutenir par le coude et vous supposent gratuitement une ataxie locomotrice. «Gratuitement», c'est une façon de parler, car le jeu du porte-monnaie commence. Il va continuer. Voici le marchand de programmes qui vous vend une distribution erronée. Plus loin, une pancarte avertit que le seul programme exact se trouve « à l'intérieur ». Il ne se trouve pas pour rien. Dans un théâtre de genre, on l'a payé naguère

soixante-quinze centimes. Je me suis informé : c'est le directeur qui exploite lui-même cette industrie latérale : il n'y va pas de main morte.

Ensuite l'ouvreuse vous impose son tribut, inconnu sur le reste de la planète. Il est parfaitement monstrueux de payer les employés du spectacle. C'est monstrueux mais obligatoire. En certaines maisons la dîme est doublée : derrière l'ouvreuse apparait le « placier » qui consulte sa feuille d'un œil désolé jusqu'à ce qu'une piécette l'ait décidé à vous asseoir ailleurs que sous la protubérance du balcon ou devant le trou du souffleur.

Les familles louent des loges pour n'être pas séparées. Elles sont même conglomérées. Un père, une mère, trois filles et un collégien s'insérent dans une niche où trois fauteuils tiendraient tout juste. Le collégien ne verra qu'un coin de scène. Le papa ne verra rien. C'est lui, pourtant, qui a payé les six places.

La famille sortira congestionnée et les reins en feu : treize grands théâtres n'offrent encore à leurs visiteurs que le velours prohibé par tous les hygiénistes, ignorent le cuir ou le cannage. Il est dit que les théâtres seront réfractaires à dispenser le plus banal confort. On a supprimé le chalet de nécessité qui décorait la place de l'Opéra. Il faisait, je le concède, une tache esthé-

tique. Mais j'affirme que sur ses sièges, pour dix centimes, on était mieux assis qu'aux fauteuils de l'Académie nationale.

Ainsi dix causes, des graves et des futiles, ont concurremment désaccoutumé le Parisien de quérir son plaisir aux salles de spectacles. Le provincial, « en visite à la capitale », ne le supplée pas assez. Il peut rester en son trou de sous-préfecture : le théâtre parisien ne lui fera pas défaut. La coutume des tournées a déshabitué les départementaux des fugues vers les pièces à succès. Elles viendront à lui, montées comme à Paris. La Comédie-Française, elle-même, elle surtout, va-t-en ville, en petites villes. C'est un revenant-bon pour les comédiens. C'est le déficit pour leurs maisons-mères.

L'étranger, le mylord, l'hidalgo, le boyard reste, depuis le baron de Gondremarck, l'espoir des petits théâtres. A lui, les avant-scènes et les baignoires grillées. Malheureusement le baron de Gondremarck espace ses visites, ou nous les fait à l'économie. Il ne s'en « fourre point jusque-là ». Sa poche ne bombe plus, distendue par les liasses de roubles et de banknotes. On a envie de lui demander affectueusement : « Alors, chez vous non plus, ça ne *boulotte* pas ? »

Est-ce que New-York, Vienne, Naples, Monaco profitent d'un luxe qui nous échappe? Paris n'est-il plus le casino du monde? Je suis parfois tenté de le croire quand je vois, à dix heures du soir, des pans de boulevard plongés dans la nuit; aussi lorsque, à l'Ouest de la ville, je compte, innombrables, les écriteaux signifiant la vacance des plus riches demeures; enfin quand j'entre chez quelque traiteur dont jadis les additions étaient fameuses et qui sert maintenant des soupers à « prix fixe ». Tout le commerce de la fête semble languir. Le théâtre, grande industrie superflue, pâtit avec les camarades. Son malaise n'est pas unique. Chaque jour davantage, Paris me fait l'effet d'une ville qui vieillit, qui bâille aux échéances, qui fait un bésigue pas cher après son diner, et qui se couche de très bonne heure.

Lucien MUHLFELD.

LES

ANNALES DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année 1900 sera — c'est tout dire — l'année de l'Exposition. Une seule œuvre nouvelle : l'honorable *Lancelot*, de M. Victorin Joncières, donné au commencement de février, suffira au travail de l'Opéra qui, rien qu'avec le répertoire, (on y jouera tous les jours, sauf le dimanche) réalisera les très grosses recettes. La reprise de *Patrie*, de MM. Sardou et Paladilhe, suivie de celle d'*Hellé*, de M. Alphonse Duvernoy, et de *Hamlet*, d'Ambroise Thomas, les centièmes de *Salammbô*, du *Cid*, de *Tannhauser* et de la *Maladetta*, les représentations « de gala », si fréquemment organisées par le Ministre de l'Instruction publique, et la gracieuse hospitalité tout d'abord offerte aux artistes de la Comédie-Française, après l'incendie de la salle de la rue Richelieu, constitueront les principaux évènements de l'année que nous allons remémorer ici, au jour le jour.

Le 1[er] janvier, on avait fait relâche par suite de la regrettable mort d'Eugène Bertrand, et le lendemain mardi on enterrait le très sympathique Directeur. Le 5, jour anniversaire de l'inauguration, vingt-cinq ans auparavant, de la salle Garnier, on donnait *Sigurd*. Le 15, M[me] Chrétien-Vaguet chantait — bien qu'il parût un peu bas pour sa voix de soprano — le rôle d'Ortrude de *Lohengrin*, où M[lle] Aïno Ackté était une délicieuse Elsa. Le 20, M. Victor Capoul, immédiatement appelé de New-York par M. Gailhard, et très cordialement accueilli par le personnel de l'Opéra, où il ne comptait que des amis, entrait en ses fonctions de « Directeur de la scène ». M. Paul Puget, le compositeur applaudi de *Beaucoup de bruit pour rien*, prenait en même temps possession de l'emploi de « Chef de chant » en remplacement de M. Blanc.

7 FÉVRIER. — Première représentation de *Lancelot*, opéra en quatre actes et six tableaux, poème de Louis Gallet et M. Edouard Blau, musique de M. Victorin Joncières [1].

La légende de Lancelot est connue. Lancelot du

---

1. DISTRIBUTION. — Lancelot, M. *Vaguet*. — Arthus, M. *Renaud*. — Alain de Dinan, M. *Fournets*. — Markhoël, M. *Bartet*. — Kadio, M. *Laffitte*. — Un serviteur, M. *Peloga*. — Guinèvre, M[lle] *Delna*. — Elaine, M[me] *Bosman*.

Chevaliers pairs : MM. *Gallois*, *Roger*, *Delit*, *Baudin*, *Barrau*, *Dhorne*, *Labère*, *Lacôme*, *Fourcade*, *Cancelier*, *Denoyé*, *Palianti*.

Au 3e acte, *Le Rêve de Lancelot*, divertissement de M. Hansen. — La fée du Lac, M[lle] *Sandrini*. — Lancelot, M[lle] *Robin*.

M[lles] *J. Régnier*, *Ixart*, *Mortel*, *L. Mante*, *Vangœthen*, *H. Régnier*, *Blanc*, *Gallay*, *Beauvais*, *G. Couat*, *Parent*, *Charrier*, *Mouret*, *Boos*, *Barbier*, *Esnel*, *Soubrier*, *Carrelet*, *Meunier*, *Billon*, *Dockes*.

Le 12 mars, M[lle] Soyer reprenait le rôle de Guinèvre, laissé vacant par suite du départ de M[lle] Delna.

Lac fut un des chevaliers de la Table ronde. Fils de Ban, roi de Brucie, il avait été élevé par la fée Viviane, dame du Lac. Il dédaigna la fée Morgane, mais eut une vive passion pour Guinèvre, femme du roi Arthus. On a sur Lancelot un roman du moyen âge, écrit d'abord en latin par un anonyme, puis traduit en langue vulgaire par Gautier Map, chevalier du XII[e] siècle. Chrestien de Troyes a tiré de ce roman le sujet d'un poème intitulé : *Lancelot de la Charette*. Le Lancelot — tout court — de feu Gallet et Edouard Blau, a eu le tort de se laisser surprendre par le roi Arthus en amoureux entretien avec la reine Guinèvre. Le seigneur et maître avait été prévenu traîtreusement par Markhoël, qui se vengeait ainsi de n'avoir pas été admis parmi les chevaliers de la Table ronde. Le roi livre Lancelot à Markhoël, et fait enfermer Guinèvre dans un couvent. Relevé mourant aux bois de Brocéliande, Lancelot sera recueilli, soigné et guéri par la douce Elaine, fille d'Alain de Dinan. Elaine s'est éprise de celui qu'elle a sauvé et qui la quitte sans faire connaître son nom. Elle l'apprend, hélas ! au couvent où elle s'est réfugiée et où Lancelot vient retrouver Guinèvre. La pauvrette en meurt de chagrin : on ne badine pas avec l'amour... Et Guinèvre, à qui le roi a noblement pardonné, se donne à Dieu, pour le retrouver au ciel *(sic)*. Lancelot reste seul, inconsolé... Tel est le poème, « vieux jeu » qu'a mis en musique l'auteur de *Dimitri*. Ce poème est en vers. Comme, un jour, on consultait M. Victorin Joncières sur la question de savoir ce qui convient

le mieux aux livrets de pièces lyriques, il répondit: « Le rythme du vers, la rime même, me semblent indispensables à la musique, étant eux-mêmes des éléments musicaux. La prose oblige le compositeur à une sorte de déclamation, qui marche péniblement sur les dessins de l'orchestre, et dont le plus grave inconvénient est de supprimer le chant par les voix... »

M. Victorin Joncières ajoutait : « Je suis un peu de l'avis de Grétry, qui estimait que la partie principale doit être confiée aux voix. En donnant la prépondérance à l'orchestre, c'est, disait-il, placer la statue sous le piédestal. Le débat me semble donc circonscrit entre deux systèmes diamétralement opposés. Les compositeurs qui pensent que les voix ne doivent plus chanter, que la phrase vocale doit être remplacée par une sorte de *parlante*, exempt de périodes rythmiques, soutenu par une symphonie qui absorbe tout l'intérêt musical, ceux-là préfèrent la prose. Les autres — je suis de ceux-ci — désirent conserver le vers ». Cette profession de foi en quelques lignes vous dira le système suivant lequel a été conçue la partition de *Lancelot* : toujours mélodique, claire et limpide — peut-être, hélas ! trop limpide et trop claire — écrite par un « retardataire » qui fut pourtant un des premiers apôtres de Richard Wagner, et qui a conservé le culte du maître au point de rappeler, en certaine page de son nouvel ouvrage, la célèbre marche de *Tannhauser*... Partition un peu grise ; orchestration un peu creuse ; impression plutôt terne et froide. Le rôle

de Lancelot a été fort bien interprété par M. Vaguet, toujours en progrès. Sous les traits du roi Arthus, M. Renaud s'est montré l'admirable artiste que l'on sait. Mme Bosman, MM. Fournets et Bartet se sont assimilé avec talent les rôles d'Elaine, d'Alain de Dinan et du traître Markhoël. D'où vient la froideur de Mlle Delna? D'où naît son dédain de la diction, et même de la prononciation ? C'est pour nous un véritable chagrin de la voir ainsi mésuser de la superbe voix que lui a donnée la nature... L'ouvrage a été monté avec goût. Le décor d'Amable, le Lac des fées est joli, et le ballet est délicieusement coloré.

26 FÉVRIER. — Dans *Roméo et Juliette*, M. Delmas chante pour la première fois le rôle du Frère Laurent, où il est très remarquable. M. Alvarez se fait chaleureusement applaudir en Roméo ; de par ses qualités de jeunesse et de charme, Mlle Ackté est bien la Juliette rêvée. — Quelques jours après, Mlle Nimidoff débutait, dans le même ouvrage, par le rôle du page Stefano, où elle faisait apprécier une jolie voix de soprano.

9 MARS. — Mlle Charles chante pour la première fois, non sans succès, le rôle de Marguerite de *Faust*.

9 AVRIL. — Reprise de *Patrie*, opéra en cinq actes et six tableaux de M. Victorien Sardou et de Louis Gallet, musique de M. Paladilhe [1]. — Grâce

---

1. DISTRIBUTION. — Karloo, M. *Alvarez*. — Rysoor, M. *Delmas*. — La Trémoille, M. *Vaguet*. — Le duc d'Albe, M. *Chambon*. — Jonas, M. *Bartet*. — Noircarmes, M. *Paty*. — Rincon, M. *Douaillier*. — Dolorès, Mlle *Bréval*. — Rafaëla, Mme *Bosman*.

à une belle interprétation, en tête de laquelle il fallait citer Mlle Bréval et M. Delmas justement applaudis dans les rôles de Dolorès et du comte de Rysoor, le beau drame de M. Sardou, si habilement paraphrasé par M. Paladilhe, retrouvait, devant une salle comble, son succès d'antan. La partie chorégraphique confiée à Mlles Sandrini, Torri et à M. Vasquez avait aussi, dans cette soirée, sa part de bravos.

21 AVRIL. — On donne *Salammbô* [1], où, après un heureux début dans *Sigurd*, Mlle Hatto aborde le rôle si remarquablement créé à Bruxelles et à Paris par Mme Rose Caron. Elle y apporte sa personnalité très sincèrement artistique, secondée par une jolie voix, sans beaucoup de puissance peut-être, mais d'une expression charmante. — Les rôles d'Hamilcar et de Spendius, dans l'ouvrage de M. Ernest Reyer, devaient être bientôt tenus par MM. Noté et Sizes.

29 AVRIL. — Une représentation gratuite de *Lancelot*, donnée devant une salle naturellement comble, vaut aux excellents interprètes de l'ouvrage de M. Victorin Joncières : Mmes Bosman et Soyer, MM. Vaguet, Renaud, Fournets, Mlle Sandrini, dans le joli divertissement du Rêve, une longue suite de chaleureuses ovations.

4 MAI. — Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts signait un arrêté par lequel il

---

1. — C'est exclusivement par des œuvres signées de compositeurs français : *Patrie*, de M. Paladilhe, *Faust*, de Gounod, *Salammbô*, de M. Reyer, *Samson et Dalila*, de M. Saint-Saëns et l'*Etoile*, de M. Wormser, que l'Opéra célébrait, à cette époque, l'ouverture de l'Exposition universelle.

prolongeait, pour une nouvelle période de six années, à partir de janvier 1901, le privilège de M. Gailhard comme directeur de l'Opéra.

16 MAI. — Mlle Marguerite de Nocé chantait pour la première fois, dans *Roméo et Juliette*, le rôle de Stefano, où elle était très justement applaudie.

26 MAI. — Rentrée, dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, de Mme Jane Marcy. Mme Carrère faisait, en cette même soirée, un très joli page Urbain.

1er JUIN. — M. Gailhard traitait avec les héritiers de Richard Wagner pour deux partitions nouvelles à l'Opéra : *Siegfried*, qui devait être donné au cours de l'année 1901, et le *Crépuscule des Dieux*, qui devait être représenté deux ans après.

11 JUIN. — Reprise du *Cid*, opéra en quatre actes et neuf tableaux, d'Adolphe D'Ennery, Louis Gallet et M. Edouard Blau, musique de M. Massenet[1]. — Le *Cid* est un sujet si puissamment « francisé » par Corneille qu'on peut dire qu'il est devenu français. D'autre part, s'il est légendaire, il n'est aucunement mythique. Ayant à écrire une partition sur cette donnée, l'auteur du *Roi de Lahore* et d'*Hérodiade* (pourquoi ces deux ouvrages ne sont-ils point au répertoire ?) a pensé qu'il devait faire de la musique purement française. Quand je dis : « française », c'est une façon de

---

1. DISTRIBUTION. — Rodrigue, M. *Alvarez*. — Don Diègue, M. *Delmas*. — Don Gormas, M. *Fournets*. — Le roi, M. *Noté*. — Chimène, Mlle *L. Bréval*. — L'infante, Mme *Bosman*.

Danse au 2e acte : Mlle *Zambelli*, M. *Vasquez*; Mlles *H. Régnier*, *J. Régnier*, *Viollat*, *Blanc*, *Gallet*, *Beauvais*, *Ixart*, *G. Couat*, *Parent*, *Charrier*, *Morlet*, *Boos* ; MM. *Stilb*, *Régnier*, *Javon*, *Baron*, *Domingie*.

Au 3e acte : Mlles *Hirsch*, *Robin*.

parler; je veux dire que M. Massenet a composé un véritable opéra, non un drame lyrique. Bref, tout en gardant son tempérament et son originalité propres, cela va de soi, le compositeur a ici adopté, avec des perfectionnements tout modernes, un système qui ressemble plus à celui de Verdi, ou de Meyerbeer, qu'à celui de Wagner... et des wagnériens. Les formes musicales ne doivent-elles pas varier suivant les sujets auxquels s'adapte la musique? Cette partition, qui date de quinze ans, est l'œuvre d'un musicien en pleine possession de son talent, connaissant à fond toutes les ressources de son art et merveilleusement expert en leur emploi. Ces ressources, le compositeur, suivant la situation, les a mises au service d'inspirations tour à tour héroïques, gracieuses ou passionnées. C'est dans ce dernier ordre d'idées, à mon sens, que s'affirme le plus vivement la personnalité de M. Massenet, et comme là est le côté le plus humain de l'œuvre, c'est aussi celui qui touche et séduit le plus le public. Une ouverture guerrière exprime le caractère héroïque de l'ouvrage : au belliqueux fracas de l'orchestre succède une langoureuse mélodie, évocatrice de la tendresse de Chimène. Au premier acte, il faut signaler le suave duo des deux femmes; puis, la cérémonie où Rodrigue est fait chevalier, avec son carillonnant accompagnement de cloches; les strophes guerrières de l'Epée; enfin, le mâle duo entre Rodrigue et son père. Au tableau suivant, les stances. Puis, la scène de la provocation, le duel; le dramatique finale où Chimène, découvrant en son amant le

meurtrier de son père, s'évanouit avec un cri poignant. Le ballet mériterait qu'on s'y arrêtât longuement. Il est charmant d'un bout à l'autre. Les mélodies, les danses, en sont câlines, voluptueuses, enlaçantes. Avec cela, infiniment de couleur. Des claquements de doigts, des tapements de mains, de joyeux cris accentuent originalement le rythme. A noter, particulièrement, le petit air de l'*Estudiantina*. Au milieu de ce ballet ensoleillé — qui reste un des gros succès de la pièce — le délicieux *Alleluia*, chanté par l'Infante, le triomphe de Mme Bosman. L'interprétation actuelle est, d'ailleurs, à la hauteur de l'œuvre. Mlle Bréval, une Chimène qui a eu de remarquables élans de tragédienne; M. Alvarez, le ténor à la voix généreuse que vous savez; M. Delmas, un superbe Don Diègue; M. Noté (le Roi); M. Fournets (Gormas), forment un ensemble véritablement excellent. Quant à Mlles Hirsch, Zambelli et Robin[1], elles ont été les étoiles applaudies du ballet. La mise en scène est digne de l'ancienne, c'est-à-dire fort belle. Les décors, destinés à remplacer ceux qui avaient péri dans l'incendie de la rue Richer : la « Galerie aboutissant à la cathédrale », la « Place publique de l'Alhambra », sont particulièrement réussis. Au total, un très vif succès de reprise.

27 JUIN. — Centième représentation de *Salammbô*. — C'est une joie pour un compositeur de voir son œuvre interprétée ainsi qu'il l'a rêvée.

---

1. Quelques jours après la reprise du *Cid*, on enterrait, au milieu d'une nombreuse réunion d'amis, la pauvre Henriette Robin, brusquement enlevée par une cruelle maladie.

Le soir de la première représentation de *Salammbô* à l'Opéra, M. Reyer a eu cette suprême satisfaction. Mme Rose Caron était simplement admirable; l'attitude majestueuse, le geste ample et sobre en même temps, le masque tour à tour tendre et sévère, terrible et touchant, l'art de porter superbement le costume, la diction absolument exquise, tout était complet chez la créatrice de Salammbô. Il fallait un Mathô franchement amoureux : M. Saléza joua le rôle avec un succès qu'on n'a d'autant moins oublié, qu'il le reprit naguère aux applaudissements de tous. Celui du grand-prêtre avait fort heureusement gardé, dans M. Vergnet, un ténor au timbre vibrant et séducteur, son remarquable interprète de Bruxelles. Le superbe organe de M. Renaud faisait merveille dans le suffète Hamilcar, et M. Delmas, à la diction si large, avait su donner une physionomie caractéristique au rôle de Narr'Havas, le roi des Numides. M. Bertrand — rendons au défunt directeur la justice qui lui est due — avait ainsi trouvé le moyen de représenter à miracle la nouvelle œuvre de l'auteur de *Sigurd*. M. Lapissida l'avait amoureusement mise en scène; les décorateurs et le dessinateur Eugène Lacoste l'avaient magnifiquement encadrée et costumée. En lui apportant ses soins minutieux, son âme d'artiste et l'autorité de son bras, M. Edouard Colonne lui donna un orchestre impeccable qui contribua pour sa grande part à l'incontesté succès de *Salammbô* — une des œuvres les plus belles, selon nous, qu'ait produites l'école française dans ces cinquante dernières années

L'orchestre est aujourd'hui placé sous la direction de M. Paul Taffanel — M. Paul Vidal ne conduisant que les ballets et le « répertoire », y compris *Sigurd*. Et des interprètes d'il y a huit ans, MM. Renaud et Delmas demeurent seuls possesseurs des rôles d'Hamilcar et de Narr'Havas. MM. Lucas et Vaguet ont succédé à MM. Saléza et Vergnet. Mme Rose Caron n'est plus à l'Opéra, depuis longtemps déjà, et ce soir de la centième du bel ouvrage de M. Reyer, c'est Mlle Bréval qui devait chanter le rôle de Salammbô. Mais elle s'était portée malade, et bien qu'elle se fût ravisée dans la journée — caprice de jolie femme — c'est Mlle Hatto qui eut l'honneur d'être applaudie par le Président de la République, assistant à la représentation. A l'issue de la soirée, sur l'initiative de l'aimable éditeur, M. Paul de Choudens, on fêtait Ernest Reyer en un souper intime qui réunissait à la table présidée par le ministre des Beaux-Arts en personne, M. Gailhard, ses chefs de service et les interprètes de *Salammbô*. En un toast fort éloquent, M. Leygues buvait à la centième du prochain ouvrage de Reyer. Celui-ci ripostait en faisant des vœux pour l' « immuabilité » de l'actuel ministre de l'instruction publique et remerciait M. Calabresi, présent, d'avoir frayé la route à *Salammbô*, primitivement jouée au théâtre de la Monnaie. Puis, M. Gailhard, définissant en traits fort justes la « poésie » qui caractérise l'œuvre de Reyer, rappelait le mot, plutôt malheureux, du rapporteur d'autrefois qui avait déclaré *Sigurd* impossible à l'Opéra... Reyer est bien vengé...

A la centième de *Sigurd* est venue s'ajouter la centième de *Salammbô*...

2 JUILLET. — Dans *Patrie*, M. Noté chante pour la première fois le rôle de Rysoor ; Mlle Grandjean celui de Dolorès. Tous deux sont fort applaudis.

4 JUILLET. — M. Vaguet interprète, avec un très vif succès, dans les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le rôle de Walter.

14 JUILLET. — Matinée gratuite en l'honneur de la Fête Nationale. On donne *Patrie*. M. Noté chante la *Marseillaise*.

15 JUILLET. — Réception officielle, à l'occasion de l'Exposition Universelle, donnée par M. Georges Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts [1].

1.— En voici le programme :

Ouverture de LESTOCQ (Auber)

SIGURD, 3e acte (Ernest Reyer)

Sigurd.......... M. *Courtois*
Gunther.......... M. *Renaud*
Brunehilde.......... Mlle *Bréval*

BÉRÉNICE, 4e acte (Racine)

Titus.......... M. *Paul Mounet*
Antiochus.......... M. *Fenoux*
Bérénice.......... Mlle *Bartet*
Phénice.......... Mlle *Delvair*

FAUST, 3e acte (Gounod)

Faust.......... M. *Vaguet*
Méphistophélès.......... M. *Delmas*
Marguerite.......... Mlle *Ackté*
Siebel.......... Mlle *Agussol*
Marthe.......... Mlle *Beauvais*

RUY BLAS, 5e acte (Victor Hugo)

Ruy Blas.......... M. *Mounet-Sully*
Don Salluste.......... M. *Paul Mounet*
La Reine.......... Mlle *Brandès*

LE CID, ballet (Massenet).

Mlle *Zambelli*, M. *Vasquez*, Mlles *H. Régnier*, *J. Régnier*, *Viollat*, *Blanc*, *Gallay*, *Beauvais*, *G. Couat*, *Parent*, *Charrier*, *Mortet*, *Boos*, *Barbier*, *Meunier* ; MM. *Stilb*, *Régnier*, *Javon*, *Férouelle*, *Baron*.

23 JUILLET. — A partir de ce jour, en raison de l'Exposition, on joue tous les jours de la semaine, sauf le jeudi et le dimanche.

29 JUILLET. — Seconde représentation de gala, offerte sur invitations par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts [1].

8 AOUT. — A la représentation de *Faust* assistait le Schah de Perse. Il était arrivé pendant le premier tableau. Dès que le rideau fut tombé, l'orchestre fit entendre l'air national persan. Toute la

---

1 — Voici quel était le programme :

Ouverture du TANNHAUSER et ouverture-prologue de ROMÉO ET JULIETTE

2e acte de PSYCHÉ, de Corneille et Molière

L'Amour .... Mlle *Lara*
Psyché .... Mlle *Bertiny*
Zéphire .... Mlle *Wanda de Boncza*

4e acte de ROMÉO ET JULIETTE

Roméo .... M. *Alvarez*
Frère Laurent .... M. *Delmas*
Capulet .... M. *Fournets*
Juliette .... Mlle *Aokté*
Gertrude .... Mlle *Beauvais*

LA COUPE ENCHANTÉE, de La Fontaine et Champmeslé

Thibault .... M. *Coquelin Cadet*
Josselin .... M. *Leloir*
Bertrand .... M. *Pierre Laugier*
Tobie .... M. *Joliet*
Griffon .... M. *Villain*
Anselme .... M. *Barral*
Lucinde .... Mlle *Muller*
Perrette .... Mlle *Kolb*
Lélie .... Mlle *Marie Leconte*

4e acte de LOUIS XI, de Casimir Delavigne

Coictier .... M. *Prudhon*
Louis XI .... M. *Silvain*
Nemours .... M. *Leitner*
Tristan .... M. *Hamel*
Commines .... M. *Jacques Fenoux*
François de Paule .... M. *Louis Delaunay*
Marie .... Mlle *Du Minil*

1er acte de LA MALADETTA, ballet de M. Paul Vidal, par Mlles *Zambelli*, *Sandrini*, MM. *Hansen*, *Vasquez*, etc., et le corps de ballet de l'Opéra.

salle était levée, Mozaffer-ed-Dine, était lui-même debout, répondant par des saluts répétés aux applaudissements très nourris et aux acclamations sympathiques du public.

11 AOUT. — Soirée de gala donnée par les Vétérans des Armées de terre et de mer 1870-71 [1].

12 AOUT. — La série des fêtes du Congrès des étudiants prenait fin par une soirée de gala que M. Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, offrait aux étudiants français et étrangers. Après le prélude de l'*Arlésienne*, de Bizet, le troisième acte des *Femmes savantes*, de Molière, avec MM. Coquelin cadet, de Féraudy, Mmes Barretta-Worms, Bartet, Blanche Pierson et Amel. Le deuxième acte de *Roméo et Juliette*, dans

---

1. — Le programme en était ainsi composé :

1. Ouverture de GUILLAUME TELL, par l'orchestre de l'Opéra.

2. GUILLAUME TELL (2e acte)

Arnold.. M. *Affre*
Guillaume Tell.................................. M. *Noté*
Walter.. M. *Chambon*
Un chasseur..................................... M. *Cancelier*
Mathilde.. Mme *Bosman*

MM. *Gallois, Roger, Delil, Baudin, Lacome, Denoye* et *Palianti*.

3. Deuxième acte de LA TOUR D'AUVERGNE, drame héroïque, inédit, de MM. Charles Raymond et Lucien Cressonnois, avec la distribution suivante :

La Tour d'Auvergne................ M. *Silvain*
Jean Pantegril.................... M. *Henri Burguet*
Campérol.......................... M. *Charlier*
Villepreux........................ M. *Gilbert-Dalleu*
Champagne......................... M. *Grandjean*
Chanteloup........................ M. *Géraizer*
Un caporal........................ M. *Gaston Deschamps*
Henriette de Trémodan............. Mme *Hartmann-Silvain*

4. *La Maladetta*, ballet en deux actes, de MM. Gailhard et Hansen, musique de M. Paul Vidal, dansé par Mmes *Zambelli, Sandrini, Désiré, Lobstein*, MM. *Vasquez, Ladam, Hansen, de Soria, Stilb* et le corps de ballet de l'Opéra.

lequel Alvarez et Mlle Ackté se sont surpassés. Puis un intermède dans lequel on a applaudi Mlle Moreno, Mlle H. Fouquier, Mme Hartmann-Silvain, et qui s'est terminé par un triomphe pour Mme Segond-Weber dans une scène des *Erinnyes*, avec musique de Massenet. Le troisième acte de *Salammbô*, l'acte de la terrasse, suivait, merveilleusement interprété par Mlle Bréval et M. Vaguet. La Comédie-Française a donné ensuite le deuxième acte d'*Hamlet*, d'Al. Dumas et Paul Meurice, admirablement joué par Mounet-Sully, Mlle Lara, Mme Lerou, de Féraudy, etc. Mounet-Sully a été acclamé et salué de trois bans ! Et enfin, pour terminer, le corps de ballet de l'Opéra a dansé le premier acte de la *Korrigane* de M. Widor. Mlle Zambelli a soulevé des tempêtes de bravos et Mlles Désiré, Chabot, Salle, Torin et Régnier ont eu également les honneurs du ban.

6 SEPTEMBRE. — A partir d'aujourd'hui, le théâtre joue tous les soirs de la semaine, y compris le jeudi ; le dimanche, seul, est excepté.

14 SEPTEMBRE. — Reprise d'*Hellé*. Mlle Ackté, qui avait chanté en grande artiste la cantilène du premier acte, a remporté au second acte un véritable triomphe partagé avec MM. Alvarez et Delmas, dont la puissance dramatique s'est largement employée dans l'ouvrage de M. Alphonse Duvernoy.

27 SEPTEMBRE. — Représentation de gala donnée à l'occasion du congrès des chemins de fer. Salle des plus élégantes. Peu d'uniformes, il est vrai, mais nombre de très jolies et très somptueuses toilettes, abondance de grands cordons et de colliers

de commandeurs. De frais bouquets piqués au rebord de velours des loges, formaient un cordon multicolore du plus gracieux effet. Les spectateurs cosmopolites, parmi lesquels on comptait les plus distingués congressites et leurs familles, ont vivement apprécié le programme très éclectique, élaboré par le distingué secrétaire général de la Compagnie de l'Ouest, M. Foulon. On a applaudi tour à tour, après le ballet du *Cid,* Mme Héglon, MM. Courtois et Noté, dans *Samson et Dalila;* Mlle Ackté, MM. Vaguet et Delmas dans le deuxième acte de *Faust*, et enfin Mmes Sandrini, Zambelli, Lobstein, MM. Hansen, Vasquez, de Soria, etc., dans le deuxième acte du ballet de la *Maladetta.* Le même spectacle était donné de nouveau deux jours après, le 29 septembre.

1er OCTOBRE. — On célébrait, avec un grand éclat, le centième représentation du *Cid.* Un public nombreux a acclamé l'œuvre de Massenet et ses excellents interprètes, Mmes Bréval, Bosman, MM. Alvarez, Delmas, Noté, Fournets, etc. La si gracieuse Mlle Zambelli a triomphé dans le ballet dont on lui a redemandé la variation principale. Après l'admirable duo du 3e acte, spontanément la salle tout entière a fait une superbe ovation à M. Massenet qui, très ému, a dû saluer le public à deux reprises, de la loge directoriale, au fond de laquelle il s'était tenu caché [1].

---

1. A l'occasion de la centième représentation du *Cid*, les autours avaient décidé de verser une somme de 1.000 francs à la caisse des retraites de l'Opéra. Les éditeurs, MM. Heugel et Cie, imitant cet excellent exemple, versaient également la même somme. On ne pouvait mieux fêter le succès de ce bel ouvrage.

3 OCTOBRE. — Reprise d'*Hamlet*, où Mlle Berthet reprenait le rôle d'Ophélie, et où Mme Héglon se faisait, pour la première fois, applaudir dans celui de la Reine.

5 OCTOBRE. — Dans *Samson et Dalila* débute le ténor Rousselière. Le jeune artiste est du Midi, comme son nom l'indique, et justifie par ses qualités de chaleur et de charme la réputation des enfants de la Gascogne. Sa diction et sa voix généreuse plaisent au public qui, après le second acte de la grande œuvre de M. Saint-Saëns, le rappelle deux fois en compagnie de Mme Héglon, son excellente partenaire.

6 OCTOBRE. — Par suite d'indisposition de Mlle Bréval, c'est Mlle Louise Grandjean qui chantait le rôle de Chimène du *Cid*, où elle montrait, avec un talent très dramatique, des qualités lyriques qui lui valaient de justes applaudissements.

12 OCTOBRE. — Mlle Bréval [1] étant encore souffrante, c'est Mme Chrétien-Vaguet qui remplit, dans la *Valkyrie*, le rôle de Brunnhilde [2].

1. On annonce que Mlle Lucienne Bréval quitte l'Opéra.

C'est tout à la fois une mauvaise nouvelle pour notre Académie nationale de musique et pour le public qui avait montré pour la belle tragédienne lyrique l'admiration la plus sympathique. C'est une bonne nouvelle pour M. Maurice Grau, le grand impresario américain qui vient de signer à Mlle Bréval un engagement aux conditions les plus superbes, plaçant la brillante cantatrice à la tête de sa troupe du Métropolitain de New-York. Mlle Bréval, qui n'avait pas quitté l'Opéra depuis sa sortie du Conservatoire, est liée pour une période de six mois à dater du 1er janvier 1901. Elle chantera durant quatre mois en Amérique et durant les deux mois de « season » à Londres, représentant tout spécialement l'école française.

2. Mme la comtesse Gravina, fille de Richard Wagner, accompagnée de M. Adolff von Gros, assistait, dans la loge du directeur, à la représentation. Elle se déclarait émerveillée de l'exécution vocale et instrumentale de l'œuvre de son illustre père, qu'elle entendait à Paris pour la première fois.

13 OCTOBRE. — Reprise (à la 48e représentation) de l'*Etoile*, le joli ballet de MM. Adolphe Aderer et André Wormser. Deux changements ont été apportés à la distribution d'autrefois, c'est Mlle Charlotte Ixart qui remplace la regrettée Robin dans le rôle de Léocadie, et M. Vanara qui prend le rôle de Vestris créé par M. Hansen.

23 OCTOBRE. — 1,200e représentation de *Faust*. Le chef-d'œuvre de Gounod a été admirablement interprété par Mlles Ackté, Nimidoff, et MM. Vaguet, Delmas, Bartet. On a vivement applaudi dans le ballet Mlles Hirsch, Désiré, Salles, J. Régnier et Léa Piron, qui dansait pour la première fois le rôle de Laïs et qui s'est acquittée à merveille de son nouvel emploi.

26 OCTOBRE. — *Rigoletto*, pour les débuts de M. Riddez et de Mlle Vera Eighena, suivi de la centième représentation de la *Maladetta*. — Mlle Eighena a tout à apprendre comme tragédienne, et sa gesticulation est à la mimique ce que le bégaiement est à l'élocution. Sa voix, encore qu'un peu stridente, ne manque pas d'étendue, et lorsqu'elle se défendra des intonations douteuses et des trilles sans justesse, on appréciera mieux les quelques accents vraiment dramatiques qui ont fait oublier bien des défaillances, et qui l'ont servie à souhait dans sa partie du célèbre quatuor. Il faut se garder d'un jugement trop hâtif sur cette jeune slave qui a, dit-on, obtenu quelques jolis succès en Russie, et dont les conseils expérimentés de Mme Ed. Colonne ont développé les instincts artistiques. M. Riddez, un brillant lauréat du Conser-

vatoire, a été, tout le long de la soirée, en proie à une émotion visible qui lui a fait perdre la plus grande partie de ses moyens. Son trouble était tel qu'il en a plusieurs fois oublié la mesure, et, malheureusement aussi, la tonalité. Il convient de lui faire crédit jusqu'à une prochaine et plus décisive épreuve, et de ne retenir, de ce premier contact avec le grand public, que l'intensité pathétique dont il a donné des preuves en quelques scènes. Mlle Soyer, qui n'avait pas reparu depuis ses débuts remarqués dans Amnéris d'*Aïda*, prenait possession du rôle de Maddalena. Elle a scandé d'un rire un peu vulgaire les phrases passionnées et dramatiques du quatuor qui a obtenu son succès habituel. Le même soir, la *Maladetta* atteignait sa centième représentation[1]. — « Ne conviendrait-il pas, disait avec raison notre excellent confrère Auguste Boisard, de la laisser un peu reposer maintenant, et de songer enfin à remonter la *Namouna* de Lalo, qui possède toutes les qualités requises pour devenir, elle aussi, centenaire, pour peu que la direction consente à s'y prêter. Depuis longtemps, on réclame la remise à la scène de ce charmant ballet, injustement dédaigné à l'origine, sous le fallacieux prétexte que la musique en était trop savante, et M. Gailhard donnerait satisfaction au public en lui rendant cet ouvrage dont les fragments, joués dans nos grands concerts, obtiennent toujours un si vif succès. Et puis, cela

1. A l'occasion de leur centième, les auteurs et l'éditeur ont versé 1.000 francs à la caisse des retraites de l'Opéra et couvert de fleurs leurs interprètes.

nous ferait patienter, en attendant les représentations toujours si différées du *Roi d'Ys*, l'une des partitions les plus savoureuses de l'école moderne, et qui constitue pour son auteur regretté, avec *Namouna*, un bagage artistique de premier choix ».

11 NOVEMBRE. — Une soirée de gala, donnée par le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts et Mme Georges Leygues, clôturait magnifiquement les réjouissances et les grandes fêtes artistiques de l'Exposition de 1900. Le spectacle commençait par la *Marche hongroise* de Berlioz, exécutée par l'orchestre de l'Opéra. Il se continuait par le deuxième tableau du premier acte d'*Alceste*, de Gluck, chanté par Mlle Ackté et M. Delmas, et par le deuxième acte de *Carmen*, interprété par Mlle Delna, MM. Maréchal et Dufrane. Le quatrième numéro comprenait *les Danses de jadis et de naguère*, qui étaient enlevées à ravir par Mlles Hirsch, Sandrini, Zambelli, Désiré et Lobstein. Les poèmes de MM. de Sainte-Croix, Gheusi, Dorchain et Louis de Gramont étaient récités par Mmes Bartet et Brandès, et par MM. Leitner et Boucher. La musique de ces danses avait été empruntée à tous les compositeurs français, depuis Rameau jusqu'aux maîtres contemporains. Le spectacle se terminait par le *Chant du Vingtième siècle*, de M. Henri de Bornier, interprété par MM. Mounet-Sully, Silvain, Baillet, Albert Lambert; Mmes Dudlay, Pierson et Segond-Weber. Après *le Chant du Vingtième siècle*, l'orchestre jouait *la Marseillaise* qui était écoutée debout par la salle entière. Tous les numéros de ce programme

ont obtenu un succès éclatant. Tous les artistes ont été frénétiquement applaudis. L'orchestre était dirigé par MM. Taffanel, Vidal, Mangin et Luigini; les danses avaient été réglées par M. Hansen, la mise en scène était de MM. Gailhard et Claretie.

26 NOVEMBRE. — *Tannhaüser* atteignait, ce soir, sa centième représentation. L'ouvrage de Wagner était fort bien interprété par Mlles Ackté et Grandjean, par MM. Alvarez et Renaud [1]. M. Gailhard avait voulu faire profiter ses abonnés et son public habituel des spectacles donnés pendant l'Exposition par ses artistes en dehors de l'Opéra, et qui n'avaient été vus que par un public restreint d'invités. Aussi, le 28 novembre, donnait-on avec *Samson et Dalila*, le deuxième tableau de l'*Alceste* de Gluck, qui avait valu un très vif succès à Mlle Ackté et à M. Delmas, lors d'une récente représentation de gala offerte aux collaborateurs de l'Exposition. Et, le 30 du même mois, après *Rigoletto*, avait lieu la première représention des *Danses de jadis et de naguère*, une sorte de revue en quatre parties de la danse depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, dont l'effet avait été très vif tant à l'Elysée qu'à la Salle des Fêtes du Champ-de-Mars, lors de la réception des maires. Puis, l'année se terminait, le 26 décembre, avec les *Huguenots*, où, très émouvante dans Valentine, Mlle Bréval faisait ses adieux au public de l'Opéra.

---

1. A cette occasion, les héritiers de Wagner et M. Durand, éditeur à Paris de la partition, ont versé 2.000 francs à la caisse de l'Association philanthropique des artistes de l'Opéra.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Prise de Troie, drame lyrique......	4	»	7
La Korrigane, ballet..................	2	»	8
Faust, opéra..........................	5	»	37
Sigurd, opéra.........................	4	»	2
Lohengrin, opéra......................	3 a. 4 t.	»	7
Les Maîtres chanteurs, comédie lyrique.	3 a. 4 t.	»	7
Aïda, opéra...........................	4	»	2
Guillaume Tell, opéra.................	4 a. 5 t.	»	9
**Lancelot*, opéra.....................	4 a. 6 t.	7 févr.	8
Roméo et Juliette, opéra..............	5 a. 8 t.	»	19
Le Tannhauser, opéra..................	4 a. 9 t.	»	16
Patrie, opéra.........................	5 a. 6 t.	9 avril	13
Salammbô, drame lyrique...............	4	»	12
Samson et Dalila, drame lyrique.......	3 a. 4 t.	»	18
L'Etoile, pantomime-ballet............	2	»	6
Coppélia, ballet......................	2	»	2
Les Huguenots, opéra..................	5 a. 6 t.	»	20
Le Cid, opéra.........................	4 a. 9 t.	11 juin	16
La Maladetta, ballet..................	2	»	9
La Valkyrie, drame lyrique............	3	»	12
Joseph, opéra.........................	3	»	5
Le Prophète, opéra....................	5	»	10
Hellé, opéra..........................	4	14 sept.	2
Hamlet, opéra.........................	5 a. 8 t.	3 oct.	4
Rigoletto, opéra......................	4	»	3
**Alceste*, (2e tableau du 1er acte)....		11 nov.	4
**Danses de jadis et de naguère*........		11 nov.	5

* Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1901

Année déplorable, année terrible, s'il en fût jamais, où, à la suite du funeste incendie dévorant la salle de la rue Richelieu, la veille de cette Exposition universelle, sur laquelle on fondait de si légitimes espoirs de recettes, l'infortunée Comédie-Française se voyait péniblement obligée d'émigrer à l'aventure dans trois différents théâtres — sans compter les représentations de l'Opéra et les matinées du Trocadéro — avant de reprendre enfin possession, le 29 décembre seulement, de sa maison restaurée... Mais suivons au jour le jour la laborieuse histoire d'une époque douloureuse entre toutes.

Dès les premiers jours de janvier, on commençait à s'occuper de *Patrie*, de M. Victorien Sardou, qui ne devait être donnée — l'incendie en est la cause — que plus d'un an après... Le 15, on célébrait le 278ᵉ anniversaire de la naissance de Molière, en donnant, entre les *Femmes savantes* (pour le début de Mˡˡᵉ Géniat dans le rôle d'Henriette) et le *Malade imaginaire*, un à-propos en

vers, de M. Henriquet, *la Voix du Rêve*, interprété par M. Paul Mounet (Molière), Mlle Renée du Minil (Armande Béjard) et Mlle Moreno (La Muse) [1]. C'est en somme le cadre d'une des *Nuits* de Musset, où Molière, découragé, las, est réconforté par l'apparition de la Muse qui lui découvre la gloire de l'avenir. La mise en scène de cet acte est charmante, tout à fait noble d'aspect, et les vers de M. Henriquet ont du feu : on y sent la chaleur du Midi.

La représentation des *Femmes savantes* a été délicieuse. Six sociétaires ont « donné », dans les rôles qui leur appartiennent et où nous les connaissions déjà : je les nomme en suivant l'affiche. Ce sont : MM. Coquelin cadet, Silvain, Baillet, de Féraudy, Leloir, G. Berr. L'ensemble féminin n'a pas été moins parfait. C'étaient d'abord deux sociétaires : Mmes Bartet et Pierson. On sait que, dans le rôle d'Armande, Mlle Bartet est la perfection même, une perfection où se joint une grâce singulière. Mme Pierson a, de même, dans Philaminte, un de ses meilleurs rôles où s'affirme librement son autorité. Celui de Bélise était tenu par Mme Amel, qui y est excellente et tout à fait classique. Cette fois-ci, parmi les soubrettes qu'on appelle si bien les servantes de Molière, Mlle Ra-

---

1. — Le spectacle terminé, des marmitons et des maîtres d'hôtel envahissaient le théâtre où venait de se dérouler la Cérémonie et dressaient prestement une immense table en fer à cheval. Il s'agissait de fêter Molière le verre en main. Soixante convives qui tous avaient apporté un objet sérieux et un objet comique pour contribuer à une immense tombola qui devait être tirée à la fin du festin. Et, de toast en toast, de chanson en chanson (MM. Leloir, de Féraudy, Georges Berr) la fête de Molière durait jusqu'à l'aurore...

chel Boyer avait été choisie pour jouer Martine. Elle y a réussi par son naturel et son « en-dehors » joyeux. Enfin, *les Femmes savantes* ont servi de début à Mlle Géniat, qui a eu le prix du Conservatoire cette année et qui, jusqu'ici, n'avait pas trouvé l'occasion de se faire apprécier. Elle a donné au personnage exquis d'Henriette une physionomie aimable et douce avec une pointe de mélancolie. On peut encore trouver un peu d'inexpérience chez la débutante. Ce n'est pas peu de chose d'être jetée d'un coup dans le plein d'un chef-d'œuvre consacré par la tradition! Mais le début a été heureux et la Comédie a dignement célébré la mémoire de Molière.

22 JANVIER. — *On ne badine pas avec l'amour*, pour la continuation des débuts de M. Dessonnes[1]. — C'est dans Perdican d'*On ne badine pas avec l'amour* que le jeune Dessonnes avait fait remarquer ses excellentes qualités au concours de comédie d'il y a deux ans. C'est dans ce même rôle qu'il vient de débuter, officiellement, cette fois — une apparition dans Valréas de *Froufrou* ne comptant pas. Il y a réussi sans conteste; en dépit d'un léger voile sur la voix, provenant d'un rhume ou de l'émotion, en dépit de la perruque poudrée qui ne convient que médiocrement à sa figure, M. Dessonnes a paru charmant — charmant de jeunesse, de passion, de chaleur et de

1. DISTRIBUTION. — Le baron, M. *de Féraudy*. — Blasius, M. *Leloir*. — Bridaine, M. *Pierre Laugier*. — Perdican, M. *Dessonnes*. — Le chœur des vieillards, M. *Clerh*. — Le chœur des jeunes gens, M. *Dehelly*. — Un paysan, M. *Roger*. — Camille, Mlle *Bartet*. — Rosette, Mlle *Muller*. — Dame Pluche, Mme *Amel*.

sincérité, et sans rappeler ni Delaunay, le maître qu'ont, seuls, vu les anciens, ni M. Le Bargy, qui, dernièrement encore, tenait le rôle avec infiniment d'agrément, le débutant nous a beaucoup plu : nous avons foi en son avenir. L'exquise comédie de Musset était, ce soir-là, supérieurement interprétée : Mlle Bartet jouait — admirablement — Camille ; Mlle Muller personnifiait délicieusement Rosette ; M. de Féraudy faisait du marquis la superbe ganache qu'il fallait, et M. Leloir était le plus pittoresque Blasius qui se pût voir.

28 JANVIER. — On donnait l'*Aventurière*, où pour la première fois, Mlle Brandès abordait la Dona Clorinde d'Emile Augier, où Mme Arnould-Plessy avait laissé des traditions qui effarouchèrent, par la suite, plus d'une comédienne. Le personnage a jeté sur la route quelques-unes de ces traditions de la création. Il s'est rapproché de nous, et il apparaît aujourd'hui avec la nouvelle titulaire dans la plénitude du modernisme qui est le véritable fond de l'œuvre, en dépit de l'habit des interprètes. C'est un tableau Renaissance dans un cadre moderne. Admirablement costumée dans sa robe de brocart bleu, Mlle Brandès nous faisait l'effet d'une patricienne des temps chevaleresques, décidée à enchaîner toute une cour à sa beauté. Et elle a conquis toute la salle par son jeu franchement dramatique, par ses coquetteries de femme qui veut qu'on l'aime, par la sincérité de ses accents dans les scènes finales. Dans celle du troisième acte, principalement, elle a eu des mouvements d'indignation superbes. Rappelée après

chaque acte, avec ses camarades, elle avait mis la main en victorieuse sur ce rôle qu'elle venait d'approprier à la taille même de son talent. La pièce d'Emile Augier, devenue presque une pièce classique, a été, d'ailleurs, admirablement jouée. Leloir est un Annibal incomparable et Silvain a beaucoup de dignité et d'autorité sous les traits du vieillard amoureux. Leitner est jeune et chaleureux. Le jeune couple d'Horace et Célie est fort bien rendu par M. Dehelly et Mlle Muller.

8 FÉVRIER. — Dans le *Testament de César Girodot*, Mlle Marie Leconte joue pour la première fois le rôle de Pauline ; la gentille artiste y est tout à fait charmante, très applaudie par le public et sincèrement félicitée par ses camarades.

19 FÉVRIER. — Première représentation, à ce théâtre, de *Diane de Lys*, drame en cinq actes d'Alexandre Dumas fils[1]. — Ce qui fait, selon

---

1. DISTRIBUTION. — Maximilien, M. *Baillet.* — Taupin, M. *Leloir.* — Paul Aubry, M. *Al. Lambert.* — Le duc, M. *Fenoux.* — Le comte, M. *Delaunay.* — De Boursac, M. *Barral.* — Un domestique, M. *Gaudy.* — Diane, Mlle *Bartet.* — Marceline, Mlle *Renée du Minil.* — Madame de Lussieu, Mme *Persoons.* — Aurore, Mlle *Bertiny.* — Jenny, Mlle *Lynnès.* — La marquise, Mlle *Moreno.* — Juliette, Mlle *Jeanne Henriot.* — Une fille d'hôtel, Mlle *Fallys.*

A la matinée du 22 février, il y eut, pendant le troisième acte d'*Andromaque* une légère alerte qu'il nous paraît piquant (hélas !) de relater ici. Deux dames, placées au balcon, s'imaginèrent tout à coup qu'elles sentaient une fumée quelconque, une odeur de brûlé, et se levèrent précipitamment. Quelques voisines les imitèrent, et le brouhaha interrompit la tragédie de Racine à tel point que M. Paul Mounet, qui jouait Pyrrhus, s'écria : — Mais pourquoi cela ? Il n'y a rien ! — tandis que de sa loge M. Claretie répétait lui-même : — Il n'y a rien ! Restez assis ! — Est-ce que vous croyez que nous tenons plus que vous à être en danger ? ajouta gaiement M. Paul Mounet, que M. Anatole France, placé à l'orchestre, saluait d'un : « Bravo, Mounet ! » La représentation reprit et au baisser du rideau, lorsqu'il fut rappelé avec Mlle Moreno, M. Mounet s'avança et dans le grand silence de la salle : — « Mesdames, mes-

nous, le mérite, le charme et la valeur de cette œuvre de jeunesse, c'est sa sincérité, son émotion, ce je ne sais quoi de senti et de vécu qui apparaît presque à chaque scène. Il suffit, d'ailleurs, de lire la préface de Dumas, dans son théâtre complet, pour voir que la pièce est née des sentiments éprouvés et comme transfigurés par l'art. Mais, par exemple, où l'auteur a-t-il vu le monde où il place son action ? quelle singulière société !... Le second acte de *Diane de Lys* est, à ce point de vue, une gageure, nous ne disons pas seulement avec le sens commun, mais avec les plus vulgaires bienséances. Ce peintre qui bat l'estrade dans la rue, et que Maximilien fait héler par un laquais et introduit chez la comtesse en lui disant : « Il vous tiendra compagnie pendant que je serai à l'Opéra » ; cette grande dame dont le salon s'ouvre de jour et de nuit comme le boudoir d'une fille entretenue, et qui, à l'insolente proposition de l'ami de Paul Aubry, répond en minaudant : « Je vais me recoiffer un peu ! » sont autant de personnages qu'on ne sait à quel monde affecter, puisqu'en réalité ils n'appartiennent à aucun. Paul a eu à peine le temps de dire : « Où suis-je ici ! » que son ami Maximilien lui a répondu : « Si tu veux faire ta cour à la comtesse, que ce ne soit pas moi qui t'en empêche ». Cela dit, et la présentation faite, le diplomate s'esquive du côté de l'Opéra, et pour

---

sieurs, M. l'administrateur général me prie de vous dire qu'après enquête faite il n'y avait ni odeur, ni fumée, ni rien... rien, qu'une panique incompréhensible. » Alors ce furent des acclamations, puis le quatrième acte d'*Andromaque* commença.

sauver l'inconvenance de ce singulier tête à tête d'une folle et d'un inconnu, Marivaux, soufflant Dumas, vient se mêler à ce jeu de l'amour et du hasard. Il est une heure du matin, et l'on peut causer et s'oublier chez la comtesse Diane. Ne vous y fiez pas ! Un duc très fat se fait brusquement ouvrir les portes du salon. Quel contre-temps ! Où Diane, ainsi surprise et sur le point de se voir compromise, enfermera-t-elle l'ami Paul ? Dans sa chambre à coucher. C'est risqué ! Mais elle n'a pas le choix des cachettes sûres, et l'inconvenance ne doit durer qu'une minute ou deux, le temps de mettre à la porte ce duc qui chante l'amour comme un coq matinal... La pièce de Dumas fils a pris comme un regain de jeunesse, à la Dumas père — *Antony !* — aux costumes romantiques — plus anciens que l'action même, — dans lesquels on nous l'a cette fois présentée. Seule « de son époque », Mlle Bartet nous a rappelé, par sa coiffure et par sa toilette, le célèbre portrait de l'impératrice Eugénie peint par Winterhalter. Elle fut, d'ailleurs, en Diane de Lys, exquise de tout point : jolie, élégante, fantaisiste, ardente, poétique et dramatique à souhait — le charme de cette soirée. M. Albert Lambert a porté dans le rôle de l'amoureux Paul Aubry l'aisance et la chaleur qu'on lui connaît. M. Delaunay a supérieurement habillé et campé le rôle difficile du mari. MM. Leloir et Baillet ont amusé l'assistance : l'un sous les traits de Taupin, le mari philosophe, l'autre, en ce grand écervelé de Maximilien. Mlle Renée du Minil déploie dans le rôle de Marceline d'opulentes et

superbes épaules. Mlle Moreno, dont la toilette était, à elle seule, une si spirituelle caricature, a dit, avec une malice très vipérine, les méchancetés que lance à Diane sa belle-sœur la marquise — proche parente de la classique Arsinoë.

25 FÉVRIER. — A l'occasion du quatre-vingt-dix-huitième anniversaire de la naissance de Victor-Hugo, on donne en matinée *Ruy-Blas* et le soir *Hernani*.

1er MARS. — Dans *Diane de Lys*, offerte aux abonnés du jeudi, Mlle Géniat jouait pour la première fois le rôle d'Aurore, au premier acte de la pièce d'Alexandre Dumas fils, en remplacement de Mlle Bertiny, qu'une indisposition obligeait à garder la chambre. Mlle Géniat s'est très habilement acquittée de la tâche qui lui incombait un peu à l'improviste et elle était fort agréable à voir et à entendre sous le costume du jeune modèle italien.

4 MARS. — Dans *Monsieur de Pourceaugnac*, donné en matinée, Mme Thérèse Kolb joue pour la première fois le rôle de Lucette.

8 MARS. — Un bruit sinistre fit tressaillir Paris : « La Comédie-Française est en feu ! » disait-on. Personne n'y voulait croire, et cela pourtant n'était que trop vrai. En moins d'une heure, cet admirable théâtre, unique au monde par la grandeur de ses souvenirs, avait cessé d'être, et le feu stupide en avait fait un monceau de cendres... Et ce fut dans la grande ville une douleur dont chacun prenait sa part, tant il semblait que la « Comédie » était à tout le monde, et comme du patrimoine de chacun de nous. Il n'y avait pas un Parisien, pas

un Français qui n'en eût orgueil. Car ce n'était pas un théâtre, mais le « Théâtre »! Et l'éclat s'en doublait par la tradition d'un art ininterrompu, que consacrait encore un Musée, où l'image des plus célèbres était peinte ou sculptée par les plus illustres. Qu'est devenu tout cela? Le Musée est heureusement sauvé, mais la salle n'existe plus...[1] Et, par un raffinement de cruauté, c'est à la veille de l'Exposition qu'est survenu le désastre, alors que fièrement nous faisions figurer au premier rang de nos richesses nationales cette scène faite du travail des siècles, et à laquelle nulle autre ne se peut comparer. Comment cela est-il arrivé? Qui pourra jamais le dire exactement? Ce qui est certain, c'est que le mal est fait, il est terrible, il pourrait être pire encore! Qu'aurait-ce été si l'incendie avait éclaté deux heures plus tard, pendant la matinée?[2] Il s'agit dès à présent de

---

1. — Et c'est en plein jour que pareille catastrophe arrive! Et toutes les précautions, et toutes les mesures édictées n'ont servi de rien! Alors, à quoi bon? Les leçons du passé sont donc un vain mot? Le rideau de fer? Il n'était pas baissé. Et le fameux « grand secours », remède infaillible, disent les ordonnances officielles? On n'a pas pu l'appliquer, ce remède idéal? Les rondes? Nul ne les contrôlait. Oui, l'on avait remplacé le gaz par l'électricité. Oui, l'on avait exigé que de petites lampes, dites de secours, brûlassent dans la salle. Oui, on veillait à ce que les strapontins se relevassent tout seuls. Mais tout cela n'a pas empêché le Théâtre-Français, qui est plus qu'un théâtre, mais un musée, un véritable musée national, de brûler comme avait brûlé quelques jours auparavant l'entrepôt d'alcool à Saint-Ouen.

2. — « On se représentait l'inévitable charnier, les scènes qui se seraient produites alors, écrivait, en une page que nous voulons citer tout entière, M. Emmanuel Arène (le Passant du *Figaro*).— Bien des gens qui étaient là avaient vu l'incendie de l'Opéra-Comique. Ils revoyaient la lugubre soirée où le bûcher n'était pas seulement formé, comme ici, de tentures, d'étoffes, de meubles et de livres plus ou moins rares. C'était des corps humains qui grillaient là-bas, qui hurlaient et se tordaient dans la fournaise! Et c'est cela qui serait arrivé un instant plus tard,

« réparer », dans la mesure du possible, c'est-à-dire, tout d'abord, de trouver une installation provisoire pour la Comédie-Française, afin de ne pas interrompre la grande tradition de l'art drama-

---

derrière ce grand mur, si le rideau s'était levé sur *Bajazet*. La pensée de ce grand désastre, si miraculeusement évité, atténuait le désastre présent. On le contemplait d'un cœur plus libre. On regardait plus qu'on ne pensait. On admirait ces petits pompiers qui sont vraiment magnifiques dans l'action. Quel dommage qu'ils ne puissent pas agir plus vite, que, toujours pour une raison ou pour une autre, leur bonne volonté, leur merveilleux entrain soient paralysés, au début, par quelque raison matérielle, défaut d'organisation, manque d'eau, absence de pression, tout ce qu'il faut pour annihiler le sauvetage, le salut ! Mais quoi ! la salle, la scène étaient perdues. Cela, il n'y avait pas besoin d'être dedans pour le voir. Avant même l'arrivée des pompiers, le feu avait, sous ce rapport, fait son œuvre. Quand les flammes sont apparues par le toit béant, il était bien certain que, matériellement, le théâtre n'existait plus. Et alors, toute la question était de savoir si les pompiers sauveraient tel tableau de Boucher ou tel marbre de Clésinger. Ou encore, ce qu'il pourrait bien advenir des registres de Lagrange, ou du Voltaire de Houdon. Sans doute, c'était très important, très intéressant, mais tous les tableaux et tous les marbres, toutes les richesses de tous les musées ne vaudront jamais pour la foule le corps humain, quel qu'il soit, si humble, si chétif qu'il puisse être, que l'on descend au bout d'une corde, dans l'angoisse générale, dans une sensation unanime de terreur et de pitié. De ce côté-là plus rien à craindre. Mlle Dudlay était sauvée. On avait battu des mains à sa descente périlleuse. Jamais même la distinguée tragédienne n'avait été applaudie de si bon cœur. M. Albert Lambert, M. Silvain, tous les artistes qui devaient jouer dans *Bajazet* étaient là sur la place en chair et en os. On avait bien vu, tout au début, passer un cadavre, mais personne ne le connaissait. L'incident avait été rapide, presque inaperçu. On n'était même pas très sûr que ce fût un cadavre. La voiture d'ambulance s'était dirigée vers une pharmacie. Puis les uns disaient qu'elle était partie pour la Morgue, d'autres pour un hôpital. Qui donc emportait-elle ! On n'en savait rien. On avait parlé d'une habilleuse, Claire Amblard. Mais non. Ce n'était pas elle. On venait de la voir ; elle était rentrée chez elle. C'était donc l'autre habilleuse, Augustine ? Non plus ; voici un de ses parents qui la quitte, qui l'a accompagnée à son domicile. Mais alors... Il ne restait plus là-haut, dans les loges, que Mlle Henriot, — Henriot, comme tout le monde, dans les groupes, l'appelle avec une familiarité émue, déjà inquiète. Serait-ce elle ?... Ah ! quelle angoisse ! Puis quelle joie soudaine ! Ce n'est pas elle non plus. Il y a là un monsieur qui l'a vue sortir par la porte de l'administration. Hélas ! il y a eu dans cette affaire beaucoup de gens qui ont tout vu et qui n'avaient rien vu... Mais on ne demandait qu'à les croire. Et ainsi cette morte qui s'en était allée dans la voiture d'ambulance devenait une morte anonyme, presque un

tique ; ensuite, de reconstruire au plus vite une salle nouvelle sur les ruines de la salle détruite, en s'inspirant de ce que celle-ci était « hier ». La vieille salle de la Comédie-Française, admirable dans sa proportion et dans ses allures, était comme

fantôme déjà évanoui ! On pouvait continuer, tranquillement, à regarder descendre les meubles, les tableaux, les marbres... Soudain, Antoine arrive, avec deux ou trois personnes, très agité, très ému : — Henriot, voyons, où est Henriot ?... On est tout surpris. Il fait l'effet d'un homme qui arrive en retard, qui n'est pas au courant. On lui répond : — Mais elle est sauvée... Il y a un monsieur, là-bas, qui l'a vue... Elle est sortie par la porte de l'administration... — Quand cela ? — Mais il y a une heure... une heure et demie... — C'est impossible, fait-il. Elle serait rentrée chez elle, ou chez sa mère. — Eh bien ! elle y est peut-être... — Du tout !... J'en viens... C'est comme un coup que les assistants reçoivent en plein cœur. Le monsieur, où est le monsieur qui l'a vue ? On le cherche ; il a disparu. A-t-il même jamais existé ? On espère encore, cependant, mais le doute affreux est entré dans les âmes. Des gens ont couru vers la Morgue, d'autres attendent, les nerfs contractés, les yeux humides. La scène a changé. Il semble que la Mort, maintenant, est descendue sur la place. On regarde le monument avec d'autres yeux. Cette fumée, qui monte vers le ciel, qui va se perdre dans les nuages, elle a étouffé quelqu'un dans sa course... Et la forme vague qui a passé si brusquement devant nous, qui s'en est allée sur l'ambulance, voici qu'elle se précise, voici que le fantôme prend corps. Il réapparait à tous les esprits. Il est blond, avec de jolis beaux yeux, une chair charmante, toute rose. C'est celui d'une gracieuse jeune fille, toute jeune, la plus jeune de la Maison, c'est celui de cette petite Henriot, si gentille, si douce, avec sa grâce mélancolique, son regard tendre, où il y avait toujours comme un peu de résignation ! On parle plus bas sur la place. On y est déjà comme dans la chambre d'une morte. Et tous ces gens qui forment le Tout-Paris, qui sont très initiés, se rappellent et répètent l'histoire de la jeune fille qui prend par le souvenir un aspect saisissant, presque fatidique. Son entrée à la Comédie-Française avait été pour elle une consolation, la compensation d'un gros chagrin. Et c'est pire encore qui l'y attendait, c'est la mort cruelle, misérable, jalouse de tout ce qui est jeune et beau, fait pour vivre et pour être aimé ! Ah ! cette entrée à la Comédie, ce rêve sitôt réalisé et sitôt fini ! Chose étrange, il n'avait pas suscité d'inimitiés à cette charmante enfant. Elle avait la grande qualité qui désarme, la bonté. Et puis, elle était comédienne de naissance, autant que de vocation, fille d'une brave femme aimée du public, et qui la voyait déjà partie pour les vastes et beaux horizons. Comment n'y serait-elle pas parvenue ? Elle avait la beauté, le talent, tous les dons heureux. Elle avait le succès, elle avait la foi, elle avait l'avenir ! On va l'enterrer ce matin, cette petite... »

un lien entre le présent et le passé ; on n'en pouvait rêver une plus simple, plus sévère, plus riche, plus élégante à la fois. Elle avait le ton de la bonne compagnie qu'ont les douairières. C'en était une en réalité, puisqu'elle date de 1803 et qu'elle allait atteindre bientôt son siècle accompli ! Les théâtres ont leur destin...

11 MARS. — Provisoirement installée dans la salle de l'Opéra[1], la Comédie-Française donne en matinée *Andromaque*[2] et le *Malade imaginaire*[3] suivi de la cérémonie.

13 MARS. — Toujours à l'Opéra, on offre, devant une salle comble, aux abonnés du mardi, le *Bourgeois gentilhomme*[4], avec la cérémonie turque, précédé du *Dépit amoureux*[5].

---

1. — La Commission du budget a voté le crédit de 2,200,000 francs destiné à la reconstruction du Théâtre-Français, et celui de 220,000 francs que demandait en outre le gouvernement pour le transfert de la Comédie-Fançaise à l'Odéon et de l'Odéon au Gymnase, pour la location de ce dernier théâtre, pour le paiement des dédits et d'indemnités aux artistes et au petit personnel du Gymnase qui se trouvera ainsi complètement de chômage.

2. DISTRIBUTION. — Oreste, M. *Mounet-Sully*. — Pyrrhus, M. *Silvain*. — Phœnix, M. *Villain*. — Pylade, M. *Hamel*. — Hermione, Mlle *A. Dudlay*. — Andromaque, Mlle *R. Du Minil*. — Céphise, Mlle *Delvair*. — Cléone, Mlle *Géniat*.

3. DISTRIBUTION. — Argan, M. *Coquelin cadet*. — Thomas Diafoirus, M. *Truffier*. — Purgon, M. *Leloir*. — Diafoirus, M. *Joliet*. — Bonnefoy, M. *Roger*. — Fleurant, M. *Falconnier*. — Béralde, M. *Hamel*. — Cléante, M. *Dehelly*. — Angélique, Mme *Barretta*. — Toinette, Mlle *Kolb*. — Béline, Mlle *Fayolle*. — Louison, la *petite Juliette*.

La cérémonie : *M. de Féraudy*, le Præses.

4. — Avec MM. *Coquelin cadet*, *de Féraudy*, *Leloir*, *Truffier*, *Prud'hon*, Mmes *Kalb*, *Muller*, *Fayolle*. Applaudissements pour tous et triomphe pour Coquelin cadet, l'inimitable M. Jourdain, qui ne pouvait faire un mouvement, dire un mot, esquisser un pas, ôter ou passer un habit sans mettre la salle en délire.

5. — Avec MM. *G. Berr*, *Baillet*, Mmes *du Minil*, *Lynnès*, etc.

15 MARS. — A l'Opéra, en matinée, *Horace* [1] et les *Plaideurs* ; le soir, le *Bourgeois gentilhomme*, de nouveau précédé du *Dépit amoureux*.

18 MARS. — En matinée, à l'Opéra, *Andromaque*, où, cette fois, c'est M. Albert Lambert fils qui joue le rôle d'Oreste, et *Tartuffe*, avec Mlle Marsy dans Elmire et M. Silvain dans Tartuffe ; en soirée, *Œdipe-Roi*, où, dans le vaste cadre, M. Mounet-Sully donnait aux Parisiens la sensation des inoubliables représentations d'Orange. Même spectacle le 20 mars : *Œdipe-Roi* précédé du *Dépit amoureux*, où M. de Féraudy jouait cette fois le rôle de Gros-René précédemment tenu par M. Coquelin cadet [2].

25 MARS. — Avant de s'installer dans la salle de l'Odéon, la Comédie-Française donnait encore deux représentations à l'Opéra : en matinée : *Phèdre* [3] et

---

1. DISTRIBUTION. — Le vieil Horace, M. *Silvain*. — Curiace, M. *A. Lambert fils*. — Horace, M. *P. Mounet*. — Tulle, M. *Villain*. — Flavian, M. *Falconnier*. — Valère, M. *Hamel*. — Camille, Mlle *Dudlay*. — Sabine, Mlle *du Minil*. — Julie, Mlle *Lerou*.

2. — Dans sa séance du 19 mars, la Chambre des députés, sur le rapport de M. Dujardin-Baumetz, avait voté : 1° un crédit de 2.200.000 fr. pour la reconstruction immédiate du Théâtre-Français ; 2° un autre crédit de 220.000 fr. pour pourvoir aux frais des installations provisoires de la Comédie-Française à l'Odéon, et de l'Odéon dans la salle du Gymnase.

Cette somme de 220.000 fr. devait être répartie de la façon suivante :

1° Location de la salle du Gymnase pour cent cinq jours : 150.000 fr. (Dans cette somme, le loyer proprement dit figure pour 46.835 fr. ; le restant est pris par le payement des traitements des artistes, des administrateurs, du petit personnel, ainsi que d'un dédit pour un artiste étranger, les contributions, les assurances et les frais généraux).

2° Manutention et appropriation des décors des deux théâtres : 30.000 fr.

3° Déménagement du matériel des deux théâtres, etc. Divers frais d'installation et indemnités : 30.000 fr.

4° Imprévu : 10.000 fr.

3. DISTRIBUTION. — Thésée, M. *Silvain*. — Hippolyte, M. *A. Lambert fils*. — Théramène, M. *Villain*. — Panope, M. *Falconnier*. — Phèdre, Mlle *Dudlay*. — Aricie, Mlle *Moreno*. — Œnone, Mlle *Lerou*. — Ismène, Mlle *Delvair*.

les *Femmes savantes*[1] où Mlle Bartet était une délicieuse Armande ; le soir, le *Dépit amoureux* et *Œdipe-Roi*, avec M. Mounet-Sully toujours magistral.

26 MARS. — La Comédie-Française inaugure ses représentations dans la salle de l'Odéon par le *Mariage de Figaro*[2], donné tel qu'il fut représenté pour la première fois sur ce même théâtre. On avait rétabli le vaudeville final, et toute la troupe (sociétaires et pensionnaires) défilait en costumes variés dans le cortège du mariage, sur l'air de la marche traditionnelle des *Folies d'Espagne*.

28 MARS. — *Diane de Lys*, qui fut la dernière pièce représentée sur la scène du Théâtre-Français le mercredi 7 mars, la veille de l'incendie, est reprise ce soir à l'Odéon avec les artistes qui la jouèrent rue de Richelieu, à l'exception de la pauvre petite Henriot, que remplace dans son bout de rôle Mlle Henriette Fouquier, simple et timide

---

1. DISTRIBUTION. — Vadius, M. *Coquelin cadet*. — Clitandre, M. *le Bargy*. — Trissotin, M. *de Féraudy*. — Chrysale, M. *Leloir*. — Julien, M. *Roger*. — Le notaire, M. *Villain*. — Lépine, M. *Falconnier*. — Ariste, M. *Hamel*. — Henriette, Mme *Barretta*. — Armande, Mlle *Bartet*. — Philaminte, Mlle *Pierson*. — Martine, Mlle *Kalb*. — Bélise, Mlle *Fayolle*.

2. DISTRIBUTION. — Figaro, M. *Coquelin cadet*. — Almaviva, M. *Baillet*. — Brid'oison, M. *de Féraudy*. — Antonio, M. *Leloir*. — Double-main, E. *Joliet*. — Bazile, M. *Villain*. — Un huissier, M. *Falconnier*. — Grippe-Soleil, M. *Dehelly*. — Bartholo, M. *Barral*. — Pédrille, M. *Laty*. — Suzanne, Mme *Barretta*. — Fanchette, Mlle *Muller*. — La comtesse, Mlle *Brandès*. — Marceline, Mme *Amel*. — Chérubin, Mlle *Bertiny*.

C'est dans cette même salle, construite en 1782, pour la Comédie-Française, par les architectes Peyre et Wailly, que fut précisément donnée le 22 avril 1784, la première représentation de la fameuse comédie de Beaumarchais, reprise dans le théâtre incendié de la rue Montpensier, le 18 mai 1899, pour l'anniversaire de la mort du grand auteur dramatique.

apparition. Mlle Bartet « vit » toujours le rôle de Diane avec une modernité nerveuse et exquise, et M. Lambert fils est un amoureux d'une vibrante tendresse joliment contenue.

8 AVRIL. — Dans *Mithridate*, Mlle Delvair joue pour la première fois, en matinée, le rôle de Phoedime.

26 AVRIL. — La Comédie-Française donne aujourd'hui, jeudi, *trois* représentations. En matinée, à l'Opéra, on joue *Horace* et les *Plaideurs*[1]; le

---

1. Pendant l'entr'acte qui suivait la tragédie de Corneille et précédait la comédie de Racine, tous les sociétaires de la Comédie-Française, sauf M. Le Bargy, souffrant et excusé, se sont réunis dans le cabinet de M. P. Gailhard et lui ont remis un exemplaire en bronze du buste de Molière par Houdon, tel qu'il figurait en marbre et figurera au foyer de la Comédie-Française. Sur le socle, Barbedienne avait gravé cette inscription :

A P. GAILHARD
LES SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE
MARS 1900

M. Jules Claretie, prenant la parole pour la Compagnie, a vivement ému le directeur de l'Opéra en lui disant :

« Mon cher Directeur,

« Au lendemain du malheur qui atteignait la Comédie-Française, parmi les témoignages d'universelle sympathie, votre amicale bonne volonté s'est spontanément placée au premier rang. Ai-je besoin de vous dire que nous en avons été touchés au cœur ? Les sociétaires, vos amis, ont voulu vous laisser un faible témoignage de leur profonde reconnaissance. Voici, portant sur son socle la date de l'hospitalité reçue à l'Opéra, l'image du plus français de nos auteurs dramatiques par le plus français de nos sculpteurs. Conservez-la, en souvenir de notre passage. Molière semblera désormais avoir deux maisons : la sienne et celle de Lully ; les sociétaires de la Comédie n'oublieront jamais qu'ils vous ont dû de reparaître, unis et applaudis, après la terrible épreuve, comme une troupe passant la revue en vêtements déchirés, après une bataille ; — et la Comédie-Française inscrira sur ses registres, après la date lugubre du 8 mars, les dates consolantes des soirées pleines d'émotion qui commencèrent la renaissance ou plutôt continuèrent ici cette noble histoire qui reprendra bientôt dans le théâtre refait, restauré et rajeuni. Recevez donc, mon cher Gailhard, vous et votre personnel si dévoué, si confraternel, si camarade, avec l'affectueuse reconnaissance

soir, on offre *Œdipe Roi* aux abonnés du jeudi, dernièrement privés par la mi-carême — en même temps que le *Demi-Monde* fait les frais de l'affiche de l'Odéon ; la Comédie-Française est donc, pour un soir, dans deux théâtres.

27 AVRIL. — Reprise, en la salle de l'Odéon, de *Charlotte Corday*, drame en cinq actes, en vers, de François Ponsard[1]. — C'est à la Révolution de 1848 que la littérature française est redevable de *Charlotte Corday*. Ponsard l'écrivit en vue de Rachel, et il dut se contenter de Judith. Jouée en 1850, la pièce de Ponsard n'obtint pas beaucoup plus qu'un succès de haute estime. Et quelqu'un, qui assistait jadis à la première représentation au Théâtre-Français, donnait une idée très nette de la

---

des sociétaires de la Comédie, l'expression de l'amitié de leur administrateur, et laissez-moi saluer le directeur d'aujourd'hui et de demain de l'Académie nationale de musique. »

M. Gailhard, très touché, a remercié l'administrateur en quelques mots, puis a serré la main du doyen et des artistes en ajoutant, avec une simplicité cordiale : — J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai agi en camarade. — Oui, mais je sais comment vous l'avez fait, a ajouté M. Claretie, interprète de la gratitude de tous.

L'administrateur général a versé à la Caisse des retraites et à la Caisse des pensions viagères et de secours de l'Opéra une somme de 2,500 francs, au nom des sociétaires de la Comédie-Française.

1. DISTRIBUTION. — Clio (prologue), Mlle *Moreno*. — Danton, M. *Silvain*. — Camille Desmoulins, M. *Boucher*. — Barbaroux, M. *A. Lambert fils*. — Marat, M. *Paul Mounet*. — Robespierre, M. *Leitner*. — Un orateur, M. *Joliet*. — Roland, M. *Villain*. — Un sans-culotte, M. *Falconnier*. — Sièyès, M. *Hamel*. — Louvet, M. *Dehelly*. — Buzot, M. *Charles Esquier*. — Vergniaud, M. *Louis Delaunay*. — Un vieux gentilhomme, M. *Barral*. — Un citoyen, M. *Ravet*. — Un vieillard, M. *Gaudy*. — Un coutelier, M. *Laty*. — Pétion, M. *Gonnot*. — Un citoyen, M. *Perrin*. — Phélippeaux, M. *Revel* — Un citoyen, M. *Garry*. — Charlotte Corday, Mlle *Adeline Dudlay*. — Une jeune femme, Mlle *Lynnès*. — Mme de Bretteville, Mlle *Lerou*. — Simone Evrard, Mlle *Thérèse Kolb*. — Mme Roland, Mlle *Delcair*. — Une vieille dame, Mme *Jamaux*. — Une vieille dame, Mlle *Faylis*. — Une petite fille, *la petite Juliette*.

soirée : « Le succès, disait-il, fut intermittent ; de temps en temps de fort beaux vers enlevaient la salle, que le peu d'intérêt du drame même et les interminables variations sur un même sujet replongeaient aussitôt dans un océan de glace... » Ce soir, cinquante ans après la première représentation, *Charlotte Corday* a subi les mêmes destinées. Il y a vraiment de fort beaux vers dans l'œuvre de Ponsard, elle fourmille d'excellentes tirades, écrites dans une langue tantôt vigoureuse, tantôt émue. On a beaucoup applaudi, mais, pour être sincère, nous devons ajouter qu'on s'est aussi beaucoup ennuyé. Que voulez-vous ? Dans des ouvrages historiques comme celui-ci, l'auteur n'a pas le choix : il n'a rien à apprendre à l'auditoire quant au fond de son drame ; il ne peut lui ménager aucune surprise ; il ne peut pas compter sur les effets de scène préparés avec l'habileté d'un homme du métier ; il n'a, pour unique ressource, que la forme ; donc, le poète s'est condamné à être sublime pendant cinq actes. Quand l'inspiration le seconde, tout va bien ; mais si son talent de poète faiblit, l'auteur ne peut se rattraper sur rien — le public non plus. On comprend très bien que Charlotte Corday ait tenté Ponsard, mais peut-être n'a-t-il pas suffisamment réfléchi aux difficultés dont sa tâche était hérissée... Il n'y a pas à dire : le théâtre vit d'action et non de réflexions, fussent-elles traduites dans une langue admirable : où l'action fait défaut, l'intérêt cesse. Le rideau se lève à peine sur *Charlotte Corday* et le public sait où il va. Quand Charlotte rencontre

Barbaroux aux environs de Caen et qu'elle se fait expliquer la situation politique, le spectateur sait déjà ce qu'il en va résulter; donc, pas d'action possible, pas de mouvement théâtral qui puisse sortir de là. L'auteur n'a qu'à choisir entre les deux voies que voici : ou faire un simple mélodrame dans lequel l'histoire est noyée — ou rester fidèle à l'histoire et devenir ennuyeux quand il n'est pas sublime. Quelquefois, le poète a des élans qui portent son œuvre sur les ailes dorées de l'inspiration. Ces moments sont nombreux, sachons le reconnaître, mais cependant pas assez abondants pour remplir toute une soirée. Le reste n'est que fatras, déclamation et longueur; partant, fatigue pour le public et peine perdue pour l'écrivain. Prenons entre toutes les scènes, celle du quatrième tableau — le drame n'est qu'une succession de tableaux détachés — où Barbaroux fait à Charlotte un portrait de Marat. Tout d'abord, ce portrait est tracé de main de maître, mais, bientôt, le poète se perd, en y appuyant outre mesure, dans un labyrinthe de phrases qui se succèdent, sans que celle qui suit en dise plus que la précédente; tout cela est démesurément long; on commence par applaudir Barbaroux, puis, comme son discours roule toujours sur le même thème, on devient indifférent, et, à la fin, on le trouve insupportable. C'est à l'Odéon, avec M[lle] Tessandier, dans le rôle de Charlotte Corday, qui fut, à Bordeaux, son début dans la carrière théâtrale, avec Dumaine et Clément Just dans Danton et Marat, avec Chelles dans Barbaroux; c'est à

l'Odéon qu'eut lieu, il y a vingt ans, la dernière reprise du drame de Ponsard... C'est encore à l'Odéon, et par cas de force majeure, qu'est donnée, cette fois, cette *Charlotte Corday*, retardée, depuis l'été dernier, pour raisons dites politiques... Mlle Dudlay, qui joue l'ange de l'assassinat, dit le vers dans une gamme basse qui en atténue singulièrement l'effet; le côté tendre est complètement perdu. Cependant, nous louerons sans réserve un excellent mouvement de la comédienne au troisième tableau, quand elle conçoit le projet du meurtre et qu'elle en est épouvantée. Mlle Dudlay, dans un geste très beau et très dramatique, a très bien rendu la répulsion de la femme devant le rêve sanglant qui se dresse dans son esprit. *Charlotte Corday* — peut-être faut-il chercher là le vrai motif d'une reprise qui ne s'imposait pas outre mesure? — comporte, d'ailleurs, une très alléchante distribution. Nommons, en première ligne, M. Albert Lambert fils, dont la voix jeune et chaude prête un charme extrême au rôle de Barbaroux, « l'Antinoüs marseillais », qui passe pour avoir inspiré quelque sentiment tendre à Mme Roland, avant qu'elle ne s'arrêtât sérieusement à Buzot. S'il n'a pas les robustes poumons de Danton, M. Silvain en a du moins la corpulence, et dans un rôle qui sonne faux, une vibrante sincérité. M. Leitner est un très fin Robespierre, et P. Mounet est tout à fait remarquable sous les traits hideux de Marat. La scène de l'assassinat, qui maintenant termine la pièce, a été jouée avec un réalisme qui a fait sensation. Suffira-t-elle à attirer

au Théâtre-Français de la rive gauche le versatile public de l'Exposition ?...

Deux jeudis de suite, le 3 et le 10 mai, le spectacle se compose de la *Nuit de Mai*, de *Gringoire* et du *Testament de César Girodot.* — Le dimanche 20 mai, M. Barral joue pour la première fois, dans le *Testament de César Girodot*, le rôle de Lehuchoir.

21 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) des *Fossiles*, comédie en quatre actes, en prose, de M. François de Curel[1]. — Les *Fossiles*, ce sont les descendants des vieilles races qui, dépaysés, isolés au milieu de la société moderne, ne cherchent qu'à conserver intact le nom qu'ils ont reçu de leurs ancêtres, en attendant que ce nom disparaisse, comme ont disparu leur influence, leurs privilèges et leur gloire. Il y a une idée — certes! — en cet ouvrage, et cette idée est même exposée avec une certaine vigueur et une certaine hardiesse, les caractères sont nettement dessinés et les situations franches. De sorte que, malgré la répugnance inspirée par un point de départ révoltant, on est amené à écouter avec intérêt les développements d'une action poignante en son implacable logique. Refusée à la Comédie-Française, la pièce de M. de

1. DISTRIBUTION. — Robert de Chantemelle, M. *Le Bargy.* — Duc de Chantemelle, M. *Paul Mounet.* — Nicolas, M. *Laugier.* — Un voisin de campagne, M. *Joliet.* — Renaud, M. *Havet.* — Pierre, M. *Laty.* — Claire de Chantemelle, Mlle *Bartet.* — La duchesse, Mlle *Pierson.* — Hélène Vatrin, Mlle *Wanda de Boncza.* — Une religieuse, Mlle *Delvair.*

A la représentation du jeudi 2 juin, les abonnés se montraient moins sévères que les précédents mardistes, qui avaient réclamé tout haut le huis clos — ce qui semblait dur pour une œuvre austère en sa violence. Cette fois, les spectateurs se contentaient de protester légèrement, mais sans siffler, et il y avait deux rappels pour les artistes.

Curel fut représentée au Théâtre-Libre, d'où elle lui revient au bout de huit ans, allégée de trop longues tirades et modifiée d'une façon qui n'a pas toujours semblé aussi heureuse. Autrefois, c'était la nourrice de l'enfant, « une Marie couche-toi là », qui, chassée de la maison pour cause de mœurs trop légères, apprenait à Robert qu'il avait épousé la maîtresse de son père. Aujourd'hui, c'est le père lui-même qui, pris d'un terrible accès de colère en voyant ledit enfant sur le point de lui échapper, révèle à son fils mourant — au risque de le tuer du coup — qu'il n'a eu que ses restes... Le public a généralement pensé que le duc avait une façon un peu trop particulière de soigner les malades... En somme, le plus grave reproche qu'on puisse adresser aux *Fossiles*, c'est de nous montrer des gens très exceptionnels, sans nous préparer assez à accepter l'ordre d'idées où ils se placent et où ils vivent. Voilà un père qui apprend que son fils lui a pris sa maîtresse, un fils qui apprend que son père a séduit celle dont il a fait sa femme, une jeune fille, fort avancée pour son âge, qui arrive à posséder ce double et fâcheux secret, et ces gens-là font taire pour « la race » les plus naturelles passions et les plus naturelles répugnances. Nous ne disons pas que ce ne soit pas possible et vrai. Mais la préparation manque pour nos esprits, et ces personnages nous causent peut-être, par là, plus de surprise que d'émotion. La pièce a donc des défauts, et d'énormes. Malgré tout, elle reste l'œuvre d'un esprit sérieux, et qui voit de haut. Le style en est presque toujours excellent et a toute la ner-

veuse concision du style dramatique. M. de Curel a pu se tromper. Son erreur est, en tout cas, une erreur plus qu'honorable, et nous persistons à penser que l'auteur des *Fossiles* a ce qu'il faut pour réussir quelque jour au théâtre avec éclat. Il nous souvient qu'au Théâtre Libre, la pièce fut aussi mal jouée que possible. L'auteur ne se plaindra pas, cette fois; il a grandement lieu de se réjouir de la remarquable interprétation que lui a gracieusement offerte la Comédie-Française. M. le Bargy a composé de façon tout à fait supérieure le rôle de Robert de Chantemelle. M. Paul Mounet ne s'est pas contenté de donner au vieux duc un nez bourbonnien, il lui a prêté la franche et rude allure qui convient. Mlle Bartet est une Claire absolument admirable; ah! comme elle a divinement lu la superbe page du testament!... Mlle Wanda de Boncza est une belle résignée. Mme Pierson, très touchante dans le rôle de la duchesse, a eu la chance d'avoir pour elle tout le public — y compris les snobs...

27 MAI. — Pendant qu'à Rouen on inaugure le monument de Guy de Maupassant avec des vers de l'auteur, les *Oies sauvages*, l'*Oiseleur* et une pièce qui commence par ce vers: « J'étais enfant, j'aimais les grands combats », que dit de façon délicieuse Mlle Moreno, on représente, à la Comédie, l'*Histoire du vieux temps*, le début, au théâtre, de l'illustre écrivain. M. Leloir, qui créa la pièce sous la direction même de Maupassant, et Mme Pierson reprennent les rôles que, naguère, ils jouaient rue Richelieu.

7 JUIN. — Les *Ouvriers* sont joués pour la 200e fois. L'auteur, M. Eugène Manuel, n'ayant pu assister à la représentation de sa pièce, a adressé à M. Jules Claretie, une lettre de remerciements pour ses interprètes et une gratification de cent francs pour le petit personnel.

8 JUIN. — A l'occasion du 294e anniversaire de la naissance de Corneille, on donne entre les 1er et 2me acte du *Menteur*[1] et la tragédie de *Polyeucte*[2], un à-propos en vers de M. O. Chevalier, intitulé *Pour l'Avenir*.

14 JUIN. — Reprise, en la salle de l'Odéon, où elle fut jouée si souvent, de la *Vie de Bohème*, de Théodore Barrière et Henry Murger[3].

15 JUIN. — Le Roi de Suède et de Norvège est invité par le président de la République à assister à la représentation. Une loge centrale est disposée en son honneur. Le programme de cette soirée de gala comprend : le *Dépit amoureux*, le premier acte du *Misanthrope*, le deuxième acte du *Mariage de Figaro*, la *Nuit d'octobre* et la Cérémonie du

1. DISTRIBUTION. — Cliton, M. *de Féraudy*. — Alcippe, M. *Leitner*. — Dorante, M. *Dehelly*. — Philine, M. *Ch. Esquier*. — Géronte, M. *Delaunay*. — Sabine, Mme *Kolb*. — Clarisse, Mlle *Du Minil*. — Isabelle, Mlle *Rachel Boyer*. — Lucrèce, Mlle *Leconte*.

2. DISTRIBUTION. — Polyeucte, M. *Mounet-Sully*. — Félix, M. *Silvain*. — Sévère, M. *A. Lambert fils*. — Albin, M. *Villain*. — Cléon, M. *Falconnier*. — Fabian, M. *Hamel*. — Néarque, M. *Delaunay*. — Pauline, Mlle *Ad. Dudlay*. — Stratonice, Mlle *Lerou*.

3. DISTRIBUTION. — Baptiste, M. *Coquelin cadet*. — Schaunard, M. *de Féraudy*. — Colline, M. *J. Truffier*. — Rodolphe, M. *Albert Lambert fils*. — Marcel, M. *Georges Berr*. — Durantin, M. *Joliet*. — Un monsieur, M. *Villain*. — Un médecin, M. *Ravet*. — Un garçon de caisse, M. *Gaudy*. — M. Benoît, M. *Laty*. — Musette, Mlle *Renée Du Minil*. — Césarine de Rouvres, Mlle *Nancy-Martel*. — Phémie, Mlle *Rachel Boyer*. — Mimi, Mlle *Marie Leconte*. — Une dame, Mlle *Faylis*.

Malade imaginaire, où toute la compagnie (sociétaires et pensionnaires) paraît en costume du répertoire avec le manteau rouge doublé d'hermine.

17 JUIN. — Matinée gratuite offerte aux étudiants. On joue *Ruy Blas*, dont les interprètes : M. Mounet-Sully, Mlle Bartet, M. Paul Mounet, M. Baillet, etc., sont salués de *bans* chaleureux [1].

26 JUIN.— En son dur exil au delà des ponts, la Comédie-Française reprend sur la scène de l'Odéon l'*Ami des femmes* [2] qui n'a, pour ainsi dire, pas quitté le répertoire où il est brillamment entré le 25 mars 1895...[3] Quand bien même cet *Ami des*

---

1. Après le rappel du troisième acte, M. Jules Truffier est venu lire un « Compliment aux étudiants » que, sur la demande de l'administrateur général, il avait absolument improvisé une heure avant la représentation. Ces vers ont été chaudement acclamés, puis l'artiste a ajouté, prenant son texte dans une lettre particulière de M. Claretie : — « Messieurs et chers amis (le mot a été salué d'applaudissements) lorsque la Maison de Molière retournera sur la Rive Droite, chercher les lauriers d'autrefois, elle n'oubliera pas, elle n'oubliera jamais les lilas du vieux Luxembourg et les jeunes cœurs de la Rive Gauche ! » Le reste de la représentation n'a été qu'une longue ovation. Le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui assistait dans l'avant-scène de gauche, avec Mme G. Leygues, à la matinée, et que les étudiants avaient salué de deux bans vigoureux, est allé féliciter les artistes, tandis que les présidents et vice-présidents de l'Association des Etudiants venaient le remercier de sa présence et remerciaient M. Jules Claretie de son hospitalité.

2. DISTRIBUTION.— De Ryons, M. *Worms*. — De Simerose, M. *Le Bargy*. — Des Targettes, M. *Truffier*. — Leverdet, M. *Leloir*. — De Chantrin, M. *G. Berr*. — De Montègre, M. *Duflos*. — Joseph, M. *Falconnier*. — Jane de Simerose, Mlle *Bartet*. — Mme Leverdet, Mme *Pierson*. — Balbine Leverdet, Mlle *Muller*. — Mlle Hackendorf, Mlle *Fouquier*. — Femme de chambre, Mme *Jamaux*.

3. Le directeur des Beaux-Arts mettait à la disposition de la Comédie-Française la salle du Trocadéro pour cinq matinées extraordinaires qui devaient avoir lieu de quinzaine en quinzaine, le jeudi 5 juillet, le jeudi 19 juillet, le jeudi 2 août, le samedi 18 août, le jeudi 30 août. Ces matinées littéraires et dramatiques devaient comprendre des poésies encadrant une pièce de théâtre, et Molière, Corneille et Victor Hugo offrir une sorte d'expression de la poésie française au théâtre.

femmes serait, en son ensemble, une œuvre singulière et bizarre, il n'en est point où Dumas ait jeté l'esprit avec plus de profusion. Quelle observation exacte et profonde ! Et puis, sommes-nous donc mûrs pour la pièce ? Toujours est-il que, si elle ne trouva pas grâce autrefois devant le public du Gymnase, celui d'aujourd'hui lui donne la plus éclatante des revanches. *L'Ami des femmes* l'a charmé comme il y a cinq ans. Il est juste d'ajouter que le jeu, absolument parfait des interprètes, a été pour beaucoup dans le succès de cette soirée. Mlle Bartet s'est surpassée — si tant est qu'elle pouvait le faire. Elle a dit, au troisième acte, de la plus admirable façon, sa manière de comprendre l'amour, et, à l'acte suivant, elle a mis dans le scabreux récit de sa nuit de noce une telle chasteté de vierge que personne n'a été étonné de voir M. de Ryons lui saisir la main et lui dire : « Au revoir, *Mademoiselle* ! » M. de Ryons, c'est tou-

---

Le 30 juin la Comédie-Française offrait à déjeuner, chez Ledoyen, à la grande artiste espagnole, Mme Maria Guerrero, et à son mari et partenaire, M. Fernando Diaz de Mendoza, qui venaient de donner à l'Athénée d'intéressantes représentations de leur répertoire. Presque tous les sociétaires et pensionnaires assistaient à ce déjeuner, leur administrateur et leur doyen en tête. Toast au dessert. M. Jules Claretie a pris le premier la parole au nom de la Comédie-Française, puis M. Mounet-Sully et enfin Coquelin cadet a ajouté sa note humoristique à ces jolis discours. M. F. Diaz de Mendoza, avec beaucoup d'esprit, de tact et d'humour, a répondu dans le plus pur français à ces toasts, parlant en lettré et en artiste des échanges fraternels du théâtre français et du théâtre espagnol : — Aux seizième et dix-septième siècles, quand nous étions riches, nous vous prêtions notre fonds ; au dix-huitième, quand nous étions pauvres, nous vous empruntions le vôtre et notre Moratin étudiait votre Molière !... Tout ce petit discours, très applaudi, a paru charmant et les convives l'ont salué de leurs *bans* répétés, comme le salut de M. Claretie, le toast de M. Mounet-Sully et la spirituelle harangue de M. Coquelin cadet.

jours M. Worms qui, bien que sa voix nous ait paru quelque peu prise et sa mémoire parfois défectueuse, s'est tiré avec infiniment de tact et de belle humeur de son personnage difficile et même périlleux. Ingrat, très ingrat aussi, en son genre le rôle de Montègre, l'amoureux exalté; M. Raphaël Duflos le rend avec beaucoup de vérité. M. Le Bargy, superbe diseur, gagne en une seule scène, par sa dignité secrète et sa douleur contenues, le procès du mari coupable, M. Leloir est étonnant de bonhomie sournoise et de malice égoïste dans le rôle du mari complaisant, M. Truffier (un portrait connu) est d'une fantaisie amusante dans le vieil amant de Mlle Leverdet (ô le plaisant trio!), personnifiée avec beaucoup de justesse par Mme Pierson, Mlle Muller est tout à fait « nature » en la petite Balbine, que sa mère habille d'un jupon trop court et retient exprès dans l'enfance pour se rajeunir elle-même... N'oublions pas M. Georges Berr, qui déroule très drôlement de sa barbe blonde, comme un fil sans fin tiré d'une quenouille, la fameuse phrase de M. de Chantrin le « bon raseur », immeuble par destination des salons mondains! Mlle Henriette Fouquier, qui n'avait encore fait qu'une courte et insignifiante apparition dans *Diane de Lys*, débutait, cette fois, plus sérieusement sous les traits de Mlle Hackendorf, la riche américaine, où triomphait en dernier lieu la belle Marsy. Le rôle veut de l'éclat et même de l'autorité : était-il bien celui qui convînt à une aussi jeune débutante ? Mlle Fouquier a été le plaisir des yeux, et si elle n'a pas assez

bien rendu le côté frivole évaporé du personnage, elle a su donner au célèbre couplet du quatrième acte une jolie note mélancolique. Aussi a-t-elle mérité l'encourageant accueil du public quand, à l'issue de l'acte, elle a été deux fois ramenée en scène par Mlle Bartet et M. Worms. Avons-nous besoin d'ajouter que le jugement de la critique ratifiait avec une bienveillante unanimité ces aimables applaudissements ?...

1er JUILLET. — Soirée offerte aux Cadets suédois de la *Saga*, aux élèves du *Borda* et aux étudiants de l'Université d'Upsal. On jouait *Ruy Blas* devant une salle comble. Le drame de Victor Hugo produisait sur les spectateurs son effet ordinaire, et ses inteprètes, M. Mounet-Sully, Mlle Bartet, M. Paul Mounet, M. Baillet étaient rappelés tour à tour pour recevoir une ovation finale où les casquettes blanches des *studiosi* d'Upsal s'agitaient à côté des casquettes de nos jeunes marins. Beaucoup de cadets de la *Saga* et de leurs officiers en grand uniforme suivaient *Ruy Blas* sur le texte.

4 JUILLET. — Reprise de *Cabotins* ! comédie en quatre actes d'Edouard Pailleron[1]. — Salués par

---

1. DISTRIBUTION. — Pégomas, M. *de Féraudy*. — Larvejol, M. *Truffier*. — De Laversée, M. *Leloir*. — Pierre Cardevent, M. *Albert Lambert fils*. — Caracel, M. *Georges Berr*. — Grigneux, M. *Pierre Laugier*. — Un facteur, M. *Joliet*. — Hugon, M. *Villain*. — 2e praticien, M. *Falconnier*. — Le maire, M. *Hamel*. — Brascommié, M. *Dehelly*. — 1er praticien, M. *Ch. Esquier*. — Saint-Marin, M. *Delaunay*. — Un domestique, M. *Gaudy*. — Coltner, M. *Barral*. — Lovel, M. *Ravet*. — Un photographe, M. *Laty*. — Morton, M. *Garry*. — 2e reporter, M. *Gonnot*. — 1er reporter, M. *Perrin*. — Mme de Laversée, Mlle *Brandès*. — Valentine, Mlle *Bertiny*. — Une femme de chambre, Mlle *Lynnès*. — La baronne Lanati, Mlle *Leconte*. — Mme Cardevent, Mlle *Thérèse Kolb*. — Le modèle, Mlle *Delvair*. — La divette, Mlle *Génial*. — Une femme, Mme *Jamaux*. — Une reporteresse, Mlle *Faylis*.

une presse tout juste polie, ces *Cabotins* — nargue de la critique ! — eurent cent représentions d'affilée, et une fois de plus, l'affaire fut bonne pour Pailleron... Le « drame » est toujours le côté suranné de l'œuvre. Celui-là, je vous l'abandonne volontiers. L'autre, le côté gai n'est point si mal réussi qu'on veut bien le dire. Que vous importent les réminiscences un peu trop faciles et en tout cas, trop visibles de *Par droit de conquête* et du *Fils de Giboyer*, de *Rabagas*, du *Député de Bombignac* et de *Numa Roumestan*, — sans oublier, certes, *La Vie de Bohème !* Il reste une satire alerte et fringante, un croquis narquois, fait avec de la malice et de l'entrain, et qui, en plus d'un endroit, vous l'avouerai-je, a suffi à notre plaisir. Le rôle de Pégomas, le brillant journaliste, orateur, outrecuidant et prometteur, si plein de ressources et de souplesse est, à lui seul, une trouvaille. En la personne de M. de Féraudy, qui en a la voix trompettante et la verve tapageuse, il est le véritable héros de la soirée. Coquelin aîné lui-même n'y serait pas plus étincelant. Son succès à l'emporte-pièce ne doit pas nous rendre injuste pour les autres interprètes. M. Albert Lambert fils est admirablement émouvant dans celui de Pierre Cardevent, abandonné par Worms, Mlle Thérèse Kolb, d'un naturel parfait, dit supérieurement le rôle de la mère, créé par Pauline Granger. Mlle Brandès donne une vie intense au personnage antipathique de la jalouse Mme de Laversée. M. Leloir a merveilleusement grimé le rôle de M. de Laversée, candidat à l'Institut, s'il

vous plaît, et justement roulé par l'audacieux Pégomas. M. Georges Berr dit de façon fort divertissante son couplet des apartistes faisant leur exposition de peinture dans les ruines de la Cour des Comptes. Et voilà que, déjà, les ruines de la Cour des Comptes datent la pièce... M[lle] Leconte est, aux lieu et place de la pauvre Ludwig, une piquante baronne du monde où l'on flirte. M[lle] Bertiny succède — tant pis ! — à M[lle] Marsy sous les traits de Valentine, comme M. Laugier succède à Got dans le vieux Grigneux, et M. Louis Delaunay à M. Le Bargy, dans l'ambitieux docteur Saint-Marin qui se pousse par les femmes. Dans le principe, Pailleron, à qui la Comédie n'avait rien à refuser, avait distribué à Cadet le rôle de... Cadet venant dire lui-même dans le salon de M[me] Laversée la complainte du *Pauvre Esculteur*. Le personnage a été supprimé et M. Truffier a hérité de la complainte qu'il ajoute à Larvejol, l'auteur non poursuivi, hélas ! du roman de *Vierge et Nourrice*.

5 JUILLET. — Première matinée littéraire donnée par la Comédie au Trocadéro [1].

---

1. — Voici quel en était le programme :

La Curée, d'Auguste Barbier, par M. Mounet-Sully.
La Conscience, de Victor Hugo, par M. Worms.
Stances à la Marquise, de Corneille, par M. Silvain.
Le Lapin et la Sarcelle, de Florian, par M. Baillet.
Sonnets, de Ronsard, par M. Le Bargy.
Marchandise de mauvais débit, de Boursault, et *Le Jeune Homme et le Vieillard*, de Florian, par M. Truffier.
Une Soirée perdue, d'Alfred de Musset, et *Le Grenier*, de Béranger, par M. Leloir.
Le Tombeau d'une Mère, de Lamartine, par M. Albert Lambert fils.

14 JUILLET. — Matinée gratuite à l'occasion de la Fête nationale. On donne *Charlotte Corday*. Au quatrième tableau de l'œuvre de Ponsard, Mlle Dudlay dit la *Marseillaise*. Le lendemain 15 juillet matinée, aux prix ordinaires, composée de *Mithridate* et du *Malade imaginaire*.

17 JUILLET. — Les membres de l'Association littéraire internationale, dont le congrès se tenait à Paris, étaient invités à la représentation de *Polyeucte* et des *Femmes savantes*.

19 JUILLET. — Deuxième matinée littéraire et dramatique donnée au Trocadéro [1]. Le soir, dans

---

Au Roy pour avoir esté dérobé et *Le Lion et le Rat*, de Clément Marot, par M. Georges Berr.

Sur trois marches de marbre rose, d'Alfred de Musset, par Mme Barretta.

L'Amour mouillé, de Ronsard, par Mlle Bartet.

Stella, de Victor Hugo, par Mlle Adeline Dudlay.

La Ressemblance et la Différence, de Panard, et *La Fiancée du Timbalier*, de Victor Hugo, par Mlle Renée du Minil.

Les Précieuses ridicules, jouées par MM. Coquelin cadet, Baillet, Boucher, J. Truffier, Pierre Laugier, Villain, Falconnier, Barral et Mmes Muller, Kalb, Géniat.

La *Marseillaise*, dite par M. Paul Mounet.

L'Académie française décernait le prix Toirac, de la valeur de 4,000 fr., destiné à récompenser l'auteur de la meilleure comédie en prose ou en vers qui aura été jouée au Théâtre-Français, dans le courant de l'année 1899, à M. Devore, pour sa pièce intitulée : *la Conscience de l'Enfant*.

1. — Voici quel en était le programme :

Monologue d'Auguste, de *Cinna* (Pierre Corneille), par M. Silvain.

Pindare, poésie du dix-huitième siècle (anonyme), par M. Baillet.

Ballade des Dames des temps jadis (François Villon), par M. J. Truffier.

Ballade de may et de vertu (Clément Marot), par M. J. Truffier.

L'Habit d'Arlequin (Florian), par M. J. Truffier.

Le Vieux Vagabond (Béranger), par M. Leloir.

Mon habit (Béranger), par M. Leloir.

Sonnet (Arvers), par M. Albert Lambert fils.

Stances à Duperrier (Malherbe), par M. Paul Mounet.

la salle de l'Odéon, on reprenait *Adrienne Lecouvreur*, la belle comédie dramatique d'Eugène Scribe et d'Ernest Legouvé, qui, complètement remontée à neuf, les costumes ayant été brûlés dans l'incendie, avait réuni une très belle assemblée, en dépit de la chaleur. Elle a été jouée superbement par Mlle Bartet, tout à fait supérieure dans la composition du rôle d'Adrienne; par MM. Baillet, de Féraudy, Pierre Laugier. Le public a très chaleureusement, c'est le cas et la vérité de le dire, applaudi l'œuvre et ses brillants interprètes et les a rappelés après chaque acte. Après le dernier, toute la salle a fait à Mlle Bartet une enthousiaste ovation.

23 JUILLET. — Dans la *Nuit d'Octobre*, que par suite d'indisposition de Mlle Marsy, on donne à l'improviste, aux lieu et place de l'*Etincelle* annoncée par l'affiche, M. Le Bargy joue pour la première fois le rôle du Poète. Mlle Bertiny personnifie la Muse.

Ballade pour lui et ses compagnons, s'attendant à être pendus (François Villon), par M. Georges Berr.

A *Chloé* (Parny), par M. Georges Berr.

La Fermière (Hégésippe Moreau), par M. Leitner.

Sonnet (Ponsard), par M. Raphaël Duflos.

Quand vous seriez bien vieille (Saint-Amand), par M. Raphaël Duflos.

Le Soulier de Corneille (Théophile Gautier), par Mlle A. Dudlay.

La Coquette et l'Abeille (Florian), par Mlle Muller.

Chanson (Ronsard), par Mlle R. du Minil.

Elégie (André Chénier), par Mlle Brandès.

A un créancier (Clément Marot), par Mlle Lara.

Au roy de Navarre (Clément Marot), par Mlle Lara.

La *Farce de maître Pathelin*, d'Edouard Fournier, interprétée par MM. de Féraudy, Laugier et Mme Amel.

Scène de *Démocrite*, de Regnard, jouée par M. Coquelin cadet et Mlle Kalb.

28 JUILLET. — Au Trocadéro, matinée littéraire et dramatique, consacrée à Pierre Corneille et à Jean Racine [1].

2 AOUT. — Cette fois, dans la salle du Trocadéro, la Comédie fête Molière en donnant le 4e acte de son *Don Juan* [2], le troisième tableau de *Psyché* [3], le premier acte du *Misanthrope* [4], la premier acte de *Monsieur de Pourceaugnac* [5], et le second acte du *Dépit amoureux* [6]. La matinée se termine par

---

1. — Voici quel en était le programme :

Polyeucte, tragédie en cinq actes, de Corneille. — Quatrième acte (scènes) : M. Mounet-Sully, Polyeucte ; Mlle Adeline Dudlay, Pauline.

Bérénice, tragédie en cinq actes, de Racine. — Quatrième acte, M. Paul Mounet, Titus ; M. Fenoux, Paulin ; Mlle Bartet, Berénice ; Mlle Delvair, Phénice.

Cinna, tragédie en cinq actes, de Corneille. — Cinquième acte (scènes) : M. Silvain, Auguste ; M. Albert Lambert fils, Cinna.

Les *Plaideurs*, comédie en trois actes, en vers, de Racine. — Troisième acte : M. Coquelin cadet, l'Intimé ; M. Boucher, Léandre ; M. J. Truffier, Petitjean ; M. Leloir, Dandin ; M. Pierre Laugier, Chicaneau ; M. Joliet, le souffleur ; Mlle Muller, Isabelle.

Andromaque, tragédie en cinq actes, de Racine. — Scène : Mlle Delvair, Céphise ; Mme Hartmann, Andromaque.

Les *Stances du Cid*, de Corneille, par M. Worms.

Stances à Parthénice, de Racine, par M. Albert Lambert fils.

Sonnets, de Corneille, par M. Leitner.

Stances à l'Infante, du *Cid*, de Corneille, par Mlle Moreno.

Cantique d'*Athalie*, de Racine, par Mme Segond-Weber.

2. DISTRIBUTION. — Don Louis, M. *Silvain*. — Don Juan, M. *Le Bargy*. — M. Dimanche, M. *Pierre Laugier*. — Sganarelle, M. *Joliet*.

3. DISTRIBUTION. — L'Amour, Mlle *Lara*. — Psyché, Mlle *Berliny*. — Zéphir, Mlle *Wanda de Boncza*.

4. DISTRIBUTION. — Alceste, M. *Worms*. — Oronte, M. *Prudhon*. — Philinte, M. *Baillet*.

5. DISTRIBUTION. — Pourceaugnac, M. *Coquelin cadet*. — Un apothicaire, M. *de Féraudy*. — Eraste, M. *Boucher*. — Sbrigani, M. *Truffier*. — 1er médecin, M. *Pierre Laugier*. — 2me médecin, M. *Villain*. — 1er médecin grotesque, M. *Dehelly*. — 2me médecin grotesque, M. *Barral* — Julie, Mlle *Leconte*. — Nérine, Mlle *Kalb*.

6. DISTRIBUTION. — Eraste, M. *Boucher*. — Gros-René, M. *Georges Berr*. — Marinette, Mlle *Renée du Minil*. — Lucile, Mlle *Kalb*.

le *Remerciement au Roi*, de Molière, dit par M. Raphaël Duflos.

8 AOUT. — Matinée (salle de l'Odéon) en l'honneur du Congrès des Associations de la Presse : *Polyeucte* (MM. Mounet-Sully, Silvain, A. Lambert, Villain, Falconnier, Hamel, L. Delaunay, Mmes Dudlay, Delvair), et le *Médecin malgré lui* (MM. Coquelin cadet, Boucher, G. Berr, Falconnier, Hamel, Barral, Mmes Kalb, Rachel Boyer et Marie Leconte) [1].

10 AOUT. — Matinée donnée au Trocadéro en l'honneur de La Fontaine. M. Claretie avait, pour

---

1. Le rideau était à peine baissé sur le dernier acte de la tragédie, qu'il se relevait, et M. Silvain, de sa voix sonore et vigoureuse, a lu le joli compliment suivant composé par M. Claretie, à l'adresse des congressistes :

« Messieurs,

« Au lendemain du grand malheur qui s'abattait sur la Comédie-Française, la presse de tous les pays — et nous lui en sommes profondément reconnaissants — s'associait à notre deuil et voulait bien reconnaître qu'il n'atteignait pas seulement la France, mais tous ceux qui, dans le monde, aiment la poésie et le théâtre.

« La Comédie-Française a voulu aujourd'hui remercier en vous la presse universelle. Elle eût voulu le faire chez elle, dans son propre logis, mais partout où sont les acteurs de Molière, là est aussi la maison de Molière.

« De Molière, de Corneille, de Racine, de Victor Hugo, de Musset, de Dumas, de tous ceux que vous aimez et que vous faites aimer, car la presse est notre collaboratrice. Elle nous encourage, elle nous guide, elle nous avertit... Nous ne l'écoutons pas toujours, mais toujours nous l'aimons et nous lui envoyons aujourd'hui un grand merci reconnaissant.

« Ainsi, la Comédie-Française aura eu sa part de ce congrès de journalistes que vous avez tenu à Paris pour le bien de tous — et nous pouvons dire qu'avec Corneille et Molière nous avons communié un jour par le Rire et la Beauté. La presse a son devoir, et le théâtre a son rôle : l'une doit être, dans le domaine des idées et des faits, ce qui rapproche les esprits ; l'autre est ce qui élève les âmes. Et il y aurait moins de dissensions parmi les hommes, si, coude à coude, et cœur à cœur, ils se trouvaient plus souvent réunis en des journées comme celle-ci.

« La Comédie-Française salue le Congrès et les congressistes des associations de presse. »

la circonstance, composé deux jolis petits discours, l'un pour encadrer l'éloge de La Fontaine, par Alfred de Musset, qui a été dit par M. Mounet-Sully ; l'autre pour commenter la fable de la *Cigale et la Fourmi*, et permettre à Coquelin cadet, qui disait cette fable, de faire un peu de réclame à la loterie des artistes dramatiques. Ces deux piquants morceaux ont été très applaudis. Le public a fait à chaque fable et à son interprète un joyeux succès. Mlle Bartet a été l'occasion d'une enthousiaste ovation après les *Deux Pigeons*, qu'elle a admirablement détaillés. La séance se complétait par la représentation d'une scène du *Florentin*, jouée par M. Truffier (Harpagène) et par Mlle Bertiny (Hortense), et par celle de la *Coupe enchantée* [1].

---

1. Distribution. — Thibault, M. *Coquelin cadet*. — Josselin, M. *Leloir*. — Bertrand, M. *Laugier*. — M. Tobie, M. *Joliet*. — Anselme, M. *Barral*. — M. Griffon, M. *Ravet*. — Lucinde, Mlle *Muller*. — Perrette, Mlle *Kalb*. — Lélie, Mlle *Marie Leconte*.

Voici quel était le reste du programme :

M. Mounet-Sully : Eloge de La Fontaine, d'Alfred de Musset.
M. Worms : Les Animaux malades de la Peste.
M. Coquelin cadet : La Cigale et la Fourmi.
M. Prudhon : Le Renard et le Corbeau, L'Ane portant des reliques.
M. Silvain : Le Vieillard et les trois jeunes Hommes, le Paysan du Danube.
M. Baillet : Le Chêne et le Roseau.
M. Le Bargy : Le Rat et la Grenouille, la Mouche et la Fourmi.
M. de Féraudy : Le Savetier et le Financier.
M. J. Truffier : La Besace, La Femme noyée.
M. Georges Berr : Le Chat et le vieux Rat, la Mort et le Mourant.
M. Pierre Laugier : Le Lion devenu vieux.
M. Leitner : La Mort et le Bûcheron, L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses.
M. Raphaël Duflos : Les deux Amis.
M. Louis Delaunay : Le Héron.
Mme Barretta : Le Lion amoureux, L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ
Mlle Bartet : Les Deux Pigeons.
Mme Pierson : La Fille.

17 AOUT. — Matinée donnée au Trocadéro et consacrée aux auteurs du dix-huitième siècle. Dans le *Jeu de l'Amour et du hasard* [1], Mlle Henriette Fouquier abordait pour la première fois le rôle de Sylvia. Le second acte de *Zaïre* [2] produisait un effet considérable. M. Silvain a été un admirable Lusignan, que toute la salle a chaleureusement acclamé et rappelé. M. Albert Lambert fils et Mlle Renée du Minil, ses partenaires, étaient du reste associés par le public au grand succès de leur camarade. Après le second acte du *Barbier de Séville* [3], où M. Leloir, fait chevalier de la Légion d'honneur, était très fêté à ses entrées dans le rôle de Basile, M. Coquelin Cadet a dit le grand monologue du *Mariage de Figaro*, qui a beauceup porté, et la séance s'est terminée par le succès des *Trois sultanes* [4].

Mlle du Minil : Le Meunier, son Fils et l'Ane, l'Amour et la Folie.
Mlle Brandès : La jeune Veuve.
Mlle Lara : Les Grenouilles qui demandent un Roi.
Mme Amel : Le Chat, La Belette et le petit Lapin.
Mlle Lynnès : L'Huître et les Plaideurs.
Mlle Moreno : Le Coche et la Mouche.
Mlle Delvair : Le Loup et l'Agneau.
Mlle Géniat : Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.
Mlle Henriette Fouquier : Le Lion devenu vieux.

1. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *Baillet*. — Mario, M. *Boucher*. — Pasquin, M. *Truffier*. — Orgon, M. *Laugier*. — Lisette, Mlle *Kalb*. — Sylvia, Mlle *Henriette Fouquier*.

2. DISTRIBUTION. — Lusignan, M. *Silvain*. — Nérestan, M. *A. Lambert fils*. — Châtillon, M. *Villain*. — Corasmin, M. *Falconnier*. — Zaïre, Mlle *du Minil*.

3. DISTRIBUTION. — Figaro, M. *Coquelin cadet*. — Almaviva, M. *Baillet*. — Basile, M. *Leloir*. — Bartholo, M. *Laugier*. — La Jeunesse, M. *Joliet*. — L'Eveillé, M. *Barral*. — Rosine, Mme *Barretta*.

4. DISTRIBUTION. — Soliman, M. *A. Lambert fils*. — Osmin, M. G.

20 AOUT. — La Comédie Française a dû rendre la salle de l'Odéon, et s'est transportée rue Blanche, dans celle du Nouveau-Théâtre, dont elle prend aujourd'hui possession par une représentation d'*Adrienne Lecouvreur*. Les honneurs de la soirée vont à Mlle Bartet, qui est rappelée plusieurs fois après chaque acte. Le lendemain, l'infatigable doyen, M. Mounet-Sully, interprétait *Polyeucte*[1], et M. Coquelin cadet se chargeait d'apporter la note bouffonne avec le *Médecin malgré lui*.

25 AOUT. — On reprend *l'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian[2]; pour la première fois, Mlle Muller joue le joli rôle de Suzel, tenu jusqu'ici par sa créatrice, Mlle Reichenberg, sauf pendant une courte indisposition de la charmante artiste, au cours des premières représentations de l'ouvrage, où elle fut remplacée par la regrettée Jeanne Samary.

Berr. — Délia, Mlle *Bertiny*. — Roxelane, Mlle *Marie Leconte*. — Elmire, Mlle *Delvair*.

Voici quel était le reste du programme :

M. Mounet-Sully : *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau* (Lefranc de Pompignan).

M. Worms : *Ode* (Gilbert).

M. Leitner : Fragment du *Neveu de Rameau* (Diderot).

M. Paul Mounet : *le Laboureur de Castille* (Florian).

M. R. Duflos : *Stances à Mme du Chatelet* (Voltaire).

Mlle Thérèse Kolb : *le Singe qui montre la lanterne magique* (Florian).

Mme Segond-Weber : Fragment du poème de *la Loi naturelle* (Voltaire) ; poésie (Malfilâtre).

Mme Hartmann-Silvain : *La Rose*, (Gentil-Bernard).

1. La veille, pour la dernière soirée de l'Odéon, il avait joué *Ruy Blas*, et le jour même, il s'était fait applaudir dans un acte d'*Othello* donné en matinée de gala à l'Opéra-Comique. — Le parterre, qui n'existait pas au Nouveau Théâtre, a été rétabli pour la circonstance.

2. DISTRIBUTION. — Kobus, M. *de Féraudy*. — Fritz, M. *Baillet*. — Hanzo, M. *Pierre Laugier*. — Josef, M. *Dehelly*. — Christel, M. *Barral*. — Suzel, Mlle *Muller*. — Lisbeth, Mlle *Lynnès*.

30 AOUT. — Matinée donnée dans la salle des fêtes du Trocadéro et consacrée au théâtre et aux poètes de la Révolution. Le *Chant du Départ*, de Marie-Joseph Chénier, avait été reconstitué dans la forme d'hymne dramatique qu'il avait lorsque le poète le lut pour la première fois à Méhul en 1794. Et l'on voyait, d'après une gravure du temps, l'Autel de la Patrie : une colonne entre deux trépieds de bronze et sur les marches de l'autel, ornées de branchages de chêne, un large drapeau tricolore, plus, sur un cartouche, ces trois mots : *Pour la Patrie !* Tel était sur le Pont-Neuf, l'autel des enrôlements volontaires. Devant cet autel ont défilé et déclamé tour à tour M. Baillet en conventionnel, M. Paul Mounet en volontaire, M. Villain en vieillard, Mme Pierson en mère de famille, Mlle Du Minil en épouse citoyenne, Mlle Bertiny en jeune fille et Mlle Leconte sous le costume légendaire de *tapin* de la République. L'entrée de ces personnages divers, en costumes de 92, et chacun de leurs couplets ont été salués de longs applaudissements. Le discours textuel de Vergniaud, fort bien récité par M. Paul Mounet, avait littéralement pris la salle, comble du parquet à l'amphithéâtre. La *Marseillaise*, dite par Mlle Dudlay, a eu le même succès. On a fort applaudi une fantaisie de Lazare Carnot, *l'Histoire des Chapeaux*, fort bien nuancée par M. de Féraudy ; *l'Autel de la Patrie*, de Desforges, dit par M. Fenoux, et de jolies épigrammes finement soulignées par M. J. Truffier, que M. Claretie avait en partie chargé de l'élaboration du programme. Une scène du

Charles IX de Marie-Joseph Chénier a valu une longue ovation à M. Silvain, superbe sous les traits de Coligny, et à M. Boucher. Des vers d'André Chénier ont été dits délicieusement par Mlle Bartet, qui a fait une musique de la *Jeune Tarentine*, et Mmes Segond-Weber et Hartmann-Silvain ont prêté leur talent à ce même Chénier. C'était la journée des Chénier à vrai dire, André et Marie-Joseph. C'était aussi celle de Fabre d'Eglantine et de Dorvigny. « Les tu et les toi ! » de la *Parfaite Egalité* ont, grâce à Delaunay, Barral, Dehelly et Mlle Th. Kolb fait beaucoup rire ; M. Laugier et Mlle Muller ont dit avec art une scène de *l'Intrigue épistolaire*, pastiche adroit et non sans valeur de *l'Ecole des femmes*. Il fallait encore mettre à part Mme Amel à qui l'on redemandait deux fois la Colinette du *Cousin Jacques* que M. Sardou avait intercalée pour Déjazet dans *les Prés-Saint-Gervais* et qui détaillait avec un art supérieur de diseuse et de chanteuse, le : *Il pleut bergère*, de Fabre d'Eglantine.

5 SEPTEMBRE. — La matinée du Trocadéro était consacrée au théâtre et aux poètes du dix-neuvième siècle. Les comédiens du Théâtre-Français faisaient tour à tour applaudir Théophile Gautier, Alfred de Musset, Lamartine, Alfred de Vigny, Mme Desbordes-Valmore et Arvers dont le sonnet célèbre, dit avec art par M. Baillet était écouté avec le plus grand plaisir. Des fragments de *Rolla* étaient superbement dits par M. Silvain. Les *Hirondelles de l'arc de triomphe*, la *Soirée perdue*, le *Lac*, valaient de chaleureux applaudissements à

MM. Truffier, Leloir et Raphaël Duflos. La représentation d'un acte d'*On ne badine pas avec l'amour*, une scène de *Chatterton*, excellemment jouée par leurs interprètes accoutumés, complétaient le programme, avec la *Nuit de mai*, de Musset, dans laquelle M. Albert Lambert fils personnifiait le poète et Mlle Lara, la Muse.

12 SEPTEMBRE. — Dans *Horace*, Mlle Delvair abordait pour son second début le rôle de Camille.

13 SEPTEMBRE. — Une matinée consacrée à Victor Hugo[1] avait attiré au Trocadéro une

---

1. — Voici quel en était le programme complet :

1. « Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe ! » (*les Chants du Crépuscule*). — « O mes lettres d'amour » (*les Feuilles d'automne*) : M. Dessonnes. — 2. « Ce Siècle avait deux ans » (*les Feuilles d'automne*) : M. Ravet. — 3. « La Vache » (*les Voix intérieures*) : M. Louis Delaunay. — 4. « La Tristesse d'Olympio » (*les Rayons et les Ombres*) : Mme Amel. — 5. « Choses écrites à Créteil » (*les Chansons des rues et des bois*) : M. Dehelly. — 6. « Le Crapaud » (*la Légende des siècles*) : Mme Hartmann-Silvain. — 7. « Le Parricide » (*la Légende des siècles*) : M. Jacques Fenoux. — 8. « Le Printemps » (*les Feuilles d'automne*) : Mlle Henriette Fouquier. — 9. « Vieille chanson du jeune temps » (*les Contemplations*) : M. Joliet. — 10. « J'ai cueilli cette fleur pour toi » (*les Contemplations*) : Mlle Géniat. — 11. « La Conscience » (*la Légende des siècles*) : M. Raphaël Duflos. — 12. « A la mère de l'enfant mort » (*les Contemplations*) : Mme Pierson. — 13. « Lorsque l'enfant paraît » (*les Feuilles d'automne*) : M. Pierre Laugier. — 14. « Jeanne était au pain sec », « Ce que dit le public » (*l'Art d'être grand-père*) : Mlle Muller. — 15. « Lœtitia Rerum » (*l'Art d'être grand-père*) : M. Georges Berr. — 16. « Le Nid » (*les Chansons des rues et des bois*) : Mlle Marie Leconte. — 17. « Bivar » (*la Légende des siècles*) : M. Paul Mounet. — 18. *Victor Hugo*, chant séculaire, par Emmanuel des Essarts, dit par M. Leitner. — Couronnement du buste de Victor Hugo. — 19. « Les Adieux de l'Hôtesse arabe » (*les Orientales*) : Mlle Wanda de Boncza. — 20. « Barrabas » (*la Fin de Satan*) : M. Albert Lambert fils. — 21. « Hymne » (*les Chants du Crépuscule*) : Mme Segond-Weber. — 22. « Vous rappelez-vous » (*les Misérables*) : M. Leloir. — 23. « Le Revenant » (*les Contemplations*) : Mlle Fayolle. — 24. « Bonté » (*les Contemplations*) — « A un Rat » (*Toute la Lyre*) — « Giboulées » (*Toute la Lyre*) : M. J. Truffier. — 25. « Pour les Pauvres » (*les Feuilles d'automne*) : Mlle Lara. — 26. « Après la Bataille » (*la Légende des siècles*) — « Lise » (*les Contemplations*) : M. Baillet. — 27. « Le doigt de la femme » (*les Chan-*

affluence énorme, et pris pour le grand poète un véritable caractère d'apothéose. M. Leitner y lisait de beaux vers de M. Emmanuel des Essarts. Un superbe buste de Victor Hugo, improvisé jadis en une nuit par Falguière, occupait le centre de la scène. Après l'audition de cette pièce de vers, tous les artistes de la Comédie, le doyen en tête, déposaient des palmes sur le socle de la statue. Le spectacle était imposant.

22 SEPTEMBRE. — Matinée du Trocadéro de nouveau consacrée au théâtre et aux poètes de la Révolution[1].

23 SEPTEMBRE. — M. Fenoux joue pour la première fois en matinée le rôle de Pharnace dans le *Mithridate* de Racine[2].

29 SEPTEMBRE. — Au Trocadéro, seconde matinée consacrée à La Fontaine.

---

sons des rues et des bois) ; Mlle Brandès. — 28. *Le Roi s'amuse* (monologue de Saint-Vallier) : M. Silvain. — 29. « La Chanson d'Eviradnus » (*la Légende des siècles*) : Mlle Renée du Minil. — 30. « Souvenir des vieilles Guerres » (*les Chansons des rues et des bois*) : « Saison des semailles, le Soir » (*les Chansons des rues et des bois*) ; M. Coquelin cadet. — 31. « Stella » (*la Légende des siècles*) : Mlle Adeline Dudlay. — 32. « L'Entrée à Jérusalem, le Triomphe » (*la Fin de Satan*) : M. Worms. — 33. « Deux différentes manières d'aimer » (*la Fin de Satan*) : Mlle Bartet. — 34. « La Fiancée du Timbalier » (*Odes et Ballades*) : Mme Barretta. — 35. « Les Pauvres Gens » (*la Légende des siècles*) : M. Mounet-Sully.

1. — MM. Mounet-Sully, de Féraudy, Truffier, A. Lambert fils, P. Mounet, Leitner, Duflos, Fenoux, Ravet, Dessonnes : Mmes Amel, Moreno, Géniat, Hartmann-Silvain et Segond-Weber disent des poésies : *Charles IX* (fragments) : MM. Silvain et Boucher. — *L'Intrigue épistolaire* (fragments : M. Laugier, Mlle Muller. — *Le Chant du Départ* : MM. Baillet, P. Mounet, Villain ; Mmes Pierson, Du Minil, Bertiny et Leconte. — *La Parfaite égalité* (fragments) : MM. Dehelly, L. Delaunay, Barral, Mlle Thérèse Kolb. — *La Marseillaise*, par Mlle Dudlay.

2. — Le Comité a enregistré avec regret la démission de Mlle Marsy qui (dit-elle dans sa lettre) renonce définitivement au théâtre.

6 OCTOBRE. — Très fructueuse représentation d'*Œdipe-Roi*, donnée dans la Salle des Fêtes du Trocadéro.

13 OCTOBRE. — Au Nouveau Théâtre on reprend, avec tous les artistes de la création, la *Conscience de l'Enfant* de M. Gaston Devore qui avait été affichée pour le dimanche suivant lorsque survint la catastrophe du 8 mars.

26 OCTOBRE. — Les matinées de la Comédie au Trocadéro se terminaient sur un succès d'enthousiasme. Le dernier acte d'*Œdipe-Roi* joué dans une sorte de pénombre — car la nuit tombait — produisait un effet peut-être d'autant plus saisissant. M. Mounet-Sully, rappelé plusieurs fois à la fin de la représentation, apparaissait dans sa tunique blanche en cette sorte de crépuscule... On a vigoureusement applaudi.

29 OCTOBRE. — Avant de quitter le Nouveau Théâtre de la rue Blanche, on donnait le *Demi-Monde*, où Mlle Brandès abordait pour la première fois le rôle de la baronne d'Ange. Ce rôle a été étudié par la nouvelle titulaire avec une conscience toute artistique. Mlle Brandès n'a pas cherché les traditions de ses devancières ; pour rendre la physionomie complexe de ce personnage, elle l'a approprié à la nature de son talent — et elle en a donné une façon tout à fait originale. Au second acte, dans la scène où elle enveloppe de Najac d'une séduction si bien jouée, il y a eu à un moment dans toute la salle un frisson qui se fût traduit par des applaudissements unanimes, si le dialogue de l'auteur n'avait imposé silence aux spectateurs,

31 OCTOBRE. — La Comédie se dédoublait curieusement[1] : tandis qu'elle jouait pour la dernière fois, au Nouveau-Théâtre où se donnait *Froufrou*, elle prenait, ce même soir, possession du Théâtre Sarah Bernhardt (sa dernière étape avant de rentrer chez elle) par une représentation d'*Œdipe-Roi* avec M. Mounet-Sully[2].

11 NOVEMBRE. — Matinée gratuite, composée de l'*Avare* et du *Médecin malgré lui*[3].

16 NOVEMBRE. — Dans la très pimpante salle

---

1. — On raconte que le jour de l'incendie de la Comédie-Française, froidement, pendant que le théâtre brûlait, un collectionneur prenait un canif et découpait, dans le cadre où elle était collée, l'affiche de la représentation du jour. Ce collectionneur étonnant pouvait détacher aussi l'affiche d'aujourd'hui, portant d'un côté : rue Blanche, 31 : *Froufrou*, et de l'autre — à droite — théâtre Sarah-Bernhardt : *Œdipe roi*. Le public pouvait être à la fois au Nouveau-Théâtre et place du Châtelet et se dire : « Je suis à la Comédie-Française ». Le lendemain, le cartouche et les éclairages électriques de la rue Blanche étaient enlevés, et c'est le cartouche peint par Jambon, sur fond bleu, qui, équipé au fronton du théâtre Sarah-Bernhardt, portait :

COMÉDIE-FRANÇAISE 1680-1900

2. — Aux lieu et place du regretté Guilloire, auquel venait de succéder, durant quelques mois, M. Verrons, l'administrateur a définitement choisi pour secrétaire-contrôleur général, M. E. Duberry qui, remplissant les mêmes fonctions près de Mme Sarah-Bernhardt, avait négocié avec infiniment de tact le transfert provisoire de la Comédie à la salle de la place du Châtelet. M. Duberry est jeune, actif, intelligent et sérieux ; il sera, par excellence, l'homme de sa nouvelle fonction.

M. Jamaux, l'excellent régisseur, prend sa retraite après plus de vingt ans d'un labeur loyal et dévoué. De relations aimables, il emportait, dans le petit coin où il allait se recueillir, le meilleur souvenir des artistes qui l'entouraient et de tous ceux qui fréquentaient la Maison de Molière. Le successeur de Jamaux était M. Bernès qui, depuis longtemps dans les fonctions qu'il occupait à la Comédie, s'était acquis également de de nombreuses sympathies.

3. — Trois jours auparavant avait eu lieu, à la mairie du premier arrondissement, le mariage de Mlle Louise-Victorine-Charlotte de Larapidie-Delisle, dite Lara, de la Comédie-Française, avec M. Edouard Autan, architecte. Les témoins de la jeune et jolie mariée étaient : MM. Jules Claretie, administrateur de la Comédie-Française, et Worms, qui fut le professeur de Mlle Lara, au Conservatoire.

de la place du Châtelet, qu'a laissée vacante le départ de M[me] Sarah Bernhardt, la Comédie-Française nous donne l'*Alkestis* de M. Georges Rivollet[1] qui, deux années de suite, eut l'honneur d'être représentée sur le théâtre romain d'Orange. *Alkestis* — peu importent les noms propres qu'à l'exemple de Leconte de Lisle l'auteur s'est refusé de franciser ! — n'est autre qu'*Alceste*. Or *Alceste* est peut-être la pièce la plus hardie du théâtre d'Euripide, qui est lui-même le plus hardi des tragiques grecs. Que de contrastes rassemblés à dessein ! Avec quel art profond le poète met sans cesse le mal à côté du bien, le laid à côté du beau, l'égoïsme à côté du dévouement ! Dans la première partie de la pièce, nous voyons Alceste se dévouer à la mort pour sauver la vie d'Admète son mari, mais, à côté du dévouement d'Alceste, Euripide montre hardiment l'égoïsme du père d'Admète, le très vieux Phérès, qui ne veut pas mourir pour son fils et l'égoïsme d'Admète lui-même cherchant naïvement quelqu'un qui veuille bien mourir pour lui. Dans la seconde partie, Hercule descend aux Enfers, reconquiert Alceste sur la mort et la rend à son époux ; mais avant d'être le libérateur d'Alceste, Hercule, quand il arrive dans la maison d'Admète et qu'il s'y met à

1. DISTRIBUTION. — Admètos, M. *Albert Lambert fils*. — Héraclès, M. *Paul Mounet*. — Thanatos, M. *Villain*. — Un pauvre, M. *Falconnier*. — Premier coryphée, M. *Hamel*. — Apollon, M. *Jacques Fenoux*. — Premier esclave, M. *Charles Esquier*. — Phérès, M. *Louis Delaunay* — Deuxième esclave, M. *Croué*. — Deuxième coryphée, M. *Ravet*, — Alkestis, M[lle] *Wanda de Boncza*. — Une mère, M[lle] *Delvair*. — Une jeune fille, M[lle] *Géniat*. — Une servante, M[lle] *Henriette Fouquier*.

table, semble un voyageur ou plutôt un aventurier qui aime à boire et à rire, si bien que ses bouffonneries se mêlent d'une manière étrange aux lamentations qui retentissent encore sur le tombeau d'Alceste. L'intention manifeste d'Euripide, en rassemblant de pareils contrastes, est évidemment de faire ressortir le dévouement d'Alceste par l'égoïsme du vieux Phérès et du jeune Admète, et la douleur des funérailles par la gaieté intempestive d'Hercule. Il a fait à son tableau le cadre qu'il croyait le plus propre à le bien montrer. Très adroitement M. Rivollet a su atténuer ce qu'il y avait de choquant dans la dispute entre le père et le fils ; ce n'est point Admète qui répond à Phérès, c'est le Chœur qui lui dit ses vérités. Quant à la conduite d'Admète, laissant mourir pour lui sa femme, elle est excusée, autant qu'il est possible, par les raisons que donne elle-même Alceste de son dévouement sublime. Lorsque Admète annonce qu'il veut mourir, Alceste donne l'ordre qu'on amène ses enfants, et lui dit :

> Regarde-les... Ceux-ci resteront-ils sans père?
> L'aigle mort, les aiglons meurent par la vipère...
> Des fils de Thyestis, Admètos, souviens-toi :
> Ils ne règnent jamais, les orphelins de roi.
> Comme un chêne géant, abrite des tempêtes
> Ces frêles arbrisseaux naissants, ces jeunes têtes ;
> L'un et l'autre acceptons ce devoir douloureux,
> Moi de mourir pour toi — toi de vivre pour eux!

La traduction de M. Rivollet est donc habile à bien des points de vue. Ajoutons que la forme en est heureuse, et souhaitons que la célèbre tragédie

d'Euripide, — dont Racine lui-même regardait plusieurs scènes comme incomparables — prenne définitivement place au répertoire de notre premier Théâtre-Français, à côté de l'*Œdipe-Roi* de Sophocle. M. Albert Lambert fils nous présente un très chaleureux et très vibrant Admète. Ses lamentations en *crescendo* derrière le cercueil d'Alceste sont une trouvaille des plus pathétiques. M. Paul Mounet, qui est, plastiquement, un superbe Hercule, a fait du personnage une admirable création. Mlle Wanda de Boncza est une belle et touchante Alceste. Et les petits rôles étant excellemment tenus, la discrète musique de M. Laurent Léon s'adaptant bien au sujet, tout concourt à l'effet puissant de l'œuvre antique.

3 DÉCEMBRE. — Dans *Hernani*[1], dont les cos-

---

1. DISTRIBUTION. — Hernani, M. *Mounet-Sully*. — Don Carlos, M. *Worms*. — Ruy Gomez de Sylva, M. *Paul Mounet*. — Un montagnard, M. *Joliet*. — Lutzelbourg, M. *Villain*. — Duc de Gotha, M. *Falconnier*. — Duc de Bavière, M. *Hamel*. — Don Garcie, M. *Dehelly*. — Don Sanchez, M. *Charles Esquier*. — Don Ricardo, M. *Louis Delaunay*. Don Mathias, M. *Ravet*. — Don Francisco, M. *Croué*. — Don Gil, M. *Gaudy*. — Duc de Hohenbourg, M. *Laty*. — Dona Josepha, Mlle *Thérèse Kolb*. — Dona Sol, Mme *Segond-Weber*. — La marquise, Mme *Jamaux*. — Un page, Mlle *Faylis*.

Quelques jours auparavant avaient eu lieu les obsèques d'Antoine Gaillard, l'ancien souffleur du théâtre, et, malgré la pluie battante, la Comédie entière avait tenu à accompagner cet humble au champ de repos. Au Père-Lachaise, M. Jules Claretie, tête nue sous la rafale, prononçait les touchantes paroles que voici : « C'est à un modeste, mais fidèle serviteur de la Comédie-Française, que je tiens aujourd'hui à dire adieu. Il y a au théâtre les collaborateurs que le public applaudit en pleine lumière, il y a ceux qui travaillent obscurément et que les artistes et l'administrateur seuls apprécient. Ceux-là pourtant, simples soldats de toutes nos batailles, ont aussi leur part du succès, et Antoine Gaillard était de ces utiles auxiliaires. Pendant plus de vingt ans, il fut à son poste, scrupuleux, dévoué, de bonne humeur ; pendant plus de vingt ans, il mena cette rude vie dans le trou du souffleur, suivant phrase par phrase tout le répertoire. Il était souffrant, bien que d'appa-

tumes et les décors détruits lors de l'incendie du 8 mars ont été complètement renouvelés, rentrée de Mme Segond-Weber. Au sortir de l'Odéon, où, dans les *Jacobites* de Coppée, elle venait d'obtenir un triomphal succès, Mme Segond-Weber avait débuté à la Comédie-Française dans *Hernani*, après quoi elle fut très justement applaudie sous les traits d'Andromaque. Puis... elle avait quitté la Comédie pour la Porte-Saint-Martin, qui reprenait avec elle les *Beaux messieurs de Bois-Doré*, avait entrepris de grandes tournées et s'était réengagée à l'Odéon. Quinze ans se sont passés. C'est toujours dans Dona Sol qu'en sortant encore de l'Odéon, la belle tragédienne vient de rentrer à la Comédie-Française... de façon définitive, cette fois, espérons-le... Cette première épreuve lui a, d'ailleurs, parfaitement réussi : la nièce de Ruy Gomez y fut de noble ligne et de pure déclamation, très remarquable de passion amoureuse, au dernier acte du drame d'Hugo. Pour la circonstance, M. Worms, à la veille de prendre sa retraite, reparaissait dans Don

---

rence solide, lorsque le malheur obligea tout le personnel de la Comédie à une suite d'incroyables efforts que peuvent mesurer ceux qui en ont été les témoins. Quelle rude et terrible année ! Partout où la Comédie témoigna de sa vitalité, Gaillard fut au tout premier rang, lui donnant un peu de sa vie. Frappé d'une attaque à l'Odéon, il meurt d'une nouvelle atteinte à l'heure où il pouvait espérer revoir la Maison qui lui était chére. Un seul trait peindra ce bon, courageux et sympathique serviteur. Obéissant à une sorte de mot d'ordre posthume, son fils n'a pas voulu, même le jour où la mort lui prenait son pére, abandonner son poste le soir d'une seconde représentation que lui seul pouvait conduire. C'est qu'Antoine Gaillard avait enseigné à Edmond Gaillard le devoir professionnel et, en accomplissant sa tâche, le fils suivait l'exemple du père. En souvenir de tant d'années consacrées au service de la Comédie-Française, je salue devant cette tombe toute une vie de travail, de dévouement et d'honnêteté. »

Carlos. M. Mounet-Sully faisait Hernani, où il est d'allure si jeune et de génie si romantique. — « Je sens que je vais être sublime! » disait plaisamment dans la coulisse M. Paul Mounet au moment d'entrer en scène. Et le fait est qu'il a magistralement rendu la fameuse scène des portraits. Le rideau a dû se relever quatre fois pour permettre au public enthousiasmé d'acclamer les deux frères...

21 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 262e anniversaire de la naissance de Racine, le programme se compose d'*Andromaque*, des *Plaideurs* et de *Babonnette*, à propos en vers, de M. J.-L. Croze. — Dans les *Plaideurs*, vous vous le rappelez, Perrin Dandin pleure sa pauvre Babonnette qui eût, du buffetier, emporté les serviettes plutôt que revenir au logis les mains nettes. M. Croze a donc eu l'idée de mettre en scène la pauvre Babonnette qui réclame sa toute petite place à la suite des filles de Racine. Elle présente sa requête en vers prestement tournés par M. Croze, alertement dits par Mme Amel. Applaudissements pour l'auteur et pour son interprète. Le grand intérêt de la soirée, c'était, à côté de M. Mounet-Sully, Oreste si héroïquement frénétique, et de Mlle Dudlay, violente Hermione, le second début de Mme Segond-Weber dans le rôle d'Andromaque. Le rôle n'est pas long : il n'a que deux actes, mais il est superbe. « Dans ce merveilleux théâtre de Racine, où l'on trouve tant de touchantes héroïnes, Andromaque est peut-être la plus touchante — écrivait M. Henry Fouquier. — Il se fait en son âme un de ces débats de

sentiments divers qu'on trouve, si largement posés, dans les personnages de Corneille. Seulement, ce débat s'atténue, se fond, pourrait-on dire, dans le caractère d'une femme tendre, presque timide, éprouvée par l'adversité, et pourtant gardant l'orgueil légitime de sa gloire passée. Autant de nuances à exprimer. Mme Weber y a pleinement réussi, et son succès a été éclatant. Et quelle belle allure! quel sentiment de la plastique antique, où la femme, même dans l'action passionnée, garde la beauté de la statue! »

28 DÉCEMBRE. — La Comédie clôturait ses représentations au Théâtre Sarah Bernhardt par la centième de *Froufrou*[1].

29 DÉCEMBRE. — Date historique, on l'a dit — la Comédie-Française est rentrée chez elle. Commencé en mars dernier, au lendemain du fatal incendie, dont on n'a jamais su, dont on ne saura jamais les véritables causes, le « roman comique » aura duré dix mois, promenant mélancoliquement nos infortunés sociétaires de l'Odéon, où ils ne réussirent guère à attirer la foule, au Nouveau-Théâtre, où ils reprirent un peu courage, et enfin chez Mme Sarah Bernhardt, où ils se trouvèrent fort bien de leur court séjour. D'aucuns même faisaient, ce soir, entre la pimpante salle de la place du Châtelet et le théâtre reconstruit, une comparaison qui n'était pas entièrement en faveur de ce dernier. Pour descendre d'un célèbre révolu-

1. — La part de sociétaire sera cette année de 16.000 francs, ce qui est un beau résultat après toutes les épreuves traversées par la Comédie en 1900.

tionnaire — le talentueux orateur qui, avec Vergniaud et Gensonné, forma le « triumvirat de la Gironde » — M. Guadet, n'a, d'ailleurs, rien révolutionné, et jamais on ne vit, au contraire, architecte plus conservateur... La salle actuelle est, à fort peu de chose près, celle de Louis, renaissant toute neuve de ses cendres, comme le phénix. Avec de nombreux dégagements [1], quantité d'escaliers et de couloirs un peu écrasés, dont la nuance beurre frais est d'un goût douteux, avec de fâcheuses avant-scènes, si basses que les spectateurs y font l'effet de décapités, avec ses fauteuils de velours rouge cerise — pourquoi n'avoir pas employé le cuir? — c'est, je vous le répète, l'ancienne salle, mais plus ouverte et mieux éclairée ; le lustre est d'une structure légère et charmante. Une circulation absolument commode ; pas d'encombrement à redouter. Et plus de crainte d'incendie, car tout est en fer et tout — jusqu'aux décors — tout est ignifugé. Donc, sécurité parfaite : c'est bien quelque chose, n'est-il pas vrai? Quant à l'acoustique, dont ne répondent pas toujours les architectes les mieux documentés, il nous a paru qu'elle laissait quelque peu à désirer, et souvent nous ont semblé sourdes les voix les plus claires de nos meilleurs artistes ; mais peut-être n'est-ce là que l'effet d'une construction encore trop neuve, et que sèchera utilement le temps qui vient à bout de tout. Sans pouvoir positivement

1. — Les boutiques de la rue et de la galerie Montpensier attenant au Théâtre-Français ont disparu, comme aussi le café de la Comédie-Française et la librairie Stock, sur la place.

« piger » avec le fameux escalier de l'Opéra, le grand escalier de la Comédie, dans le superbe cadre que lui faisaient ses magnifiques tapisseries des Gobelins, présentait, un bien joli aspect à la montée des personnages du monde diplomatique, politique, artistique et littéraire qui constituait le public privilégié et trié sur le volet — il eût fallu vingt salles pour satisfaire à toutes les demandes — des invités à la représentation de gala. Soirée un peu froide, comme toutes les soirées officielles, où personne n'ose donner le signal des applaudissements, et représentation un peu languissante, comme toutes celles qui se composent d'un spectacle coupé. Il commençait par un monologue de Coquelin cadet, le cordial remerciement de l'administrateur général aux fidèles amis de la Maison de Molière : autant dire tout le monde. Puis, suivant de point en point le programme élégamment illustré par Luc-Olivier Merson [1], ce furent le qua-

1. — Voici quelle était exactement la composition du programme :

Le Cid, tragédie de Corneille (4e acte) :

Don Rodrigue	M. *Mounet-Sully*
Don Diègue	M. *Silvain*
Le Roi	M. *Paul Mounet*
Don Sanche	M. *Leitner*
Don Arias	M. *Hamel*
Don Alfonse	M. *Jacques Fenoux*
Chimène	Mlle *Adeline Dudlay*
L'Infante	Mlle *Moreno*
Elvire	Mlle *Delvair*
Léonor	Mlle *Faylis*

Les Femmes savantes, comédie en vers, de Molière (3e acte) :

Trissotin	M. *Coquelin cadet*
Clitandre	M. *Baillet*
Vadius	M. *De Féraudy*
Chrysale	M. *Leloir*

trième acte du *Cid*, où nous vîmes apparaître, dans Don Diègue, le brave Silvain, fort heureusement remis d'une grave maladie, et le troisième acte des *Femmes savantes*, avec la classique dispute de Trissotin-Cadet et de Vadius-Féraudy — presque chevalier. M. Georges Leygues, qui venait, au foyer des artistes, de remettre à notre grand tragédien Mounet-Sully, justement ému, la rosette d'officier de la Légion d'honneur, a trouvé sans doute que pareille promotion suffisait pour un jour à la gloire du régiment... La soirée se continuait par la cérémonie du *Malade imaginaire*, qui valait à Worms, se présentant lui-même et présentant au public de façon touchante ses camarades retraités : Mme Pauline Granger, MM. Febvre, Laroche et Maubant, une double salve de chaleureux applaudissements. Elle se terminait par l'éloquent prologue de circonstance où, en présence de l'illustre doyen, Mmes Barretta et Bartet personnifiaient si heureusement la Comédie et la Tragédie. Et quand, de sa voix délicieuse, Mlle Bartet dit ces vers de Jean Richepin :

Lépine .... M. *Falconnier*
Ariste.............................. M. *Hamel*
Philaminte.............................. Mlle *Pierson*
Henriette.............................. Mlle *Muller*
Armande.............................. Mlle *Renée du Minil*
Bélise.............................. Mme *Amel*

Prologue pour l'ouverture de la Comédie-Française, par M. Jean Richepin :

Le doyen de la Comédie-Française.. M. *Mounet-Sully*
La Comédie.............................. Mme *Barretta*
La Tragédie.............................. Mlle *Bartet*

(Cérémonie)

O ma sœur, en ce jour où notre exil finit,
Où, comme des oiseaux qui retrouvent leur nid,
Nous retrouvons enfin la maison de Molière,
Ce qui met, en dépit de ce retour joyeux,
Un sanglot dans mon cœur et des pleurs dans mes yeux,
C'est le petit oiseau qui manque à la volière...

un frisson douloureux parcourut la noble assistance au souvenir de la mort lamentable de la pauvre petite Henriot : c'était la note émue de cette soirée d'espérance et de joie [1]...

---

1. — Voici, à propos de cette réouverture, quelle était exactement la composition de la Maison de Molière :

Administrateur général : M. Jules Claretie.
Contrôleur général, secrétaire : M. E. Duberry.
Caissier-trésorier : M. Toussaint.
Bibliothécaire : M. Monval.
Lecteurs : MM. Paul Perret et Edouard Noël.
Régisseur : M. Bernès.
Chef de musique : M. Léon.
Chef de chant : M. Fauchey.
Dessinateur : M. Chaineux.
Décorateur : M. Devred.
Contrôleur en chef : M. Courcier.
Chef machiniste : M. Nicoulès.
Souffleurs : MM. Gaillard fils et Balcourt.
Avertisseur : M. Derelot.
Chef du personnel : M. Coulon.
Chef des accessoires : M. Bridon.
Service des abonnements : Mme Anton.
Coiffeur des hommes : M. Pontet.
Coiffeur des dames : M. Chaplain.

Sociétaires : MM. Mounet-Sully (1874), Worms (1878), Coquelin cadet ([illegible]), Prud'hon (1883), Silvain (1883), Baillet (1887), Le Bargy (1887), de Féraudy (1887), Boucher (1888), Truffier (1888), Leloir (1889), A. Lambert (1891), Paul Mounet (1891), G. Berr (1893), P. Laugier (1894), Leitner (1896), R. Duflos (1896).

Mmes Worms-Barretta (1876), Bartet (1881), Dudlay (1883), Pierson ([illegible]), Marie Müller (1887), Kalb (1894), R. Du Minil (1896), Brandès ([illegible]), Lara (1899).

Pensionnaires : MM. Joliet, Villain, Falconnier, Hamel, Dehelly, Ch. Esquier, J. Fenoux, L. Delaunay, Barral, Ravet, Croué, Dessonnes.

Mmes Fayolle, Amel, Persoons, Rachel Boyer, Nancy Martel, Ber-

30 DÉCEMBRE. — Après la soirée de gala, la matinée gratuite du dimanche; le spectacle était le même que celui de la veille, avec, en plus, le *Dépit amoureux*, qui commençait en lever de rideau. Coquelin cadet est ensuite venu redire au public son compliment du premier soir, très ingénieusement et très délicatement tourné. Ce compliment était le même. Cependant, en raison de la présence dans la salle des ouvriers invités, (on leur avait d'avance réservé cinq cents places) il avait ajouté un nouveau merci de circonstance, que nous sommes heureux de reproduire : « Merci à vous tous qui, depuis le chef jusqu'au plus humble travailleur, avez collaboré à la reconstruction du logis. M. Guadet vous faisait signe et vous donniez votre labeur! Chaque coin de ce théâtre où nous allons revivre est marqué par un de vos efforts. Vous avez travaillé de longs jours, passé des nuits, et cette Maison où nous entrons, c'est à votre dévouement et à vos veilles que nous la devons! Pendant que nous répétions hier sur la scène, vous travailliez encore dans la salle, et le bruit de vos marteaux fraternels nous a semblé nos pre-

---

tiny, Marguerite Lynnès, Moreno, Lerou, Wanda de Boncza, Leconte, Thérèse Kolb, Delvair, Géniat, Henriette Fouquier, Hartmann-Silvain, S. Weber, Faylis.

Plus deux petits rôles : MM. Luty et Gaudy.

Voici quels étaient actuellement, les membres de la Comédie-Française décorés de la Légion d'honneur :

M. Jules Claretie, commandeur;

M. Mounet-Sully, officier;

MM. Delaunay, Maubant, Laroche, Febvre, Got, sociétaires retraités; Worms, Coquelin cadet, Silvain, Leloir, sociétaires en exercice; Paul Perret et Edouard Noël, lecteurs, chevaliers.

miers bravos! Artisans de tous les états qui nous rendez notre théâtre, et vous, Parisiens de Paris, merci! » Ces paroles sont allées au cœur de tous et ont été longtemps et très chaleureusement applaudies. Puis le spectacle s'est continué, au milieu de l'enthousiasme général, par le quatrième acte du *Cid*, le troisième acte des *Femmes savantes* et la Cérémonie avec l'à-propos de M. Jean Richepin. Tous les artistes étaient longuement acclamés à leur apparition sur la scène. Le spectacle de la soirée était composé de l'*Ami des Femmes*, d'Alexandre Dumas fils, très chaleureument applaudi. Le lendemain, on donnait, pour terminer l'année, le *Gendre de M. Poirier* et le *Villuge*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
La Conscience de l'enfant, comédie	4	»	23
Les Romanesques, comédie en vers	3	»	2
Le Député de Bombignac, comédie	3	»	11
Le Torrent, pièce	4	»	2
Louis XI, tragédie	5	»	2
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	8
Œdipe-Roi, tragédie	5	»	19
**La Voix du Rêve*, à-propos en vers		15 janv.	1
Gringoire, comédie	1	»	11
On ne badine pas avec l'amour, drame	3	»	8
La Cigale chez les Fourmis, comédie	1	»	17
Le Dîner de Pierrot, comédie en vers	1	»	13
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	8

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année

RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*

L'Aventurière, comédie en vers	4	»	14
Le Passant, pièce en vers	1	»	3
L'Etincelle, comédie	1	»	9
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	2
La Fille de Roland, drame en vers	5	»	2
Froufrou, pièce	5	»	16
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	17
Maître Guérin, comédie	5	»	4
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	»	33
**Diane de Lys,* drame	5	19 févr.	28
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	7
Hernani, drame en vers	5	»	9
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	4	»	18
Faute de s'entendre, comédie	1	»	4
La Nuit d'Octobre, scène		»	5
L'Anglais ou *le Fou raisonnable,* comédie	1	»	1
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	8
La Joie fait peur, comédie	1	»	8
L'Eté de la Saint-Martin, comédie	1	»	2
Le Demi-Monde, comédie	5	»	9
**Charlotte Corday,* drame en vers	5	27 avril	19
Les Ouvriers, pièce en vers	1	»	7
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	3
**Les Fossiles,* comédie	4	21 mai	16
Histoire du vieux temps, comédie	1	27 mai	2
**Pour l'Avenir,* à-propos en vers		8 juin	1
La Vie de Bohème, comédie	5	»	6
Le Baiser, comédie	1	»	2
L'Ami des femmes, comédie	5	»	13
Cabotins, comédie	4	4 juillet	11
Le Luthier de Crémone, comédie en vers	1	»	6
Adrienne Lecouvreur, drame	5	»	16
Le Rez-de-chaussée, comédie	1	»	4
Denise, pièce	4	»	12
L'Ami Fritz, comédie	3	»	8
**Alkestis,* drame en vers	4	16 nov.	13
Monsieur Scapin, comédie en vers	2	»	4
Francillon		»	1
Babonnette, à-propos en vers		21 déc.	1
Le Village, comédie	1	»	3

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

Le Dépit amoureux, comédie en vers...	2	»	38
Les Femmes savantes, comédie en vers.	5	»	13
Le Malade imaginaire, comédie........	3	»	16
L'Avare, comédie......................	5	»	9
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	5
Le Mariage forcé, comédie	1	»	16
Le Bourgeois gentilhomme, comédie....	5	»	3
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	4
Phèdre, tragédie......................	5	»	3
Tartuffe, comédie	5	»	4
Polyeucte, tragédie	5	»	10
Le Menteur, comédie en vers...........	5	»	1
Le Jeu de l'Amour et du Hasard, comédie	3	»	4
Horace, tragédie......................	5	»	6
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	»	3
L'École des femmes, comédie	5	»	1
Andromaque, tragédie..................	5	»	7
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	3
Monsieur de Pourceaugnac, comédie...	3	»	2
Bajazet, tragédie.....................	5	»	1
Le Barbier de Séville, comédie.........	4	»	3
Mithridate, tragédie	5	»	3

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE [1]

C'est la seconde année de la nouvelle salle Favart — la salle Bernier comme on l'appelle communément — l'année de *Louise* de M. Gustave Charpentier, dont le grand succès traversera

1. Voici quel était le bilan des recettes de l'Opéra-Comique en la précédente année 1899 :

Janvier........ Fr.	262.769 35	en 37	représentations
Février...........	212.697 30	— 32	—
Mars.	181.710 80	— 33	—
Avril	195.750 30	— 36	—
Mai................	201.986 30	— 35	—
Juin	183.435 30	— 31	—
Juillet.............	64.752 »	— 13	—
Septembre	99.453 »	— 19	—
Octobre	201.447 »	— 36	—
Novembre..........	222.114 »	— 35	—
Décembre..........	202.735 75	— 38	—
	2.028.851 10	en 345	représentations

Soit une moyenne de 5,880 fr. 70, chiffre qui n'avait encore jamais été atteint.

Le 1er janvier, M. Albert Carré avait eu la délicate idée d'offrir des étrennes à tous les enfants de son petit personnel. A quatre heures, dans la salle du « petit théâtre » de répétitions, tout illuminée, avaient pris place cent cinquante bambins entourés de leurs parents. Sur la scène, trois vastes tables chargées de jouets et de cadeaux, de paquets soigneusement fermés contenant une foule de surprises. Tout autour de la scène, de petits drapeaux français et russes ; au milieu des enfants, un arbre de Noël immense, chargé de bibelots. Près des tables, les plus aimables pensionnaires de l'Opéra-Comique, heureuses de participer à cette charmante manifestation, actives et empressées, se tien-

triomphalement l'Exposition. Nous y noterons ensuite, à leur date, la première représentation d'*Hansel et Gretel*, le joli conte allemand de M. Humperdinck; celle du *Juif Polonais*, de M. Camille Erlanger, avec M. Victor Maurel; la mise à la scène d'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck avec Mme Rose Caron, et les reprises du *Rêve* de M. Alfred Bruneau et de la *Basoche* de M. André Messager, ces deux derniers ouvrages émigrant de la salle provisoire de la place du Châtelet.

2 FÉVRIER. — Première représentation de *Louise*, roman musical en quatre actes et cinq tableaux de M. Gustave Charpentier [1]. « On dit, on répète —

---

nent à la disposition de leur directeur. Sont là : Mmes Del Bernardi, Oswald, Dehelly, Wyns de Bruijns, Gerville-Réache, Tiphaine, Vilma, Stephane, Charpentier, Marié de L'Isle, Pierron, Chevalier, Argens, Vaillant, Sirbain, de Craponne et Marguerite Carré. A leur tête M. Albert Carré et son secrétaire général, Emile Duret, puis André Messager, Albert Vizentini, Henri Cain, Jusseaume, Banès, Henri Carré, Marietti, Ricou, Mme Mariquita. La cloche sonne, annonçant la distribution des jouets et à l'appel des noms, les yeux gros d'émotion, les enfants s'approchent pour recevoir les lots qui leur sont affectés. Les garçons font le salut militaire, s. v. p. ; les fillettes tendent les deux mains avec un bonheur rayonnant ; tous ces petits visages respirent une satisfaction expansive qui bientôt se traduit par le plus délicieux brouhaha. Lorsque tout le monde est servi, que tous les bras sont déjà surchargés, on permet l'assaut de l'arbre de Noël et alors c'est un fol enthousiasme. Si les cuisines, les fusils, les tambours, les billards ont été les bienvenus, les poupées et les anges vêtus d'argent sont disputés avec une rare vigueur ; puis les petits drapeaux de l'alliance sont arrachés et l'armée des bébés, la fête étant finie, se replie en bon ordre, mais bruyamment, vers le domicile familial. Et c'est de la joie pendant plusieurs jours pour toute cette intéressante petite nichée — et pour les parents.

1. DISTRIBUTION. — Julien, M. *Maréchal*. — Le père, M. *Fugère*. — Le noctambule, M. *Carbonne*. — Le chiffonnier, M. *Vieuille*. — Le chansonnier, M. *Dufour*. — Le philosophe, M. *Dangès*. — Le sculpteur, M. *Huberdeau*. — Le peintre, M. *Viannenc*. — L'étudiant, M. *Devaux*. — Le bricoleur, M. *Rothier*. — 2e philosophe, M. *Viaud*. — 1er gardien de la paix, M. *Troy*. — 2e gardien de la paix, M. *Micheau*. — Marchand d'habits, M. *Classen*. — Un bohème, M. *Eloi*. — Un poète, M. *Rappa*

nous déclarait, il y a quelques jours, M. Gustave Charpentier — que *Louise* est une pièce *réaliste*, que c'est un essai de réalisme musical. Entendons-nous. Oui, le décor de *Louise* est d'une absolue

---

port. — Un apprenti, *le petit Georges*. — Louise, Mlle *Rioton*. — La mère, Mme *Deschamps-Jehin*. — Irma, Mlle *Tiphaine*. — Camille, Mlle *Marié de L'Isle*. — Gertrude, Mme *Delorn*. — La balayeuse, Mlle *Chevalier*. — Le gavroche, Mlle *de Craponne*. — L'apprentie, Mlle *Vilma*. — Blanche, Mlle *Sirbain*. — La première, Mlle *Del Bernardi*. — Suzanne, Mlle *Stéphane*. — La pliense, Mlle *Argens*. — La glaneuse, Mlle *Vaillant*. — La laitière, Mlle *Perret*. — La petite chiffonnière, Mlle *Micaelly*. — Marguerite, Mlle *Fouqué*.— Madeleine, Mlle *Derougeais*. — La danseuse. Mlle *Edea Santori*.

1er tableau, Une famille d'ouvriers. — 2e, Un carrefour sur le versant de la Butte. — 3e, L'atelier de couture. — 4e, Un jardin à Montmartre. — 5e, Même milieu qu'au premier tableau.

La partition, éditée par la maison Heugel, portait sur sa page de garde les mots que voici :

A. M. Albert Carré,
Directeur de l'Opéra-Comique,
En reconnaissance de son affectueuse collaboration.
G. C.

A une demande de l'*Intermédiaire des Chercheurs* ainsi conçue : « *Louise*, est-elle une autobiographie ? » M. Gustave Charpentier a répondu par les ligne suivantes :

En effet, l'argument de Louise me fut fourni par les souvenirs de mes premières années parisiennes.

C'était en 1890, deuxième année de ma rélégation à la villa Médicis. Ayant terminé la *Vie du Poète*, et noté les *Impressions de voyage*, dont plus tard, à *Tourcoing*, je fis les *Impressions d'Italie* (quel bon collaborateur que l'éloignement, l'éloignement du temps, l'éloignement des choses), je songeai à une pièce philosophique où le décor et les personnages concourraient paralèllement au développement d'un drame social.

Les différents aspects de la vie parisienne avaient laissé en mon âme une impression profonde. Je pris la « petite aventure » qui avait illuminé ma vingtième année. J'y greffai mes sensations parisiennes. J'y brodai des épisodes, et pour m'assurer que la mise en musique d'un pareil sujet n'était pas une folie, comme l'affirmaient des camarades, je voulus en écrire tout de suite le premier acte et l'expédier à l'Institut, comme dernier envoi.

Mes amis Gaston Carraud et Louis Landry (ce dernier devenu chef de chant à l'Opéra-Comique et collaborateur de M. Carré et de M. Messager pour les études de *Louise*), lurent cet acte à mon retour de Paris, et

modernité. Oui, les personnages sont empruntés à la réalité présente. C'est un ménage d'ouvriers, c'est une fille du peuple, c'est un artiste de Montmartre — et autour de ces personnages se meuvent de petites gens, des humbles avec leur costume et leur langage. Mais cette pièce moderne est, par moment, *une féerie*. J'y ai introduit une sorte de personnage invisible et présent : le Plaisir de Paris, une sorte de tentateur mystérieux, symbole vivant de ce Plaisir de Paris qui passe en irritant les désirs, en montrant de loin la grande ville tentatrice... » Et le Plaisir, qui est Paris même, « brise la famille et détruit l'humble foyer

---

m'engagèrent à terminer ma pièce, mais ils me dissuadèrent de l'envoyer à l'Institut.

« Conserve ta belle confiance, me dirent-ils. Dans ton œuvre, bien des choses nous choquent, heurtent des habitudes. Evidemment ton instinct t'entraîne, ne lui fais pas violence, laisse-toi conduire. Tu peux être tranquille, même si ton esthétique dramatique paraît, au public, comme à nous, un peu déconcertante, ta musique emportera le morceau ».

Et voilà l'histoire de *Louise*.

Est-ce à dire que la Louise de mon roman musical est la photographie exacte de la Louise qui, sur la Butte, devant Paris, me prouva son amour ?

Je n'oserais le prétendre.

La jeune ouvrière, aux yeux vifs, au teint mat, dont les cheveux noirs roulés en grosse tresse se penchaient sur une taille longue et vigoureuse,

L'enfant inquiète et hésitante dont j'ai fixé la pensée aux premières pages du drame :

Je vous aime tant...
Et j'aime tant mes parents,

La fille romanesque, naïve et volontaire en qui s'affolait le désir de vivre libre, vous la devinerez peut-être en lisant ma partition, mais perdez l'espoir de la connaître telle qu'elle réside en la « chambre aux souvenirs » de mon cœur.

Pour la montrer aussi vivante et aussi complexe que je la *sens* ...re, il faudrait dix actes de *Louise* et mille pages de partition.

Gustave CHARPENTIER.

populaire... » Ainsi conclut M. Gustave Charpentier, qu'il était, vous en conviendrez, assez utile de consulter en la grave circonstance. Il est évident que *Louise* ne s'adresse pas précisément aux jeunes filles, et la représentation du nouvel ouvrage nous semble le renversement du vieil Opéra-Comique, où se concluaient autrefois les mariages. C'est le triomphe de l'amour-libre, battu en brèche par l'égoïste affection des parents. Mais si l'on admet le sujet plus que hardi à la salle Favart et le cadre à la Zola élus par M. Gustave Charpentier, il faut reconnaitre que le compositeur de ces exquises *Impressions d'Italie* et de cette dramatique *Vie du poète*, qui fut son remarquable « envoi de Rome », nous a donné là une partition discutable si vous voulez comme toutes les œuvres de valeur, mais curieuse à bien des points de vue, et souvent émouvante. Le premier acte est exquis d'un bout à l'autre, avec le duo des amants, si naïf et si prenant, et la scène du repas, si touchante et si vraie. Sans abdiquer sa personnalité, M. Charpentier s'y montre le digne élève de son cher maître Massenet, dont il a la mélodie enveloppante et charmeuse. Le second acte, avec sa pittoresque et grouillante symphonie des cris de Paris nous paraît touffu et vide tout à la fois, d'un intérêt trop disséminé et parfois peu compréhensible à l'auditeur non pourvu du livret. C'est une merveille de science technique que le tableau de l'atelier de couture, avec la sérénade bohème du dehors, et bien qu'il rappelle de trop près certaines pages de la *Vie du Poète*, le Couronnement de

la Muse est d'un heureux effet. Au dernier acte, nous retrouvons, fort ingénieusement rappelés, les quatre principaux thèmes, entre autres, celui de « Voilà l'plaisir, mesdames » qui plane d'obsédante façon sur l'œuvre entière ; mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est que la situation est réellement dramatique et que l'auteur l'a traitée avec une superbe intensité d'expression. M. Fugère a rendu d'admirable façon toutes les phases de cette scène. Il fut le glorieux collaborateur de M. Charpentier, comme Mlle Rioton, si charmante en sa simplicité, fut l'idéale interprète du rôle de Louise. Honneur à Mme Deschamps-Jehin de diction et de tenue parfaites dans le rôle de la mère, et à M. Maréchal, dont il est superflu de louer la jolie voix. Honneur surtout à M. Albert Carré, qui a monté cette pièce moderniste avec l'art et le goût qu'il met à toutes choses. Le panorama de Paris illuminé — feu d'artifice compris — est à lui seul un chef-d'œuvre.

4 FÉVRIER. — Mme de Nuovina reprend possession du rôle de Carmen dans le célèbre ouvrage de Georges Bizet.

11 FÉVRIER. — Dans *Orphée*, une débutante, Mlle Holmstrand chante en matinée le rôle d'Eurydice. Le public fait un favorable accueil à cette jolie suédoise qui a passé par l'Opéra de Stockolm et la Monnaie de Bruxelles.

14 FÉVRIER. — On donne la trois centième représentation de *Lakmé*, précédée du *Châlet* qu'interprètent à souhait Mlle Eyreams, MM. Carbonne et Belhomme.

15 FÉVRIER. — Mlle Marié de l'Isle joue pour la première fois le rôle de Mignon, où elle se fait applaudir.

22 FÉVRIER. — Avec l'*Irato* de Méhul [1], la *Chercheuse d'esprit* [2], ce pot-pourri signé Favart, et la *Servante maîtresse* [3], de Pergolèse, l'Opéra-Comique inaugurait, pour le grand plaisir des amateurs, une série de matinées classiques très heureusement imaginées par M. Albert Carré. La *Chercheuse d'esprit* a fort diverti l'assistance et valu un très vif succès à Mlle Pierron, si experte comédienne, et à Mlle Vilma, l'original petit trottin de la *Louise* de M. Charpentier : de ces œuvres d'autrefois à *Louise*, quel chemin parcouru !... Pergolèse n'avait pas vingt et un ans révolus lorsqu'il écrivit ce chef-d'œuvre de la *Servante maîtresse*. Quoiqu'il n'y ait dans la pièce que deux acteurs chantants et un personnage muet, c'est-à-dire un vieillard dominé par sa servante et un valet travesti en matamore, l'intérêt ne faiblit pas un instant, grâce à la vérité de l'expression musicale, à l'élégance et à la vivacité du dialogue. Un simple quatuor accompagne ce duo qui dure plus d'une heure. Une heure délicieuse avec un artiste de la valeur de Fugère, très spirituellement

---

1. DISTRIBUTION. — Lysandre, M. *Carbonne*. — Pandolphe, M. *Belhomme*. — Scapin, M. *Delvoye*. — Le docteur, M. *Grivot*. — Un valet, M. *Barnolt*. — Isabelle, Mlle *Eyreams*. — Nérine, Mme *Delorn*.

2. DISTRIBUTION. — M. Subtil, M. *Gourdon*. — Léveillé, M. *Viannenc*. — M. Narquois, M. *Rothier*. — Mme Madré, Mlle *Pierron*. — Alain, Mlle *Eyreams*. — Nicette, Mlle *Vilma*. — Finette, Mlle *Darmières*.

3. DISTRIBUTION. — Pandolphe, M. *Fugère*. — Scapin, M. *Barnolt*. — Zerline, Mlle *Marié de l'Isle*.

secondé par Mlle Marié de l'Isle, à qui n'a pas paru trop lourd l'héritage de Galli-Marié. La matinée était précédée d'une conférence toute documentée et toute fleurie, de M. Eugène Lintilhac, qui a l'art de ces morceaux d'érudition, débités avec l'imperturbable assurance d'un orateur très éloquent.

3 MARS. — Mme Bréjean-Gravière chante pour la première fois à Paris la Lakmé de Léo Delibes. Le rôle de Gérald est interprété par M. Maréchal.

10 MARS. — On donne *Carmen* pour la rentrée de Mlle Charlotte Wyns.

11 MARS. — M. Georges Marty, qui vient de quitter l'Opéra où il était chef de chant pour entrer à l'Opéra-Comique en qualité de chef d'orchestre, prend possession du fauteuil et du bâton en conduisant la *Manon* de son maître Massenet. Excellent début : dans la salle comme sur la scène, tout le monde se plaît à reconnaître l'autorité de son bras et la sûreté de ses mouvements.

14 MARS. — Mme de Taillan débute avec succès dans le *Châlet*.

22 MARS. — Dans *Louise*, qui fait salle comble, M. Isnardon interprète pour la première fois le rôle du père, magnifiquement créé par M. Fugère, et s'y fait justement apprécier [1]. M. Siegfried

1. — Deux autres petits changements dans la distribution de *Louise*, dont l'immense succès ne se dément pas un instant : M. Léon Beyle a repris aux lieu et place de M. Maréchal le rôle de Julien ; Mme Dhumon, puis Mlle Marié de l'Isle interprètent successivement celui de la mère, créé par Mme Deschamps-Jehin. Puis, M. Messager étant indisposé, M. Carré a demandé à M. Landry, chef de chant, qui avait mené si habilement les études de *Louise*, de diriger en son absence le beau drame lyrique de Gustave Charpentier. M. Landry a consenti à assumer cette

Wagner assiste, dans la baignoire directoriale, à la représentation de l'œuvre de M. Gustave Charpentier; le fils du maître allemand applaudit chaleureusement le jeune compositeur français.

29 MARS. — On a repris le *Cygne*, le charmant ballet de MM. Catulle Mendès et Charles Lecocq. Les abonnés ont revu avec plaisir Mlle Chasles dans le rôle du faune, ainsi que Mme de Hally dans celui de Léda. Mlle G. Dugué s'est fait applaudir sous les traits de Pierrot, et Mlle Santori sous ceux de la Dryade, qu'elle danse avec beaucoup de charme et de légèreté. Le « Chant du Cygne », a été l'occasion, pour Mlle Relda, de faire apprécier sa jolie voix.

11 AVRIL. — Première représentation du *Juif Polonais*, conte populaire d'Alsace, en trois actes et six tableaux, d'après Erckmann-Chatrian, poème de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger [1]. — Il y a longtemps, très

---

lourde tâche au pied levé, et s'en est acquitté en musicien consommé. L'excellent orchestre de l'Opéra-Comique s'est plié avec une souplesse remarquable à cette nouvelle et vivante interprétation de l'œuvre du jeune maître, qui s'achemine hardiment vers la centième. — Enfin, le 10 avril, Mlle Rioton, vaincue par la grippe, ne pouvant terminer la représentation, était remplacée, à partir du deuxième acte, par une jeune débutante, Mlle Garden, dont la jolie voix et le physique sympatique ont vite conquis le public. La soirée s'est terminée par un gros succès pour elle.

1. DISTRIBUTION. — Mathis, M. *Victor Maurel*. — Christian, M. *Ed. Clément*. — Walter, M. *Vieuille*. — Le docteur Nickel, M. *Carbonne*. — Le Polonais, M. *Huberdeau*. — Le président du tribunal, M. *Gresse*. — Le songeur, M. *Rothier*. — Yéri, veilleur de nuit, M. *Viannenc*. — Suzel, Mlle *Julia Guiraudon*. — Catherine, Mlle *Gerville-Réache*. — Une jeune fille, Mlle *Argens*. — Loïs, Mlle *Eyraud*.

Le 18 mai, Mlle Guiraudon, malade, était remplacée par Mlle Laisné, qui, sous le bonnet alsacien de Suzel, se montrait charmante et gracieuse comédienne.

longtemps même, que l'auteur de *Saint-Julien l'Hospitalier* eut l'idée de porter sur une scène lyrique le drame d'Erckmann-Chatrian. D'une lettre qu'écrivait à un de ses amis, en avril 1891, le jeune « prix de Rome », alors qu'il était encore pensionnaire de la villa Médicis, nous extrayons, en effet, le passage suivant : « J'ai plusieurs projets en vue ; peut-être n'en exécuterai-je jamais aucun. Un seul a des chances de me plaire mieux, en raison de certains rapprochements qui me sont chers ; ce projet est né il y a douze ans, lorsque j'ai vu jouer pour la première fois un drame saisissant, dont je garderai toujours le souvenir. Paulin Ménier y était admirable, et toute la musique qui chante dans ma tête, depuis ce temps, est celle de ce *Juif Polonais*, d'Erckmann-Chatrian, qui me donna mon premier frisson théâtral. » Le *Juif Polonais* n'est pourtant que le second ouvrage de M. Camille Erlanger, dont — à l'Opéra-Comique, alors exilé place du Châtelet — on avait déjà applaudi — pas assez longtemps, suivant nous — la très poétique *Kermaria*, créée par Mlle Guiraudon, l'amoureuse Suzel d'aujourd'hui. M. Camille Erlanger, qu'on aurait tort de confondre avec un homonyme très hautement coté dans la finance, est un musicien de talent, qui, fort honorablement, vit de son noble métier, et cherche encore — il la trouvera — sa personnalité artistique. Il fut l'un des derniers élèves du regretté Léo Delibes, pour lequel il professe la plus vive et la plus enthousiaste vénération. Polyphoniste puissant, orchestrateur de virtuosité distinguée, il est — en attendant

que vienne la grande inspiration — un très habile praticien : la preuve en est, entre autres, dans son magistral finale du second acte, avec l'exquise valse du Lauterbach — qui, peut-être, avait tout de même plus de saveur locale en sa naïve et primitive version. L'adroit compositeur savait ce qu'il faisait quand, il y a quelques années, — nous assistions, à Monte-Carlo, à ces premiers pourparlers — il attachait à la fortune de son *Juif Polonais* un artiste de la valeur de Victor Maurel. Aux inoubliables créations de Falstaff et d'Iago, M. Maurel a voulu ajouter celle de Mathis, qui tenta Henry Irving. Bien lui en a pris : il y vient d'obtenir le grand succès que méritait son admirable talent. Je vous abandonne le troisième acte, un acte truqué où les étonnantes transformations du personnage font songer au triomphant Fregoli ; mais, encore un coup, je recommande à votre attention cette fin du second acte où parmi les danses et les rires, après l'amusant défilé des cadeaux aux heureux fiancés, la signature du contrat, les gaies chansons d'Alsace et la valse du Lauterbach, si tendre, si légère et si joyeuse qu'elle emporte tout le monde en un étourdissant tourbillon, on voit Mathis, toujours obsédé du terrible bruit de sonnettes, chercher à s'étourdir et à le dominer en se mêlant vertigineusement aux couples, égayés de ce qu'ils prennent, chez M. le bourgmestre, pour un commencement d'ivresse... Là, vraiment, Maurel a été un grand comédien. Mlle Guiraudon ne nous a qu'à demi satisfait dans Suzel : pourquoi n'est-elle pas l'adorable Alsacienne que nous rêvions...

et qu'était Mlle Reichenberg ? M. Clément, au contraire, est un séduisant gendarme. Mlle Gerville-Réache a eu le courage de se vieillir pour représenter, très dignement, la bonne Catherine. M. André Gresse nous montre un superbe président de tribunal, et M. Léon Rothier, un très pittoresque Songeur. On sait le soin — si minutieux — qu'apporte à tout ce qu'il monte le directeur de l'Opéra-Comique. Avec les auteurs du *Juif Polonais*, avec son dessinateur, M. Bianchini, et son décorateur, M. Jusseaume, M. Albert Carré n'a donc pas hésité à se rendre, l'hiver dernier, au pays d'Erckmann-Chatrian, pour nous rapporter un coin délicieux de notre chère Alsace... Que n'était-il en son pouvoir de nous la rendre tout entière !...

21 AVRIL. — Superbe matinée donnée au bénéfice de la Caisse des pensions viagères du personnel du théâtre. Superbe pour le théâtre qui y brilla de façon exceptionnelle, superbe pour l'École musicale française. Pendant quatres heures, un auditoire aussi nombreux qu'élégant a acclamé tour à tour C. Saint-Saëns, Gustave Charpentier, Vincent d'Indy, Camille Erlanger, Bruneau, Paul Puget, qui conduisaient des fragments de leurs œuvres. Triomphe pour l'excellent Fugère, la charmante Marthe Rioton et l'intelligente Marié de l'Isle qu'on a associés à l'ovation faite à l'auteur de *Louise* : Gustave Charpentier. Grand succès pour M. Saint-Saëns, le maître admiré, qui a dirigé son délicieux acte du couvent de *Proserpine*, l'un de ses chefs-d'œuvre tout simplement. Accla-

mations pour M. Bruneau et le 1er acte de l'*Attaque du moulin* où Mlle Delna a fait à l'Opéra-Comique une rentrée des plus heureuses. On l'a justement fêtée comme l'enfant prodigue de la maison. Citons encore le prélude de *Fervaal*, inspiration de haute science, de superbe envolée que M. Vincent d'Indy a dirigée avec son incontestable autorité. Cette belle matinée commença par l'ouverture de *Léonore*, supérieurement exécutée sous l'impulsion savante de M. Messager et se termina par l'exquis ballet de *Cendrillon* où la baguette souple et entraînante de M. Luigini souligna les joliesses de Massenet — que le public eût voulu pouvoir acclamer à son tour. — La recette dépassait 9.500 francs.

30 avril. — M. Albert Carré offre ce soir aux ouvrières parisiennes l'exquis régal de la *Louise* de Gustave Charpentier. Le compositeur est très populaire parmi les jeunes ouvrières, auprès desquelles son *Couronnement de la Muse* fit jadis sensation. Répondant donc à de nombreuses demandes qui lui ont semblé dignes d'être accueillies, le directeur de l'Opéra-Comique avait résolu de mettre gratuitement à la disposition des ateliers parisiens de couture, de modes et de fleurs, les quatre cents places de troisième et de quatrième étages. Pour ces quatre cents places, il n'y a pas eu moins de trois mille sept cent quarante-deux demandes! C'est dire combien d'ateliers furent sensibles à la gracieuse pensée du directeur de l'Opéra-Comique.

Elles y sont toutes venues les quatre cents délé-

guées, ou du moins presque toutes, car certaines places ont été occupées par des mères d'ouvrière ou même des petits cousins. La famille ne perd jamais tout à fait ses droits. Vu le nombre fantastique des demandes, l'administration de l'Opéra-Comique avait distribué des coupons parmi les ateliers inscrits, au prorata du chiffre des postulantes.

Et les galeries occupées par ces demoiselles étaient amusantes à voir, bien que légèrement bruyantes. En tout cas, l'enthousiasme ne faisait pas défaut et c'est de là-haut que partait volontiers le signal des bravos et des rappels pour la toute charmante Marthe Rioton, plus touchante que jamais, pour Fugère et pour M. L. Beyle. A l'entr'acte, descente générale pour l'inspection de la salle et surtout du foyer. Les jeunes ouvrières, faciles à reconnaître au petit bouquet de lilas blanc qui orne leur corsage ou leur ceinture, se promènent en théories intriguées et curieuses. Si les peintures murales obtiennent leur admiration, les plus pratiques de ces aimables personnes étudient au passage les toilettes des dames de l'orchestre et du balcon et les discutent avec animation. L'entr'acte terminé, un froufrou de jupes, un gazouillis d'oiseaux et une envolée vers le paradis.... Puis la fin de l'ouvrage était de leur part l'objet d'ovations sincères.

Et maintenant, nous dit un fidèle reporter, quelle a été l'impression d'ensemble de ce petit monde, et veut-on savoir de quoi ces demoiselles causaient le plus à la sortie? De la pièce et de la

musique : un peu ; des interprètes : beaucoup ; mais de l'amour libre : passionnément[1] !

1er MAI. — Première représentation du *Follet* (prix Cressent) légende lyrique en un acte, de M. Pierre Barbier, musique de M. Lefèvre (de Reims)[2], et reprise d'*Orphée* pour la rentrée de Mlle Delna. — M. Anatole Cressent légua un jour à l'Etat une somme de 100.000 francs, qui augmentée de 10.000 francs, généreusement donnés par la famille, permit à l'administration des Beaux-Arts d'acheter un titre de rente, dont les arrérages furent consacrés à la fondation d'un concours d'opéra et d'opéra comique. En conséquence, il fut décidé que, tous les trois ans, il serait ouvert un concours pour la composition d'un ouvrage lyrique, bouffe, de demi-caractère ou dramatique, opéra ou opéra-comique, en un ou deux actes, avec chœurs et ouverture. Pour aider les compositeurs à se

1. — Les petites ouvrières parisiennes, gracieusement invitées à cette représentation de *Louise*, eurent une idée charmante. Elles firent faire par souscription entre elles, deux médailles qu'elles offrirent à M. Albert Carré et à M. Gustave Charpentier, l'aimable directeur et le non moins aimable compositeur qui les avaient conviées à cette excellente soirée. Ces médailles en vieil argent étaient contenues dans des écrins en maroquin vert, portant, le premier l'inscriprion suivante :

A M. Albert Carré
Directeur de l'Opéra-Comique
en souvenir
de la représentation de « Louise »
30 avril 1900
—
Les ouvrières Parisiennes

Le second :

Au maître
Gustave Charpentier

2. DISTRIBUTION. — René, M. *David*. — Jeannic, M. *Delvoye*. — Henriette, Mlle *Laisné*. — Scorf, Mlle *Eyreams*.

procurer un poème, il était établi, dans l'année précédant l'époque de chaque concours triennal, un concours préalable pour un libretto d'opéra ou d'opéra-comique. En outre, une somme de 10.000 francs était allouée au théâtre qui aurait monté l'ouvrage et qui, par une belle exécution, se serait montré à la hauteur du but que s'était proposé le fondateur. C'est de ce double concours... de circonstances qu'est né le petit ouvrage pour lequel aurait pu être inventé, ce nous semble, si déjà elle ne l'était depuis longtemps, l'épithète « aimable ». Aimable, en effet, et tout à fait gracieux, ce *Follet*, qu'a écrit, sur un ingénieux poème de M. Pierre Barbier, M. Lefèvre (de Reims) — ceci dit pour éviter qu'on le puisse confondre avec son homonyme, M. Charles Lefèvre qui, depuis longtemps a dépassé l'ère des concours. Peut-être serait-il exagéré de dire que la musique de M. Lefèvre (de Reims) pétille comme le joyeux vin de sa patrie, mais il nous paraîtrait injuste de ne pas lui reconnaître des qualites scéniques qui ne demandent qu'à être développées. Après le *Follet* qu'a fort intelligemment mis en valeur l'interprétation de M[lles] Eyreams et Laisné, de MM. David et Delvoye, obéissant à la baguette du maître chef d'orchestre qu'est M. Georges Marty, le remarquable compositeur du *Duc de Ferrare* — nous avons eu le très vif plaisir de fêter le retour au bercail de M[lle] Delna, tout étonnée de la petitesse du cadre (celui de la salle Bernier) où résonnait délicieusement sa généreuse voix, naguère accoutumée aux immensités du vaisseau de l'Opéra. Jamais cette voix — rare entre

toutes — ne nous parut plus solide et plus puissante, plus souple et plus émouvante, et je vous laisse à penser si le public dilettante fut sincèrement heureux de retrouver, dans les merveilleux décors qu'a donnés à la belle œuvre de Gluck M. Albert Carré, l'admirable Orphée tant applaudi, il y a quatre ans, place du Châtelet. Mlle Delna a fait là, nous devons le constater, une rentrée triomphale...

15 MAI. — Reprise de *Joseph*, de Méhul[1] et des *Visitandines*, opéra-comique en un acte de Picard, musique de Devienne[2] — *Joseph* est une de ces œuvres admirables qui honorent au plus haut point un théâtre et, par suite, il est bon qu'elle soit jouée de temps en temps. Comme l'an dernier, M. Bouvet, qui fait du vieux Jacob une superbe et émouvante figure d'incomparable noblesse, a été bien secondé par M. Maréchal, très en voix, Mlle Mastio et M. Dufour. Les *Visitandines*, de Picard et Devienne sont un de nos meilleurs petits ouvrages de la fin du siècle dernier. On a applaudi les interprètes : Mlles Marié de L'Isle, extrêmement spirituelle et amusante, Pierron et Laisné ; MM. David, Delvoye, Grivot, délicieux en jardi-

---

1. DISTRIBUTION. — Jacob, M. *Bouvet*. — Joseph, M. *Maréchal*. — Siméon, M. *Dufour*. — Utobal, M. *Rothier*. — Benjamin, Mlle *Mastio*. — Jeune fille, Mme *Dhumon*. — Jeune fille, Mlle *Marié de L'Isle*. — Jeune fille, Mme *Delorn*.

2. DISTRIBUTION. — Belfort fils, M. *David*. — Frontin, M. *Delvoye*. — Belfort père, M. *Rothier*. — Grégoire, M. *Grivot*. — Un cocher, M. *Belhomme*. — L'Abbesse, Mlle *Pierron*. — La Tourière, Mlle *Marié de L'Isle*. — Sœur Euphémie, Mlle *Laisné*. — Sœur Agnès, Mlle *Charpantier*. — Sœur Joséphine, Mlle *Darmières*. — Sœur Augustine, Mlle *Cortès*. — Sœur Ursule, Mlle *Daffetye*. — Sœur Victorine, Mlle *Micaelly*.

nier pochard, Belhomme et le nouveau chef d'orchestre, M. Georges Marty, qui a conduit les deux partitions avec autant de sûreté et de fermeté que de délicatesse et de précision.

17 MAI. — Reprise de *Proserpine*, où M[lle] Charlotte Wyns se montrait aussi remarquable comédienne que chanteuse exquise.

30 MAI. — Première représentation d'*Hansel et Gretel*, conte lyrique en trois actes et cinq tableaux, poème de M[me] Adélaïde Wette, version française de M. Catulle Mendès, musique de M. Enjalbert Humperdinck[1] — *Hansel et Gretel*, c'est le *Petit Poucet* allemand, l'histoire de deux enfants racontés par les frères Grimm dans leurs *Contes des enfants et du foyer*. Jeannot et Margot, que leurs parents emmènent dans la forêt pour fagoter et pour les perdre ensuite, ne retrouvent pas leur chemin en dépit du pain semé. La nuit les surprend, ils s'endorment dans les bras l'un de l'autre, et

---

1. DISTRIBUTION. — Le père, M. *Delvoye*. — La fée Grignotte, M[lle] *Delna*. — Hansel, M[me] *De Craponne*. — Gretel, M[lle] *Rioton*. — La mère, M[me] *Dhumon*. — L'homme au sable, M[lle] *Mastio*. — L'homme à la rosée, M[lle] *Daffetye*.

Lorsque le rideau fut tombé sur le troisième acte, toute la salle réclama d'enthousiasme le compositeur qui, malgré les appels réitérés du public, n'apparaissait pas en scène. Cependant, les interprètes fixant les yeux sur une loge de face, les spectateurs crurent y voir une indication. Le maitre Humperdinck se trouvait en effet dans cette loge où il apparut tout à coup, et il fut aussitôt accueilli d'une ovation chaleureuse à laquelle participèrent les artistes en scène, applaudissant joyeusement le compositeur.

Au commencement de juillet M[lle] Delna s'étant sentie fatiguée dut demander un congé de deux mois pour se reposer. C'est M[me] Delorn qui la remplaça dans le rôle de la fée Grignotte.

A la fin du même mois de juillet, M[lle] Sonelly débutait à l'Opéra-Comique en interprétant avec adresse le rôle d'Hansel, qu'avait si remarquablement créé M[me] de Craponne.

les anges gardiens les prennent sous leur protection jusqu'à l'aurore. Mais, quand le soleil brille, un joli oiseau blanc invite les enfants à le suivre et les conduit jusqu'à une maison faite de pains et de gâteaux. Cette maison est celle d'une vieille ogresse qui se propose de faire un repas succulent avec Jeannot et Margot. L'aventure tourne mal, mais se dénoue le mieux du monde par la délivrance des enfants qui rapportent à leur méchant père le trésor de perles et de pierreries qu'ils ont dérobé à l'ogresse. Sur ce léger canevas, quelque peu modifié par sa sœur, Mme Adélaïde Wette, M. Humperdinck, l'un des chefs de chant de Bayreuth, écrivit une petite pièce destinée à des enfants. Puis, sur le conseil de ses amis, il développa sa partition et en fit un plus important ouvrage, que se disputèrent à l'envi les théâtres de Weimar, de Munich et de Carlsruhe, où il fut donné presque en même temps. De là, il rayonna avec un vif succès sur toute l'Allemagne, et plus que centenaire à Berlin, fut successivement représenté en Autriche, en Russie, en Angleterre, en Belgique (Anvers et Bruxelles) — voire même en France : à Rouen, à Nantes et à Bordeaux. Il appartenait à M. Albert Carré de nous donner, dans son jour véritable, l'œuvre acclamée — que M. Catulle Mendès a traduite en poète fin et délicat. Le conte enfantin qui sert de texte au compositeur est, dans sa naïveté, charmant lui-même, sans banale puérilité et tout plein de gracieuse et spirituelle ingénuité. On se prend vraiment à s'intéresser comme à des héros d'épopée à ces deux

jolis enfants égarés dans les bois qui voient dans leur sommeil les anges leur apparaître, puis sont sur le point d'être dévorés par une méchante sorcière, et le seraient inévitablement s'ils ne jouaient à cette horrible fée Grignotte le bon tour de la précipiter dans la fournaise, d'où elle sortira sous la forme de pain d'épice. La chance a voulu que ce conte d'enfant fût un texte extrêmement « musicable », pittoresque et varié, permettant au compositeur de tout dire avec éloquence et clarté, comme dans une pantomime. Le maître allemand a réalisé, pour sa part, ce problème assez inattendu, de rester très simple, très mélodique, tout en étant très polyphonique ; sa partition est nourrie de thèmes populaires, de rondes d'enfants, de « motifs » se développant le plus naturellement du monde ; il y a là une chanson à boire, une prière, une valse viennoise, que sais-je ? La mélodie foisonne ; rien n'est plus « chantant ». Et rien n'est plus « wagnérien » ! Le contre-point règne en maître absolu d'un bout à l'autre de cette partition très touffue, très travaillée, très compliquée — et cela ne l'empêche pas d'être d'une limpidité parfaite. Maintenant, que tout cela ne soit pas d'une originalité frappante, que l'instrumentation semble un écho des œuvres wagnériennes avec de nombreux souvenirs des *Maîtres Chanteurs* et de non moins nombreuses réminiscences évoquant tour à tour Gounod, Weber et même Offenbach, je le concède volontiers... M. Humperdinck, d'abord disciple de Wagner, puis, maître lui-même de son fils Siegfried, n'est pas un génie ; c'est du moins,

un parfait musicien, doué d'un curieux talent d'assimilation et d'un instinct scénique très particulier. Mais vous pourrez, quand même, bientôt réapplaudir la *Cendrillon* de notre Massenet, et je ne vous défends pas de croire qu'un aimable compositeur comme Charles Lecocq — à qui nous devons tant et de si jolies partitions — eût pu, tout aussi bien que M. Humperdinck écrire *Hansel et Gretel*... Mlle Rioton, la remarquable Louise de M. Charpentier, et Mme de Craponne, le gentil gavroche de cette *Louise*, font un extraordinaire couple d'enfants, dont l'aîné ne paraît réellement pas avoir plus de dix ans, et quand, sur le talus, « les deux gosses » tombent l'un par-dessus l'autre, on jurerait vraiment qu'ils sont « vrais ». M. Delvoye, le seul personnage masculin de la pièce, et Mme Dhumon personnifient excellemment le Père et la Mère. Et c'est un amusement de voir, transformée en vieille sorcière barbue, dansant à cheval sur son balai, Mlle Delna, qui rend de la plus intelligente façon le rôle de l'Ogresse. Si les interprètes ont généralement la bonne grâce, la simplicité et la naïveté voulues par le sujet, il nous a semblé que l'exécution symphonique était parfois un peu lourde... M. Messager n'hésite pas à déchaîner à tour de bras toutes les sonorités de l'orchestre là où il faudrait une discrétion tempérée. Et c'est là, avouons-le, un fâcheux contresens. Quant à la mise en scène, elle est signée Albert Carré, c'est-à-dire absolument exquise, et nous ne pensons pas que, même à Vienne ou à Londres, où l'œuvre fut, dit-on, merveilleusement

montée, on ait pu faire mieux que l'escalier d'étoiles brillantes qui réunit aux nuages la clairière où dorment les enfants, et par lequel descendent du ciel les anges aux grandes ailes blanches qui doivent veiller sur le sommeil calme et pur d'Hansel et de Gretel.

9 JUIN. — *Hansel et Gretel*, qui avait d'abord été accompagné de la *Servante maîtresse*, de Pergolèse, avec M. Fugère et Mlle Marié de l'Isle, est précédé, ce soir, de *Bastien et Bastienne*, de Mozart, version française de MM. Henry Gauthier-Villars et Georges Hartmann[1]. Il est tout mignon, tout jeunet, ce petit acte que Mozart composa, en 1768, à l'âge de douze ans. La musique ne peut se comparer à celle de la *Flûte enchantée*, cela va de soi. Tout de même on y trouve de menues choses gentilles, une certaine amabilité d'accent, un je ne sais quoi de gracieux et de court dans le badinage, quelques bribes de sensibilité et une très juvénile entente de la scène. Le livret, fort simplet, fait songer à celui du *Devin du Village*: il est adroitement traduit par deux hommes d'expérience et de goût. Interprétation agréable.

18 JUIN. — *Iphigénie en Tauride*, tragédie lyrique en quatre actes, paroles de Guillard, musique de Gluck[2]. — L'inattendue et inoubliable remise à

---

1. DISTRIBUTION. — Bastien, M. *Carbonne*. — Colas, M. *Belhomme*. — Bastienne, Mlle *Eyreams*.

2. DISTRIBUTION. — Oreste, M. *Bouvet*. — Pylade, M. *Beyle*. — Thoas, M. *Dufrane*. — Un Scythe, M. *Viannenc*. — Le ministre, M. *Huberdeau*. — Iphigénie, Mme *Rose Caron*. — Diane, Mme *Dhumon*. — Une femme grecque, Mme *Delorn*. — 1re prêtresse, Mlle *Argens*. — 2e prêtresse, Mlle *Sonelly*. — 3e prêtresse, Mlle *Vaillant*. — 4e prêtresse, Mlle *Costès*.

la scène de ce chef-d'œuvre honteusement oublié, restera le grand et éternel honneur de l'éphémère (hélas!) Théâtre Lyrique de la Renaissance. En directeur intelligent et avisé, M. Albert Carré ne pouvait mieux faire que de s'approprier une idée aussi heureuse, et de continuer avec *Iphigénie*, succédant à *Orphée*, le cycle gluckiste qui se complètera, nous l'espérons, par une splendide reprise d'*Armide* sur son « théâtre modèle » de l'Opéra-Comique. Tout a été dit à propos de cette admirable *Iphigénie*, sur laquelle, il y a six mois, « s'excitait » encore la critique musicale. « Tant que durera le monde, a écrit Schumann, une pareille musique reparaîtra toujours sans jamais faiblir... » Et quand on réentend la partition d'un bout à l'autre, on est tenté de s'écrier avec Arnaud : « Il n'y a qu'un beau morceau dans cette tragédie lyrique, c'est l'ouvrage tout entier! » Avec Mme Jeanne Raunay, qui, dans l'idéale personnification d'Iphigénie, trouva le digne pendant de sa charmante création de *Fervaal*, avec le ténor Cossira qui, délicieusement, chantait Pylade, et Ghasne, qui se révéla dans Oreste, l'interprétation du Lyrique fut, on s'en souvient, sous la conduite savante de M. Jules Danbé, de tout premier ordre. Elle est non moins excellente à l'Opéra-Comique. Nous comprenons que Mme Rose Caron ait tenu à s'incarner dans le personnage de la prêtresse de Diane, dont elle a la noble prestance et la haute inspiration tragique. Elle y est vraiment très belle d'accent et de geste, et sa voix, bien reposée, traduit très purement la douce tendresse de la fille

d'Agamemnon. M. Bouvet, jouant le rôle d'Oreste en artiste accompli, et M. Beyle, affirmant, dans Pylade, des qualités de chanteur déjà fort appréciées, forment un duo qui atteint à la perfection. Ajoutons que, dans le rôle si ingrat de Thoas, un nouveau venu, M. Dufrane, a su s'imposer et faire applaudir une voix de basse bien sonnante. N'oublions pas les chœurs — les *jeunes* chœurs de l'Opéra-Comique — qui ont chanté avec un ensemble et une justesse irréprochables, et félicitons Mme Mariquita, qui a donné au sauvage ballet des Scythes la note pittoresque qui lui convient. M. Albert Carré savait ce qu'il faisait en confiant à un artiste de la valeur de M. Georges Marty la direction des études d'*Iphigénie ;* nul mieux que ce remarquable chef d'orchestre ne pouvait donner à la belle œuvre de Gluck la vie intense et l'expression qu'elle comporte...

24 JUIN. — Mlle Pauline Vaillant chante pour la première fois, en matinée, les *Noces de Jeannette*, où elle se fait gentiment applaudir.

4 JUILLET. — Première représentation de *Phœbé*, ballet en un acte, de M. Georges Berr, musique de M. André Gédalge[1]. — Les invités de M. Loubet à l'Elysée avaient eu, une quinzaine de jours auparavant, la primeur de ce ballet, qu'aujourd'hui l'Opéra-Comique annexe à son répertoire. *Phœbé*, tel est le titre de ce très petit ouvrage (il ne dure guère que vingt-cinq minutes), où l'on voit les

---

1. DISTRIBUTION. — L'astronome, M. *Gourdon*. — Phœbé, Mlle *Edéa Santori*. — 1er Pierrot, Mlle *G. Dugué*. — 2e Pierrot, Mlle *Rat*. — 3e Pierrot, Mlle *Willaume*.

Pierrots, tous les Pierrots amoureux de la Lune lointaine, qu'ils voudraient pouvoir toucher. Un astronome survient à point pour contenter leur folle envie. Il braque ses lunettes grossissantes, et voici qu'à force de se rapprocher, la Lune descend vers eux, visible à moins d'un mètre, et « s'amène » sous les traits de Mlle Edéa Santori, qu'ils se disputent à qui mieux mieux. Deux d'entre eux en viennent aux mains et l'un des adversaires tombe mort. Il faut que la Lune remonte au ciel pour que le mort ressuscite et que la paix revienne au milieu de nos énamourés. Sur ce mince scénario, inventé par le jeune sociétaire de la Comédie-Française, et qui a, du moins, l'avantage de prêter à un fort joli truc de mise en scène, M. André Gédalge, l'auteur d'un verveux petit acte, *Pris au piège*, déjà représenté à l'Opéra-Comique, et de piquants *Vaux de vire*, que nous joua M. Colonne, a écrit une partition symphonique de couleur un peu grise (l'action, qui se passe dans la nuit, le voulait peut-être ainsi), mais, toujours gracieuse. et qui atteste le savoir d'un véritable musicien, l'un des derniers élèves du regretté Guiraud. M. Georges Marty, conduisant habilement l'orchestre, a fait ressortir toute la poésie de l'œuvre. M. Gourdon personnifie aussi comiquement qu'il le peut le fâcheux astronome, et d'ingénieuse et amusante façon, Mme Mariquita a groupé et fait danser nos Pierrots.

7 JUILLET. — Devant une salle des mieux garnies — c'était la dernière représentation de l'abonnement — le théâtre a repris possession des *Dragons*

[illegible] jamais [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] M[lle] Marie de l'Isle, une Rose [illegible] intelligente, [illegible] intéressante [illegible] M[lle] E[illegible], accorte et gracieuse [illegible] les artistes que l'orchestre et les [illegible] dirigés par M. Luigini, [illegible] Cette fois encore de charmants décors [illegible] pièce, ont aidé au succès de la soirée que terminait *P[illegible]*.

[illegible]. — Avec le *[illegible]*, on donne, en matinée gratuite, la première représentation de la *Marseillaise*, œuvre lyrique en un acte de M. Georges Boyer, musique de M. Lucien Lambert[1]. — Le 11 juillet 1792 — la guerre étant déclarée contre l'Allemagne — le président de l'Assemblée législative, Aubert-Dubayet, prononçait d'une voix solennelle, au milieu d'un religieux silence, cette formule simple et terrible : « Citoyens, la patrie est en danger ! » Quand la déclaration de guerre parvint en Alsace — en Alsace ! — elle y fut accueillie par des transports d'enthousiasme, et des milliers de volontaires vinrent s'inscrire aux bureaux d'enrôlement pour marcher à la défense du territoire. Et ceux qui allaient partir, et ceux qui devaient rester sentaient également le besoin de se faire leurs adieux, de se rappeler à leurs

1. Distribution. — Dietrich, M. *Bouvet*. — Rouget de l'Isle, M. *Beyle*. — Marceau, M. *Delvoye*. — Desaix, M. *Rothier*. — Marie, M[lle] *Garden*. — M[me] Dietrich, M[lle] *Marié de l'Isle*. — Madeleine, M[lle] *Sonnelly*.

devoirs dans ce langage harmonieux qui unissait les cœurs en unissant les voix. Tous désiraient un chant patriotique et guerrier... Dans la garnison de Strasbourg se trouvait un jeune officier du génie, nommé Rouget de l'Isle, connu pour versifier agréablement et d'ailleurs assez bon musicien. On lui demanda s'il se sentait capable de répondre aux vœux de ses concitoyens. Il s'en défendit beaucoup, alléguant que jusqu'alors il n'avait composé que de petits vers de société. Il ne savait pas tout ce que l'enthousiasme d'une noble cause peut développer spontanément en vous de puissance inconnue. C'est chez le maire de la ville, Dietrich, à la suite d'un concert où l'exaltation patriotique avait été à son comble, que ces instances furent faites auprès de Rouget de l'Isle. Il se retira la tête pleine d'harmonie et l'esprit vivement préoccupé... Tout à coup, vers le milieu de la nuit, une sorte de fièvre lyrique le réveille et l'hymne s'enfante d'elle-même dans son cerveau, musique et poésie. Il ne pouvait plus dire comment cela s'était passé... Dès le lendemain matin, il court chez Dietrich et le prie de rassembler les personnes qui s'étaient trouvées la veille dans son salon : elles viennent. Rouget de l'Isle s'assied au clavecin et exécute son œuvre au milieu des acclamations générales. On la fait aussitôt étudier par l'orchestre militaire, et les volontaires en répètent le chœur :

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé...

Jamais popularité ne fut aussi rapide. Quelques

mois après, la France entière savait le nouveau chant, et le bataillon des Marseillais en faisait résonner les échos des Tuileries dans la grande journée insurrectionnelle du 10 août. C'est là qu'il reçut son baptême : on le nomma la *Marseillaise*.

Notre distingué confrère, M. Georges Boyer, non content de la gloire « universelle » conquise avec ses *Enfants*, et du joli succès obtenu avec le *Portrait de Manon*, du maître Massenet, a mis à la scène avec beaucoup d'esprit et d'ingéniosité l'anecdote historique de l'éclosion de notre chant national. M. Lucien Lambert, le compositeur du *Spahi*, l'a traduite en une délicate partition, dont il nous permettra de dire que la *Marseillaise* est le meilleur morceau. Et jamais « à propos » ne vint mieux en son jour que le 14 juillet où, dans une curieuse reconstitution du célèbre tableau de Pils, popularisé par la gravure, furent applaudis, bissés, comme ils le méritaient, MM. Bouvet et Beyle, fort bien secondés par M. Delvoye, Mlles Marié de l'Isle et Garden, soutenus par un orchestre que dirigeait avec son autorité coutumière, M. Alexandre Luigini.

18 juillet. — Débuts, dans *Carmen*, de Mme Bressler-Gianoli. — Le soir d'un jour, où le thermomètre marquait 35 degrés à l'ombre, nous assistâmes au début, dans *Carmen*, d'une jeune chanteuse, Mme Bressler-Gianoli, qui, la saison dernière, avait eu l'honneur de créer à Lyon — c'est là que M. Albert Carré eut occasion de l'entendre — la *Jahel* de M. Arthur Coquard. A une taille quelque peu opulente, Mme Bressler-Gianoli joint une voix

de mezzo-soprano agréable, sinon très étendue, et de véritables qualités de comédienne.

21 JUILLET.—Reprise de *Cendrillon*, dont c'était exactement la 64me représentation. L'exquise féerie de MM. Massenet et Henri Cain retrouvait le succès qui l'avait accueillie la saison précédente. Le public, très nombreux, faisait fête aux interprètes de l'œuvre : Mlle Guiraudon, Mme Deschamps-Jehin, Mme Bréjean-Gravière, M. Fugère, Mlles Marié de l'Isle et Tiphaine qui reprenaient les rôles qu'ils avaient créés, et à Mlle Thompson, qui jouait pour la première fois celui du Prince Charmant [1].

26 JUILLET. — Cinquantième représentation de *Louise*, de M. Gustave Charpentier, avec Mlle Marthe Rioton, Mme Deschamps-Jehin, MM. Fugère, Maréchal, et tous les artistes qui créèrent l'ouvrage [2].

---

1. — Ce rôle du prince Charmant sera repris plus tard par Mlle Catherine Mastio.

2. — A l'occasion de la 50me de *Louise*, MM. Albert Carré, Gustave Charpentier et Henri Heugel offraient une fête à la presse et aux interprètes de la pièce en cours de représentation. Fête tout à fait réussie, qui consistait en un joyeux déjeuner donné au Moulin de la Galette, c'est-à-dire dans le cadre même de l'ouvrage, au sommet de la colline montmartroise, et réunissant plus de trois cents convives autour des tables, où le filet Vachalcade suivait les hors-d'œuvres « artichauts, des gros artichauts » et précédait « la belle carotte », la salade « A la tendresse, la verduresse » et le « plaisir, mesdames ». Gaieté, simplicité et cordialité : telle était la devise de ces amusantes agapes, traversées par des brassées de fleurs offertes aux convives par les gentilles bouquetières du Moulin, et accompagnées par l'orchestre de M. Bosc. Au champagne, M. Albert Carré levait son verre en l'honneur du ministre qui avait bien voulu présider cette fête de famille. M. Georges Leygues faisait sa profession de foi artistique : « J'aime la jeune école, disait-il, voilà pourquoi je suis ici : je bois à la 100e de *Louise* et à tous les « jeunes » qui sont la force et l'espoir de notre pays... » Un « ban » remerciait le ministre, et Gustave Charpentier lui-même disait sa reconnaissance au public qui avait fait le succès de son œuvre ; à son ami Alfred Bruneau, qui avait prédit ce succès ; au directeur ingénieux, chercheur et volon-

5 AOUT. — Mlle Catherine Mastio chantait pour la première fois le rôle de Miss Anna de la *Dame Blanche*, où elle se faisait très légitimement applaudir.

6 AOUT. — Matinée offerte aux étudiants de Paris et à leurs camarades des départements et de l'étranger. Le succès de la *Louise*, de M. Gustave Charpentier, a été extraordinaire, et s'est traduit par des bravos formidables. Mlle Rioton a été notamment l'objet d'une ovation qui comptera dans sa carrière. Quant à l'orchestre magistralement conduit par M. Messager, il a mérité les félicitations du compositeur lui-même. Enfin *la Marseillaise* a été exécutée avec une superbe maestria et chantée debout, en chœur, par l'auditoire. Au nom de tous, M. Réveillaud, président de l'Association, a offert des fleurs à Mlles Rioton et Marié de l'Isle ainsi que des remerciements à la direction, à l'auteur et aux artistes.

---

taire, Albert Carré, qui, si heureusement, avait su renouveler l' « opéra-comique français, vraiment français... » M. Alfred Bruneau tirait alors son « papier » de sa poche, et célébrait en termes excellents le triomphe du jeune compositeur, dont les désirs avaient été si splendidement réalisés par un directeur artiste... Gros applaudissements, comme vous pensez, pour MM. Carré et Charpentier. Puis quand, au nom des ouvrières de Montmartre, invitées dernièrement à une représentation de *Louise*, on eût offert à M. Albert Carré une superbe médaillo, représentant Orphée et gravée par Coudray, il n'y avait plus qu'à se lever de table, à se grouper sympathiquement pour prendre le café froid, et à se mettre en place pour les quadrilles.... Vous n'auriez pas voulu, n'est-ce pas, qu'au Moulin de la Galette on ne dansât point ? On a donc dansé au sommet de la Butte sacréo, sous l'orage qui grondait, et l'on se souviendra longtemps, à l'Opéra-Comique, de la fête de la cinquantième de *Louise*.

En 50 représentations, *Louise* a donné comme recettes le chiffre de 332,317 francs. Moyenne : 6,646 fr. 34 c.

10 AOUT. — M. André Allard, un jeune baryton qui revient de province, après avoir passé par le Conservatoire, débute, dans la *Manon* de Massenet, par le rôle de Lescaut, qu'il chante avec beaucoup d'entrain et de bonne humeur.

12 AOUT. — Dans la *Fille du régiment*, accompagnant *Hansel et Gretel* en matinée, le ténor Cazeneuve et la basse Jacquin chantent pour la première fois les rôles de Tonio et de Sulpice[1].

16 AOUT. — On donnait *Louise*. Quand M. Georges Marty, qui conduisait l'orchestre, est monté au pupitre, le ruban rouge flambant à la boutonnière, il a été de la part de tous ses musiciens l'objet d'une manifestation de sympathie justifiant pleinement la haute distinction qui venait de lui être octroyée.

21 AOUT. — Matinée de gala avec le concours de l'Opéra, de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique, donnée sur invitations par le personnel des Postes, des Télégraphes et des Téléphones, en l'honneur des délégués des offices étrangers [2].

---

1. — Au pied du monument de Bizet, placé dans un des vestibules du théâtre, une main inconnue a déposé une couronne de fleurs, à laquelle étaient épinglés les mots que voici : « Hommage et profonde reconnaissance à celui dont le chef-d'œuvre m'a valu tant de succès de la part du public de l'Opéra-Comique ». Tout le monde a vu là Mme Galli-Marié...

2. — Cette très brillante représentation, que nous avions eu personnellement le plaisir d'organiser, de concert avec MM. Gailhard, Jules Claretie et Albert Carré, comprenait le quatrième acte de *Roméo et Juliette*, interprété par Mlles Ackté, Beauvais; MM. Affre, Chambon, Bartet ; — l'acte du Chêne, de *Cendrillon*, avec Mmes Guiraudon, Bréjean-Gravière et Thompson ; — l'acte de la Délation, d'*Othello*, avec MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Dehelly ; Mmes Lara et Wanda de Boncza. Elle se terminait par le ballet de *Phœbé*, avec Mlle Edea Santori, et avait comme amusants intermèdes la Féria, de l'Exposition, et Fregoli, de l'Olympia.

5 SEPTEMBRE. — Reprise de la *Vie de Bohême*, de Puccini [1].

6 SEPTEMPRE. — Rentrée de Mme Lise Landouzy, qui joue et chante très intelligemment le rôle de Manon. Elle se fera, quelques jours après, chaleureusement applaudir dans *Lakmé*, où elle aura pour excellent partenaire M. Edmond Clément.

22 SEPTEMBRE. — Mlle Delna chante pour la première fois le rôle de Carmen. — Mlle Marie Delna, à son tour, a pris possession du rôle de Carmen, rêve de tous les mezzo-sopranos, et son succès apparent a été triomphal. Une aussi belle et souple voix a toujours un effet certain sur le public, même quand il est choqué par le jeu, comme c'était le cas. Il n'est d'ailleurs que juste de dire que Mlle Delna, d'une façon générale, a été bien plus intéressante dans Carmen que dans ses rôles glacés de l'Opéra.

---

1. DISTRIBUTION. — Rodolphe, M. *Maréchal*. — Schaunard, M. *Fugère*. — Marcel, M. *Bouvet*. — Colline, M. *Gresse*. — Benoit, M. *Jacquin*. — Saint-Phar, M. *Bertin*. — Parpignet, M. *Delahaye*. — Mimi, Mlle *Guiraudon*. — Musette, Mlle *Tiphaine*.

Le rôle de Mimi sera repris plus tard par Mlle Mastio.

M. Gandrey, directeur du théâtre du grand Cercle d'Aix-les-Bains, est nommé administrateur de l'Opéra-Comique.

Mme Bréjean-Gravière s'appellera désormais sur l'affiche Mme Bréjean-Silver, de par son mariage avec M. Charles Silver, prix de Rome de 1891 et compositeur distingué. Mme Georgette Bréjean-Gravière, premier prix de solfège et second prix de chant au Conservatoire en 1890, a débuté avec un réel succès au Grand-Théâtre de Bordeaux dont elle épousa le directeur, M. Gravière, décédé il y a deux ans. Elle entra en 1894, à l'Opéra-Comique qu'elle n'a pas quitté depuis. Son talent lui a mérité une des premières places, salle Favart, et elle a interprété avec une réelle virtuosité *Manon*, la fée de *Cendrillon* et la plupart des ouvrages du répertoire. M. Silver est l'auteur d'une ouverture dramatique, *Bérénice*, exécutée aux Concerts-Lamoureux ; d'une suite symphonique en quatre parties *Poème carnavalesque*, donnée aux concerts de l'Opéra ; d'un oratorio, *Tobie* ; d'une suite pour orchestre, *Le ballet de la Reine*, et avec MM. Michel Carré et Collin, d'un opéra-féerie, *la Belle au bois dormant*, qui attend d'être représenté.

Mais, une fois de plus, ce n'est pas du tout la vraie Carmen qui nous est apparue là. C'est Mlle Delna, dont une qualité qu'on ne peut lui refuser est d'être personnelle et vraiment elle-même. Mais justement elle est trop à son aise, elle est trop elle-même. Cette jeune artiste, si extraordinairement douée, est, on le sait, toute d'instinct; reste à trouver des rôles qui répondent à cet instinct. Ici, elle n'est ni mauvaise ni indifférente, parce qu'elle *vit* constamment son personnage. Mais (sans parler de la désinvolture avec laquelle elle traite la mesure, ce qui est une autre critique) elle n'a ni le physique, ni les façons, ni le chic, disons mieux, ni le style de Carmen. Car Carmen doit avoir du style, et ce n'est pas en se montrant farceuse pendant la première partie du drame, hargneuse et grimaçante pendant la seconde que ce résultat s'obtient. C'est ce qui fait que si l'artiste reste curieuse par elle-même, sa Carmen ne l'est pas autant.

27 SEPTEMBRE.—Reprise du *Rêve*, drame lyrique en quatre actes et huit tableaux, d'après le roman de M. Emile Zola, paroles de Louis Gallet, musique de M. Alfred Bruneau [1]. — L'œuvre sensation-

1. DISTRIBUTION. — Félicien, M. *L. Beyle*. — Jean d'Hautecœur, M. *Bouvet*. — Hubert, M. *Vieuille*. — Angélique, Mlle *Guiraudon*. — Hubertine, Mme *Deschamps-Jehin*. — Deux enfants de chœur, Mlles *Argens* et *Sonelly*.

TABLEAUX

Acte Ier. — 1er tableau : La boutique des brodeurs. — 2e tableau : Le Clos-Marie.

Acte II. — 3e tableau : La procession. — 4e tableau : La chapelle des Hautecœur.

Acte III. — 5e tableau : La Chambre d'Angélique.

Acte IV. — 6e tableau ; L'oratoire. — 7e tableau : Le miracle. — 8e tableau : Le mariage.

On voit que le huitième tableau du drame lyrique de M. Alfred Bruneau,

[illegible] du père [illegible] de M. [illegible] partition de Bruneau.

[illegible] OCTOBRE. — C'est la dernière journée des [illegible] en l'honneur des congrès [illegible] des chemins de

[illegible] salle Favart. [illegible] « Miracle », qui formait jadis le septième et dernier tableau, est suivi [illegible] de « La mort d'Angélique ».

fer données à Versailles par le Ministre des Travaux publics, M. Pierre Baudin, au nom du Gouvernement. Une représentation théâtrale a été organisée dans le théâtre du château par le directeur de l'Opéra-Comique, qui comprend *Une Aventure de la Guimard* de MM. André Messager et Henri Cain et le premier acte du *Roi l'a dit*.

3 SEPTEMBRE. — Mlle Delna, que des raisons de santé avaient, pendant quelques semaines, éloignée du théâtre, fait une triomphale rentrée dans l'*Orphée* de Gluck. Mlle Mastio tient avec charme la partie d'Eurydice.

11 OCTOBRE. — Matinée extraordinaire au bénéfice de M. Louis Derenbourg, ancien directeur de théâtre[1].

14 OCTOBRE. — Dans le *Caïd*, qu'on donnait en matinée, avec *Hansel et Gretel*, le rôle de Michel, le fameux tambour-major, servait d'excellent début à M. Marcel Boudouresque, le fils de l'ancienne basse de l'Opéra. Mme Lise Landouzy se montrait une exquise Virginie, pleine de malice et d'entrain.

27 OCTOBRE. — Matinée extraordinaire : représentation de retraite, après cinquante-deux ans de services, au bénéfice de M. Félix Lagrange, an-

---

1. — Avec *Bastien et Bastienne*, et les Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordes, le programme comprenait les 3e, 4e et 5e acte d'*Othello*, de M. Jean Aicard, interprété par MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Mmes Lara, Wanda de Boncza ; le second acte de la *Princesse de Bagdad*, d'Alexandre Dumas fils, avec Mme Jane Hading, MM. Henri Mayer, Paul Plan, Philippe Garnier, et le second acte du *Barbier de Séville*, chanté par MM. Fugère, Clément, Delvoye, Jacquin, Mme Bréjean-Silver.

cien artiste du Vaudeville, du Gymnase et du théâtre Michel de Saint-Petersbourg [1].

6 NOVEMBRE.— Autre matinée extraordinaire donnée, cette fois, au bénéfice de la Caisse de l'Association des artistes dramatiques [2].

8 NOVEMBRE. — On donne aux abonnés *Une Aventure de la Guimard*, dont la représentation vient d'être offerte aux spectateurs de la matinée au bénéfice des artistes dramatiques [3]. — Dans

---

1. — Le programme comprenait le second acte de la *Robe rouge*, de M. Brieux, avec Mme Réjane, MM. Grand, Numès, Numa, etc., le second acte des *Demi-Vierges*, de M. Marcel Prévost, avec Mmes Jane Hading, Carlix, Lavergne, Demay, MM. H. Mayer, Abel Deval, Hirch, Tréville, Paul Plan ; le second acte de *Monsieur le Directeur*, de MM. Alexandre Bisson et Michel Carré, avec Mme Raphaële Sisos, MM. Noblet, Galipaux, etc., et un grand intermède où parurent Mmes Sarah-Bernhardt, Bartet, Barretta, Héglon, Landouzy, Simon-Girard, Yvonne Kerlord, Magdeleine Godard ; MM. Mounet-Sully, Paul-Mounet, Coquelin aîné, Coquelin cadet, Worms, Renaud, Lucien Fugère, Clément. A noter l'effet du *Compliment*, finement écrit par M. Paul Ferrier et dit par le bénéficiaire.

2. — Au programme, *Le Roi l'a dit*, opéra-comique en deux actes, de Gondinet et M. Philippe Gille, musique de Léo Delibes, avec ses ordinaires interprètes du théâtre ; *Le Plaisir de rompre*, comédie en un acte de M. Jules Renard, jouée par Mlle Jeanne Granier et M. Henry Mayer ; *Les Deux Aveugles*, opérette en un acte de Jules Moinaux, musique de Jacques Offenbach, jouée par MM. Coquelin cadet (Giraffier) et Gourdon (Patachon) ; première représentation d'*Une Aventure de La Guimard*, ballet en un acte, de M. Henri Cain, musique de M. A. Messager, chorégraphie de Mme Mariquita, décor de M. L. Jusseaume, costumes de M. Ch. Bianchini. La Guimard, Mlle Chasles ; l'amoureux, Mlle G. Dugué ; le sergent recruteur, M. Troy ; le lieutenant de police, M. Mesmaecker ; le vieil abonné, M. Delahaye ; le sergent du guet, M. Eloi ; l'amoureuse, Mlle Edéa Santori ; quatre petits rats, Mlles Rat, André, Robin, Luparia ; quatre petits clercs, Mlles Wuillaume Ire, Martinez, Lefresne, Otyllea ; le patron de la guinguette, M. Price père. — Ajoutons que M. Coquelin aîné était venu dire la *Messe de l'Ane*, de Paul Delair. — On a fait une recette superbe, et placé plus de trois mille billets de la loterie des Artistes.

3. — M. Albert Carré a rendu compte des travaux et résultats de l'année à l'assemblée annuelle des commanditaires de l'Opéra-Comique. L'exercice 1899-1900, clos statutairement le 31 août, a laissé un bénéfice de 126.129 fr. 05. Le directeur de l'Opéra-Comique a ajouté, à titre d'in-

une guinguette, au coin du Pont-Neuf, deux amoureux s'embrassant et s'amusant sont séparés par un sergent recruteur qui, en échange d'un peu d'or que désire la fillette, obtient l'engagement du garçon. Ils pleurent et se désolent lorsque paraissent la Guimard et ses camarades de l'Opéra. Pour sauver l'amoureux, le jeter encore dans les bras de son amoureuse, l' « étoile » entreprend de séduire le sergent. Elle danse devant lui et lui arrache le papier qui sert d'engagement. Le soldat se fâche et menace d'arrêter la Guimard quand le fermier général, venu lui aussi s'encanailler à la guinguette, reconnaît l'amie du prince de Soubise et met fin à la querelle en même temps qu'à la pièce. La partition a autant d'entrain, de verve, de vivacité que de grâce, de délicatesse et de légèreté. Sans s'attarder jamais, pimpante et joyeuse, elle va droit son chemin, cela avec une aisance, une liberté d'allures extrêmes. Cette petite œuvre, improvisée par deux hommes d'esprit, pour le plaisir d'illustres hôtes déjà partis, est délicieusement montée et exquisement interprétée. Dans le rôle de la Guimard, Mlle Chasles témoignait d'une originalité, d'un charme achevés, d'un sentiment de la musique tout à fait exceptionnel, d'une étonnante maîtrise. Et nous n'avions que des compliments à adresser à Mlles Santori et Dugué, à

---

dication que les mois de septembre et octobre avaient produit un bénéfice de 111,476 fr. 20. Cette somme ne figurera cependant qu'au bilan de l'exercice 1900-1901. Les comptes de l'exercice 1899-1900, ont été approuvés à l'unanimité avec félicitations au gérant.

La claque avait été supprimée pendant la durée de l'Exposition. M. Albert Carré a décidé, après expérience faite, qu'elle serait définitivement supprimée à l'Opéra-Comique.

M. Troy, à Mme Mariquita, qui avait « réglé » ce ballet de façon ravissante, et à l'orchestre que M. Messager dirigeait avec son autorité ordinaire.

13 NOVEMBRE. — M. Victor Maurel fait une brillante rentrée dans son intéressante création de Mathis du *Juif polonais* de M. Camille Erlanger.

16 NOVEMBRE. — Reprise de la *Basoche*, opéra-comique en trois actes de M. Albert Carré, musique de M. André Messager [1]. — On sait comment, au temps où il était encore directeur du théâtre du Vaudeville, M. Albert Carré se sentit brûler du noble désir d'être poète dramatique, et composa pour son ami André Messager un *imbroglio* à sextuple combinaison qui le classa du premier coup parmi les meilleurs auteurs du genre opéra comique... ou opérette. Car la *Basoche* est, après tout, une opérette, mais une opérette artistique, dont le livret amusant au possible, est conduit avec une habileté merveilleuse et dont la musique est vraiment des plus agréables à entendre. Sur le très ingénieux poème de M. Albert Carré. M. André Messager écrivit une spirituelle et charmante partition. Encore qu'elle soit d'une facture soignée et ferme, que parfois même elle laisse entendre une prétention à la science et que Wagner lui-même y

---

1. DISTRIBUTION. — Le duc de Longueville, M. *Fugère*. — Clément Marot, M. *Jean Périer*. — Léveillé, M. *Carbonne*. — Guillot, M. *Grivot*. — Le roi Louis XII, M. *Jacquin*. — Roland, M. *Rothier*. — Le chancelier, M. *Huberdeau*. — L'écuyer du roi, M. *Allard*. — Le grand prévôt, M. *Delahaye*. — Le veilleur de nuit, M. *Imbert*. — Un officier, M. *Eloi*. — Colette, Mlle *Marthe Rioton*. — Marie d'Angleterre, Mlle *Baux*. — Jeunes filles, Mlles *Argens* et *Sonelly*. — Jacquet, *Le petit Georges*.

Le rôle de la reine Marie d'Angleterre sera repris, quelques jours après, par Mlle Catherine Mastio.

soit mis à contribution, la véritable idée du compositeur paraît n'être que de plaire. Il y a pleinement réussi. Tous ces morceaux, légers, aimables, élégants ou tendres, ont redonné au public un plaisir infini, qui s'est manifesté par des applaudissements sans fin. Constatons, d'ailleurs, qu'en ses plus accueillantes avances, la musique de M. Messager se garde du commun et du mauvais genre. C'est une personne facile, mais qui se tient de si bon air qu'elle ne paraît pas banale, encore qu'elle soit accessible à tous. L'orchestre y dit les choses les plus gentilles en une langue parfaite. La forme de tous ces papillotages charmeurs est irréprochable. Les romances de Clément Marot et la chanson empruntée à son œuvre : « Je suis aimé de la plus belle », les couplets bouffes du duc de Longueville, les duos amoureux, le chœur des petites femmes à la fontaine, le passe-pied vieux genre qui sert d'entr'acte, le terzetto du souper, le madrigal, la valse obligée, ont été accueillis comme ils méritaient de l'être. On y trouve cette coquetterie fine, cette douceur émue ou cette verve bouffonne qui font de la *Basoche* un si plaisant et si gracieux badinage. Succès de pièce, de musique et d'interprétation. Artiste de premier ordre, comme toujours, sous les traits ahuris du duc de Longueville, M. Fugère a été le héros de la soirée. Sans nous permettre d'oublier M. Soulacroix, et en dépit d'une voix médiocre, M. Périer, si intelligent comédien, a fait, en Clément Marot, une très heureuse rentrée à la salle Favart. Sous les habits de la paysanne, de la servante d'auberge et de la

reine d'un jour, Mlle Rioton est absolument charmante. Mlle Baux, qui fut, au Conservatoire, une très fine Manon, mérite le crédit qu'on ouvre d'ordinaire à toute débutante. Et dans les rôles de second plan, MM. Carbonne, Grivot et Rothier ont droit aux meilleurs éloges. Est-il enfin besoin d'ajouter que M. Messager a conduit l'orchestre *con amore?*

17 DÉCEMBRE. — *Louise*, de M. Gustave Charpentier, inaugure la série des représentions populaires que l'Opéra-Comique est tenu de donner chaque année.

23 DÉCEMBRE. — La *Vie de Bohème* est accompagnée des *Amoureux de Catherine*, où Mlle Baux prend possession du rôle de Catherine [1].

31 DÉCEMBRE. — C'est avec le *Juif polonais* pour la dernière représentation de M. Maurel, que l'Opéra-Comique clôturait l'année 1900 [2], résumée dans le tableau suivant :

---

1. — Suivant une charmante coutume encore plus patriarcale [illegible] directoriale, M. Albert Carré offrait aux enfants du personnel [illegible] l'Opéra-Comique leur fête de Noël. Cette gracieuse cérémonie [illegible] avait lieu au « petit théâtre », situé tout là-haut au sommet du [illegible] ment, mais dont l'installation et les dimensions se prêtent admirable[illegible] ment à ces réunions. Deux arbres, deux sapins d'Alsace, surchargés [illegible] jouets, étaient installés sur la scène au centre d'une rangée de [illegible] disposées *ad hoc* sur lesquelles on avait rangé de nombreux [illegible] Dans la salle, 45 bambins joyeux pépiaient au milieu de leurs parents [illegible] ouvraient des yeux remplis de convoitise. Et, sous la présidence [illegible] M. Albert Carré, assisté de MM. Albert Vizentini, André M[illegible] G. Ricou, etc., Mlles Rioton, Mastio, Garden, etc., aux accords [illegible] piano prêchant d'exemple la bonne harmonie, s'évertuèrent à di[illegible] vêtements et jouets à tous les bambins défilant devant eux.

M.
petit Pendant l'année 1900, le théâtre national de l'Opéra-Com[illegible]
Le rô 49 représentation dont 57 matinées. Les recettes consti[illegible]
après, p 403,947 fr. 25. Il s'en faut de beaucoup que ce chiffre [illegible]
précédemment.

ôt dit ?
l'Odéon.
e du mi-
dont l'in-
Théâtre
ponts et
boulevard
hantement
rive gauche
Fourcham-
représenta-
M. Alexandre
dont le grand
r.
n joue
t, la des

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)

En l'année 1900, il arrivera — qui l'eût dit ? — que l'Odéon ne sera pas toujours... à l'Odéon. Cédant respectueusement la place — ordre du ministère — au premier Théâtre Français, dont l'incendie avait dévoré la salle, le second Théâtre Français se verra contraint de passer les ponts et d'émigrer au Gymnase. C'est donc au boulevard Bonne-Nouvelle que nous verrons l'*Enchantement* de M. Henry Bataille ; mais c'est sur la rive gauche que nous assisterons à la reprise des *Fourchambault* d'Emile Augier, et à la première représentation de *Château Historique*, de MM. Alexandre Bisson et Julien Berr de Turique, dont le grand succès se perpétuera en l'année 1901.

Notons, pendant que, le soir, on joue *France... d'abord*, de M. Henri de Bornier [1], la vogue des

---

1. — *France... d'abord,* où Mlle Jane Rabuteau, retour de Russie, débutait en reprenant le joli rôle d'Aliénor, sera accompagné, le 23 janvier, de *Colin-Maillard*, comédie en un acte, de M. Jean Destrem, jouée par M. *Coste* (Mallet), M. *Valmont* (Gerblin), Mme *Chassaing*, (Mme du Taillis), Mlle *Dalti* (Mme Letord), Mlle *De Villers* (Justine).

samedis (cinq heures) consacrés aux *Cent Nouvelles nouvelles* de Louis XI, et à l'*Art d'aimer*, dont la causerie est faite par M. Léo Claretie [1].

11 JANVIER. — On reprend, à la matinée du jeudi, les *Erinnyes*, de Leconte de Lisle, avec la musique de M. Massenet, exécutée sous la direction de M. Hillemacher [2]. — Mlle Tessandier est une terrifiante Klytaimnestra. Mme Segond-Weber a lancé avec une énergie superbe et conduit avec un art très sûr la prédiction de Kassandra. M. Dorival a eu de beaux cris de douleur, de vengeance et de terreur dans Orestès. Mlle de Fehl s'est montrée gracieuse et touchante dans Electra.

15 JANVIER. — A propos du 278e anniversaire de la naissance de Molière, on donnait l'*Illustre théâtre*, à propos de M. Emmanuel des Essarts, en vers un peu et volontairement archaïques, d'inspiration noble et émue, fort bien joué, en particulier par M. Coste et par Mlle Sinty. Cet acte accompagnait, avec le *Malade imaginaire* et la

---

1. — 1° *Le Cantique des cantiques* : Mlle Rabuteau, M. Laumonier.
2° *Le Remède d'amour* (Aristenèto) : MM. Siblot et Daumerie.
3° *Horace et Lydie* : Mlle Rabuteau, M. Dauvillier.
4° Sonnet de *Pétrarque* : Mme S.-Weber.
5° *Orphée* (Sénécé) : M. Frère.
6° *a) Plaisir d'amour* (Martini). — *b) C'est mon ami* (Marie-Antoinette), chantés par Mlle Laparcerie.
7° *Le Requiem d'amour* (Murger) : M. Rameau.
8° *Mireille* : Mlle Marthe Régnier.
9° Chansons populaires espagnoles, paroles traduites par M. Benédict, adaptation musicale de M. Guiraud, chantées par Mlle Laparcerie.

2. DISTRIBUTION. — Agamemnon, M. *Albert Lambert*. — Orestès, M. *Dorival*. — Talthybios, M. *Duparc*. — Eurybatès, M. *H. Perrin*. — Le veilleur, M. *Daumerie*. — Klytaimnestra, Mlle *Tessandier*. — Kassandra, Mme *S.-Weber*. — Electra, Mlle *de Fehl*. — Kallirhoé, Mlle *Franquet*. — Ismène, Mlle *J. Béryl*.

Cérémonie, que menait avec entrain M. A. Lambert, l'acteur si méritant et si bien épris d'art classique, une bonne représentation de l'*Ecole des Femmes*. Le rôle d'Agnès servait de début à Mlle Régnier, prix du Conservatoire. Elle y a très bien réussi, charmante de grâce ingénue.

30 JANVIER. — Première représentation (à ce théâtre) des *Fourchambault*, comédie en cinq actes, en prose, d'Emile Augier [1]. — Comment le Théâtre-Français (le premier) s'est-il si facilement laissé prendre cette pièce des *Fourchambault*, l'une des plus remarquables qui soient sorties de la plume de l'auteur des *Effrontés* ? N'est-ce pas là une œuvre solide et faite pour durer, car elle a deux qualités suprêmes : l'émotion, honnête et puissante, et la force unie à la tendresse. On y rit d'un excellent rire ; on y pleure de douces larmes. Depuis le *Philosophe sans le savoir*, a-t-on pu dire, nous n'avions rien entendu d'aussi franchement gai, d'aussi sincèrement touchant. Il y a, en effet, du Molière et du Sedaine dans Augier, qui, par la vigueur même de son bon sens — ce bon sens qu'aujourd'hui il est de mode de railler ! — arrive à quelque chose de plus que le talent... Sans doute, il est permis de faire des réserves sur les théories de l'auteur transportées dans la pratique

1. DISTRIBUTION. — Bernard, M. *Chelles*. — Fourchambault, M. *Cornaglia*. — Léopold, M. *Coste*. — Baron Rastiboulois, M. *Siblot*. — Mme Fourchambault, Mme *Marie Magnier*. — Mme Bernard, Mlle *Grumbach*. — Marie Letellier, Mlle *Cécile Sorel*. — Blanche, Mlle *Marthe Régnier*.

Le 9 mars, les *Fourchambault* seront accompagnés par une comédie en un acte de M. Théodore Henry, *Les Violettes*, jouée par Mmes J. Fromant, Béryl, de Villers, MM. Darras, Céalis, Caillard, Berthier.

de la vie, et l'on peut ne pas être du parti des maîtresses de piano et des institutrices trompées, contre le père qui empêche son fils de se marier à l'une de ces demoiselles, toujours fort respectables au théâtre, mais assez peu respectées, hélas ! dans la réalité. Mais nos louanges s'adressent à l'écrivain dont le génie comique ressuscita sur notre première scène les meilleures traditions du genre. Augier avait une large manière de comprendre son noble métier. Seul, ou à peu près seul, il s'élevait jusqu'à la comédie de mœurs, la plus difficile de toutes, la moins rémunératrice à coup sûr. Si l'auteur des *Fourchambault* avait eu l'esprit aigri, il ne lui eût pas été malaisé d'envenimer son sujet et de le tourner à la déclamation contre les abus de la société, telle qu'on la voit constituée. Quelle belle occasion !... Quel beau thème à conférences ! Deux enfants en présence : un reconnu par la loi, l'autre renié par elle. Comme il était facile de donner la préférence au bâtard, de l'orner de toutes les grâces et de toutes les vertus, en regard du misérable coquin d'enfant légitime, voué d'ordinaire par les dramaturges de ce temps-ci aux vices les plus affreux ! Le parallèle n'était-il pas indiqué d'avance ? Mais l'auteur n'était pas de ceux qui eussent consenti à acheter un succès au prix d'une mauvaise action, et certes, il jouissait d'une assez grande autorité sur le public pour avoir le droit de lui imposer autre chose que la vieille routine révolutionnaire des gens sans idée et sans originalité. Bernard, le fils naturel de M. Fourchambault, montre un beau caractère, formé à

l'école du malheur ; mais Léopold, le fils légitime, a des qualités, lui aussi. Il est brave et ne recule pas devant la pointe d'une épée, il ne se trompe pas sur les mobiles du juste et de l'injuste. Bref, s'il est moins philosophe que son aîné, il deviendra presque aussi sympathique. Got, à l'origine de la pièce, jouait le rôle de Bernard avec une sobriété, un naturel, une aisance de ton et d'attitudes difficiles à égaler. C'était le marin, tel que le connaissent ceux qui ont habité les côtes de Bretagne ou du sud-ouest ; aucune hâblerie, une volonté de fer, une foi absolue dans la parole donnée, une droiture à toute épreuve, un tempérament fait de rudesse et de sensibilité. Il ne fut jamais plus poignant et plus vrai... Coquelin ne se montra pas moins remarquable que son doyen ; donnant à son personnage, tout en nuances, une place de premier ordre, il partagea le grand succès de Got, à la fameuse scène du dernier acte : « Efface ! » qu'il jouait avec une variété d'accent et une chaleur absolument dramatiques. MM. Chelles et Coste ne sont pas indignes — quel plus bel éloge pourrions-nous leur adresser ? — de leurs illustres prédécesseurs. Mme Marie Magnier a librement poussé au comique le rôle de Mme Fourchambault, dont elle atténue ainsi le côté odieux : elle y a produit de la sorte infiniment d'effet. Mlle Grumbach a donné à celui de Mme Bernard (créé par Agar), la dignité qu'il fallait. Mlle Régnier a montré de la grâce et du tact sous les traits de Blanche. Et nous avons gardé « pour la bonne bouche », comme on dit, Mlle Sorel à qui il n'a manqué qu'un peu plus

la force à l'une de ses grandes scènes, pour être une Marie Lotellier absolument parfaite — remarquable en tout cas par les qualités de simplicité et de sincérité qui font les vraies comédiennes.

[illegible] FÉVRIER. — Samedi littéraire et dramatique : *Les Princesses de Légende*, de M. Jean Lorrain[1] Causerie de M. Achille Ségard.

[illegible] FÉVRIER. — Première représentation de *Par-devant Notaire*, comédie en un acte, en vers, de M. Fernand Beissier, interprétée par Mme Marianne Chassaing et par M. Dauvillier.

24 FÉVRIER. — Samedi, cinq heures, grand succès pour les *Chansons de Victor Hugo*[2]. Causerie de M. Henry Fouquier.

17 MARS. — Samedi, cinq heures : *La Galanterie française*[3] ; causerie de M. Léo Claretie.

---

1. — Voici quel en était le programme :

I. *Le Pays des Fées.* — 1° Au Pays des Fées, Mlle Cora Laparcerie ; 2° Viviane, Mlle Mitzi-Dalti ; 3° Mélusine, Mlle Laparcerie ; 4° Céphaine, Mlle de Fehl ; 5° Oriane, Mlle Sorel, musique de M. Pierre Bréville ; 6° Soirs de jadis, mélodies de Gabriel Pierné, chantées par Mlle Laparcerie.

II. *Les Héroïnes* — 1° Les Héroïnes, Mlle de Fehl ; 2° Enilde, Mlle Mitzi-Dalti ; 4° Mélusine, Mlle Laparcerie ; 5° Iseult, Mlle de Fehl, musique de M. Xavier Leroux ; 6° La Princesse Androvère, musique de M. E. Missa, dite par Mme S. Weber.

2. — Voici quel en était le programme :

1° *Rêverie* (Saint-Saëns). — Sérénade de *Marie Tudor* (Gounod), interprétées par Mlle Marthe Régnier ; 2° *Si vous n'avez rien à me dire* (Mme de Rothschild) : Mlle de Villers ; 3° *L'Aurore* (Ch. Widor) : Mlle Franquet ; 4° *Vous rappelez-vous ?* (P. Henrion) ; *Gastibelza* (H. Monpou) ; *A toi !* (Ch. Widor) : M. Coste ; 5° *Choses du soir* (Ch. Grelinger) : Mme Segond-Weber ; 6° *Un peu de musique*, *Puisque j'ai mis ma lèvre*, adaptation musicale de Francis Thomé : violon, Mlle Laval ; violoncelle, M. Hekking ; l'auteur au piano ; 7° *Dans les ruines d'une abbaye* (Gabriel Fauré) ; *Si mes vers avaient des ailes* (Reynaldo Hahn) ; *L'Attente* (Saint-Saëns) : Mlle Cora Laparcerie ; au piano, M. Gallois ; 8° Hymne, *Ceux qui pieusement...* (Hérold), dit par Mme Segond-Weber.

3. — *Stances à la Marquise* (Corneille) : M. Daumerie. — *Voici les*

15 MARS. — En matinée du jeudi on donne la *Claudie* de George Sand, avec la musique de MM. P. et L. Hillemacher [1]. Conférence de M. Henry Fouquier. M. Albert Lambert a composé le personnage du père Rémy avec son habileté et sa sûreté habituelles. M. Marquet est trop fin et trop élégant pour Sylvain. Ce serait aussi le défaut de Mlle Mitzy-Dalti dans la Grand'Rose, qu'elle joue, du reste, avec intelligence. Il n'y a qu'à louer également Mlle Rabuteau, une Claudie pleine de naturel et d'émotion, et aussi M. Coste, excellent en beau de village, finaud et sournois, un vrai paysan nullement idéalisé, alors que tous les autres personnages le sont quelque peu. — Ajoutons que la partition de MM. Hillemacher est d'une très jolie couleur.

Pendant que la Comédie-Française s'installe officiellement à l'Odéon, l'Odéon se transporte au Gymnase, dont la direction a été justement indemnisée, et y donne, le 26 mars, son premier spectacle, composé de la *Tontine*, comédie en un acte de Lesage, d'un à-propos en vers de M. Lefebvre-Henri, *Au Public*, dit par Mme Segond-Weber, et

---

lieux charmants (Boileau) : Mlle Laparcerie, — *Il pleut, bergère...* (Fabre d'Eglantine) : Mlle Régnier. — *Conseils à une parisienne* (Musset) : M. Marquet. — *Femme sensible* (musique de Méhul) : M. Coste. — *M. et Mme Denis* : M. Coste et Mlle Régnier — *Légende languedocienne* : Mme Weber. — *Le Jeu de l'amour et du hasard* (Marivaux) : acte 2, scène XIII ; acte 3, scène XIII, Mlle Sorel, M. Amaury.

1. DISTRIBUTION. — Père Rémy, M. *Albert Lambert*. — Sylvain, M. *Marquet*. — Fauveau, M. *Cornaglia*. — Denis Ronciat, M. *Coste*. — Le cornemuseux, M. *Kinnel*. — Mère Fauveau, Mlle *Grumbach*. — Claudie, Mlle *Jane Rabuteau*. — La Grand'Rose, Mlle *Mitzy-Dalti*.

Orchestre de 60 exécutants, sous la direction de M. Hillemacher.

de *Claudie*, drame en trois actes en prose de George Sand, musique de MM. P. et L. Hillemacher[1].

7 AVRIL.— Première représentation du *Chaperon rouge*, conte en trois actes, en vers, de M. Lefebvre-Henri, musique de M. Francis Thomé[2]— Vous connaissez le joli conte de Perrault... M. Lefebvre-Henri en a fait en vue de l'Odéon — l'Odéon assez étroitement installé au Gymnase — une histoire égrillarde, qu'ont fort applaudie ses amis. M. Lefebvre-Henri nous paraît en avoir beaucoup : c'est tant mieux pour lui... Donc, le Petit Chaperon rouge a rencontré « le loup ». Le loup est un beau capitaine de dragons qui a respecté la douce fillette, et s'en est allé souper chez Mère-Grand, à qui il raconte son aventure. Mère-Grand le raille... Alors le capitaine se le tient pour dit, et quand le Petit Chaperon rouge croit tomber entre les bras de Mère-Grand, c'est dans les siens qu'elle tombe,

1. — La *Tontine* est jouée par MM. *Darras*, *Valmont*, *Duparc*, *Frère*, *Berthier*, *Kinnel*, et Mmes *Sinty* et *Madeleine Gauthier*.

Dans la première semaine de son installation au Gymnase, l'Odéon aura réalisé un véritable tour de force en donnant, malgré l'exiguïté du cadre et les difficultés d'installation des décors, quatre pièces : les *Fourchambault*, le *Barbier de Séville*, *Claudie* et *l'Arlésienne* avec l'orchestre de M. Colonne, sans parler du samedi littéraire et dramatique de cinq heures, les *Chansons de Victor Hugo*, où M. Francis Thomé conduit lui-même ses interprétations musicales des œuvres du poète. Mme Weber dans l'*Hymne aux combattants de juillet* ; Mlle Cora Laparcerie avec sa belle voix chaude dans ses chansons et ses récitations lyriques ; Mlle Régnier et M. Coste y obtiennent un vif succès. La causerie est faite par M. Henry Fouquier qui tient son auditoire sous le charme de sa parole brillante et délicate.

2. DISTRIBUTION. — Jean Lelong, M. *Dauvillier*. — Marasquin, M. *Taldy*. — Mère-grand, Mlle *Laparcerie*. — Le Chaperon rouge, Mlle *Marthe Régnier*.

Le *Chaperon rouge* est accompagné des *Folies amoureuses*.

la pauvresse. Puis lorsque sonne le boute-selle, le capitaine remonte à cheval, sans plus se soucier de l'inconsolée. Telle est l'histoire que défendent tant bien que mal — plutôt mal que bien — les vers de M. Lefebvre-Henri, et que nous ont jouée, non sans talent, Mlle Cora Laparcerie, très curieuse en Mère-Grand ; Mlle Régnier, gentille à croquer — c'est le cas de le dire — dans le Petit Chaperon rouge et M. Dauvillier, bon soudard. La musique de M. Francis Thomé est tout à fait charmante.

10 AVRIL. — Reprise de *Ma Bru !*, comédie en trois actes de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud[1]. — Dans le personnage classique de la belle-mère, très remarquablement créé sur la rive gauche par Mlle Tessandier, Mme Magnier met ce feu, cet entrain, cette belle humeur qui en font une de nos meilleures « brûleuses de planches ». Et c'est, ici, un mérite nécessaire pour ce personnage orageux ! Mlle Sorel, remplaçant Mlle Yahne, a eu le bon esprit de ne pas vouloir, un seul instant, l'imiter. Elle a été elle-même et elle a bien fait. Dans son rôle de jeune mariée, plus complexe qu'on ne pourrait le croire, elle a montré les qualités de composition qui lui sont devenues ordinaires, et a obtenu un très mérité succès.

---

1. DISTRIBUTION. — Leverdier père, M. A. *Lambert*. — Paul Leverdier, M. *Marquet*. — Malescot, M. *Céalis*. — Honoré Tessart, M. *Coste*. — F. Laruelle, M. *Darras*. — G. Laruelle, M. *Berthier*. — Un monsieur, M. *Kinnel*. — Madame Leverdier, Mme *Marie Magnier*. — Marthe, Mlle *C. Sorel*. — Comtesse Lodoïska, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Marie, Mlle *J. Béryl*.

La pièce est accompagnée, d'abord du *Chaperon rouge*, puis de la *Visite*, comédie en un acte de M. Daniel Riche, interprétée par MM. *Dauvillier*, *Laumonier* et Mme *Marianne Chassaing*.

19 AVRIL. — On donne en matinée, à prix réduits, le *Lion amoureux* de Ponsard [1]; la conférence est faite par M. Léo Claretie. — « Semblable à l'Eson de la fable — écrivait M. Gustave Larroumet — Amaury restait seul de l'ancienne distribution odéonienne de 1886, aussi élégant, aussi léger, aussi gentilhomme que jamais. Albert Lambert succédait dans le comte d'Ars à Cornaglia. C'est lui, sans doute, qui a monté la pièce et guidé ses jeunes camarades. Il a tenu son propre rôle avec son habituelle solidité. Je ne le rends pas responsable du reste de la distribution, qui m'a semblé faite à contre-sens. Humbert avait été joué par Paul Mounet, c'est-à-dire en vrai lion. Marquet, qui lui succédait, n'est rien moins qu'un grand fauve. Il a de l'élégance et de la chaleur, mais il fallait ici une force, voire une rudesse, qui lui manquent. Humbert est un baryton et Marquet un ténor. Même erreur avec Mlle Laparcerie, qui représentait la marquise de Maupas, c'est-à-dire la finesse aristocratique de l'ancienne société. Or, l'actrice est plutôt énergique, avec son étrange beauté brune. Heureusement, son intelligence et sa souplesse lui ont permis de mener avec un art très sûr sa grande scène d'amour au troisième acte,

---

1. DISTRIBUTION. — Comte d'Ars, Mr *Albert Lambert*. — Humbert, M. *Marquet*. — De Vaugris, M. *Amaury*. — Epictète, M. *Darras*. — Aristide, M. *Coste*. — Général Hoche, M. *Dorival*. — Barras, M. *Valmont*. — Bonaparte, M. *Caillard*. — Premier soldat, M. *Duparc*. — Mikel, M. *Taldy*. — M. Guillaume, M. *Berthier*. — Un muscadin, M. *Frère*. — Deuxième soldat, M. *Ch. Germain*. — Marquise de Maupas, Mlle *Laparcerie*. — Mme Tallien, Mlle *O. de Fehl*. — Cérès, Mlle *Sinty*. — Une jeune femme, Mlle *Franquet*. — Margait, Mlle *Muraour*. — Yvonne, Mlle *Roll*. — Femme de chambre, Mlle *Anna*.

avec Humbert. Nous lui avons dû là un quart d'heure vraiment exquis. Le reste de l'interprétation était ou insuffisant, ou erroné. Mlle de Felh est majestueuse, mais froide, en Mme Tallien, la séduisante « thermidorienne ». Mlle Sinty obtiendrait plus d'effet, dans Cérès, en se donnant moins de mal. Dorival, en général Hoche, semblait gêné par un rôle trop étroit. Je l'aurais plutôt vu dans Humbert. Le Bonaparte était écrasé sous le poids d'un tel nom et le Barras bien empêtré pour l'élégant « pourri » qu'il devait figurer. Frère a manqué de légèreté et de fantaisie dans le muscadin. Il est juste de faire une exception pour Coste, amusant et vif dans le jacobin Aristide, et pour Darras, toujours sûr et solide comique, dans Epictète. La mise en scène est piteuse. Elle nous a montré un choix de muscadins, d'officiers et d'élégantes qui, par les dégaines et les costumes tournaient la figuration au déguisement carnavalesque. Mais telle est la solidité de la pièce que, malgré l'interprétation et la mise en scène, elle s'est parfaitement tenue. » Le *Lion amoureux* était redonné avec succès le jeudi suivant.

10 MAI. — Première représentation de l'*Enchantement*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henry Bataille [1]. — Nous avions vu la ré-

1. DISTRIBUTION. — Georges Dessandes, M. *Tarride*. — Pierre Boissieux, M. *Rameau*. — Victor de Chelles, M. *Daurillier*. — Joseph, M. *Taldy*. — Bardou, M. *Berteaux*. — Docteur Bargnier, M. *Kinnel*. — Un jardinier, M. *Berger*. — Isabelle Dessandes, Mme *Jane Hading*. — Jeannine, Mlle *Marthe Régnier*. — Odette Heimans, Mlle *Emma Bonnet*. — Fraulein, Mlle *J. Fromant*. — Georgette, Mlle *de Villers*. — Mme de Boissieux, Mlle *Muraour*. — Rosalie, Mlle *J. Roll*. — Marthe, *Petite Muller*.

pétition générale, où les amis — n'était-ce point leur strict devoir ? — donnèrent comme un seul homme... Nous revînmes le lendemain, tenant à être là — tel l'Anglais pour le dompteur — quand le pauvre auteur serait dévoré par le public féroce. Eh bien ! l'auteur n'a pas été mangé du tout, ce premier soir du moins, pas même entamé... Et sans qu'on puisse dire qu'elle ait passé comme une lettre à la poste, la pièce n'a point déplu autant que le prédisaient les bonnes âmes. Il se pourrait même qu'ayant eu déjà le succès d'estime, elle obtînt — bon pour la recette, ça ! — un succès de curiosité. Nul, plus que nous, n'en se-

---

Avec l'*Enchantement*, on donnait, quelques jours après, *Une Audience*, comédie en un acte de M. Paul Dugas, interprétée par MM. *Coste*, *Duparc*, *Berthier*, *Frère*, *Chevillot*, *Ch. Germain*, *Berteaux*, *Kinnel*, *Berger* et Mlle *Maud Amy*.

M. Ginisty avait réuni, dans un déjeuner amical, tous les artistes de son théâtre, auxquels il avait prié de se joindre MM. Roujon, Henry Fouquier, Lintilhac, Hennique et Léo Claretie. Ces aimables agapes avaient pour but d'exprimer à Mme Segond-Weber, qui va entrer prochainement à la Comédie-Française, toutes les sympathies qui vont à la femme, tous les regrets que laisse l'éminente artiste. Aussi, au dessert, M. Ginisty, après avoir dit que s'il avait choisi Foyot pour ce déjeuner, c'était afin de se rapprocher de l'Odéon, leur chère Maison à tous, a bu à Mme Segond-Weber. Il a rappelé la belle place qu'elle avait su se créer par son grand talent et lui a affirmé qu'elle était l'objet sincère de deux sentiments : le chagrin causé par son départ et la joie pour les espoirs artistiques qu'elle donnait à tous. Puis il a remercié avec effusion son ex-pensionnaire de ce qu'elle avait apporté de gloire à l'Odéon. Après quoi, le directeur des Beaux-Arts, M. Roujon, dans une exquise et spirituelle allocution, a félicité à son tour « l'artiste que l'on admire et la grande amie ». Il lui a dit que ses triomphes de l'Odéon faisaient présager ses triomphes à la Comédie-Française, et il s'est déclaré infiniment heureux du couronnement de ce talent si personnel et si original de la belle tragédienne. Ce petit discours a été fréquemment interrompu par les applaudissements. Mme Segond-Weber elle-même, infiniment touchée, a exprimé avec émotion ses remerciements pour une manifestation d'une sympathie si flatteuse pour elle. Puis, tour à tour, MM. Henry Fouquier, Lintilhac, Léo Claretie, ont pris aimablement la parole, et enfin, M. Albert Lambert a dit, aux acclamations de tous, un charmant sonnet de circonstance, délicatement ciselé.

rait ravi. Car il y a de tout, du bon, du médiocre et du pire, dans l'*Enchantement* : de la nouveauté et même de l'audace, du convenu et de l'inédit, des trouvailles et des réminiscences, du banal et de l'original, du vrai et du toc, de la farce et de l'esprit, de la démence et de l'observation, de la grâce et de la précocité, de la lourdeur et de la finesse, de la belle « écriture » et du style lâché, de la psychologie ibsénienne et du sadisme répugnant, de l'étude de caractères, de la vulgaire caricature, des situations poignantes et grotesques, du vaudeville et du mélo — voire du mélimélo — de l'humanité et du galimatias, de l'emphase et de la sobriété, le sens du théâtre d'un vieux routier et l'enfantine inexpérience d'un naïf débutant, de la personnalité et du déjà vu, du tragique et du comique; puis, brochant sur le tout, du talent, beaucoup de talent, infiniment de talent, la forte et solide promesse d'un dramaturge d'avenir!... De celui qui a fait l'*Enchantement*, on peut tout attendre. Attendons... Et gardons-nous bien de juger trop sévèrement un jeune écrivain qui, hardiment, cherche sa voie et la trouvera sûrement quelque jour. Il s'agit, cette fois, de l'aventure un peu particulière, sinon tout à fait exceptionnelle, d'une fillette qui s'est follement éprise du mari de sa sœur, et qui, de rage de n'être point à lui, tente, le soir des noces, de se suicider. On l'a sauvée à temps de l'empoisonnement, et pour la guérir, la grande sœur a cette idée, plutôt bizarre, de garder chez elle, entre elle et son mari, la petite hystérique à laquelle conviendrait si mer-

veilleusement le régime des douches. Alors, ce ménage à trois devient un enfer : les époux se cachent pour s'aimer, la petite « raseuse » poussant dans ses derniers retranchements son honnête beau-frère, qui, la tête perdue, finit par l'embrasser comme elle l'en priait, au risque de perdre à jamais sa chère femme, dans le cœur de laquelle est entrée l'horrible jalousie. Le brave garçon « se reprend » fort heureusement, expédie dans une saine villégiature la petite névrosée qui promet de s'assagir, et l'histoire épouvantable n'aura servi qu'à le faire adorer de sa femme : l' « enchantement », c'est la contagion d'amour qu'a répandue autour d'elle l'inconsciente enfant... Tel est *grosso modo* le récit de la scabreuse anecdote : il faut voir comme a été curieusement analysée, profondément fouillée, l'âme de la pauvre femme qui, elle aussi, a voulu se tuer quand elle s'est crue si indignement dépossédée... En dépit de quelques restes d'imitation de Sarah Bernhardt et d'une diction traînarde que lui a sans doute inculquée l'auteur lui-même — il nous semblait parfois entendre Mlle Bady, l'une des triomphatrices de l'Œuvre — Mme Jane Hading s'est montrée remarquable de tout point. Il était impossible, entre autres morceaux, de jouer plus délicieusement l'admirable scène de jalousie concentrée qui fut, au second acte, un des charmes de cette pièce hybride. L'*Enchantement* nous a, de plus, révélé en Mlle Marthe Régnier une ingénue vraie, mettant au rôle de la jolie petite « louve » un tact, une intelligence et une mesure qui ont réussi — la tâche

n'était assurément pas facile — à le faire accepter. Et M. Tarride (engagé tout exprès pour créer le rôle du mari) a été absolument exquis. Quelle belle humeur, quel naturel, quelle simplicité, quelle rondeur et quelle autorité ! En vérité, je vous le dis, ce fut parfait... Encadrant les trois principaux protagonistes de l'intéressant ouvrage, M. Paul Rameau (auquel nous prendrons seulement la liberté de conseiller un tailleur plus moderne) et Mlle Emma Bonnet ont fait preuve d'expérience et d'adresse. Mise en scène élégante : il n'a manqué à l'Odéon que fort peu de chose pour se déprovincialiser complètement. Et peut-être le théâtre se souviendra-t-il utilement de son passage au boulevard.

25 MAI. — Matinée extraordinaire dont le programme comprenait la *Nuit d'octobre*, de Musset, avec M. Albert Lambert fils, et Mlle Renée du Minil, de la Comédie-Française ; *Frégolinette*, fantaisie de M. V. de Cottens, musique de M. Varney, jouée par Mlle Marguerite Deval, M. Batréau, Mme Mariani, du théâtre des Mathurins ; *Le Mariage forcé*, joué par MM. Constant Coquelin et Jean Coquelin ; *Les danses anciennes*, musique de Mme Gabrielle Ferrari, dansées par Mlle Labatoux et M. Raymond, de l'Opéra ; avec des intermèdes par MM. Coquelin cadet, Albert Lambert, de l'Odéon, Alfred et Jules Cottin, Brémont, L. Corta, les chansonniers Jean Meudrot, Marinier et Yvonneck, etc., Mmes Jeanne Horwitz, J. Fromant, Naudé, Roguet, Laval, Cossarini, Lina Pacary, Arbel, Marthe Régnier. M. Francis Thomé accompagnait une de

ses plus belles œuvres, le *Triomphe*, chanté et joué par ses élèves.

8 JUIN. — Soirée populaire à prix réduits en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Corneille. On donne le 3e acte de *Psyché*, interprété par Mmes Sorel, Régnier et Béryl ; le *Menteur*, et la première représentation du *Dernier rêve*. à-propos en un acte en vers de M. Jean Mélia [1]. — Psyché, c'est Mlle Sorel, d'une beauté et d'une séduction que n'auraient pas désavouées les Grecs, ces amateurs de plastique. Elle a dit les vers de Corneille avec un charme exquis et une aimable langueur. Mlle Régnier est un amour presque enfant, d'une acidité de fruit vert. Quant à l'à-propos, il reste dans la banalité courante de ces œuvres éphémères sans lendemain ; le vieux Corneille agonisant qui revoit en rêve les héroïnes de son répertoire ne diffère pas sensiblement des autres Corneille qui sévirent jusqu'à ce jour dans ces pièces de circonstance...

C'est par l'*Arlésienne* que l'Odéon avait terminé, le 30 juin, son séjour au théâtre du Gymnase. C'est encore par l'*Arlésienne* [2] que, le 28 septembre, il

1. DISTRIBUTION. — Corneille, M. *A. Lambert.* — Camille, Mme *Segond-Weber.* — Chimène, Mlle *Laparcerie.* — Emilie, Mlle *De Fehl.* — La servante, Mlle *Rabuteau.* — Pauline, Mlle *Franquet.*

2. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *A. Lambert.* — Francet Mamaï, M. *Cornaglia.* — Frederi, M. *Dorival.* — Patron Marc, M. *Darras.* — Mitifio, M. *Daumerie.* — L'équipage, M. *Frère.* — Rose Mamaï, Mlle *Valentine Page.* — Renaude, Mlle *Dehon.* — Vivette, Mlle *Marthe Régnier.* — L'innocent, Mlle *Garrick* (débuts).

Orchestre et chœur sous la direction de M. Edouard Colonne (150 exécutants).

Programme : 1. Ouverture. — 2. Entr'acte du 2e acte, *Pastorale et chœurs.* — 3. Entr'acte du 3e acte. — 4. *Intermezzo, Menuet, Farandole.* — 5. *Adagietto* par tous les instruments à cordes.

reprenait heureusement possession de sa salle, au lendemain du départ de la Comédie-Française. Devant une fort belle chambrée, le drame et la musique, de si charmante couleur l'un et l'autre, ont réussi une fois de plus. L'interprétation est bonne avec Albert Lambert dans le rôle du berger Balthazar où il s'est montré émouvant, avec Cornaglia, d'excellente tenue, et Dorival, dramatique à souhait et plein d'emportement juvénile. Mlle Marthe Régnier, d'une si jolie silhouette, anime le rôle de Vivette d'une façon charmante, mais l'intérêt était dans les débuts de Mlle Valentine Page qui prenait pour la première fois l'emploi des mères dans le rôle écrasant de Rose Mamaï; bien que pas très assurée encore, elle s'est montrée tour à tour tendre, maternelle, émue, sauvage et a été fort applaudie. Mlle Garrick, que nous avions vue concourir au Conservatoire dans le deuxième acte de *Margot*, abordait la scène avec le rôle de l'Innocent; elle en a dessiné une figure assez pittoresque.

19 OCTOBRE. — Première représentation de la *Guerre en dentelles*, drame en cinq actes et sept tableaux, en prose, de M. Georges d'Esparbès [1]. —

---

1. DISTRIBUTION. — Marquis de Pry, M. *de Max*. — Le duc d'Iliers, M. *Rameau*. — Le chevalier, M. *Coste*. — Jean Savot, M. *Dorival*. — M. de Villeguen, M. *Dauvillier*. — Firmin, M. *Siblot*. — Olivier, M. *Laumonier*. — De Sompteuil, M. *Daumerie*. — De Ponchartrain, M. *Caillard*. — Pic-Vert, M. *G. Frère*. — Le docteur, M. *Taldy*. — Brin-d'Amour, M. *Laguiche*. — Lafeuillée, M. *Charles Germain*. — De Flize, M. *Berteaux*. — De Belcour, M. *Buzzini*. — Jenny Florval, Mlle *Valentine Page*. — Marquise de Pry, Mlle *Franquet*. — Thérèse, Mlle *Jane Rabuteau*. — Lydie, Mlle *Marthe Régnier*. — Solange, Mlle *Jane Béryl*. — Mme de Préfailles, Mlle *J. Fromant*. — Mme de Souvray, Mlle *Maud Amy*. — Mme de Verneuil, Mlle *Muraour*. — Mme de Simmaine, Mlle *Maille*. — Palmyre, Mlle *Julie Lavocat*. — Javotte,

Nous sommes, avec ce drame, en pleine guerre de Sept ans. La France était unie avec l'Autriche, alliée suspecte, contre la Prusse, qui ne pouvait être alors pour elle une rivale menaçante. L'invasion du Hanovre par le maréchal d'Estrées, la victoire d'Hastenbeck et la capitulation de Closter-Severn, qui força l'armée anglo-hanovrienne à mettre bas les armes, avaient ouvert avec assez d'éclat la campagne de 1757 ; mais une partie de l'armée française sous les ordres du prince de Soubise s'étant détachée pour attaquer le roi de Prusse, alors attaqué par les Russes, les Autrichiens et les Saxons, essuyait à Rosbach une défaite sanglante. L'année suivante, les Français étaient chassés du Hanovre et battus à Crevelt. La guerre se prolongea jusqu'en 1763 sur les bords du Rhin avec des alternatives de succès et de revers. Vainqueurs à Berghen, nous essuyons une nouvelle défaite à Minden. Guerre malheureuse entre toutes. Il y avait longtemps que la constitution

---

Mlle *J. Roll.* — Chloé, Mlle *Forez.* — Mlle Dupré, Mlle *Martineau.* — Annette, Mlle *Maïa.* — Une camériste, Mlle *J. Lainé.*

Mlle Marthe Régnier, en congé, fut remplacée, dans le rôle de Lydie, par Mlle Yvonne Garrick. Mlle Odette de Fehl joua avec succès le rôle de la marquise, aux lieu et place de Mlle Franquet, indisposée.

Pendant les entr'actes de la *Guerre en dentelles,* M. Francis Thomé avait été chargé d'organiser et de diriger, au grand foyer du public, de courts concerts qui étaient un véritable régal de bonne musique. Voici quel était l'intéressant programme dix-huitième siècle qu'avait composé l'excellent compositeur :

Premier entr'acte. — 1 Intrada, 2 Ouverture de *la Flûte enchantée* (Mozart).

Deuxième entr'acte. — 1 Largo (Hændel) ; 2 *a)* Bourrée, *b)* Gavotte (J.-S. Bach) ; 3 Marche turque (Mozart).

Troisième entr'acte. — *a)* Aria, *b)* Menuet, *c)* Chanson de Myrtil (Thomé).

Quatrième entr'acte. — *a)* Sicilienne, *b)* Tambourin (Gluck) ; Finale de la Symphonie en *sol* no 8 (Haydn).

des armées françaises avait commencé de s'altérer profondément ; mais la corruption de Richelieu et la faiblesse de Soubise portaient, dans cette campagne, le mal à son comble. L'indiscipline et la démoralisation ne connurent plus de bornes ; ces armées, pleines de luxe et de misère, encombrées de courtisanes, de marchands, de valetaille, traînant après elles trois fois plus de bêtes de somme que de chevaux de selle, avec des bazars ambulants d'objets de mode au milieu de leurs tentes, ressemblaient plus aux cohues de Darius et de Xerxès qu'aux armées de Turenne et de Gustave-Adolphe : on vit, une fois, à l'armée de Soubise, douze mille chariots de marchands et de vivandières, sans compter le train des officiers. L'escadron du duc de Villeroy (les gardes du corps) avait seul une suite de douze cents chevaux. Les chefs permettaient toutes les déprédations au soldat pour que son indigence ne se soulevât pas contre leurs fastueuses voluptés. Quelques actions héroïques comme celle du chevalier d'Assas, ne peuvent compenser tant de défaites. Qui ne connaît le sublime dévouement de cet officier ? Entouré par les ennemis qui le menaçaient de mort, s'il poussait un seul cri, d'Assas n'hésita pas. « A moi, Auvergne, s'écria-t-il, voilà l'ennemi ! » Il tomba percé de coups, et l'armée française fut sauvée. M. Georges d'Esparbès a très patriotiquement et très habilement recueilli divers traits de même acabit, et les a contés de verve en des pages émouvantes qui valent tout d'abord par l'écriture : celle d'un lettré. Deux de ces curieux épisodes nous

étaient fort à propos remémorés par les deux beaux tableaux de Ferdinand Gueldry, officiellement exposés au foyer de l'Odéon. Mais, de cette suite de nouvelles plus ou moins historiques, était-il donc possible de tirer une pièce ? Non, certes. Il fallait inventer une intrigue quelle qu'elle fût. C'est ce qu'a fait, avec de l'adresse, M. Alfred Gassier, le collaborateur anonyme de l'auteur de la *Guerre en dentelles*. Le héros de l'aventure est le brillant marquis de Pry qui, l'habit de soie mauve tout brodé de valenciennes et croquant des bonbons, très brave, ma foi ! sous ses allures si futiles, est colonel à l'armée du Hanovre. Fils du sévère duc d'Iliers, le marquis courtise Jenny Florval, la comédienne à la mode, près de laquelle il a pour rival M. de Villeguen, — le traître de l'affaire — mais il adore la marquise, sa femme, lamentablement souffrante, dont il est l'idole, et il n'a qu'un désir : celui d'être aimé de son fils Olivier, un bâtard tout imbu des lectures de Jean-Jacques Rousseau et déjà hanté des idées d'égalité que prêchent les philosophes... En sa grande bonté, la marquise a réuni le fils et le père. Mais sa vie n'est qu'un souffle : elle meurt dans les bras de son mari qu'elle laisse sur terre sans un sou vaillant — il m'a semblé, d'ailleurs, qu'on insistait un peu trop sur ce côté pécuniaire. Mais, s'il est sans fortune, il est plein d'honneur, car il est revenu à temps, au moment du combat, prendre sa place à la tête du nouveau regiment dont, à force de sang-froid, de vaillance et de crânerie, il a conquis les hommes soulevés contre lui. S'il n'y a pas, à dire vrai, dans

cette simple affabulation, la part d'intérêt et d'émotion que réclament, légitimement d'ailleurs, les spectateurs de toute œuvre dramatique, il reste d'excellents morceaux, toujours très artistiquement présentés, comme le tableau initial, la « Guinguette du Gai-Moulin », dont le décor est si bien « de l'époque » et surtout comme la Comédie au camp avec ses jolies femmes, costumées à ravir les yeux, sa chatoyante gavotte, brusquement interrompue par la canonnade ennemie, et suivie du retour du régiment fleuri de roses. Puis, si l'on pouvait regarder comme assez inutile à l'action et faisant longueur le tableau du « Petit lever de la Florval », il convenait de retenir « l'inspection des armes », où le colonel inflige deux jours de prison pour mauvais état de son mousquet — le trait est connu — au soldat révolté qui vient de tirer sur lui et l'a manqué... Il fallait enfin, rendre justice à la luxueuse et somptueuse mise en scène dont, en directeur prodigue, M. Paul Ginisty a doté cette pimpante et scintillante féerie militaire. La pièce est donc montée avec le faste et le bon goût qu'elle réclamait. Nous n'oserions en dire tout à fait autant de l'interprétation, un peu trop lourde pour une œuvre mousseuse et légère : il semble que les artistes du second Théâtre-Français aient du plomb à leurs talons rouges... M. de Max sera très fortement discuté. Il fait du mieux qu'il peut, ondulant et divers, en son rôle du marquis de Pry, qu'il joue, selon ses moyens, avec infiniment d'intelligence, insistant peut-être avec trop de complaisance sur les côtés efféminés.

M. Dauvillier (M. de Villeguen) lutte avec lui, non sans avantage, dans l'art insupportable de la psalmodie. M. Dorival, qui donnait des espérances, a laissé sa diction s'empâter — comme sa figure. M. Laumonier (Olivier), nous a rappelé M. Fenoux... dans ses mauvais jours. M. Rameau est de belle tenue dans le duc d'Iliers. Place aux femmes. Mlle Valentine Page, qui naguère a su se faire applaudir dans Rose Mamaï de l'*Arlésienne*, nous a paru terne dans la Florval. Mlle Franquet, encore bien écolière, a montré quelque sincérité sous les traits de la marquise : elle n'avait point mal dit son couplet sur « l'âme de la France » ; elle a rendu plus faiblement la touchante scène de la mort. Mlle Rabuteau est plus mignarde qu'il ne faut dans son personnage d'ingénue dramatique. Mlle Marthe Régnier, justement remarquée dans l'*Enchantement*, a dû trouver qu'elle méritait mieux qu'une figuration de soubrette — fût-elle du plus pur Louis XV : hélas ! elle apprendra à ses dépens que tout n'est qu'heur et malheur au théâtre...

27 OCTOBRE. — Premier samedi littéraire et dramatique, à cinq heures. Causerie de M. Henry Fouquier[1].

3 NOVEMBRE. — Au « samedi, cinq heures », première représentation du *Paquet*, comédie en un

---

1. — Voici quel en était le programme : 1. *En revenant de noces, Ma mère, apporte-moi*, Mlle Kesly; 2. *A Parthenay*, M. Frère; 3. *Il pleut, bergère*, Mlle Régnier; 4. *la Chanson de Renaud*, Mlle Laparcerie; 5. *Ah! vous dirai-je, maman*, Mlle Kesly; 6. *Mornanbille*, M. Coste; 7. *Au clair de la lune*, Mlle Kesly, M. Frère; 8. *la Maumarié, le Curé de Pomponne*, Mlle Laparcerie; 9. *M. et Mme Denis*, Mlle Régnier, M. Coste.

acte, de M. Louis Legendre[1]. — Un acte un peu bien « rosse », joué un peu « flou », très heureusement précédé d'une élégante conférence de M. Henry Fouquier, narrant l'histoire et chantant les louanges de l'ironie. On a applaudi la très fine causerie de M. Henry Fouquier et fort aimablement accueilli la piécette de M. Louis Legendre.

10 NOVEMBRE. — Samedi littéraire et dramatique : *Les Romantiques*. Causerie de M. Léo Claretie[2].

22 NOVEMBRE. — Reprise des jeudis classiques avec *Tartuffe* et *Sganarelle*, de Molière, précédés d'une conférence de M. Henry Fouquier, celle-ci spirituellement dite et copieusement documentée. *Tartuffe* est interprété à souhait par Albert Lambert, Cornaglia, Amaury et Mlle Dehon. A mentionner à part Chelles, très intéresssant en Tartuffe ; Mlle Mitzy-Dalti, une séduisante Elmire ; Mlle Yvonne Garrick, charmante de grâce et de jeunesse, dans Marianne, et Mlle Sinty, une belle Dorine, ample, familière, plaisante, qui dit bien le couplet et donne au personnage une allure de bonté cordiale et des éclats de bon sens raffiné, qui sont esprit de bourgeoisie.

---

1. DISTRIBUTION. — Tringlet, M. *Coste*. — L'abbé Grivolet, M. *Darras*. — Mazurier, M. *Sibtot*. — Le médecin, M. *Taldy*. — Mélanie, Mlle *E. Bonnet*. — Clémence, Mlle *Maia*.

2. — Voici quel en était le programme : *A. Zurbaran* (Th. Gauthier), M. Vargas ; *Fantaisie* (Gérard de Nerval), Mlle Rabuteau ; *Ah ! lorsqu'un lourd soleil* (A. Barbier), M. Dorival ; *Sarah, la baigneuse* (V. Hugo), Mlle Page ; *Ballade à la lune* (Musset), M. Coste ; *Les Djinns* (V. Hugo), musique de M. F. Thomé. Mlle Dauphin ; *Le Cor* (Alfred de Vigny), M. de Max ; *Madrid* (Musset), Mlle Laparcerie, musique de M. F. Thomé : *La Coupe et les Lèvres* (Musset), monologue de Frank, M. Rameau ; *Elégie* (Desbordes-Valmore), Mlle Page ; *Ode à la colonne* (V. Hugo), M. de Max ; *Carnaval de Venise* (Th. Gauthier), musique de M. F. Thomé. Mlle Laparcerie.

24 NOVEMBRE. — Au samedi cinq heures, première représentation d'*Un Monsieur et une Dame*, de Duvert et Lauzanne[1]. Causerie de M. Léo Claretie.

6 DÉCEMBRE. — En matinée du jeudi on donne, avec l'*Avocat Pathelin*, la première représentation de la *Conversion de Tabarin*, comédie en un acte, en vers, de M. Gustave Philippon[2]. Conférence de M. Lintilhac.

8 DÉCEMBRE. — On donne la *Phèdre* de Racine, avec la musique de M. Massenet[3]. — A la belle ouverture de *Phèdre*, qu'il avait composée il y a longtemps déjà, et qui bientôt entrée au répertoire de nos grands concerts, y fut jouée plus de cinquante fois, M. Massenet vient d'ajouter quatre importants « entr'actes » qu'il a tirés des entrailles mêmes du sujet, et une expressive musique de scène, dont les développements, toujours intéressants, s'imposent à l'attention. Tel le célèbre « récit de Théramène », véritable page descriptive, où rien n'est omis, pas même le hennissement des chevaux affolés... *Thésée aux Enfers* est une su-

---

1. DISTRIBUTION. — Un monsieur, M. *Frère*. — Une dame, Mlle *Kesly*. — Une aubergiste, Mlle *E. Bonnet*.

2. DISTRIBUTION. — Tabarin, M. *Jehan Adès*. — Lucas, M. *Duparc*. — Piphague, M. *Ch. Germain*. — Francisquine, Mlle *Sinty*.

3. DISTRIBUTION. — Thésée, M. *de Max*. — Théramène, M. *A. Lambert père*. — Hippolyte, M. *Vargas*. — Panope, M. *Taldy*. — Phèdre, Mlle *L. Dauphin*. — Aricie, Mlle *Franquet*. — Œnone, Mlle *Jane Even*. — Ismène, Mlle *Béryl*.

Orchestre sous la direction de M. Edouard Colonne.

1. Ouverture. — 2. Entr'acte du 2e acte : *Thésée aux Enfers*. — 3. Entr'acte du 3e acte : *a*) *Sacrifice et Offrande*; *b*) *Marche athénienne*. — 4. Entr'acte du 4e acte : *Imploration à Neptune*. — 5. Entra'cte du 5e acte : *Hippolyte et Aricie*.

perbe lamentation qui donne bien la funèbre impression des sombres bords du noir Cocyte grossi des larmes des méchants... Trois morceaux composent le second entr'acte : le *Sacrifice* et l'*Offrande*, au caractère très heureusement hiératique ; puis, la *Marche athénienne*, dont l'allure simple et noble fait songer à Gluck. Vient ensuite l'*Imploration à Neptune*, avec l'agitation des vagues, excellemment rendue par les cordes, et le sifflement de la tempête sur la mer démontée. Enfin, comme contraste à ces orages déchaînés, c'est le tableau de la tendresse en cette délicieuse idylle d'*Hippolyte et Aricie*, où la phrase, d'une saveur exquise — une de ces trouvailles inspirées dont le maître a le secret — est dite, tour à tour, par la clarinette et le cor anglais, pour être amoureusement reprise par le violon si chaud et si vibrant de M. Thibaud. Ce suave morceau a eu, d'ailleurs, les honneurs du bis, et les ovations qu'on a prodiguées à la nouvelle partition de Massenet, exquisement conduite par M. Colonne, nous rappelaient les succès jadis obtenus, sur cette même scène de l'Odéon, par *Marie-Magdeleine* et les *Erinnyes*, ces deux chefs-d'œuvre... Que dire de l'interprétation de la grande œuvre de Racine, sinon qu'il est bien difficile d'improviser des tragédiens ! Mlle Lucienne Dauphin qui, de la miss Robinson du Châtelet, passait un peu brusquement au rôle de Phèdre, illustré par l'incomparable Sarah, a mis toute son intelligence et toute son âme au service d'une voix qui, malheureusement, ne répond pas toujours à son zèle si vaillant. Notons qu'elle fut très tou-

chante et très vraie à la scène de la mort, et qu'elle s'est, en somme, honorablement tirée d'une épreuve singulièrement redoutable... M. de Max a su donner de l'humanité au rôle de Thésée — costumé de façon très neuve et très originale. M. Vargas, l'un des lauréats des derniers concours du Conservatoire, est au moins doué d'un organe sympathique, l'autorité lui viendra sans doute plus tard. Mlle Franquet est une agréable Aricie. A M. Lambert était échue la lourde tâche de débiter, au milieu du fracas de l'orchestre, le fameux récit de Théramène; il est parvenu sans effort à dominer le tumulte des instruments. Mlle Jane Even faisait avec quelque talent la pernicieuse Œnone; sa diction a de la justesse et de la sincérité.

15 DÉCEMBRE. — Samedi dramatique et littéraire: Poésies d'André Theuriet[1]. Causerie de M. Auguste Dorchain.

18 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Château historique*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Alexandre Bisson et Julien Berr de Turique[2]. — M. Colombin, l'inventeur du bouton

1. Voici quel en était le programme:
La Grand'Tante, Mlle O. de Fehl; *la Chanson du Verrier* (musique de M. F. Thomé), M. Coste; *le Mal du pays*, Mlle Dalti: *le Tisserand*, M. de Max; *le Coucou, le Loriot*, Mlle Rabuteau; *la Veillée*, Mlle Dauphin; *la Vigne en fleurs*, M. Laumonier; *Brunette* (musique de M. E. Marty), Mlle Kesly; *l'Adieu aux bois* (musique de M. F. Thomé), M. Laumonier; *A la Payse!* M. Coste; *les Cloches*, M. Rameau; *le Rouge-Gorge*, Mlle Dauphin.

2. DISTRIBUTION. — Claude Barrois, M. *Henry Mayer*. — Colombin, M. *Albert Lambert*. — Dufresnois, M. *Cornaglia*. — Ludovic Colombin, M. *Coste*. — Cabriac, M. *Siblot*. — Gaston Beaudoin, M. *Dauvillier*. — Un vieux monsieur, M. *Duparc*. — Philibert, M. *Laguiche*. — Justin, M. *Jehan Adès*. — Un visiteur, M. *Kinnel*. — Un cycliste, M. *Berger*. — Marguerite Beaudouin, Mlle *Cécile Sorel*. — Chloé Colombin, Mlle *Emma*

à double patin renversé, est atteint d'une maladie fort à la mode en ce moment, qu'on appelle communément la « décorite ». Pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas encore rendu justice à son mérite?... Il y a là, certainement, une regrettable omission, que tôt ou tard, M. Millerand ne peut manquer de réparer... En attendant ce beau jour, l'ex-commerçant se console par les artistiques jouissances que lui procure son innocente manie de collectionneur. Propriétaire d'un château, où séjourna, dit-on, Jean-Jacques, il y a réuni tous les meubles et tous les objets qu'il a pu trouver comme ayant appartenu au célèbre écrivain et il en permet la visite aux touristes, invités à apposer sur un registre *ad hoc*, leur signature accompagnée d'une pensée délicate. Mais le grand philosophe n'est pas, en ce beau domaine, le seul prédécesseur de M. Colombin. Dernièrement le poète Paul Coudray habita les Fontenelles, et ce souvenir y est encore tellement vivace que, toute férue de littérature, la sœur de Colombin, tante Chloé, sait ses vers par cœur, et que, dans son besoin d'idéal, sa fille Marguerite dédaigne son mari, Gaston Beaudoin, pour rêver au poète inconnu, qui disparut un jour en enlevant la femme du capitaine Cabriac. C'est sur ces entrefaites que de Tombouctou, débarque inopinément aux Fontenelles, un ami de

---

Bonnet. — Geneviève Colombin, Mlle *Yvonne Garrick.* — Une jeune femme, Mlle *Adrienne Forez.* — Augustine, Mlle *Maïa.* — Mariette Mlle *J. Lainé.*

Pendant une absence de M. Henry Mayer, le rôle de Claude Barrois fut tenu quelques soirs avec beaucoup de verve et de brio par M. Pierre Achard, devenu de ce fait pensionnaire de l'Odéon.

Gaston, Claude Barrois, à qui l'infortuné mari conte sa mésaventure conjugale. Claude est serviable, il se chargera de guérir Marguerite de sa fatale passion. Se faisant passer pour Paul Coudray, il le tuera moralement, s'évertuant à donner, du poète aimé, l'opinion le plus défavorable. Cela marcherait le mieux du monde, si, à côté de Marguerite, fâcheusement envoûtée par l'auteur des *Baisers mortels*, le « cher maître » ne rencontrait en Geneviève, sa sœur cadette — la sage Henriette des *Femmes savantes* — une délicieuse jeune fille dont il s'éprend très naturellement, au point de démentir toutes les « mufleries » et toutes les « pleutreries » accumulées au compte de Paul Coudray. Comment, par de très adroites manœuvres, Claude Barrois, sous le nom de Paul Coudray, parvient-il ainsi qu'il l'a promis à son ami Gaston, à se faire détester par Marguerite, en même temps qu'il conquiert le chaste amour de sa jeune sœur Geneviève ?... Comment, apprenant enfin qu'elle a été mystifiée par son mari, Marguerite lui fait-elle grand'peur en simulant une passion effrénée pour un second Paul Coudray, qui n'est autre que son propre frère, Ludovic, retour d'un voyage d'exploration au centre de l'Afrique ?... C'est l'objet des deux derniers actes de la pièce de MM. Alexandre Bisson et J. Berr de Turique, brodant, sur le canevas que nous venons d'indiquer, quantité de scènes spirituellement amusantes.

Ce n'est là, sans doute, qu'un vaudeville, mais un vaudeville excellent, et qui a, de plus, l'heureuse chance d'être extrêmement bien joué. Avant

d'entrer au premier Théâtre-Français, M. Henry Mayer est venu cueillir sur la rive gauche le joli succès de bon comédien que lui a rapporté le rôle de Claude Barrois. M. Dauvillier prête au mari, Gaston, une émotion de bon aloi. M. Coste est un élégant et sympathique Ludovic. Très plaisants, enfin, ainsi qu'il convient, se montrent MM. Albert Lambert et Siblot, sous les traits du bourgeois Colombin et du capitaine Cabriac, aux prises avec deux Paul Coudray, au lieu d'un. Depuis trop longtemps éloignée de la scène, Mlle Cécile Sorel reparaissait, pour le plaisir de tous, dans le rôle de Marguerite Beaudoin, qu'elle rend avec infiniment de grâce et de tact. Mlle Yvonne Garrick est, en Geneviève, une délicieuse ingénue, et Mlle Emma Bonnet (tante Chloé) une Bélise de verve tout en dehors. — En somme, un franc succès de rire. *Château historique* fera la joie des familles en quête de spectacles du jour de l'an, et nous le retrouverons encore trois mois après, sur l'affiche de l'Odéon, pendant les fêtes de Pâques de l'année suivante...

21 DÉCEMBRE. — Le 261e anniversaire de la naissance de Racine se célèbre avec *Phèdre*, accompagnée de la partition de M. Massenet, et la représentation d'un acte à-propos de M. Jean Mélia, *Pendant l'entr'acte*.

22 DÉCEMBRE. — Samedi, cinq heures; Les poèsies d'André Theuret : MM. de Max, Rameau, Coste, Laumonier; Mmes Franquet, L. Dauphin, J. Kesly, Mitzy-Dalti et O. de Fehl. Causerie de M. Auguste Dorchain.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
France... d'abord, drame en vers	4	»	31
La Tontine, comédie	1	»	33
L'Ecole des Femmes, comédie en vers	5	»	3
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	2
**L'Illustre Théâtre*, à-propos en vers	1	15 janv.	1
Les Erinnyes, drame antique en vers	2 parties	11 janv.	6
Le Florentin, pièce en vers	1	»	2
Les Fourchambault, comédie	5	30 janv.	68
**Colin Maillard*, comédie	1	23 janv.	30
Le Médecin malgré lui comédie	3	»	4
Les Folies amoureuses, comédie	3	»	5
**Par-devant Notaire*, comédie en vers	1	23 févr.	17
Le Mercure galant, comédie	1	»	3
Le Mariage forcé, comédie	1	»	3
Le Dépit amoureux, comédie	2	»	6
**Les Violettes*, comédie	1	9 mars	16
Claudie, drame	3	15 mars	1
L'Arlésienne, pièce	5	»	30
**Au Public*, à-propos en vers		26 mars	1
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	4
Les Précieuses Ridicules, comédie	1	»	4
**Chaperon Rouge*, conte en vers	3	7 avril	23
Ma Bru comédie	3	»	31
Le Lion amoureux comédie	5	19 avril	8
La Visite, comédie	1	»	12
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	3
**L'Enchantement* comédie	1	10 mai	39
**Une Audience*, comédie	1	17 mai	33
Le Menteur, comédie	5	»	1
**Le Dernier Rêve*, à-propos en vers	1	8 juin	1
Psyché (3e acte)		»	1
**La Guerre en Dentelles*, drame	5 a. 7 t.	19 octob.	60
Mithridate, tragédie	5	»	3
**Le Paquet*, comédie	1	3 nov.	2
Tartuffe, comédie en vers	5	»	3
Sganarelle, comédie en vers	1	»	3
L'Avocat Pathelin, comédie	1	»	1
**La Conversion de Taburin*, com. en vers	1	6 déc.	1
Démocrite, scène		»	2
Phèdre, tragédie	5	8 déc.	6
**Château historique*, comédie	3	18 déc.	15
Le Cid, tragédie	5	»	1
Un Monsieur et une Dame, comédie	1	20 déc.	2
de Monsieur, comédie	1	»	9
l'Entr'acte, à propos	1	21 déc.	1

THÉATRE DU GYMNASE

Sans parler de l'hospitalité offerte à l'Odéon, chassé lui-même de chez lui par la Comédie-Française, l'histoire du Gymnase, en 1900, comporte quatre œuvres nouvelles : *Un Complot*, de MM. Alexandre Bisson et Jean Gascogne ; *Une Idée de mari*, de M. Fabrice Carré ; *La Poigne*, de M. Jean Jullien, et enfin la *Bourse ou la Vie*, de M. Alfred Capus, qui terminait par un succès une année plus mouvementée que véritablement heureuse.

13 JANVIER. — A cinq heures, samedi des « Auteurs gais » organisé M. Paul Franck. M. Alphonse Allais fait une causerie sur Alfred Capus, journaliste, romancier, dramaturge, homme privé et autre, et, après la causerie, MM. Matrat, Berthier et Mlle Marthe Alex jouent une féerie en près d'un acte intitulée : *Le pauvre Bougre et le bon Génie*, due au pinceau artiste de M. Alphonse Allais ; les grandes orgues Mustel sont tenues par... M. Mustel lui-même et des feux de bengale et d'artifice sont tirés par un de nos plus lumineux élèves de l'école pyrotechnique...,

20 JANVIER. — Représentation, toujours à cinq heures, de *La Grenouille et le Capucin*, proverbe en un acte de M. Franck-Nohain[1]. Avant la pièce, M. Franck-Nohain fait une causerie sur les Marionnettes.

25 JANVIER. — En même temps que la reprise des *Mémoires du Diable*, un des plus légendaires vaudevilles de l'ancien répertoire, le Théâtre Blanc offrait, en matinée, à ses abonnés, la première représentation d'une pièce inédite, la *Méthode Mac-Much*, une amusante comédie, tirée par M. Ch. Esquier, d'un roman anglais de Mme Edwards. Cette pièce a les qualités et les défauts inhérents à son origine. C'est un peu touffu, parfois mélodramatique, mais il y a un côté de charme et des scènes de gros comique irrésistible. C'est une *Cendrillon*, refaite à la manière anglaise, avec tous les condiments nécessaires, sorte de plum-pudding dramatique, où il y a à rire et à pleurer. Cendrillon, c'est ici la jolie Muriel Pauwels, qui finit par épouser son prince charmant, le capitaine Moristamb, que convoitait sa propre mère, mistress Lisbeth Pauwels, dite Lily, une vieille folle qui se console de sa déconvenue amoureuse en se faisant élire députée féministe. C'est gai, bon enfant, mouvementé et bien fait pour l'auditoire bourgeois du « Théâtre de Madame », qui devient, à ces matinées, le « Théâtre de Mesdemoiselles ». On avait levé le rideau avec la *Petite Sœur*, un acte charmant de Mme Marie Barbier, un succès consacré au

1. DISTRIBUTION. — Polymonde, M. *Gémier*. — Tirésias, M. *Janvier*. — Argénice, Mlle *Bellanger*.

répertoire des familles, où se faisait applaudir une gentille ingénue comique, Mlle Angèle Myriane, dans le rôle créé au Vaudeville par Mme Réjane.

27 JANVIER. — A cinq heures, causerie de M. Auguste Germain sur les « Auteurs gais », et première représentation de *Madame Porte*, comédie en un acte de Mme Jeanne Marni, jouée par Mmes Ellen Andrée, Gallix et M. Matrat.

31 JANVIER. — 50e représentation de *La Layette*[1].

3 FÉVRIER. — Samedi des « Auteurs gais ». Première représentation de *L'Astiqueur* ou *Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage*, proverbe en un acte de MM. Alphonse et Albert René[2].

10 FÉVRIER. — A cinq heures, première représentation du *Pain du ménage*, comédie en un acte de M. Jules Renard, jouée par M. Abel Tarride (Pierre) et Mlle Blanche Toutain (Marthe). Avant la pièce, M. Tristan Bernard fait une conférence sur M. Jules Renard.

24 FÉVRIER. — Au samedi des « Auteurs gais », M. Galipaux fait une conférence sur la « Parodie ».

1er MARS. — Première représentation de *Un Complot*, comédie en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Jean Gascogne[3]. — Ludovic Bouquerel

---

1. Un acte de Stop, *Ma Tante*, joué avec la *Layette*, a reçu un très bon accueil du public. M. Tréville a remplacé pendant deux jours, dans l'amusante pièce de MM. Sylvane et Bisson, M. Tarride, indisposé.

2. DISTRIBUTION. — Raphaël Cimaise, peintre, M. *Violette*. — Colin Crampon, placier, M. *Matrat*. — Un gardien de la paix, agent, M. *Gouget*. — La marquise, Mlle *X. X. X.*

3. DISTRIBUTION. — De Puybec, M. *Galipaux*. — Ludovic Bouquerel, M. *Dubosc*. — De Faverolles, M. *Frédal*. — Le Tronquier, M. *Matrat*.

aime bien Etiennette, sa charmante petite femme : cela ne l'empêche pas d'être follement épris de Mlle Hubertine, des Variétés, et c'est aux Variétés qu'il passe toutes ses soirées, sous prétexte d'assister aux réunions du grand complot royaliste — dont il se moque, d'ailleurs, comme du nommé Colin Tampon... Hubertine ne lui cèdera que le jour où elle aura obtenu de lui le petit hôtel de ses rêves. Qu'à cela ne tienne ! Ce petit hôtel qu'il refuse à sa femme — à sa charmante petite femme pourtant, nous l'avons dit — Bouquerel se hâtera de l'offrir à celle dont il veut faire sa maîtresse. Il l'achète donc, au nom de son ami Faverolles, et veut en faire prochainement la surprise à Hubertine en une jolie fête d'inauguration demi-mondaine. Mais il a compté sans les potins qui font de notre cher Paris la plus petite ville qui soit : le bruit se répand vite que Faverolles n'est qu'un prête-nom, et que Bouquerel a payé un hôtel à Mlle Hubertine, des Variétés. Ce bruit vient aux oreilles d'Etiennette qui, de concert avec Faverolles — le voilà bien le vrai complot ! — profite de ce que Ludovic s'est

---

— De Guingois, M. *Tréville*. — Mascarel, M. *Munié*. — D'Astaffort, M. *Violette*. — De Vibrannes, M. *Garbagni*. — De Vaubaillon, M. *Lauras*. — De Mardilly, M. *Daunis*. — Rouleau, M. *Lebéginski*. — Jean, M. *Sicot*. — Tampon, M. *Boudier*. — Le commissaire, M. *Ferrand*. — Letourneur, M. *G. Moreau*. — Etiennette, Mlle *Léonie Yahne*. — Mme de Puybec, Mme *Marie Samary*. — Jacqueline, Mlle *Marie Marcilly*. — Hubertine Vaugeois, Mlle *Samé*. — Mme Mascarel, Mme *Claudia*. Miravelli, Mlle *Brésil*. — Clochette, Mlle *Marthe Alex*. — Mariette, Mlle *Ryter*. — Margot, Mlle *Murger*. — Mme Dubois, Mme *Androl*. — Mme d'Astaffort, Mme *Laurent-Mayer*. — Pommier II, Mlle *Savin*. — Mme de Vaubaillon, Mlle *Darley*. — Pommier Ier, Mlle *Renée Desprez*. — Mme de Mardilly, Mlle *De Cerny*. — Santeuil, Mlle *Renn*. — Mme Letourneur, Mme *Ribe*.

fait arrêter par un juge d'instruction complaisant — il croyait être libre au bout d'une heure : on le garde huit jours — pour meubler à son compte le petit hôtel acheté par son mari, et pour lancer dans son monde, à elle, les invitations à la pendaison de la crémaillère. Alors, quand Bouquerel sortira de prison pour se rendre directement à la soirée d'inauguration du fameux petit hôtel d'Hubertine, qui trouvera-t-il? Les invités de sa femme, et sa femme elle-même, flanquée de sa belle-mère!... La situation ne laisse pas d'être piquante; elle se dénoue, vous le pensez bien, par le pardon du coupable : Etiennette gardera l'hôtel; Hubertine en sera quitte pour s'en faire offrir un autre plus cher, par le riche protecteur que Ludovic a vainement tenté de remplacer.

Tel est, en fort peu de mots, le sujet de cette comédie, sur le tard amputée d'un acte (peut-être était-ce le meilleur?) et qui, légèrement embrumée de politique, sent par trop l'effort et ne paraît pas avoir été conçue dans la joie. Le Gymnase a bien de la peine à mettre la main sur un succès : En dépit de quelques scènes amusantes, ce *Complot* est encore un coup manqué. La pièce comporte plus de trente rôles, tous plus insignifiants les uns que les autres, et dont aucun n'est bon, ce qui s'appelle « bon » — pas même celui de Ludovic où s'agite M. Dubosc, ni celui d'Etiennette, auquel Mlle Yahne prête son charme habituel. Mlle Samé y figure le bref personnage d'Hubertine, et M. Galipaux (par pure complaisance, évidemment) y joue le rôle, médiocrement comique, d'un vieux conspi-

rateur normand égaré dans la bagarre. Les auteurs sont gens d'esprit, c'est le cas ou jamais d'employer le cliché célèbre : ils prendront leur revanche...

Quelques jours après, *Un Complot* était accompagné de *Ma sœur Almen*, comédie en trois actes de M. Henri Amic, donnée d'abord avec succès par Mme Marie Samary, en une après-midi de son Théâtre Blanc. — C'est un aimable drame psychologique, lutte de deux cœurs féminins, l'amour d'une sœur pour son frère, en antagonisme avec l'autre amour, celui qui triomphe toujours, quoi qu'il arrive : « Qui que tu sois, il est ton maître! Il le fut, l'est ou le le doit être!! » comme dit un vieux mirliton. Sœur Almen, il n'y a pas à lutter, votre frère Maurice, malgré ses trente-trois ans et l'habitude qu'il a de la vie de famille, que vous lui avez faite si douce, ira vers Alice, qu'il aime. C'est fatal! donc à vous le sacrifice. Mais se sacrifier, n'est-ce pas encore aimer? La pièce est intéressante par sa forme distinguée, sa bonne étude des caractères, une certaine recherche dans les moyens et une chasteté parfaite qui la consacrait bien œuvre de théâtre blanc.

3 MARS. — A cinq heures, matinée en l'honneur de M. Edmond Rostand. Causerie par M. Léo Claretie. Poèmes tirés de : *Cyrano de Bergerac*, *la Princesse Lointaine*, *les Romanesques*, *les Muscadins*, de M. Edmond Rostand, et des *Pipeaux*, de Mme Edmond Rostand (Rosemonde Gérard), dits par M. Max, Mlles Thomsen, Marthe Mellot et Marie Marcilly.

10 MARS. — Matinée des « Auteurs gais, » avec

le concours de MM. Paul Delmet, H. Delorme et Ferny. Causerie de M. Jacques Ferny.

17 MARS. — Samedi des « Auteurs gais » : les chansonniers et poètes de Montmartre (MM. P. Delmet, J. Meudrot, P. Trimouillat et G. Montoya). Causerie par M. Gabriel Montoya.

25 MARS. — Pour la clôture des matinées artistiques dirigées par M. Paul Franck, première représentation de *A Séville*, mimodrame en un acte de M. René Bréviaire, musique de M. G. Palicot [1].

11 JUILLET. — Première représentation du *Fils de l'Etrangère*, pièce en trois actes de M. Desmirail [1]. — Le *Fils de l'Etrangère*, de M. Desmirail seul, nous dit l'affiche... Et voilà comme tombent d'eux-mêmes les cancans de couloirs — que ne chuchote-t-on pas dans un couloir de théâtre! — suivant lesquels il s'agirait du manuscrit d'un vieil auteur récemment décédé, M. Henri Crisafulli pour ne pas le nommer, qui aurait été « acheté » à sa jeune veuve sans fortune par M. Paul Sipière, l'heureux propriétaire du bel hôtel Secrétan, rue Moncey. Et pour représenter la pièce de feu Crisafulli, M. Paul Sipière aurait loué pendant quelques jours la salle du Gymnase. Singulière

---

1. DISTRIBUTION. — De Bonnecour, M. *Munié*. — Marquis de Kerlétra, M. *Albert-Mayer*.— René Clarkson, M. *Demanne*. — Daniel, M. *Gouget*. — Ametta, M. *H. Legrand*. — Dunières, M. *G. Moreau*. — De Liane, M. *Maxence*. — Docteur Dupont, M. *Verse*. — Mme Clarkson, Mme *Renée de Pontry*. — Mme Sawters, Mlle *A. Legat*. — Louise de Kerlétra, Mlle *Sandry*. — Adda Watson, Mlle *Juliette Blum*. — Mme d'Aulnou, Mlle *Carlier*. — Patte-en-l'Air, Mlle *Cléry*. — La gourmande, Mlle *Balbine Sorette*.

spéculation, me direz-vous, que d'acquérir à prix d'argent l'œuvre d'un autre pour la faire jouer, en payant, sous un pseudonyme!... Billevesées que tout cela! Nous ne croyons pas un iota à ces racontars absurdes, et nous n'avons qu'à dire, en quelques lignes, l'événement du Gymnase. L'Odéon ayant « vidé les lieux », style classique, pour rentrer bientôt en possession — et avec quelle joie! — de sa propre maison, nous fûmes convoqués à la première du *Fils de l'Etrangère* : ô Dumas! Mrs Clarkson vit en concubinage (ancien style) avec un certain M. de Bonnecour, riche de la fortune que lui laissa jadis une vieille cocotte économe, sa propre épouse *in extremis*. De l'union morganatique (style d'ambassade) du Bonnecour et de la Clarkson est né un gentil bâtard, René, qui devient, devant le maire et le curé, le mari de Mlle Louise de Kerlétra, de vieille noblesse bretonne. Ce n'est qu'après le mariage que le marquis de Kerlétra, de vieille noblesse bretonne, l'auteur y insiste) apprend la tare de la fortune de René. Louise ne lui pardonnera pas... René n'a qu'une ressource : s'embarquer pour Madagascar. Et comme il a pris Tananarive, Louise pardonne quand même au mari qu'elle aime. Mrs Clarkson en meurt de plaisir et Bonnecour nous donne le spectacle lugubre (attention, mes frères!) d'un homme que guette la terrible ataxie locomotrice. Telle est en peu de mots, en aussi peu de mots que possible, la pièce de M. Desmirail. Elle est inutile, parfaitement inutile, j'en demeure d'accord avec vous, mais elle n'est, après tout, ni plus mauvaise, ni plus

ennuyeuse que bien d'autres qui n'eurent pas le tort de sévir, hors session, en pleines chaleurs de juillet. Parmi ses interprètes racolés de bric et de broc, notons la révélation d'un aimable jeune premier, M. Demanne, et le début d'une élégante jeune première, Mlle Sandry. M. A. Mayer, Mmes Renée de Pontry et Antoinette Legat y font preuve d'expérience et d'autorité. M. Munié y silhouette, avec une cruelle vérité, une figure de Vieux marcheur, qui a rappelé la manière de Dieudonné.

2 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre) du *Chemineau,* drame en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin[1]. — Elle s'est éprise du gai chemineau qui passe, le rire au bec, et qui s'en est allé suivant son errante destinée, la pauvre Toinette, heureuse d'être consolée, et même épousée, après la faute, par le bon François... Et quand — vingt-deux ans se sont écoulés, — son fils ose demander la main de la fille de maître Pierre, le plus riche fermier du pays, celui-ci lui ferme sa porte en le traitant de bâtard... Qu'adviendrait-il de ces deux enfants qui s'adorent, et des parents qui les voient dépérir si, par aventure, le chemi-

---

1. DISTRIBUTION. — Le Chemineau, M. *Decori.* — François, M. *J. Renot.* — Maître Pierre, M. *Nargeot.* — Toinet, M. *Maxence.* — Thomas, M. *Gouget.* — Martin, M. *Verse.* — Toinette, Mlle *Juliette Blum.* — Catherine, Mlle *Brocat.* — Aline, Mlle *Maud Amy.*

Quelques jours auparavant, les actionnaires du Gymnase étaient convoqués en assemblée générale extraordinaire. Ordre du jour : modification à la gérance. M. Chautard, qui avait déjà fait connaître à la précédente assemblée son intention de céder sa part de gérance, est venu confirmer sa démission. L'assemblée a, sur la proposition de M. Chautard, accepté M. Alphonse Franck comme seul gérant de la Société.

neau ne reparaissait (ô l'émouvante scène de reconnaissance des deux amoureux d'antan!) et n'obtenait de maître Pierre, tant il est malicieux et brave, le consentement au mariage de sa fille avec son gars? Puis, content d'avoir fait un peu de bien, après le mal d'autrefois, il repart, cheminant toujours, devant mourir comme il a vécu, sur la grand'route. Recouvrez cette action naïve — si naïve qu'on la dirait inventée par feu Scribe lui-même — recouvrez-la, vous dis-je, de l'opulente et sonore poésie de Richepin, et vous aurez le noble et superbe drame que joua cent soixante fois l'Odéon. Sous la barbe inculte et les haillons du Chemineau, M. Decori s'y tailla, vous vous en souvenez, le plus vif et le plus mérité succès : Richepin lui-même n'eût pas mieux joué son maître rôle. Ce succès se traduisant par un triple rappel au baisser du rideau du troisième acte — de chaque acte du reste — M. Decori vient de le retrouver sur la scène plus restreinte — un peu trop restreinte peut-être — du Gymnase. Que voulez-vous de plus?... Que son entourage, mieux rompu à la diction du vers, sentît un peu moins la « banlieue », — mais puisque la « province » a paru s'en contenter!... Et puis M. J. Renot n'a-t-il pas joué d'émouvante façon la mort du vieux François; Mlle Juliette Blum, déjà remarquée au Théâtre-Antoine, n'a-t-elle pas été, en dépit d'une pointe d'accent anglais, une expressive Toinette, et Mlle Maud Amy une très gracieuse Aline? C'en est assez pour motiver le chaleureux accueil fait par une salle comble à la pièce de M. Richepin.

22 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre) des *Surprises du Divorce*[1]. — On sait avec quelle bonne humeur, avec quelle jovialité persistante est conduite l'œuvre de MM. Alexandre Bisson et Antony Mars, avec quelle adresse vraiment extraordinaire les auteurs ont retourné toutes les conséquences de la situation principale de leur admirable farce. Le divorce a servi de thème à bien des dramaturges et à bien des vaudevillistes, et nous avons eu nombre d'ouvrages sur la loi Naquet. La comédie de MM. Bisson et Mars est restée la meilleure de toutes. Pour des bouffonneries de cette force, il faut une troupe d'ensemble plutôt qu'un ou deux artistes en vedette. La troupe du Gymnase enlève très gaiement les *Surprises du Divorce*. La pièce réussirait avec des éléments moins complets, et on l'a vue réussir en province avec des troupes quelconques. Mais il ne faut pas moins se réjouir de l'interprétation que nous donne aujourd'hui la direction du Gymnase. Jolly était épique dans le rôle d'Henri Duval, et la scène où, se retrouvant en présence de sa belle-mère, il croit être l'objet d'un cauchemar, fut une des plus merveilleuses créations du regretté comique... Il est toujours injuste d'accabler un acteur sous les sou-

---

1. DISTRIBUTION. — Henri Duval, M. *Galipaux*. — Bourganeuf, M. *G. Dubosc*. — Champeaux, M. *J. Frédal*. — Corbulon, M. *Beaudoin*. — Un paysan, M. *Désiré*. — Mme Bonivard, Mme *Daynes-Grassot*. — Diane, Mlle *Brocat*. — Gabrielle, Mlle *Ryter*. — Victoire, Mlle *Lhéritier*. — Mariette, Mlle *Dermette*.

La pièce était accompagnée du *Docteur*, comédie en un acte de MM. Alexandre Bisson et Thurner.

Le 25 septembre, les *Surprises du Divorce* étaient jouées pour a quatre centième fois.

venirs de son prédécesseur. Avec non moins de verve que Jolly et avec plus d'exubérance encore dans le geste, M. Galipaux a su s'y montrer aussi amusant que le peuvent souhaiter ceux-là mêmes qui ont vu le créateur. Mme Daynes-Grassot est toujours une belle-mère ruisselante d'inouïsme. Mlles Brocat et Ryter qui font les deux « Mme Duval », sont charmantes, et M. Dubosc est un très divertissant Bourganeuf. M. Frédal ne manque point de fantaisie dans le joli rôle de Champeaux.

15 OCTOBRE. — Première représentation d'*Une idée de mari*, pièce en trois actes de M. Fabrice Carré[1]. — A quelques jours de distance, nous retrouvions, sur l'affiche du Gymnase, le nom de l'auteur de *Mam'zelle Carabin*, dont la reprise venait d'obtenir du public de la Renaissance un fort aimable accueil. M. Fabrice Carré n'est pas seulement le gai librettiste que vous savez ; on lui doit de jolies comédies : *Monsieur le Directeur*, qui triompha au Vaudeville, et *Ma Bru*, qui fut, en collaboration avec M. Paul Bilhaud, l'un des derniers succès de rire de l'Odéon. La pièce de ce soir ne vaut pas ses aînées, qui peuvent passer pour de petits chefs-d'œuvre en leur genre. Elle a, du moins, cet incontestable mérite qu'elle peut se raconter en quelques lignes. Depuis deux ans qu'ils sont mariés, M. et Mme Desmazures n'ont, pour ainsi dire, jamais cessé de se quereller : comment

---

1. DISTRIBUTION. — Desmazures, M. *Galipaux*. — Vézinet, M. *G. Dubosc*. — Gustave, M. *J. Frédal*. — Le commissaire, M. *Gouget*. — Hippolyte, M. *Sicot*. — Mathilde, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Tante Aurélie, Mlle *Bussy*. — Mme de Gardinel, Mlle *Dorziat*. — Marie, Mlle *Ryter*. — Octavie, Mlle *Brésil*. — Zoé, Mlle *Savin*. — Niniche, Mlle *M. Delmary*.

faire pour changer en sympathie cette réciproque antipathie? Georges, qui a beaucoup lu, à ce sujet, les maîtres du théâtre : de Sardou à Brieux, croit posséder le moyen de tout remettre en place. « Pour être aimé de sa femme, pense-t-il d'après les excellents dramaturges qu'il a soigneusement étudiés, il faut la quitter... » Il la quittera donc — le divorce n'a été inventé que pour ça — et dès qu'elle ne sera plus avec lui, Mathilde l'adorera, c'est sûr, et se hâtera de le réépouser : la loi le permet. Mais le divorce n'existant pas par consentement mutuel, il faut inventer autre chose : Georges, d'accord avec sa femme qui saute de joie à l'idée de reprendre sa liberté, Georges se fera donc pincer en flagrant délit d'adultère. La chose n'est pas aussi commode qu'on le pourrait croire : deux fois de suite, le commissaire de police est venu inutilement. Enfin, le troisième coup fait feu; une annonce, insérée dans les journaux, vaut à Desmazures un trio de gentilles modèles d'atelier, surprises chez lui en galant déshabillé; le divorce sera prononcé. Il l'est, depuis quatre mois déjà, quand le rideau se relève sur le dernier acte de la comédie, et Georges est loin de compte... Sans aucuns regrets pour son ex-mari, Mathilde songe sérieusement à épouser son petit cousin Gustave, qui l'aime depuis longtemps. Desmazures se présente en « ami » : tout ce que Gustave pourra faire pour lui sera de l'inviter à venir dîner tous les mercredis : voilà bien encore une idée de mari! Eh quoi! direz-vous, ce n'est que ça? — Que ça! — sauf les détails, parfois spirituels et amusants. Vous avez touché du doigt le

côté vieillot de cette œuvre « déjà vue » un peu bien douce, après *Divorçons*, qu'il ne paraissait pas absolument utile de refaire. Pièce d'été en retard, en retard même de plusieurs étés. On raconte que l'actuelle direction du Gymnase aurait voulu pouvoir refuser ce legs un peu lourd de la précédente administration. Mais il y avait, en cas de non représentation, un fort dédit à payer à l'auteur. M. Franck a reculé, et s'est résigné à remettre à plus tard les exemples du genre qu'il veut exploiter : le « théâtre d'idées », celui qu'a fondé Georges de Porto-Riche, le glorieux auteur d'*Amoureuse* et du *Passé*, et non, certes, le vaudeville de l'ancien jeu. Des Prunelles, Cyprienne et Adhémar — c'est le trio célèbre de la vivante et étincelante comédie de Sardou et Najac — s'appellent ici Desmazures, Mathilde et Gustave. M. Galipaux y met toute la verve qu'il peut ; Mlle Mylo d'Arcylle est de joliesse un peu ennuyée, M. Frédal les seconde avec zèle. Mais le meilleur rôle nous paraît être celui de Vézinet, l'avoué complice, que joue plaisamment M. Dubosc.

29 OCTOBRE. — Première représentation de la *Poigne*, pièce en quatre actes de M. Jean Jullien[1]. Les pièces vont vite au boulevard Bonne-Nouvelle... *Une idée de mari* n'y a guère vécu plus de

---

1. DISTRIBUTION. — Théodore Perraud, M. *Gémier*. — Santenay, M. *Dubosc*. — Jean Barral, M. *Arquillière*. — Rouveyre, M. *Janvier*. Adrien Perraud, M. *Maxence*. — François, M. *Gougel*. — Le maire, M. *Baudoin*. — Vallin, M. *Petit*. — Gaillardot, M. *Séruzier*. — Président du Conseil général, M. *Bauer*. — Meunier, M. *Verse*. — Le général, M. *Dujeu*. — Un huissier, M. *Daunis*. — Mme Perraud, Mme *Samary*. — Lucie Perraud, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Henriette Barral, Mlle *Ryter*. — Mme Barral, Mme *Andral*. — Rose, Mlle *Delmary*.

quinze jours, et a déjà fait place à une comédie nouvelle — destinée, celle-là, à tenir un peu plus longtemps l'affiche. C'est, en tout cas, une très heureuse rentrée pour M. Jean Jullien, naguère le protagoniste du « théâtre vivant ». En trois exquis tableaux joués chez Antoine, il nous montra dans le *Maître* des paysans qui n'avaient rien de commun, je vous l'assure, avec ceux de George Sand ; c'était l'œuvre franche et sincère d'un écrivain convaincu, probe et loyal. Une action à peu près nulle, sinon toujours, cette fois, exempte de convention, mais de fort jolis coins : telle était, à l'Odéon, la *Mer*, étude de mœurs de matelots, où l'auteur voulut synthétiser la vie d'un village perdu au bord de l'Océan. La *Poigne* est, sur un fond socialiste, de l'espèce des *Tisserands* et des *Mauvais bergers*, moins noire, mais aussi plus concluante que ses aînées. D'ailleurs, bourrée d'esprit d'observation et de sûr talent, toute pleine d'art et de vérité, attestant, en plus d'un endroit, dans M. Jean Jullien, un homme de théâtre de haute marque. — Dans la petite ville où il politiquait, un modeste avocat de province, Théodore Perraud, est brusquement appelé à Paris par un camarade qui, devenu ministre de l'intérieur, s'est empressé, dès qu'il est parvenu au pouvoir, de mettre, comme on dit, « beaucoup d'eau dans son vin ». Perraud est bombardé préfet ! Alors, prenant son rôle au sérieux, il se montre homme de poigne, fait arrêter Rouveyre, le chef du parti socialiste du département, et refuse impitoyablement de consentir au mariage de son fils Adrien avec la fille d'un de ses

plus vieux amis, mal noté par le gouvernement. Chassé par son père — la mère meurt de douleur, emportée par une rupture d'anévrisme — Adrien s'en ira vivre à Paris avec celle qu'il aime et fera souche de famille honnête et libre. Quant à l'arrestation de Rouveyre, elle sera cause d'une grave émeute populaire, que, peu logique envers lui-même, le préfet, homme de poigne, n'ose réprimer par la force ; au moment de faire donner à la troupe l'ordre de tirer, il hésite devant l'effusion du sang, et démissionne, laissant ainsi sa place au jeune secrétaire général, déjà devenu son gendre. Quel accroc au principe d'autorité ! Bien qu'imparfaite et incomplète, sans doute, la pièce de M. Jean Jullien demeure de réelle valeur artistique en sa belle et lumineuse sobriété. La puissante scène entre le père et le fils, au troisième acte, a victorieusement décidé du succès, et le quatrième, où l'émeute est dépeinte avec une terrifiante vérité, nous a tous profondément angoissés. Ajoutons que cet acte est admirablement mis en scène, et qu'il témoigne, de la part de M. Gémier, d'une incontestable maëstria. M Gémier ne mérite pas que ces seuls éloges. Il a composé avec son superbe talent de création, le rôle de Théodore Perraud, — on ne peut mieux, secondé, du reste, par un jeune premier, encore inconnu hier, M. Maxence, qui est un chaleureux Adrien, et par deux de ses anciens camarades du théâtre Antoine (tout le théâtre Antoine a émigré au Gymnase). M. Arquillière a fait un type curieux et vrai du professeur Jean Barral, qui, par le temps qui court,

a eu le tort grave de rester fidèle à ses idées. M. Janvier a très comiquement dessiné la silhouette du socialiste Rouveyre, dont le préfet nous dit : « Mon prédécesseur se demandait s'il allait le faire décorer ou le faire arrêter, quand c'est lui qui l'a fait déplacer ! » Le mot n'est-il pas amusant et fin ? M. Dubosc tient également le bout de rôle du secrétaire aigrefin, l'un des mieux venus de la pièce. Mlle Ryter, naguère remarquée dans la petite bonne chargée de donner au mari l'idée de tromper sa femme, s'est fait, cette fois, très sincèrement applaudir sous les traits honnêtes d'Henriette Barral, la sympathique fiancée du jeune Adrien. Mme Samary a mis à l'humble personnage de l'infortunée Mme Perraud, toute la conscience qu'on lui connaît. Louons également la bonne tenue de Mme Andral dans l'autre mère, Mme Barral, et regrettons que Mlle Mylo d'Arcylle n'ait pu, cette fois, nous montrer que sa gentillesse en un petit rôle aigrelet qui convient d'ailleurs à sa nature...

4 DÉCEMBRE. — Première représentation de *La Bourse ou la Vie*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus [1]. Un très franc, très grand et

---

1. DISTRIBUTION. — Brassac, M. *Galipaux*. — Le Houssel, M. *Gémier*. — Jacques Herbault, M. *Dubosc*. — Pigoche, M. *Janvier*. — Le commissaire, M. *Le Gallo*. — Oscar, M. *Frédal*. — Molineuf, M. *Noizeux*. — Georges, M. *Gouget*. — Plesnois, M. *Baudoin*. — Un détenu, M. *Séruzier*. — Un gardien, M. *Verse*. — 2e remisier, M. *Sicot*. — 1er remisier, M. *Daunis*. — Le groom, M. *Granjean*. — Un valet de pied, M. *Vignaud*. — Hélène Herbault, Mlle *Rolly*. — Pervenche, Mlle *Ryter*. — La comtesse, Mlle *Roggers*. — Blanche Corset, Mlle *Dorziat*. — Mme Plesnois, Mlle *Demongey*. — Mirette, Mlle *Brésil*. — Eglantine, Mlle *Girod*. — Léonie Broquet, Mlle *Léry*. — Emma Broquet, Mlle *Sylvia*. — Toto, Mlle *Jousset*. — Germaine Piston, Mlle *Dangis*. — Rosalie, Mlle *Delmary*.

très... long succès, sans aucun doute, que *la Bourse ou la Vie*. Depuis longtemps, les lettrés appréciaient à sa juste valeur les remarquables qualités de finesse, de sagesse souriante ou dédaigneuse qui prêtaient à des comédies, telles que *Brignol et sa fille*, *Rosine* et *Mariage bourgeois*, comme aux tableaux des mœurs parisiennes signés Alfred Capus un relief si curieux, une saveur si étrange, un charme si particulier. Le grand public connaissait aussi le nom du subtil et élégant chroniqueur, dont la signature avait paru dans les principaux journaux boulevardiers, au bas de si nombreuses fantaisies, de tant de parisiens dialogues d'une verve inépuisable et d'une ironie pénétrante. L'absence de rosserie, la constante bonne humeur, l'esprit de tous les diables se traduisant, non pas en mots plaqués, mais bien en mots de situation — les meilleurs au théâtre — une rare acuité d'observation et une jolie invention scénique : tels étaient les précieux dons de M. Alfred Capus. Mais l'auteur des *Maris de Léontine* n'avait pas encore conquis la situation littéraire à laquelle il avait droit. *La Bourse ou la Vie* la lui a pleinement attribuée. — Le ménage Herbault est un jeune et gentil ménage parisien que guette malheureusement la fatale crise d'argent. Hélène, très élégante, dépense sans compter ; Jacques, à qui manque l'énergie nécessaire, ne voit d'autre moyen de s'en tirer que de quitter Paris — horreur ! — et d'aller vivre en province... Quand on pense que, pour payer la dernière facture, il a fallu « taper » le groom du cercle !... Les choses en sont là, lors-

qu'Hélène retrouve en la personne de Juliette Boursier, une ancienne amie de pension qui a mal tourné. Au contraire de tant d'autres, qui, ayant un mari, cherchent des amants, Juliette a des amants et cherche un mari... Elle s'appelle Pervenche ; elle est la maîtresse du financier Brassac (Bébé pour ces demoiselles), le directeur de la banque franco-étrangère. Grâce à Pervenche, Herbault entrera en relations avec Brassac, et le jeune ménage sera tiré d'embarras. Brassac, qui salue quatre mille parisiens et devant qui toutes les mains se tendent sur le boulevard, est un type pris sur le vif : nous avons tous connu ce puissant financier qui aime mieux voler tout le monde que de voler quelques personnes et dont les principes s'accusent en un amusant axiome : « Ni honnête, ni malhonnête : c'est tout ce qu'on peut demander à une affaire ». Dans son cabinet de travail, Brassac a fort ingénieusement installé un bar que tient son propre secrétaire et où viennent luncher, chaque jour, ses petites amies. C'est en vidant, devant le comptoir, force coupes de champagne que Jacques Herbault en arrive à signer avec cette fripouille de Brassac un acte d'association qui, dans un sens ou dans un autre, peut le mener très loin. Jacques Herbault sait si bien qu'il a fait une bêtise et que « ça finira mal » qu'il n'est pas trop étonné quand, après un pouf de Brassac et sa fuite à Bruxelles, il reçoit la visite d'un commissaire de police — commissaire homme du monde, d'ailleurs — qui le prie de l'accompagner à la Douillette. La Douillette, c'est la prison « modern style » dont

se sont fréquemment égayées les revues de fin d'année et dont M. Alfred Capus a tiré de désopilantes variations... Mais n'anticipons pas. Pour recouvrer sa liberté, Jacques Herbault devra payer trois cent mille francs. Où les trouver?... C'est alors que se présente chez Mme Herbault le riche banquier Le Houssel qui, depuis longtemps follement épris d'Hélène sans avoir jamais osé le lui avouer, invoque les mœurs corrompues d'une époque de décadence pour lui offrir l'odieux marché. Il faut voir alors la façon dont l'honnête femme le met à la porte, lui et son chèque, et comme, ayant conscience de son infamie, Le Houssel se hâte de se la faire pardonner. La scène est délicieuse : elle a été jouée à ravir ; ce fut l'un des charmes de cette étincelante soirée. C'est à Fresnes, nous voulons dire à la Douillette que, de façon très heureuse, se dénoue la jolie comédie. Jacques Herbault n'aura pas grand mérite à refuser les trois cent mille francs que lui offrait, cette fois en tout bien tout honneur, Le Houssel, redevenu homme du monde. Brassac, que son amour pour une exotique comtesse a ramené à Paris, où il s'est fait pincer, trouve, en épousant cette veuve plusieurs fois millionnaire, le moyen de rembourser ses créanciers et de libérer de toutes poursuites judiciaires les directeurs associés de la banque franco-étrangère.— Comme toutes les bonnes pièces, celle de M. Capus est on ne peut mieux interprétée. Galipaux a fait de Brassac — le rôle n'était pas facile — une très originale et très fine création. Dubosc rend avec beaucoup de naturel et de

gaieté le rôle de Jacques Herbault. Gémier a merveilleusement composé le type de Le Houssel, le banquier constamment généreux qui, un jour dans sa vie du moins, n'en aura pas eu pour son argent. M. Le Gallo a obtenu son succès sous les traits du commissaire fin-de-siècle donnant rendez-vous au Café de la Paix au « client » qu'il est chargé de conduire en prison. MM. Janvier (le secrétaire barmann) et Noizeux (le directeur de la prison) sont fort bien en leurs petits rôles. Pervenche, dont la perpétuelle recherche d'un mari a fait une petite cocotte, c'est Mlle Ryter, encore et toujours charmante. Hélène Herbault, c'est Mlle Rolly, presque inconnue hier, aujourd'hui peut-être une étoile, en tout cas, la révélation de la soirée. Entrevue, il y a quelques années, sur la scène excentrique de Déjazet, où elle fut la Mariée récalcitrante de Gandillot, elle se faisait naguère apprécier en province dans la Roxane des tournées de *Cyrano*. Avec de jolis cheveux blonds, une physionomie sympathiquement éveillée qui rappelle quelque peu celle de Réjane, une voix agréablement sonore, une diction juste et nette, Mlle Rolly a du mouvement et de la vie : c'est quelqu'un...

20 DÉCEMBRE. — En lever de rideau de la *Bourse ou la Vie*, le Gymnase joignait à son affiche un petit acte, les *Roses de Bellaggio*, signé d'un nom mis en lumière par des œuvres dramatiques d'une autre importance, celui de M. Stanislas Rzewuski, l'auteur du *Comte Witold*, notamment, que nous donna l'ancien Théâtre Libre. « Les *Roses de Bellaggio* — écrivait M. Gustave Larroumet —

ne sont évidemment pour M. Rzewuski, qu'un prétexte à renouer un instant avec le théâtre. Pour cette fois, le rêveur hardi n'a pas visé plus haut que le simple vaudeville, mais sa pièce est amusante d'idée, avec quelque mélancolie foncière, et aisée de facture, malgré quelque lenteur. Bellaggio est un de ces délicieux villages qui s'égrènent au bord du lac de Côme, et où les amoureux, couples temporaires ou jeunes mariés, viennent nicher leur bonheur. Un ménage français, M. et Mme Clavigny, y a passé jadis sa lune de miel et y a été heureux. Il y revient dix ans après, mais il n'y retrouve plus que des roses fanées : l'amour n'est plus du voyage. Dans la chambre où ils avaient roucoulé, les deux époux se querellent. Or, voici qu'arrive un autre couple du même pays, tout neuf, celui-ci, tout frais éclos de la mairie et de l'église. Tandis que les Clavigny promènent leur mauvaise humeur dans l'hôtel à la recherche d'une chambre plus confortable, les Duval de Fortbrin s'installent par erreur dans celle que les Clavigny ont quittée, et ils s'embrassent avec conviction. Retour des Clavigny, chez lesquels ce tendre spectacle réveille les souvenirs d'antan. Grâce au tableau suggestif qu'ils viennent de surprendre, ils retrouveront pour quelques heures la fraîcheur et le parfum des roses de Bellaggio. Cette piécette est jouée de manière suffisante par MM. Gouget — qui s'est fait la tête chauve, avec une couronne de cheveux rutilants, d'un de nos jeunes auteurs dramatiques — Seruzier, Bauer-Vallin et Sicot — celui-ci assez amusant en domestique italien, un

de ces *camerieri* subtils et onctueux dont l'espèce pullule dans les hôtels de la péninsule; par Mlle Fontara, une débutante fort jolie, mais dont la diction est encore bien incertaine, et Mlle Jousset, qui offre la même qualité et le même défaut. »

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Layette, comédie	3	»	68
Colombine et Violette, comédie	1	»	49
**Ma Tante*, comédie	1	10 févr.	27
**Un Complot*, comédie	3	1er mars	20
**Ma sœur Almen*, comédie	3	9 mars	12
**Le Fils de l'Étrangère*, pièce	3	11 juillet	21
**Un Orage à Tonnerre*, pièce	1	13 juillet	19
Le Chemineau, drame en vers	5	2 août	20
Les Surprises du Divorce, comédie	3	22 août	59
**Docteur*, comédie	1	25 août	51
**Le Droit des Époux*, comédie	1	11 octob.	38
**Une Idée de Mari*, pièce	3	15 octob.	17
**La Poigne*, pièce	4	29 octob.	41
**La Bourse ou la Vie*, comédie	4	4 déc.	32
**Les Roses de Bellaggio*, comédie	1	20 déc.	14

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Le *Béguin*, de M. Pierre Wolff, la *Robe rouge*, de M. Brieux, *Sylvie* ou *la Curieuse d'amour*, de M. Abel Hermant, la reprise de *Zaza* et surtout celle de *Madame Sans-Gêne* qui tient l'affiche pendant les six mois de l'Exposition, constituent le bilan de l'année 1900, qui avait commencé avec *Ma Cousine*, accompagnée de *1807*, le joli acte de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm.

8 FÉVRIER. — Première représentation du *Béguin*, comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff[1], et de l'*Institutrice*, comédie en un acte de MM. Richard O'Monroy et Robert Vallier[2]. — En style académique, ou dans l'argot de nos jours, « un béguin » désigne un sentiment — n'est-ce pas trop de dire : un sentiment ? — qu'on ne saurait appeler d'un autre nom. Au temps de Musset, on appelait

---

1. DISTRIBUTION. — Nandet, M. *Lérand*. — Marvey, M. [illegible] — Henri Didier, M. *Grand*. — Paul Renaud, M. *Louis Gauthier*. — Clermont, M. *Numa*. — Jules, M. *Prika*. — Yvonne [illegible], Mlle [illegible]*jane*. — Fanny, Mme *Cécile Caron*. — Thérèse Gérard, Mlle [illegible]. — Agathe Debienne, Mlle *Bernou*.

2. DISTRIBUTION. — Commandant d'Espervel, M. *Maury*. — [illegible], M. *Lainé*. — Jeanne Dauvillier, Mme *Daine*. — Marguerite [illegible], Mlle *Crozet*.

ça : « un caprice ». Le béguin, ce n'est pas l'amour, pas même l'amourette, c'est la fantaisie courte et passagère, le rêve ou le désir d'un instant, sitôt satisfait que conçu, la petite chose sans gravité, sinon sans importance, qui donne de petites joies ou de petites souffrances à de petits cœurs ; c'est... c'est enfin, quoi ? c'est le béguin. Yvonne Derive est ce qu'en un passé déjà très lointain, Dumas qualifiait une femme du demi-monde. Très séduisante, au point que le vieux Naudet — qui n'est pourtant point une bête — l'entretient... pour le plaisir de payer ses plus fortes notes, elle a, depuis six mois, un petit amant de cœur, Paul Renaud, peintre à ses heures et gentil comme tout dans sa naïve sincérité. Il est allé enterrer un oncle en Bretagne, et revient plus amoureux que jamais. Très amoureux et aussi très jaloux... Avouez qu'il y a de quoi : Yvonne ne flirte-t-elle pas librement, là, devant ses yeux — pendant qu'il s'est laissé tranquillement atteler à une partie de poker — avec un beau clubman, Henri Didier, qui pousse ardemment sa pointe et paraît déjà très sûr de son affaire... De dépit, Paul cède la place en jurant qu'il part pour ne plus revenir... Aussi revient-il, quelques minutes après, prêt à se dédommager amplement des quelques jours d'absence passés en Bretagne. Après une chaude nuit de retour, Yvonne — le second acte est là pour nous le démontrer — a « passé son envie » ; mais tôt « désenbéguinée », elle semble avoir maintenant assez — ses nerfs le prouvent — de cet Henri Didier, pour lequel elle a — telle une jolie femme essayant un

chapeau qui lui plaît — trompe l'amant qu'elle adore. Paul, qui a tout appris, s'est enfui pour de bon cette fois ; Yvonne en est tout attristée ; elle devient furieuse, quand son amie Fanny lui raconte — bonne amie, va ! — qu'il l'a déjà remplacée. Aussi, ne sera-t-elle réellement heureuse qu'au moment attendu où, sous prétexte d'importante affaire à lui communiquer, Paul viendra lui pardonner son infidélité, et reprendre avec elle — jusqu'à quelque nouveau béguin — sa bonne vie d'amant de cœur, si fâcheusement interrompue. En peu, en aussi peu de mots que possible, tel est le sujet de la vivante et audacieuse pièce de M. Pierre Wolff, dont l'évidente malpropreté — appelons les choses par leur nom, n'est-ce pas ? — n'est sauvée qu'à force d'observation, d'esprit et de gaieté. Ces trois actes en sont littéralement bourrés. Aussi nous sommes-nous tous énormément amusés ce soir. Le public, le grand public, comme on dit, se plaira-t-il en ce milieu aquatique très parisien, sans doute, et très observé, mais vraiment un peu spécial. S'y complaira-t-il et s'y amusera-t-il autant que nous ? Tout est là. Au fait, pourquoi ne se divertirait-il pas avec Réjane en ce rôle d'Yvonne qu'elle joue — divinement, je vous dis ! — avec Réjane que secondent fort intelligemment MM. Gauthier et Grand, M. Lérand (toujours soigneux artiste), M. Numès, Mmes Avril et Cécile Caron : gros succès pour tous.

Le *Béguin* était précédé d'une comédie en un acte de MM. Richard O'Monroy et Robert Vallier, l'*Institutrice*. « Chose rare, disait M. Félix Duques-

nel, dans cet acte, il y a au moins une idée. C'est le développement d'un cas psychologique non banal, et l'acte en prend une certaine originalité d'allures, qui n'est pas pour déplaire. En voici rapidement le postulat : Le commandant d'Esperval est veuf depuis plusieurs années, il s'est consacré tout entier à son métier des armes et à l'éducation de son jeune fils Robert. C'est un philosophe, un sage, qui s'est concentré sur lui-même, et a renoncé a tout, ne voulant rien voir au-delà de son drapeau et de son enfant. Or, son fils a cinq ans, une gouvernante s'impose : « Il s'en est présenté deux, lui dit sa tante, la marquise de Champerel, une vieille et une jeune. J'aimerais mieux la jeune, qui est charmante, peut-être vous préférerez la vieille, bien qu'elle soit un peu maussade et revêche. » Le commandant réfléchit, pourquoi ne prendra-t-il pas la jeune, de préférence ? Pourquoi imposerait-il à son enfant la vue d'un visage chagrin, mais non, mieux vaut choisir la jeune ; d'ailleurs qu'on la lui envoie, il la verra, causera avec elle. Mlle Jeanne Dauvillier, l'institutrice, vient en effet, elle est charmante, modeste, distinguée, instruite. Le commandant en est ravi. Bien mieux, elle rectifie un point historique, sur lequel notre soldat faisait erreur. Tout est donc bien, c'est là l'institutrice qu'il faut au petit Robert, qui déjà, dès la première entrevue, s'est pris d'amitié pour elle. Et voilà que l'entrée d'une femme dans la grotte de l'ermite change, comme par enchantement, l'aspect de toute chose. Le commandant, sans y songer, d'instinct, inconscient, s'aperçoit que ses bottes

sont crottées, qu'il n'est pas rasé, qu'il a son vieux dolman... que sais-je ! La transformation s'opère, la galanterie renaît, il a suffi de la présence d'une femme. Mais un mot, une phrase d'étonnement du brosseur qui reçoit de son officier quelques ordres inaccoutumés, amènent un réveil dans la conscience de l'officier. Sa sensibilité, qu'il croyait morte, ne serait donc qu'endormie ! Il pressent le danger, il voit l'écueil. La présence sous son toit d'une jeune fille aimable, séduisante, peut être un péril, et comme l'écroulement des résolutions prises. Le commandant fait son examen de conscience : allons, quoi qu'il lui en coûte, il n'hésitera pas, il est et veut être mort pour lui-même, il ne s'appartient plus, il n'a pas le droit de s'exposer à la tentation... La pauvre Jeanne Dauvillier est éconduite, c'est la vieille institutrice qui fera l'éducation de Robert.

Voilà ce que c'est que d'être jolie, mademoiselle, il faut être laide quand on doit faire l'éducation du fils d'un commandant de dragons, dont la flamme couve sous les cendres, c'est Robert qui y perdra, puisqu'

Il n'est si bons sermons, que d'un jeune curé !

Ce petit cas psychologique développé d'aimable manière, en une langue distinguée dans sa forme, jusqu'à la recherche, et que ne connaissent guère les levers de rideau, est bien présenté, surtout par Maury, excellent dans le personnage du commandant ascète, où il est honnête et convaincu ».

14 MARS. — Première représention de la *Robe*

rouge, pièce en quatre actes de M. Brieux[1] — Voici une pièce dont, ce nous semble, on a peu, très peu parlé avant la première, et qui mérite d'obtenir mieux, beaucoup mieux qu'un succès de curiosité... Outre qu'elle est d'un genre absolument neuf au théâtre de la Chaussée-d'Antin, elle contient, en même temps qu'une émouvante action mélodramatique, une des plus âpres et des plus cinglantes satires qu'on ait écrites contre la magistrature. L'idée fait réellement honneur à M. Brieux et jamais, croyons-nous, l'auteur des *Bienfaiteurs* et de l'*Evasion* n'affirma plus belle maîtrise. La « robe rouge » dont il est question dans ces quatre actes est celle du juge, du « conseiller à la cour » : pour la revêtir que de bassesses, hélas ! et que de vilenies ne commettent pas les candidats à l'avancement ! Où allons-nous, si tous les tribunaux de France ressemblent, plus ou moins, à celui de Mauléon !... Un crime a été commis à Irrisary : un vieillard, le père Goyetche, a été volé et assassiné. Le juge d'instruction Mouzon se fait fort de découvrir le coupable : ce ne peut être, selon lui, qu'un nommé Etchépare, justement débiteur envers le père Goyetche d'une somme d'argent qu'il n'avait pas encore fini de payer. Alors, nous voyons

---

1. DISTRIBUTION. — Mouzon, M. *Huguenet*. — Vagret, M. *Lérand*. — Etchépare, M. *Grand*. — Le procureur général, M. *Nertann*. — Mondoubleau, M. *Numès*.— La Bouzule, M. *Gildès*.— Ardeuil, M. *Rambert*. — Le lieutenant de gendarmerie, M. *Fleury*. — Bridet, M. *Lainé*. — Brunerat, M. *Bouchard*. — Le président des assises. M. *Prika*. — Le greffier, M. *Leubas*. — Le concierge du tribunal, M. *Pellerin*. — Yanetta, Mme *Réjane*. — La mère d'Etchépare, Mme *Daynes-Grassot*. — Mme Vagret, Mme *Cécile Caron*. — Catialéna, Mlle *Bernou*. — Mme Brunerat, Mlle *Lejeune*. — Bertha Vagret, Mlle *Mary. Lavigne*.

le magistrat, habile autant qu'odieux, enserrant l'infortuné basque dans une série de charges accablantes, dont, en dépit de sa complète innocence, il ne se peut délivrer. Etchépare serait inévitablement condamné, si le procureur Vagret, chargé de requérir contre lui au nom de la société, n'était pris d'un soudain remords de conscience et ne sortait heureusement vainqueur d'une « terrible tempête sous un crâne » ; il laissera là ce qu'il croyait être son devoir de magistrat, pour remplir ce qui est strictement son devoir d'honnête homme. Et, grâce à lui, les jurés proclament l'innocence de l'accusé. Etchépare est donc acquitté et remis en liberté ; mais le malheur est entré dans sa vie : n'a-t-il pas appris à l'audience même, que, dix ans avant de l'épouser, sa femme fut séduite par un jeune vaurien, le fils de son patron, qui fit d'elle une recéleuse ! Avec sa vieille mère, Etchépare émigrera en Amérique, emmenant ses enfants. Et celle qui avait noblement expié sa faute d'autrefois en se montrant une épouse sans reproches et une mère incomparable demeurera seule, abandonnée... C'est une femme à la mer : la loi ne lui doit rien ; le magistrat qui, en divulguant ses antécédents, a été la cause de son malheur, n'est pas responsable... Alors, elle prend un couteau — celui dont se servit jadis, en un crime célèbre, la belle Toulousaine — et le lui plonge en plein cœur. Que lui importent, maintenant qu'elle n'a plus ni mari, ni enfants — que lui importent le bagne ou l'échafaud !... Elle est vengée. Une thèse aussi intéressante et grave, soutenue par

l'auteur avec autant d'esprit ironique que de sérieux talent ; un rôle superbe — encore qu'il ne porte que sur deux actes — pour Mme Réjane absolument admirable de vérité et de grandeur tragique sous les traits pittoresques de la brune Yanetta, la fatale victime de la justice : tels sont les principaux éléments du succès de cette première soirée. Ce ne sont, certes, pas les seuls : il y faut joindre les ovations, si chaleureuses et si méritées, qu'on a faites à M. Lérand, jouant « en grand artiste », savez-vous, la scène de l'honnête procureur ; puis, la composition de Mouzon, le magistrat léger et ambitieux, si curieusement observée et si joliment réussie par M. Huguenet ; les silhouettes du farouche Etchépare, de sa bonne femme de mère, du député Mondoubleau, l'ami d' « Eugène », le garde des sceaux, excellemment rendues par M. Grand, par Mme Daynes-Grassot et par M. Numès.

Le 26 avril, la *Robe rouge* avait atteint sa cinquantième représentation, et l'on reprenait le 2 mai, alternant avec la pièce de M. Brieux, *Zaza* de MM. Pierre Berton et Charles Simon[1].

22 MAI. — Reprise de *Madame Sans-Gêne*, pièce en quatre actes, dont un prologue, de M. Victorien

1. DISTRIBUTION. — Cascart, M. *F. Huguenet*. — Dufresnes, M. *Grand*. — Duclou, M. *Gildès*. — Bussy, M. *Rambert*. — Dubuisson, M. *Leubas*. — Lartigon, M. *Fleury*. — Adolphe, M. *Lainé*. — Michelin, M. *Demanne*. — Jules, M. *Cueille*. — Marladot, M. *Bouchard*. — Martin, M. *Mauloy*. — Auguste, M. *Priha*. — Le Camus, M. *Leclerc*. — Courtois, M. *Coquillon*. — Zaza, Mme *Réjane*. — Mme Anaïs, Mme *D. Grassot*. — Juliette, Mme *C. Caron*. — Mme Dufresne, Mme *Duluc*. — Simonne, Mlle *Bernou*. — Nathalie, Mlle *Morlet*. — Liseron, Mlle *Andral*. — Floriane, Mlle *Viarny*. — Mélanie, Mlle *Lejeune*. — Clairette, Mlle *Dorville*. — Une chanteuse, Mlle *Delsarte*. — Toto, *la petite Yvonne*

Sardou et Emile Moreau[1]. — C'est afin de se ménager une fructueuse reprise au moment psychologique de la bienheureuse Exposition, que le Vaudeville, malin, avait laissé se reposer depuis quelque temps sa triomphante *Madame Sans-Gêne*. Le fait est qu'il n'est pas de meilleur spectacle du moment actuel que la chatoyante pièce de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau — si bien faite, vraiment, pour remplir la salle d'étrangers et pour attirer la foule au bureau de location. Il n'y a pas de raison, maintenant, pour qu'un pareil succès, « repiquant » de plus belle, s'arrête de longtemps. Nous avons, pour notre compte, revu avec le plus vif plaisir l'œuvre désormais célèbre : son prologue si émouvant et si adroit; son second acte, de comédie si réjouissante ; le troisième, enfin, qui peut passer pour une des choses les plus parfaites qu'ait écrites l'auteur de *Patrie* et de *Divorçons*. Ah ! la délicieuse scène entre l'Empereur et la maréchale Lefebvre ! Et comme elle est jouée par Réjane, si originale et si vraie, après avoir été précédemment si comique... trop comique même, disaient les raffinés, ne prenant pas garde à ceci : que le rôle

---

1. DISTRIBUTION. — Maréchal Lefebvre, M. *Félix Huguenet*. — Napoléon, M. *Duquesne*. — Fouché, M. *Lérand*. — De Neipperg, M. *Grand*. — Despréaux, M. *Gildès*. — De Saint-Marsan, M. *Numa*. — De Brigode, M. *Rambert*. — Savary, duc de Rovigo, M. *Leubas*. — Corso, M. *Demanne*. — Roustan, M. *Fleury*. — Vabontrain, M. *Lainé*. — Cop, M. *Cueille*. — Leroy, M. *Bouchard*. — Constant, M. *Prika*. — Canouville, M. *Mauloy*. — Arnault. M. *Pellerin*. — Jasmin, M. *Monrose*. — Catherine, Mme *Réjane*. — La reine Caroline, Mlle *Suzanne Avril*. — Mme de Bulow, Mme *Archainbaud*. — La princesse Elisa, Mlle *Labadie*. — Mme de Mortemart, Mlle *Bernou*. — Mme de Rovigo, Mlle *Andral*. — Toinon, Mlle *Ecian*. — Femme de chambre, Mlle *Dorville*. — Julie, Mlle *Mauffroy*. — La Roussotte, Mlle *Del Sarte*.

est fait de la sorte et que l'auteur l'a voulu tel. Donc, toutes nos félicitations à l'exquise Catherine ; à M. Lérand, toujours si sobre et si fin dans Fouché ; à M. Duquesne, qui rend presque vraisemblable, par sa mesure et son tact, le Napoléon exact, sans doute, puisque M. Sardou nous l'affirme, mais trop différent du César légendaire qu'il avait la lourde tâche de représenter ; à M. Grand, enfin, élégant et très digne sous l'habit blanc de Neipperg. Seul, et malgré tout son talent, qui demeure incontestable, M. Huguenet nous a paru mal à l'aise dans le rôle de Lefebvre, où M. Candé était hors de pair. Quant aux jolies femmes, il y en a une telle légion, que nous devions renoncer à les complimenter autrement qu'en bloc. Il fallait cependant louer spécialement Mmes Avril et Labadie, qui avaient fort bien joué l'amusante querelle de famille où Napoléon et ses deux sœurs se disputent en italien sur le mode glapissant. N'oublions pas non plus Mme Archainbaud, une sympathique baronne de Bulow, et Mlle Andral, une duchesse de Rovigo admirablement belle. J'en passe, et non des pires. Pour la mise en scène, elle est celle d'autrefois, c'est-à-dire merveilleuse : une féerie historique.

31 JUILLET. — 500e représentation de *Madame Sans-Gêne* [1].

---

1. — Cette 500e représentation était joyeusement fêtée, après le spectacle, au restaurant Paillard, des Champs-Élysées, en un souper auquel étaient seulement conviés les interprètes de MM. Sardou et Moreau, le personnel du Vaudeville et quelques intimes. La grande salle du rez-de-chaussée, pittoresquement transformée pour la circonstance, offrait un féerique coup d'œil. Une guirlande circulaire de lampions tricolores

30 OCTOBRE. — *Madame Sans-Gêne* était jouée pour la 600e fois[1]. La pièce se donnera jusqu'au 18 novembre.

26 NOVEMBRE. — Première représentation de *Sylvie ou la Curieuse d'amour*, pièce en quatre actes de M. Abel Hermant[2]. — Un sous-titre ou

---

l'éclairait; autour de la table, somptueusement servie, des flots de rubans blancs, rouges et bleus, s'accrochaient à des lampes surmontées de l'aigle impériale; au fond de la salle, un buste de Napoléon Ier entouré de drapeaux ; dans la loggia du premier étage, un orchestre de tziganes dissimulé dans la verdure. Mme Réjane, qui présidait la fête avec l'entrain, le charme et l'esprit qu'on lui connaît, avait à sa droite M. Victorien Sardou, et à sa gauche M. Emile Moreau. Au dessert, après que furent offerts — délicate attention de Mme Réjane — aux femmes un éventail peint aux armes impériales, aux hommes une médaille frappée à l'effigie de l'Empereur, et à chacun des auteurs un artistique souvenir de leur incomparable interprète, M. Porel a prononcé un spirituel et charmant discours salué par des tonnerres d'applaudissements. M. Lérand, succédant à l'aimable directeur du Vaudeville, a lu avec le plus vif succès une pièce de vers composée en l'honneur de Mme Réjane; puis, après avoir gaiement dansé jusqu'au lever du soleil, on s'est, en se séparant, donné rendez-vous pour la... millième représentation de *Madame Sans-Gêne*.

1. — Le foyer du public avait été transformé en auberge alsacienne, dans laquelle Catherine Hubscher-Réjane offrait à MM. Victorien Sardou, Emile Moreau, à ses camarades et à son mari, M. Porel, la choucroute et les produits d'Alsace. M. Christack-Ciolak, l'excellent chef roumain, et ses musiciens avaient fait danser les convives jusqu'à l'aurore, et M. Lérand avait organisé une tombola comique qui obtenait le plus joyeux succès.

Quelques jours auparavant, l'Estudiantina madrilène étant venue pour offrir à Mme Réjane une aubade, en souvenir des représentations données par elles l'année précédente à Madrid, la charmante comédienne eut l'idée de proposer au public, dans une courte et spirituelle annonce, de lui faire partager son plaisir. Le public accepta d'enthousiasme, et, entre le deuxième et le troisième acte de *Madame Sans-Gêne*, l'Estudiantina, rangée en scène au milieu des artistes du Vaudeville, se faisait applaudir dans deux exquis morceaux, et terminait par *la Marseillaise* et l'Hymne espagnol aux acclamations des spectateurs.

2. DISTRIBUTION. — Pierre Taillefer, M. *F. Huguenet*. — Marquis de Beauvoisin, M. *Lérand*. — Taillefer, M. *Numès*. — Nicolas Gayon, M. *Maury*. — Chevalier de Bons-St-Didier, M. *Nertann*. — Henri, M. *Burguet*. — Butard, M. *Leubas*. — Alvise, M. *Moisson*. — Zanipolo, M. *Bouchard*, — Bonelli, M. *Prika*. — Bagio, M. *Mauloy*, — Vidale,

plutôt un double titre qui semble détaché d'une affiche du siècle dernier. La comédie que M. Abel Hermant a simultanément tirée de deux de ses meilleurs romans, la *Confidence d'une aïeule* et *Emmeline*, se déroule, en effet, à l'extrême fin du dix-huitième siècle et se poursuit jusqu'aux premières années de l'Empire. Sylvie, que sa mère, la comtesse de Guerlande et son tuteur (lisez son père), le chevalier de Bons-Saint-Didier, viennent de marier, toute jeune, au marquis de Beauvoisin, déjà vieux, est une petite personne extrêmement sensible qui ne demande qu'à aimer. Dès ses plus tendres années, elle fut la Chloé de l'adolescent Henri, son frère de lait, en passe de devenir son amant, depuis le jour du 14 juillet 1789, où il la sauva des mains des émeutiers. Mais, en certaine garçonnière si voluptueusement aménagée qu'il est impossible de n'y pas succomber à la tentation, spirituel autant que libertin, fin causeur et virtuose expert, le marquis saura si bien éveiller sa curiosité qu'il l'entraîne aux doux sons de la flûte et l'emmène jusqu'en Allemagne où il émigre devant la Révolution. Ses biens eussent été confisqués comme « nationaux », si son intendant Taillefer, devenu « accusateur public », et son fermier, Nicolas Gayon, ne se fussent entendus ensemble pour se les approprier. Sylvie, à qui son vieux mari a bientôt cessé de plaire, a obtenu le divorce, et est

---

M. *Coquillon*. — Benedetto, M. *Leclerc*. — Ferrari, M. *Lebreton*. — Sylvie, Mme *Réjane*. — Gertrude, Mme *Cécile Caron*. — Comtesse de Guerlande, Mlle *Juliette Darcourt*. — Un petit chasseur, Mlle *Dorville*. — Carlina, Mlle *Morlet*. — Flora, Mlle *Viarny*. — Barbara, Mlle *Vaccary*.

revenue quatre ans après — nous sommes en 93 — à sa terre de Beauvoisin dont elle se croit toujours propriétaire. Nicolas Gayon qu'un regard de la marquise a subitement enflammé, la laisse dans son erreur, jusqu'au moment où il lui fera l'aveu de son amour et lui demandera carrément sa main : le mariage ou la mort ! Au cas où elle refuserait, le peuple émeuté par lui la livrera au tribunal révolutionnaire. Entre ces deux alternatives, Sylvie choisit le mariage, bien résolue à fuir avec Henri qu'elle a retrouvé toujours épris d'elle. Mais le madré paysan ne la laisse pas ainsi s'échapper, et la voilà poussée par une nouvelle curiosité d'amour vers celui qu'elle traitait de rustre... Comment de la femme de Nicolas Gayon, Sylvie est-elle devenue en 1809, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine ? M. Abel Hermant, supposant sans doute que nous avions lu le roman, ne s'est point donné la peine de nous l'expliquer dans sa pièce, Elle est, selon toute apparence, divorcée de nouveau et nous la retrouvons en un ravissant boudoir de son ancien hôtel agrémenté des élégances du jour et dans la plus éblouissante toilette qui se puisse voir. Elle attend l'envoyé qui doit la conduire en Italie au troisième mari que lui impose l'empereur : c'est, de par sa naissance, Pierre Taillefer, le fils de son ancien intendant, devenu Brutus, comme capitaine de dragons, et maintenant Napoléon Taillefer, maréchal de France, duc de Spalato. Quel est l'envoyé du maréchal ? Son compagnon d'armes, le colonel Soubervielle. Ce nom ne dit rien à Sylvie, qui s'effondre de surprise en reconnaissant le mal-

heureux Henri, qu'un impitoyable destin condamne à quitter la place au moment même où il croit toucher au bonheur... Il a pensé que ce voyage en Italie allait enfin le dédommager de sa longue attente d'amoureux platonique : or, l'impétueux maréchal fait une brusque entrée de soudard mal élevé, et devant le refus de Sylvie de lui accorder son billet de logement, il l'emmène dans sa berline *manu militari* ; la mégère est subitement apprivoisée... Nous voilà donc transportés, avec nos voyageurs, à Venise, en plein carnaval, dans une salle de restaurant donnant sur le grand canal. Sylvie y retrouve inopinément ses deux premiers époux : le vieux marquis, toujours aussi jeune, et Nicolas, qui a su se faire aux belles manières. Elles se donne alors le malin plaisir de les intriguer gentiment, se fait reconnaître, et s'étant juré de tromper avant le soir son butor de mari, elle assigne à chacun d'eux un galant rendez-vous. Mais il est dit qu'Henri touchera enfin la récompense due à ses déboires : parti de Paris avec deux heures de retard, qu'il n'a pu rattraper depuis quinze jours, il arrivera enfin bon premier pour recueillir au son des sérénades sous le ciel étoilé et dans l'air embaumé de l'Italie, la belle et bonne provision d'amour que lui réservait l'éternelle curieuse... En quatre chapitres plus que croustillants, mis à la scène avec beaucoup d'art et infiniment d'habileté, M. Abel Hermant a-t-il voulu donner un pendant au livre célèbre des *Liaisons dangereuses ?* Il lui était, convenons-en, bien difficile de lutter avec un pareil chef-d'œuvre : n'insistons

pas... Mais, s'il n'y a pas là de pièce, dans l'acception du mot, on y trouve l'effort louable et la recherche curieuse qui nous sortent du banal et excluent le convenu. D'un style affecté, où il a trop voulu marquer la manière précieuse de l'époque, le premier acte avait pu sembler quelque peu monotone; les suivants — et surtout le troisième et le quatrième — semblaient décider du succès. Mais l'ouvrage ne s'adresse-t-il pas à un public spécial et peu facile à s'effaroucher de hautes grivoiseries, c'est l'écueil à redouter...

Si la durée de la pièce ne dépendait que du talent de ses interprètes, celle-ci pouvait être assurée de tenir longtemps l'affiche... Il est impossible d'être plus jeune, plus naïve et plus fine, plus « curieusement » amoureuse que ne l'est Mme Réjane en cet étonnant rôle de Sylvie qui avait bien des raisons pour la tenter. M. Lérand, sous les traits du marquis de Beauvoisin, nous a donné, une fois de plus la preuve d'un art exquis fait de distinction et d'autorité : voilà donc encore une création qui le met sur le chemin de la Comédie-Française. M. Maury a été un Nicolas Gayon — le rôle était assez délicat — des plus francs et des plus naturels. M. Huguenet fut dans son maréchal « Sans Gêne » la joie du troisième acte. A M. Burguet était échu la tâche difficile de l'amant ridicule : il ne l'a pas été, c'est le meilleur éloge que nous puissions lui adresser. Un charme s'est dégagé de toute la personne de Mme Cécile Caron, de son joli visage sous les cheveux gris de dame Gertrude, et de sa diction excellente de tout point.

Sylvie, nous venons de le dire, s'adressait à un public spécial. Il fallait, au moment des fêtes de Noël et du Jour de l'an, une œuvre populaire, à la portée des familles. Aussi, le 22 décembre, reprenait-on encore une fois, pour une série de quatorze représentations données avant le départ en tournée de Mme Réjane, la triomphante *Madame Sans Gêne*, avec laquelle se terminait l'année.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Ma Cousine, comédie	3	»	57
1807, comédie	1	»	44
**Le Béguin*, comédie	3	8 févr.	31
**L'Institutrice*, comédie	1	8 févr.	34
**La Robe rouge*, pièce	4	14 mars	64
Roses d'automne, comédie	1	»	31
Zaza, comédie	5	2 mai	11
Madame Sans-Gêne, pièce	4	22 mai	209
**Sylvie* ou *la Curieuse d'amour*, pièce	4	26 nov.	29

THÉATRE SARAH BERNHARDT[1]

L'histoire du Théâtre Sarah Bernhardt en 1900 tient tout entière dans l'énorme succès de l'*Aiglon*, de M. Edmond Rostand, qui, durant six mois et demi, sera joué devant des salles combles, où défileront, avec les Parisiens, tous les étrangers et les provinciaux venus pour l'Exposition universelle.

Après un certain nombre de représentations d'*Hamlet* et de la *Dame aux camélias*, suivies de vingt jours de relâche, Mme Sarah Bernhardt nous donnait, le 15 mars, l'importante première de l'*Aiglon*, ce drame en six actes et en vers, de M. Edmond Rostand[2], dont on parlait depuis tantôt

---

1. — Directrice : Mme Sarah Bernhardt ; Administrateur : M. Geoffroy ; Secrétaire général : M. Duberry.

2. Distribution. — Le duc de Reichstadt, Mme *Sarah Bernhardt*. — Flambeau, M. *Guitry*. — Metternich, M. *André Calmettes*. — Le tailleur, M. *P. Magnier*. — Marmont, M. *M. Luguet*. — Gentz, M. *Laroche*. — D'Obenaus, M. *Chameroy*. — Prokesch, M. *Deneubourg*. — L'attaché français, M. *Schutz*. — Tiburce, M. *Scheller*. — Dietrichstein, M. *Rebel*. — Général Hartmann, M. *Teste*. — L'empereur Franz, M. *Ripert*. — Le docteur, M. *Lacroix*. — Lord Cowley, M. *Krauss*. — Sedlinsky, M. *Jean Dara*. — Un garde-noble, M. *Lemarchand*. — Bombelles, M. *J. Volnys*. — Thalberg, M. *Laurent*. — Un domestique, M. *Piron*. Gimbert, M. *Stebler*. — Un montagnard, M. *Durec*. — Furstenberg, M. *Cauroy*. — Josika, M. *Guiraud*. — Marie-Louise, Mlle *Maria Legault*. — Comtesse Camarata, Mlle *Bl. Dufrène*. — Princesse Grazalco-

deux ans, et qui, dans les derniers temps, avait fourni aux journaux des milliers et des milliers de lignes de copie... N'était-ce donc pas, au point de vue dramatique, le plus gros évènement de l'année? Dans les salons, dans les cercles, au boulevard, vous n'entendiez que ces mots : « Allez-vous à *l'Aiglon?* » L'œuvre nouvelle de M. Edmond Rostand faisait littéralement prime, et nous connaissons tels millionnaires — à quoi servirait-il d'être millionnaire pour se refuser pareilles fantaisies? — qui eussent volontiers offert vingt-cinq louis, et davantage encore, d'un fauteuil de première, introuvable depuis longtemps au théâtre et chez les marchand de billets. On conçoit que nombre de spectateurs, ayant payé leurs places si cher, eussent pu se montrer singulièrement difficiles. Jamais, pourtant, nous n'avons rencontré plus de contradictions dans les opinions des personnes, j'allais dire : des personnalités de tous les mondes qui constituaient cet étonnant et brillant public de première. — Très inférieur à *Cyrano*, disaient les uns. Là, au moins, Rostand se trouvait tout entier. Il a eu tort de vouloir se hausser à l'histoire, de s'attaquer particulièrement à un sujet si ingrat qui, au théâtre, on

---

witz, Mme *Marie Grandet.* — Thérèse, Mme *Renée Parny.* — Fanny Essler, Mlle *Lucy Gérard.* — L'archiduchesse, Mlle *Christiane Préval.* — La princesse, Mlle *Saryta.* — Une archiduchesse, Mlle *Bl. Boulanger.* — La grande-maitresse, Mlle *Andrée Canti.* — La comtesse, Mlle *Marie Royer.* — La duchesse, Mlle *Tasny.* — Olga, demoiselle d'honneur, Mlle *Redzé.* — Demoiselles d'honneur, Mlles *L. Picquel, A. Picquel, Brenneville.* — Lady Cowley, Mlle *Solters.* — Une bergère, Mlle *Parriaux.* — Un petit archiduc, *La petite Hélène.* — Une petite archiduchesse, *La petite Marcelle.*

Le 31 mars, Mlle Saryta jouait, au pied levé, le rôle de l'archiduchesse, remplaçant Mlle Préval, indisposée.

le savait du reste, ne pouvait rien donner. — Que dites-vous là ? L'*Aiglon* est bien au-dessus de *Cyrano*, s'écriaient les autres, et Rostand s'est, cette fois, surpassé lui-même. Quelle verve richement renouvelée, après une pasquinade comme les *Romanesques*, une légende de chevalerie comme la *Princesse lointaine*, un poème évangélique comme la *Samaritaine*, une comédie de cape et d'épée comme *Cyrano de Bergerac* ! Cet homme peut tout ce qu'il veut, allant avec un égal bonheur de la farce à l'épopée, des tréteaux de Tabarin au *Mémorial de Sainte-Hélène*. Où trouver chez un dramaturge semblable puissance et pareille souplesse? Et ceux-ci de répliquer : « Pièce incohérente, s'il en fût jamais. Sans action, puisque l'auteur n'a même pas su tirer parti de la conspiration qui a pour objet l'évasion du duc de Reichstadt. Simple prétexte à *concetti*, à couplets, où tout est bon pour amener une tirade ; ici, sur la croix d'honneur ; là, sur le petit chapeau ; etc., etc. ; où tout est sacrifié à l'effet, au mot ronflant ou drôle, et même au calembour. C'est le « décrochez-moi ça » d'un poète peu sévère pour lui-même. « Tout chemin mène... au roi de Rome », dit un de ses personnages. « Elle est bien bonne ! » s'écrie, en langage ultra-moderne, le sergent Flambeau, montant la garde en uniforme de grenadier, à la porte de la chambre du fils de son empereur, dans le palais de Schœnbrünn. L'*Aiglon* n'est pas l'œuvre d'un fin lettré, mais d'un écrivain « roublard », qui connaît comme personne l'art de chatouiller son public, et lui posera *(sic)* tous les lapins imagi-

nables... — Vous blasphémez, répondent les enthousiastes de l'œuvre, l'*Aiglon* est une œuvre saine et superbe ; celui qui l'a conçue n'est pas seulement le plus charmant des poètes, c'est un auteur dramatique de tout premier ordre : le théâtre fait homme. — Et vous, critique, me demanderez-vous : que pensez-vous de l'*Aiglon* ? — Que l'énorme succès de *Cyrano* rendait forcément exigeants les auditeurs du nouvel ouvrage, et que, sans rappeler les grandes envolées d'un Victor Hugo, traitant le même sujet, l'œuvre — qui devait avoir l'énorme succès que l'on sait, — attestait chez le jeune écrivain, en même temps qu'une prodigieuse habileté, le plus rare talent d'enlumineur, le don le plus précieux d'illustrateur... Il n'était guère possible de mieux accommoder à la scène la célèbre légende de Napoléon II. — Le spectacle se déroule en Autriche, de 1830 à 1832. La pièce s'ouvre à Baden, modeste station balnéaire, située à une heure de Vienne, où Marie-Louise s'était installée avec son fils pendant l'été de 1830. L'impératrice habitait une maison de style, dite le « Pavillon de Flore », disparue aujourd'hui, et avait, comme voisin de face, le duc de Reichstadt, installé dans un autre pavillon, appelé le « Temple grec ». C'est là que se noue l'action, en un premier acte quelque peu parent de *Madame Sans-Gêne*, dont nous signalerons surtout l'irruption de jolies femmes et de toilettes claires — et la piquante leçon d'histoire, donnée à son professeur autrichien, par le jeune duc, rappelant les glorieuses victoires du grand Napoléon. Au second et

au troisième acte, nous sommes à Schœnbrünn, dans le salon particulier du duc, dit des « Laques », donnant sur la Gloriette, un petit arc de triomphe qu'on aperçoit dans le fond. Mme Sarah Bernhardt avait à réaliser un véritable tour de force scénique : il lui fallait représenter un jeune prince de dix-huit à vingt ans, d'une allure tout autre que les travestis de Lorenzaccio et d'Hamlet, qu'elle venait d'incarner avec un succès inoubliable. Ce tour de force, la grande artiste l'a accompli de façon absolument supérieure, et ce fut un cri d'admiration dans toute la salle, quand on vit entrer en scène, mince, souple, jeune et svelte comme un gamin, Sarah Bernhardt, les cheveux courts — ses propres cheveux qu'elle a laissés tomber sous les ciseaux du coiffeur — la taille divinement prise dans son uniforme blanc de colonel autrichien. Citons, au nombre des scènes à effet, celle avec l'empereur d'Autriche, François II, et surtout celle avec Metternich, qui termine le troisième acte. Au suivant, l'acte pittoresque au point de vue de la mise en scène, nous assistons à une fête de nuit donnée par le chevalier de l'empire dans le parc de Schœnbrünn. Enfin, voici la plaine de Wagram, où le duc de Reichstadt — l'idée est, ici, singulièrement grande et puissante — croit entendre les lamentations des soldats morts au champ d'honneur — puis, la chambre du prince où, voyant tous ses rêves abolis, vaincu par la politique terrible de Metternich, incapable désormais de tout effort, et, succombant à la phtisie, l'aiglon s'endort de l'éternel sommeil.

Jamais, disons-le, Mme Sarah Bernhardt n'a été plus belle qu'en ce personnage d'une grâce tragique et touchante, qui comptera, certes, au nombre des plus remarquables créations qu'elle ait encore faites. A ce rôle — véritablement écrasant, autant qu'il est difficile — elle apporte une vie, un charme, un rayonnement absolument merveilleux. Est-il besoin d'ajouter qu'on l'a acclamée, rappelée, comme elle méritait de l'être ?... Aux côtés de Mme Sarah Bernhardt, et parmi plus de cinquante rôles dont se compose la distribution de l'*Aiglon*, nous avons très sincèrement applaudi M. Guitry (cela le change des... Guitry) qui a su donner au sergent Flambeau une physionomie de grognard des plus pittoresques et des plus franchement amusantes, et M. Calmettes, à qui sa nature même permettait de dessiner avec beaucoup de vérité la sèche figure de Metternich.

29 MARS. — Matinée extraordinaire, au bénéfice de la Caisse de secours et de retraites du Syndicat de la presse municipale parisienne.

31 MARS. — Premier samedi populaire de poésie ancienne et moderne[1].

---

1. — Voici quel en était le programme : Les *Fenêtres fleuries* (Albert Mérat), par Mlle Seylor. — La *Mort du Loup* (Alfred de Vigny), par Mlle Blanche Dufrène. — La *Complainte de Minuccio* (Alfred de Musset), par Mme Sarah Bernhardt. — L'*Invitation au mariage* (Charles Baudelaire-Henry Duparc), par Mme Jeanne Raunay. — Le *Cycle lyrique de Napoléon : Napoléon II* (Victor-Hugo), par M. de Max ; les *Souvenirs du peuple* (Béranger), par Mme Grandet et Mlle Seylor ; les *Deux Grenadiers* (Henri Heine et Robert Schumann), par M. Engel ; les *Vieux de la Vieille* (Théophile Gautier), par M. Magnier. — Les *Animaux malades de la faim* (Georges Courteline), par M. Gémier. — L'*Etrangère* (Ephraïm Mikhael), par Mme Sarah Bernhardt. — Les *Mauvaises fenêtres* (Catulle Mendès-Alfred Bruneau), les *Noces dans l'or* et le *Sabot de frêne*, par Mme Simon-Girard.

7 AVRIL. — Seconde matinée de poésie ancienne et moderne, avec le concours de MM. de Max, Krauss, Magnier, Deneubourg, et de Mmes Sarah Bernhardt, Héglon, Legault, Parny et Bady.

14 AVRIL. — Troisième samedi de poésie ancienne et moderne, avec le concours de Mmes Sarah Bernhardt, Litvinne, Bathori, de MM. Engel, de Max, Gémier, etc. Au programme : *Jésus*, de Victor Hugo.

21 AVRIL. — Samedi populaire de poésie. Au programme : la *Nuit de mai*, d'Alfred de Musset, dite par Mme Sarah Bernhardt et M. Magnier.

28 AVRIL. — Matinée populaire de poésie ancienne et moderne, avec le concours de MM. Silvain, de Max, Magnier, Garry, Gémier, Deneubourg, Mmes Sarah Bernhardt, Héglon, Parny, Bady et Seylor.

30 AVRIL. — On donnait devant une salle comble, naturellement, la cinquantième représentation de l'*Aiglon*, qui, déjà, avait fait encaisser au théâtre, la somme de 566.000 francs [1].

---

1. — En vue de la grande tournée en Amérique avec Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin, le cinquième tableau du drame de M. Rostand allait être corsé d'un effet panoramique nouveau. La décoration de ce tableau représente le champ de bataille de Wagram et le duc de Reichstadt y évoque les héros tombés au champ d'honneur, dont on aperçoit les cadavres jonchant le sol. Pour ajouter plus de réalité à l'évocation de l'Aiglon, on a imaginé de faire lever ces morts glorieux de la grande armée à la voix du fils du vainqueur de Wagram. Le rêve de Sarah Bernhardt se réalisera d'une façon très vivante et très tangible pour le public, par l'apparition des soldats et des chefs, les uns réels, les autres obtenus par des effets de cinématographe.

Par son traité pour l'Amérique, avec M. Maurice Grau, Mme Sarah Bernhardt a un *minimum* garanti de cinq mille francs par représentation, avec un partage de recette au-dessus d'une moyenne convenue. Elle est, en outre, défrayée de toutes ses dépenses personnelles, elle et deux personnes. Comme on suppose que la tournée fournira un effectif

5 MAI. — Sixième matinée de poésie ancienne et moderne[1].

12 MAI. — Au samedi populaire, le « Cycle lyrique de Notre-Dame » avec le concours de Mme Sarah Bernhardt et de Mme Héglon. Mme Sarah Bernhardt disait *Un miracle de Notre-Dame;* Mme Héglon chantait l'*Ave Maria*, de M. Saint-Saëns et le *Stabat*, de Bizet.

19 MAI. — La commémoration du quinzième anniversaire de la mort de Victor Hugo, a lieu, en samedi populaire, en une cérémonie où Mme Sarah Bernhardt, M. Mounet-Sully, de la Comédie-Française; Mlle Bréval, de l'Opéra; M. Lucien Fugère, de l'Opéra-Comique; Mme Segond-Weber, M. Rameau, de l'Odéon; M. de Max, M. Gémier, M. Pierre Magnier, Mlle Seylor, Mlle Renée Parny, Mlle Lucy Gérard, disent ou

---

de deux à trois cents représentations, c'est pour la comédienne un produit probable d'un million à quinze cent mille francs au minimum. L'engagement de Coquelin, également très avantageux, est à des conditions moindres, deux mille francs assurés, minimum, par représentation, et 12 1/2 pour cent à prélever sur la recette au-dessus de la moyenne.

1. — Voici quel en était le programme : *La Messe de l'Ane* (Paul Delair) : M. Constant Coquelin. — Variations sur *le Carnaval de Venise* (Théophile Gautier, Paganini, Claude Terrasse) : Mme Sarah Bernhardt. — *Les gros Dindons; les Cigales* (Mme Rosemonde Gérard, Emmanuel Chabrier) : M. Lucien Fugère. — *Le Cœur de Halmiar* (Leconte de Lisle) : M. Mitrecey. — *Simonne* (Rémy de Gourmont) : Mlle Bady. — *A une femme* (Louis Bouilhet) : M. de Max. — *Première Solitude; Fort en Thème* (Sully Prudhomme) : M. Pierre Magnier.

LE CYCLE DE PIERROT : *Au clair de la lune* (Théodore de Banville, Lulli, Claude Terrasse) : Mlle Lormont. — *Pierrot fâché à cause de la lune* (Catulle Mendès) : M. Gémier. — *Ancien Pierrot* (Théodore de Banville : M. Burguet. — *Pierrots* (Jules Lafargue) : M. Gémier.

Rondels bergamasques (Albert Giraud); *Pierrot*, sonnet (Paul Verlaine) : Mlle Los Rios. — *L'Attente* (Victor Hugo, Richard Wagner); Mlle Lormont. — *L'Infidèle*, vœu-odelette (Henri de Régnier) : Mlle Bady. — *Jeune soldat* (Lamennais) : M. de Max. — *Les Larmes* (Henri Bataille) : Mme Sarah Bernhardt.

chantent des œuvres du poète. Le buste de Victor Hugo placé sur la scène était dû au ciseau du sculpteur Rodin.

26 MAI. — Neuvième samedi populaire de poésie ancienne et moderne[1].

2 JUIN. — Dixième samedi de poésie ancienne et moderne, avec le concours de Mmes Sarah Bernhardt, Maria Guerrero, Lucy Gérard, Renée Parny, Bathory, Seylor, Marguerite de Kerven; et de MM. Constant Coquelin, Fernando Diaz de Mendoza, Engel, de Max, Krauss, Bruly, etc.

6 JUIN. — Matinée internationale de bienfaisance en faveur des Orphelinats agricoles, des Orphelins Alsaciens-Lorrains et de la Société charitable l'Union belge. *L'Etincelle*, d'Edouard Pailleron, était jouée par Mme Sarah Bernhardt (Léonie de Renat), M. Pierre Magnier (Raoul de Céran) et Mlle Seylor (Antoinette).

9 JUIN. — Onzième, samedi populaire : Mme Sarah Bernhardt, M. Renaud, de l'Opéra, Mme Geor-

---

1. — Voici quel en était le programme : 1. *Antoine et Cléopâtre* (José-Maria de Heredia) : Mlle Alys Arsel. — 2. *L'Agonie d'un saint* (Leconte de Lisle) : M. de Max. — 3. *L'Oiseleur* (Guy de Maupassant) : Mlle Seylor. — 4. *Les Petites vieilles* (Charles Baudelaire) : M. Gémier. — 5. *Chansons de Méléagre* (Pierre Louys) : Mlle Parny. — 6. *Paysage intime* (André Rivoire) : M. de Max. — 7. *Les larmes humaines* (Mc Krassoff). — 8. *Les seuls pleurs* (Mc Krassoff), musique de Camille Erlanger : Mlle Gerville-Réache. — 9. *Lucie* (Alfred de Musset), musique de Benjamin Godard : Mme Sarah Bernhardt, Mlle Magdeleine Godard. — 10. *Le Chant des ouvriers* (Pierre Dupont) : M. Gémier. — 11. *Dernier vœu* (Théodore de Banville). — 12. *L'Incrédule* (Paul Verlaine), musique de Reynaldo Hahn. — 13. *Nuit* (Alexandre Pouchkine), musique d'Antoine Rubinstein : Mlle Félia Litvinne. — 14. *Sur une signature de Marie Stuart*, sonnet. — 15. *La Part de Madeleine* (Anatole France) : Mlle Renée Parny. — 16. *Chansons des trains et des gares* (Franc-Nohain) : M. Bruly.

Les notices étaient lues par M. Deneubourg.

ges Marty, Mlles Lanne, Eugénie Nau, Renée Parny, MM. Max, Magnier, Bruly et Laudner interprètent les œuvres de : Théophile Gautier, Haraucourt, Lamartine, Brizeux, Rodenbach, Saint-Saëns, Jean Moréas, Théodore de Banville, Edmond Rostand, Léo Delibes, Jean Rameau, Villiers de l'Isle-Adam, Emmanuel Chabrier, Louis de Gramont, Francis de Croisset, Francis Thomé, Georges Pioch, etc.

16 JUIN. — Samedi populaire de poésies anciennes et modernes, avec le concours de Mmes Sarah Bernhardt, Flahaut, Seylor, Parny, Lise d'Ajac ; de MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet, Paul Mounet, de Max, Krauss, Bruly, Deneubourg et Scheler, dans des œuvres de Lamartine, Victor Hugo, Banville, Oscar Fredrick (S. M. Oscar II, roi de Suède), Cros, Sully-Prudhomme, Théophile Gautier, Moréas, André Theuriet, François Coppée, Jacques Richepin, Maurice Olivains, Paul-Georges de Boutelier, Alphonse Daudet.

19 JUIN. — Centième représentation de l'*Aiglon* [1].

23 JUIN. — Samedi populaire avec le concours de Mmes Sarah Bernhardt ; Héglon et Carrère, de l'Opéra ; Renée Parny et Lise d'Ajac ; MM. de Max, Pierre Magnier, Gémier, Bruly, Laudner, Krauss, etc. Mme Sarah Bernhardt dit des poèmes de Mme Desbordes-Valmore et de Rodenbach ; Mme Héglon chante des lieds de France de M. Xavier

---

1. — Durant ces cent premières soirées le drame de M. Edmond Rostand a réalisé, en chiffres exacts, 1,096,008 fr. 50 de recettes, soit une moyenne de 10,960 fr. 08 par représentation.

Leroux ; Mme Carrère se fait applaudir dans des mélodies de Léo Delibes et Gounod [1].

5 AOUT. — La représentation de l'*Aiglon* offerte par Mme Sarah Bernhardt aux étudiants français et étrangers obtenait un exceptionnel triomphe [2].

25 SEPTEMBRE. — Deux centième représentation de l'*Aiglon* avec deux millions soixante huit mille huit cent vingt-neuf francs de recettes [3].

28 OCTOBRE. — Matinée exceptionnelle de l'*Aiglon*, donnée au profit de la Loterie de l'Association des artistes dramatiques [4].

30 OCTOBRE. — Dans une dernière et magnifi-

---

1. Le Conseil municipal accorde à Mme Sarah Bernhardt le droit de sous-louer son théâtre à la Comédie-Française pour une durée de deux à cinq mois environ pendant le voyage qu'elle doit faire en Amérique.

2. — La salle, absolument bondée, offrait le coup d'œil le plus pittoresque si l'on songe que les costumes des jeunes gens de chaque nationalité jetaient une note spéciale dans cet ensemble intéressant. Les étudiants de Munich avec leur uniforme tout blanc et le sabre, les étudiants hongrois en costume national, les belges avec gants à crispins, attiraient notamment l'attention. Bans et pluie de fleurs après chaque acte en l'honneur de la grande artiste, cela était indiqué. Après le quatrième acte le rideau s'est relevé et M. Tissier, ancien président de l'Association des étudiants, est venu dire à Mme Sarah Bernhardt, qu'accompagnait M. Guitry, une pièce de vers qui a soulevé l'enthousiasme. On a apporté alors une immense corbeille de fleurs avec un ruban orné de cet envoi : *Hommage à Mme Sarah Bernhardt. — L'Association des étudiants. — 5 août 1900.*

3. — Mlle Jeanne Marcya vient de jouer pour la première fois le rôle de la comtesse Camerata qu'elle doit interpréter en Amérique.

4. — Partout, en province comme à Paris, même succès pour la pièce de M. Edmond Rostand. La tournée, dirigée par M. Victor Ulmann, qui avait débuté le 29 avril à Marseille, venait de rentrer après avoir donné 170 représentations consécutives dans les principales villes de France et de l'étranger. Une nouvelle tournée se mettait en route dans les premiers jours de novembre. Mlle Jane Grumbach y conservait son rôle du duc de Reichstadt que, durant six mois, elle avait fait triompher sans une seule défaillance. Les rôles de Flambeau et de Metternich étaient confiés à MM. Schutz et Volny.

que représentation de l'œuvre de Rostand Mme Sarah Bernhardt a fait ses adieux au public [1].

La Comédie-Française — ainsi que nous l'avons vu au chapitre qui la concerne — prenait possession du théâtre Sarah Bernhardt, et l'occupera jusqu'au 29 décembre, jour où la salle était louée à M. Jacques Richepin pour les représentations de la *Cavalière*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Dame aux Camélias, pièce	5	»	22
Hamlet, drame	15 tabl.	»	34
**L'Aiglon*, drame en vers	6	15 mars	237

1. Les 234 représentations de l'*Aiglon* ont produit une recette totale de 2.477.123 francs, soit une moyenne de 10.585 fr. 99. A 12 pour cent, les droits d'auteur, pour le seul théâtre Sarah Bernhardt, ont rapporté à M. Edmond Rostand la jolie somme de 297.254 fr. 76.

Le 2 décembre, paraissait, chez l'éditeur Fasquelle, la première édition du drame, dont la publication avait été, jusque là, retardée. La pièce portait cette dédicace : « A mon fils Maurice, et à la mémoire de son héroïque arrière-grand-père Maurice, comte Gérard, Maréchal de France », et au-dessous, les quatre vers que voici :

Grand Dieu ! ce n'est pas une cause
Que j'attaque ou que je défend...
Et ceci n'est pas autre chose
Que l'histoire d'un pauvre enfant.

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

Deux œuvres inédites, dont une comédie, *Education de Prince*, de M. Maurice Donnay, et *Mademoiselle George*, de MM. V. de Cottens, Pierre Veber et Louis Varney, constitueront, avec les reprises du *Nouveau Jeu* et du *Vieux Marcheur*, des *Brigands* et du *Carnet du Diable*, dédiées au public de l'Exposition, le bilan de l'année 1900.

Le 20 février, le théâtre fêtait la 100e représentation de la *Belle Hélène*. Le 17 mars, à l'amusant opéra-bouffe d'Offenbach succédait *Education de Prince*, comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay[2]. — On avait précédemment lu dans

1. — Directeur : M. Fernand Samuel ; secrétaire-général : M. Jules Brasseur.

2. Distribution. — Cercleux, M. *Brasseur*. — Comte de Ronceval, M. *Guy*. — Garau, M. *Petit*. — Jacques France, M. *Prince* — Sacha, M. *André Bruly*. — Gardène, M. *Demey*. — Poitrineau, M. *Simon*. — Troybémolles, M. *Dubroca*. — Mohammed, M. *Mesmaecker*. — La reine, Mlle *Jeanne Granier*. — Raymonde, Mlle *Andrée Mégard*. — Blanche de Marennes, Mlle *Angèle*. — Chochotte, Mlle *Lavallière*. — Julia Radler, Mlle *Demarsy*. — Mariette Printemps, Mlle *Diéterle*. — Lucienne d'Ostende, Mlle *De Lagny*. — Jeanne de Courseulles, Mlle *Jane Yvon*. — Julia, Mlle *Brunel*.

1er acte : Le cabinet de travail de la reine de Silistrie. — 2e acte : A Cabourg. — 3e acte : La fête des Rois. — 4e acte : L'atelier du prince.

Education de Prince était bientôt accompagnée d'un acte amusant, *Nuit d'été*, de M. Auguste Germain, déjà joué cent cinquante fois.

la *Vie Parisienne*, où elles parurent sous le pseudonyme de Lysis, les joyeuses scènes détachées, plus tard réunies en un volume d'Ollendorff, d'où M. Maurice Donnay avait tiré les quatre tableaux intitulés : *Education de Prince*. Le prince en question, vous le savez, est le jeune héritier présomptif du trône de Silistrie, que sa mère avisée confie à un de nos plus réputés clubmen — Cercleux est son nom — chargé de le dégourdir, avant qu'il n'aille s'asseoir sur le trône de ses pères, de lui faire connaître les femmes, qu'il ne connaît pas encore, et de lui apprendre la grande vie... En vérité, la Reine ne pouvait élire, pour son cher beau-fils, de meilleur professeur que cet enragé fêtard. Cercleux la connaît dans les coins et recoins, cette existence du haut chic dont il a mission d'enseigner la pratique à son jeune élève. Et, pour commencer, il lui présente une bonne fille, Raymonde de Bercy, qui deviendra sa maîtresse en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous l'apprendre, et qui l'aimera gentiment, jusqu'au jour où, pour mieux répondre aux intentions de la Reine, elle le laissera s'acoquiner d'une charmante petite rosse, Mariette Printemps, en l'honneur de laquelle il se ruinera galamment. Les Silistriens sont là, fort heureusement, pour voter à l'éternel prétendant la forte pension qui lui permettra de continuer à faire la noce à Paris, la ville du monde, où, paraît-il, il est le plus agréable de la faire... De pièce, il n'y en a parbleu ! pas l'ombre en ces quatre actes de M. Donnay ; mais que de drôlerie, que de gaminerie, que de gaieté

étincelante, que d'ironie charmante et que d'esprit! Oh! oui, que d'esprit! Le public de la première s'est franchement amusé... Comment eût-il pu ne point s'amuser à ce feu roulant du dialogue, où les mots — il y en a de très raides — partent comme des fusées.... à cette abracadabrante fantaisie, succédant aux meilleurs traits de peinture de caractère et d'observation prise sur le vif! Ajoutons que, pour son début aux Variétés, M. Maurice Donnay a rencontré chez M. Samuel, une interprétation de tout premier ordre. Jeanne Granier est absolument exquise en cette merveilleuse composition de la Reine de Silistrie, dont les formules de langage étranger et le très piquant accent slave se mélangent avec tant de bonheur d'une gaieté toute parisienne. Il était impossible, vraiment, de jouer avec un tact plus sûr et une plus belle maîtrise l'émoustillante scène où, fortement troublée à la vue des amours de Chochotte, notre jolie veuve de trente ans (n'est-ce pas le bel âge?) essaie de faire comprendre au joyeux professeur de son beau-fils qu'il n'aurait qu'à oser, s'il le voulait bien... Celui-ci, trop respectueux et trop timide, laisse là maladroitement échapper une occasion qui ne se retrouvera jamais plus : Sa Majesté reste vertueuse. M. Brasseur, le « Joseph » en question, est parfait en son rôle de professeur de haute noce. M. Guy, admirablement grimé, n'a que deux scènes : l'une au premier, l'autre au dernier acte, où, sous les traits de M. de Ronceval, le premier précepteur de l'enfant royal, il a trouvé le moyen de désopiler

toutes les rates... M. Bruly — le petit Brulé du Conservatoire — a la blonde jeunesse qui convient au jeune Sacha ne demandant qu'à être déniaisé, M. Prince l'ironie que réclame le poète décadent. Mlle Lavallière a la drôlerie dévergondée de sa camarade Chochotte, Mlle Diéterle, la fine rosserie de Mariette Printemps, Mlle Andrée Mégard, qu'avec intention nous avons gardée pour la fin, le charme attirant qui sied à la maîtresse du prince. Il faut la voir, en sa beauté triomphante, présider la table du souper de la Fête des Rois, que M. Samuel, le directeur fastueux par excellence, a fait aussi magnifique que possible, et M. Maurice Donnay aussi triste que sont, d'ordinaire, les orgies de nos bons fêtards.

11 et 13 MAI. — Reprise du *Nouveau Jeu* [1] et du *Vieux Marcheur* [2]. — M. Samuel joue l'alter-

---

1. DISTRIBUTION. — Paul Costard, M. *Brasseur*. — Buranty, M. *Noblet*. — Labosse, M. *Guy*. — Victor, M. *Emile Petit*. — Barnoux, M. *Demey*. — Jacob, M. *Mesmaecker*. — Le commissaire, M. *Raoul*. — Bobette Langlois, Mlle *Jeanne Granier*. — Mme Costard, Mlle *Angèle*. — Mme Paul Costard, Mlle *Lavallière*. — Riquiqui, Mlle *Diéterle*. — Mme Labosse, Mlle *Croix-Meyer*. — Rosa, Mlle *Walteau*. — La maîtresse d'hôtel, Mlle *Delys*.

Tableaux : 1, la Garçonnière ; 2, Chez les Labosse ; 3, Chez Paul Costard ; 4, Chez Bobette ; 5, l'Hôtel meublé ; 6, la Chambre de Bobette ; 7, Cabinet du juge d'instruction.

2. DISTRIBUTION. — Labosse, M. *Brasseur*. — Giroux-Jodart, M. *Guy*. — Victor, M. *Emile Petit*. — René, M. *Prince*. — Le ministre, M. *Demey*. — L'abbé Graveline, M. *Véret*. — Le sous-préfet, M. *Rocher*. — Léontine Falempin, Mlle *Jeanne Granier*. — Marie Avoine, Mlle *Lavallière*. — Pauline de Glaves, Mlle *Demarsy*. — Louise Mlle *Brunel*. — Julia, Mlle *Marius*. — Rosa, Mlle *Delys*. — La sage-femme, Mlle *Vasseur*.

Premier acte, le Boudoir de Pauline de Glaves. — 2e, la Bibliothèque de Labosse. — 3e, le Parc du château des Tourniquets. — 4e, la Maison de Léontine Falempin. — 5e, la Garçonnière de Labosse et de Giroux-Jodart.

nance. Et pour ce faire, il use tout simplement du cycle Lavedan, dédié à nos hôtes de l'Exposition, ces bons « pontes » qui, durant six mois, vont s'asseoir à notre table et « s'en fourrer jusque là » des plaisirs parisiens. Successivement et simultanément, les Variétés ont donc repris le *Nouveau Jeu* et le *Vieux Marcheur*. — Messieurs les étrangers, consultez l'affiche du jour, et ne vous trompez pas : il s'agit de vous faire venir deux fois, au lieu d'une, au théâtre du boulevard Montmartre...

Nous avons dit, dans un précédent volume, ce que nous pensions du *Nouveau Jeu*, cette œuvre ironique, d'observation plus délicate qu'elle n'en a l'air, pétillante d'esprit, et du meilleur, esprit de verve, esprit d'à-propos et de situation. C'est avec un vif plaisir que nous revoyions la pièce, de forme originale, où, de main habile, M. Lavedan a réduit en sept tableaux tout vivants de gaieté gauloise et de satire humoristique, les trois cents pages de son livre bien connu. Elle est clairement faite, compréhensible par conséquent, même pour ceux qui auraient eu tort de ne pas lire ce joli roman ; elle est très hardie, d'ailleurs très osée, vraie même dans ses plaisanteries les plus risquées, rapide, joyeuse en son outrance, avec des caractères bien venus, bien dessinés, comme des Gavarni. Et comment ne pas applaudir des deux mains au vif regain d'un succès d'autant mieux justifié que pour le compléter, l'auteur a eu la chance de trouver une distribution parfaite? Parfaite en la personne de Jeanne Granier, comédienne incom-

parable qui a fait de Bobette une figure de fantaisie exquise et de nature vraie, du premier au dernier mot. Parfaite encore en celle d'Albert Brasseur, d'une « muflerie » épique en Paul Cossard, élégant et fin dans sa bêtise immense. C'est, on s'en souvient, à partir du *Nouveau Jeu* qu'on voulut bien découvrir, sous le pitre du duc d'En Face, qu'il personnifiait encore la veille, le très sûr comédien qu'est Albert Brasseur. Quant à Jeanne Granier, que sa création dans *Education de Prince* a fait monter de plusieurs crans — était-ce donc possible? — dans l'estime de tous, il lui a suffi de se débarrasser du piquant accent de la jeune reine de Silistrie pour redevenir l'adorable Bobette que nous avons acclamée. Mais, après avoir loué comme il convenait les deux éminents partenaires du *Nouveau Jeu*, hâtons-nous de relater le légitime succès fait à Noblet qui, pour son entrée aux Variétés, prenait avec tant de maîtrise le rôle de Buranty, l'aimable peintre qui ne craint pas de tromper son ami Costard. Mme Paul Costard, c'est maintenant Mlle Lavallière, extraordinairement drôle à la scène du constat de l'hôtel meublé. Riquiqui, d'une calme « gruerie » si spirituelle, c'est toujours — fort heureusement — Mlle Diéterle, plus gentille, plus charmante que jamais sous les deux avatars de la mignonne « petite cocotte ». Petite, c'est précisément ce qui la désole! Le rôle de Mme Costard mère, qui finit après le premier acte, est excellemment tenu par Mlle Angèle, et celui de Labosse, créé par Dieudonné, est échu à Guy, moins distingué peut-être

que son prédécesseur, mais de belle tenue quand même en vieux marcheur. Le *Vieux Marcheur* du lendemain, c'est M. Brasseur, transformé en vieillard comique, et la composition du rôle est restée la plus complète où nous l'ayons vu jusqu'ici. Mlle Jeanne Granier rend, on le sait, avec un art très délicat, la figure de l'institutrice, où, sur un fond de philosophie assez libre, apparaît la pédanterie. Et l'on n'a pas oublié non plus la physionomie curieuse et presque dramatique qu'a donnée Mlle Lavallière au tout petit rôle de Marie Avoine, la « gosse » hystérique. Il faut louer encore Prince, insolent à souhait, cynique et sceptique en son collégien indiscipliné et déjà désabusé, puis M. Demey, qui dit son discours idiot et officiel comme le ferait un vrai ministre... Tout est exact, dans ce *Vieux Marcheur* admirablement mis en scène et plus amusant que jamais. L'effet en était énorme devant le public, déjà cosmopolite, qui remplissait la salle des Variétés.

17 MAI. — Matinée extraordinaire au bénéfice d'Edouard Georges, l'un des plus anciens pensionnaires du théâtre [1].

1. — La salle était absolument comble et le programme si attrayant que, commencée à une heure, la matinée s'est terminée à 7 heures du soir sans qu'un seul spectateur ait songé à quitter sa place, malgré six heures consécutives de spectacle. On a fait des ovations à Réjane, à Mounet-Sully, à Coquelin, à Mlles Zambelli et Sandrini, à Lucien Fugère, à Jeanne Granier, à Mlle Grandjean, à Fregoli ; on a trépigné pour Coquelin cadet, Albert Lambert fils, de Féraudy, Georges Berr, Huguenet, Galipaux, Paulette Darty, Polin, Hyspa. On a rappelé quatre fois Judic. On a acclamé Cooper qui, arrivé à quatre heures de Pétersbourg, était à quatre heures et demie en costume de voyage, aux Variétés, pour y serrer la main de son vieux camarade Edouard Georges.

Enfin, une fantaisie de Monréal et Blondeau, la *Réception d'un ministre*, a permis le plus merveilleux et le plus délicieux défilé artis-

Au *Vieux Marcheur* et au *Nouveau Jeu* [1], de M. Lavedan, succédait, le 20 juin, une reprise des *Brigands*, opéra-bouffe en trois actes, d'Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy, musique de Jacques Offenbach [2]. — Vous vous les rappelez, ces *Brigands* légendaires : une pièce bourrée d'esprit, trois actes étincelants où la fantaisie la plus folle se mêle à l'observation la plus fine. Vous vous la rappelez, cette musique parisienne, endiablée, cette

---

tique que l'on ait pu imaginer avec MM. Baron, Brasseur, Noblet, Raimond, Boisselot, Guy, Gobin, Germain, Guyon fils, Hamilton, Chameroy, Torin, Footitt, Chocolat ; Mmes Andrée Mégard, Angèle, Lavallière, Roybet, Dieterle, Mily Meyer, Géorgette Loyer. Le contrôle était tenu par quatre femmes charmantes : Mmes Samé, Bordo, De Ricke, et la belle Otero. La recette dépassait dix mille francs.

1. — Un amusant écho de la représentation du 16 juin, à laquelle assistait le roi Oscar de Suède. Durant un entr'acte, le roi alla dans la loge de Jeanne Granier et la félicita vivement sur son talent et la gaieté de son jeu. La spirituelle comédienne, qui ne perd jamais une occasion de faire une gaminerie, s'écria : « — Oh ! Majesté, puisque vous êtes si bon public, ça n'est encore rien et je vous en ménage « une » tout à l'heure. » Le roi, trop heureux de laisser de côté toute étiquette, se retira en souriant et acceptant à l'avance de grand cœur la surprise qu'on lui ménageait. Or, on sait qu'à l'acte où Paul Costard, assis sur le pied du lit de Bobette, raconte à celle-ci comment il a fait pincer sa femme en flagrant délit, Bobette, prise d'un accès d'hilarité, s'écriait autrefois : « Vive Félix ! », et s'exclame aujourd'hui : « Vive la France ! » C'était le moment qu'attendait Jeanne Granier qui, bondissant dans un accès de folle joie et se tournant vers l'avant-scène royale, modifia aussitôt le texte et se mit à pousser un « Vive le roi ! Vive Oscar ! » retentissant. Je vous laisse à penser si toute la salle, Sa Majesté toute la première, partit d'un immense éclat de rire.

2. Distribution. — Le chef des carabiniers, M. *Baron*. — Antonio, le caissier, M. *Brasseur*. — Falsacappa, M. *Guy*. — Pietro, M. *Emile Petit*. — Gloria Cassis, M. *Prince*. — Barbavano, M. *Demey*. — Carmagnola, M. *André Simon*. — Domino, M. *Dubroca*. — Campotasso, M. *Véret*. — Pipo, M. *Raoul*. — Le précepteur, M. *Thierry*. — Le courrier, M. *Rocher*. — L'huissier, M. *Désiré*. — Fragoletto, Mlle *J. Mealy*. — Fiorella, Mme *Tariol-Baugé*. — Le duc de Mantoue, Mlle *Dieterle*. — Adolphe, Mlle *Lacombe*. — La duchesse, Mlle *Delys*. — La marquise, Mlle *Joumard*. — Fiametta, Mlle *Watteau*. — Zerlina, Mlle *Robye*. — Cicinella, Mlle *Limauge*. — Bianca, Mlle *Fantoni*. — Princesse de Grenade, Mlle *Campton*. — Pipetta, Mlle *Marius*. — Pipa, Mlle *Vasseur*.

partition inouïe, dans laquelle il n'y a pas une défaillance. Ces *Brigands*-là feraient encore rire sur toute la ligne la gendarmerie, d'ailleurs sujette, comme on sait, à l'hilarité générale. Ils mériteraient, s'ils étaient jamais pris pour de bon, d'être fusillés avec des carabines chargées au gros sel. Offenbach s'était mis en verve pour mettre en branle cette farandole; sa musique scintille et pétille, l'esprit y mousse, le rythme y galope. Le premier acte n'a été qu'un long succès. Après avoir vivement applaudi les pimpants couplets de la fille du bandit, « Je suis Fiorella, la brune », crânement enlevés par M[me] Tariol-Baugé, on a battu des mains au final à propos de bottes, « J'entends un bruit de bottes, de bottes », éclatant d'entrain et de gaieté. Le second a son chœur de mendiants, pittoresquement nasillard. Il y a surtout le duo du notaire — un duo espiègle, frais, malicieux, enguirlandé et comme brodé d'un rire argentin — peut-être le joyau de cette riche partition. Au troisième acte, on aurait volontiers redemandé à Brasseur, admirable fantoche, la chanson du caissier endurci! De l'ancienne distribution de la célèbre et triomphante opérette, il ne reste plus qu'un artiste, Baron, lui seul, et c'est assez!... Quel autre que Baron pourrait aujourd'hui faire le chef des carabiniers?... Tout le monde sait qu'il est idéal. Quand les *Brigands* furent créés en 1869, Baron était à ses débuts, il se contentait de quelques lignes, et il a pu voir, cette fois, que peu de lignes suffisent dans sa bouche pour obtenir d'énormes effets. Je mentirais

en affirmant que nous n'avons pas vivement regretté Dupuis, irremplaçable dans Falscappa. Guy, à qui la nature n'a départi qu'une fort mauvaise voix, s'y est du moins montré très adroit comédien... On ne peut mieux secondé, du reste, par Emile Petit, Simon, Demey, Dubroca, très pittoresques bandits. Mais le grand succès — côté des hommes — a été pour Brasseur et pour Prince, un étonnant Gloria-Cassis, à qui, d'acclamation, on a fait bisser le fameux boléro de « ceusses » qui se disent Espagnols... Nous avons dit l'heureux début de Mme Tariol-Baugé sous les traits de Fiorella la brune. Joignons-y la rentrée, applaudie, de Mlle Méaly, remplissant à souhait le rôle et le maillot de Fragoletto, et l'apparition toute charmante de Mlle Diéterle, qui porte si gracieusement l'élégant travesti du jeune prince de Mantoue... Et voilà repartis pour une nouvelle série de fructueuses représentations, ces *Brigands* remontés avec amour par le fastueux Samuel.

14 AOUT. — Nous avons dit le vif succès qu'obtint, au mois de novembre de l'année précédente, la splendide résurrection de la *Belle Hélène*. — Le directeur du théâtre des Variétés ne pouvait mieux faire que de montrer à nos hôtes du moment le spectacle étonnant et d'un attrait singulier de cette adorable *Belle Hélène* [1], entourée d'une

---

1. DISTRIBUTION. — Calchas, M. *Baron*. — Ménélas, M. *Brasseur*. — Agamemnon, M. *Guy*. — Pâris, M. *Dastrez*, — Ajax Ier, M. *Prince*. — Achille, M. *Simon*. — Ajax II, M. *Dubroca*. — Philocôme, M. *Raoul*. — Euthyclès, M. *Rocher*. — Hélène, Mme *Simon-Girard*. — Oreste, Mlle *Diéterle*. — Bacchis, Mlle *Lantenay*. — Leœna, Mlle *Jane Yvon*. — Parthœnis, Mlle *Delys*. — Agathos, Mlle *Limauge*. — Zantos, Mlle *Fan-*

mise en scène éblouissante de pittoresque et de coloris. Et si les yeux sont satisfaits, éblouis jusqu'à la fièvre, les oreilles sont vraiment charmées. N'est-ce point, on l'a dit, un vrai chef-d'œuvre que cette exquise partition, où éclatent, plus encore qu'ailleurs, la fantaisie d'Offenbach, son esprit, son entrain, son incomparable habileté de rythme et où le rire sonore voisine parfois avec une délicatesse mélancolique — tel le duo « C'était un rêve » — où le burlesque n'est jamais vulgaire, où les mélodies les plus heureuses s'enchassent d'une orchestration ciselée de main de maître? La distribution est digne de l'œuvre, avec Mme Simon-Girard, comédienne adroite et parfaite musicienne, chanteuse à la voix chaude et vibrante; avec l'inénarrable trio caricatural que nous donnent Albert Brasseur, Baron et Guy; avec M. Dastrez, un Pâris qui se déprovincialise; avec Mlle Diéterle, élégante et mignonne au possible en Oreste... Une belle et bonne reprise d'Exposition.

15 SEPTEMBRE. — Reprise du *Carnet du Diable*, féerie-opérette en trois actes et dix tableaux de

---

toni, — Charax, Mlle *Bellot*. — Pylade, Mlle *Marius*. — Nautonnier, Mlle *Leduc*.

Au premier acte: *Le Temple de Jupiter*, décor de Lemeunier, *Cortège des Rois*.

Au deuxième acte: *Les Terrasses du Palais d'Hélène*, décor d'Amable, *La Bacchanale*.

Au troisième acte: *La Plage de Nauplie*, décor de Lemeunier; *Le Jugement de Pâris*, divertissement réglé par Mme Maraquita et danse par Mlles Diéterle, Pâris; Blanche Dupré, Junon; Jane Yvon, Minerve; Dina, Venus, et par Mmes Emilie Compton, Mabel, Josset, Wolf, Quennie, Darling, Mehl, Massari, Accorci, Radaeli, Merie, Anton, Roy, Vasseur, Carmen, Brillant, d'Orville, Collinet.

On commençait par *le Mari d'Hortense*, comédie en un acte, de M. A. Mars, jouée par MM. Raoul, Rocher, Damorès, Mlles Delys et Marius.

MM. Ernest Blum et Paul Ferrier, musique de M. Gaston Serpette[1] — La pièce elle-même, avec son sujet pimenté et ses épisodes joyeux ou brillants, est restée la même qu'autrefois. Mais de nouveaux éléments d'attraction sont venus s'y joindre et en tel nombre qu'ils suffiraient à eux seuls à faire le succès d'une pièce nouvelle. C'est ainsi qu'au premier acte, nous voyons, après le tribunal de Satan, un joli cabaret, avenue Rapp, véritable tableau de revue, d'un parisianisme rétrospectif et charmant. Puis ce sont les superbes jardins de la Banque des Amours, où évolue, réglé par M. Bucourt, un exquis ballet d'amoureuses de tous les pays et, peut-on même dire, de toutes les couleurs. C'est dans ce ballet que paraît la mignonne et toute jeune transfuge de l'Opéra, Mlle Alice Gillet, une vraie première danseuse, qui

---

1. DISTRIBUTION. — Le Prince Belphégor, M. *Baron*. — Arsène Marjavel, M. *Brasseur*. — Marquis Rodrigo, M. *Guy*. — Pingaud, M. *Petit*. — Casimir, M. *Prince*. — Général Ruy del Rio, M. *André Simon*. — Baron Cupidó, M. *Dubrocq*. — Mimosa, Mlle *Méaly*. — Sataniella, Mlle *Diéterle*. — Asmodine, Mlle *Alice Gillet*. — Jacqueline, Mlle *Lacombe*. — Marquise Conception, Mlle *Jane Yvon*. — Vénus, Mlle *Jane de Luxille*. — Baronne Cannecticut, Mlle *O. Haygate*. — Sallé, Mlle *Gaby-Delbeau*.

Le 27 octobre, débuts de Coquelin cadet dans le rôle du Pontife de la Charité. Au deuxième acte du *Carnet du Diable*, sous des flots de lumière électrique, le sympathique vice-président de l'Association des artistes, entouré des admirables modèles des tableaux vivants, est apparu dans le costume de Pâris de la *Belle Hélène*, tenant sur le bras gauche la lyre de Calchas, — un flot de billets de la loterie des artistes épinglés sur le cœur. Accompagné par le maëstro Fock, il a chanté d'exquise façon la *Berceuse des Coquelin*, jolie parodie de *Jocelyn* de Benjamin Godard — puis, offrant la main à la divette Méaly, il a conduit dans la salle des Variétés le cotillon de la Charité qui, grâce à l'étoile déjà nommée, à Diéterle, à Jane Yvon, à Haygate, à Luxille, à Gaby Delbeau, Delphine, Daiglemont, etc., a produit la jolie somme de 1.437 francs au profit de l'œuvre si intéressante des retraites et des pensions de la Société des artistes dramatiques.

en a déjà toutes les qualités, et qui a été très justement acclamée. Au deuxième acte, la somptueuse fête donnée dans l'hôtel du richissime Vespetros, nous avons eu la surprise de délicieux tableaux vivants, délicieux, soit de grâce, soit de piquante fantaisie. C'est pour cette partie du spectacle que M. Samuel eut recours à M. Achille Lemoine; M. Lemoine a la passion des tableaux vivants. Voilà déjà de longues années qu'il s'amuse à en composer de fort jolis dans les ateliers des peintres, ses amis. Cet hiver, il en imagina pour des cercles ou des salons qui eurent un succès fou. Ceux qu'il nous a montrés ce soir dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Dans le genre exclusivement gracieux, il faut citer l'*Art nouveau à Sèvres*, le *Déjeuner du Schah*, la *Seine avant et après Paris*, le *Métropolitain*, qui sont autant de groupes du plus bel et du plus charmant effet sculptural. Il est vrai que les modèles choisis par M. Lemoine sont impeccables de lignes. Mais ce qui a été aux nues, c'est la reproduction exacte de la belle pendule de Falconnet, avec trois jeunes femmes exquises représentant les trois Grâces. Le groupe entier, éclairé de lumières différentes de couleur, suivant les heures du jour, produit une impression de beauté vraiment indescriptible. Les bravos éclatent enthousiastes. Les tableaux fantaisistes n'ont pas eu moins de succès. Et de nombreux rires ont salué la *Cocotte polyglotte*, *Ceux qui partent et ceux qui restent*, amusante plaisanterie sur la tournée Coquelin-Sarah et sur les avatars de la Comédie-Française.

Pour ce tableau, ce sont MM. Prince, Dubroca, Mlles Diéterle et Yvon — excusez du peu! — qui servent de modèles. Puis on se tord devant le tableau des *Adieux de Dujarret,* reproduction parodique des *Adieux de Fontainebleau*. Dujarret, c'est Baron : c'est tout dire. Mais le clou, c'est l'imitation de Fregoli par Albert Brasseur. Cela, c'est inénarrable. Il faut voir Brasseur se transformant des pieds à la tête avec une rapidité inouïe et sachant tout le temps rester amusant et délicieusement fantaisiste. Et puis il a imaginé une complication imprévue et charmante. Dans chacune de ses apparitions, il est accompagné d'un second personnage chargé de poser avec lui la scène à représenter. Seulement ce personnage est un mannequin si bien habillé et grimé qu'il est impossible de distinguer entre lui Brasseur et ledit mannequin. Et, à chaque fois, quand Brasseur se détache et vient saluer, c'est une surprise nouvelle, ponctuée de nombreux bravos. Baron a repris possession de son rôle de Belphegor, où il fait de nouveau la joie des spectateurs, et Brasseur, déjà nommé, est toujours parfait de naïveté futée dans celui d'Arsène Marjavel. Guy fait encore une caricature énorme et joviale du rastaquouère Vespetros, et Simon est excellent en général brésilien. Quant à Mlle Mealy, elle a repris son rôle de Mimosa avec plus d'entrain endiablé, plus de brio dans la voix que jamais. Dubroca joue le rôle du baron Cupido, que Lassouche avait créé. Il y apporte son souci de composition soignée et spirituelle. Le rôle de Sataniella a été repris par

Mlle Diéterle, très jolie, très bonne comédienne, et, ce qui ne gâte rien, excellente chanteuse. Le rôle de la marquise Conception, créé par Mme Berthe Legrand, est repris par Mlle Jane Yvon, qui en a fait un type différent, tout aussi fantaisiste, mais infiniment gracieux. En somme, un vrai spectacle de fin d'Exposition.

2 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Mademoiselle George*, comédie-opérette en quatre actes et cinq tableaux de MM. Victor de Cottens et Pierre Véber, musique de M. Louis Varney[1]. — Des décors superbes, de splendides ameublements, des costumes merveilleux, de féeriques éblouissements de lumière, des défilés militaires qui, par un ingénieux procédé, de microscopiques au début, deviennent ensuite de grandeur naturelle ; une mise en scène admirable — signée Samuel, c'est tout

1. DISTRIBUTION. — Marquis de Rochencourt, M. *Baron*. — Fassinet, M. *Brasseur*. — Mérindel, M. *Noblet*. — Prince de Montefiasco, M. *Guy*. — Saint-Ernest, M. *Emile Petit*. — Ladoucette, M. *Prince*. — De Sorbonne, M. *Demey*. — Coquille, M. *André Simon*. — De Courvalin, M. *Colas*. — Baptiste aîné, M. *Perrin*. — De Barancy, M. *Royer*. — Piedoux, M. *Raoul*. — Baptiste cadet, M. *Rocher*. — Talma, M. *Lecœur*. — Mlle George, Mme *Simon-Girard*. — Josette, Mlle *Lavallière*. — Mlle Contat, Mlle *Lanthenay*. — Mlle Mézeray, Mlle *Lacombe*. — Corinne, Mlle *Jane Yvon*. — Dame Elise, Mlle *Delys*. — Mlle Devienne, Mlle *Delphine*. — Mlle Gros, Mlle *Thiébaux*. — Mlle Patrat, Mlle *Joumard*. — Mlle Bourgoin, Mlle *Daiglemont*.

Le 16 décembre, entre le deuxième et le troisième acte de la matinée de *Mademoiselle George*, tous les interprètes de la gentille opérette de MM. de Cottens, Véber et Louis Varney ont joyeusement fêté Louis Varney, récemment nommé chevalier de la Légion d'honneur. Dans le cabinet directorial s'étaient réunis, avec M. Samuel et son dévoué personnel, tous les artistes, sous leurs brillants costumes et uniformes du troisième acte. C'est le petit Bonaparte, applaudi chaque soir à la fenêtre des Tuileries, qui accrocha sur la poitrine du distingué compositeur la croix en diamants que lui offraient tous les artistes : « Louis Varney, je suis content de toi !... je te fais chevalier !... » M. Varney, en termes émus, remercia chaudement ses interprètes.

dire — de ci, de là, quelques numéros de musique heureusement venus comme la chanson militaire du premier acte, un petit bijou ; le duetto « Nous sommes deux petits soldats » qu'on a redemandé à MM. Simon et Prince — un trial à la Sainte-Foy tout à fait comique ; une pittoresque idylle que Brasseur — le héros de la soirée, du reste, — rend de façon désopilante ; une valse entraînante « Il a vu Bonaparte en bicorne »; un gai terzetto autour du poêle dont Mlle Lavallière, toujours en verve, fait une amusante bourrée... Voilà *Mademoiselle George*. Et la pièce ?... me direz-vous, la pièce qui porte un aussi illustre nom? Elle n'existe guère, et c'est en vain que vous y chercheriez de drôlatiques épisodes. Au début de sa carrière, Mlle George déchaîne les passions et divise en deux camps bien tranchés le 11e hussards : les officiers tiennent pour la Duchesnoy ; les simples soldats sont pour la George et décident de lui offrir le produit d'une tontine, accompagné d'un bouquet. C'est le petit Fassinet qui, désigné par le sort, sera chargé de cette importante mission. La camériste de Mlle George le prend pour le jeune lieutenant Mérindel — pauvre Noblet, quelle affreuse panne ! — à qui sa maîtresse a remis la clef d'or de son hôtel, et Mérindel, croyant voir en lui le Premier consul, est enlevé par les affiliés de la Tulipe blanche aux lieu et place du général Bonaparte, auquel les conjurés avaient résolu de substituer, cette nuit même, le roi Louis XVIII. Le dernier acte est, sans conteste, le meilleur des quatre. Il se passe au poste des Tuileries, où nous

voyons arriver, en un indescriptible désordre, le chef des conspirateurs royalistes, le marquis de Rochencourt, arrêté pour s'être trop pressé de crier : « Vive Louis XVIII ». C'est Baron, sous une perruque de travers et les poches bourrées de tout ce qu'il faut pour s'évader. C'est ensuite Mlle George, qui, ne comprenant rien aux événements qui se sont passés chez elle, vient demander son lieutenant Mérindel pour être enfin renseignée. Elle tombe sur Fassinet qui lui raconte son enlèvement en berline. Le récit, par Brasseur, est inénarrable ; c'est l'une des meilleures drôleries de la pièce. Nous reprocherons aux auteurs de n'avoir guère su tirer parti du talent de leur principale interprète. Mme Simon-Girard se contente d'y être belle à souhait, un léger embonpoint lui donne même un point de ressemblance avec la célèbre tragédienne. Mais rien, dans ce qu'elle doit chanter ou dire, ne lui permet de faire valoir les brillantes qualités qu'elle possède.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	DATE de la 1re représ. ou de la reprise
La Belle Hélène, opéra-bouffe..........	3	»	104
Nuit d'Été, comédie....................	1	»	107
**Education de Prince*, comédie..........	4	17 mars	58
**Le Mari d'Hortense*, comédie..........	1	15 avril	132
Le Nouveau Jeu, comédie...............	5 a. 7 t.	11 mai	23
Le Vieux Marcheur, comédie..........	5	13 mai	20
Les Brigands, opéra-bouffe..............	3	20 juin	28
Le Carnet du Diable, féerie-opérette.....	3 a. 10 t.	15 sept.	74
**La Nouvelle Bonne*, comédie...........	1	26 sept.	94
**Mademoiselle George*, comédie-opérette.	4 a. 5 t.	2 déc.	34

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

Trois pièces nouvelles : le malheureux *Zigomar*, de M. Léon Gandillot, les *Femmes de paille*, de MM. Paul Gavault et Maurice Guillemaud, et *Moins cinq !* de MM. Paul Gavault et Georges Berr ; deux reprises : celle de la *Cagnotte* et du *Dindon* résument l'année 1900, traversée par le durable succès de *Coralie et Cie*, de MM. Valabrègue et Hennequin, dont la centième représentation s'était donnée le 23 février.

20 MARS. — Première représentation de *Zigomar*, pièce en trois actes de M. Léon Gandillot[2]. — A la veille d'épouser Mlle Gilberte Letomier, la fille du notaire de Nogent-sur-Loire, Amédée est venu passer la journée à Paris, où il a fait la rencontre d'une ancienne, Mélie. Devenue, sous l'ap-

---

1. — Directeur : M. Maurice Charlot ; Administrateur général, M. Armand Lévy ; Secrétaire de la direction : M. Eugène Héros.

2. DISTRIBUTION. — Amédée, M. *Raimond*. — Niquet, M. *Gobin*. — Letomier, M. *Boisselot*. — Venizel, M. *Ch. Lamy*. — Duvignard, M. *Hurteaux*. — Peters, M. *Gorby*. — Joseph, M. *Kerny*. — Le commissaire, M. *Orsy*. — Un gendarme, M. *Debrest*. — Laure d'Argenteuil, Mlle *Cheirel*. — Mme Letomier, Mme *Berthe Legrand*. — Virginie, Mlle *Médal*. — Prudence, Mlle *Auffray* — Gilberte, Mlle *Barrot*.

pellation plus pompeuse de Laure d'Argenteuil, une élégante demi-mondaine, la Mélie d'autrefois a deux amants qui, actuellement, suffisent à son bonheur : l'un, qui ne la voit que l'après-midi, est un homme du Nord, Peters, aussi bouillant qu'un méridional ; l'autre, Duvignard, est « du soir », il a eu le soin d'apporter chez elle son oreiller de crin, sans lequel il ne saurait dormir : on a ses petites manies... Ce soir-là — c'est un dimanche — notre belle petite croit être parfaitement libre ; aussi a-t-elle invité Amédée — Zigomar était son surnom de joyeux fêtard — à venir prendre une tasse de thé. Sans penser à mal, Amédée a accepté. Et vous pensez bien, vous qui avez l'habitude des vaudevilles « selon la formule », qu'il n'en faut pas plus pour que, l'un après l'autre, Peters et Duvignard, prévenus par je ne sais quelle lettre anonyme, « rappliquent » immédiatement chez leur commune maîtresse. Or, dans Duvignard, Amédée a reconnu la voix de son oncle ; aussi garde-t-il, derrière les rideaux, un prudent incognito... Reste le farouche homme du Nord ; à celui-là Amédée a dû remettre sa carte. Mais il s'est trompé. C'est, par suite d'un troc de portefeuille, celle de son futur beau-père, Letomier, notaire à Nogent-sur-Loire ! A Nogent-sur-Loire, donc, à l'acte suivant — je parie que vous vous en doutiez — se trouveront, comme par hasard, tous les personnages de la farce : Duvignard venant, son oreiller de crin sous le bras, se consoler chez Letomier de ses mésaventures amoureuses ; Letomier, qu'au reçu d'une dépêche venue de Paris, sa brave femme

accuse de noire infidélité ; le terrible Peters, débarquant en automobile, et se déclarant prêt à tuer le trompeur ; Niquet, enfin, le mari de Mélie, qui, dans le but de pouvoir divorcer et épouser la patronne de l'établissement de bains dont il est le premier garçon, a fait, à l'acte précédent, pincer la belle en flagrant délit d'adultère. L'imbroglio est à son comble. Comment, diable ! se dénouera-t-il ?... Par l'arrestation — oh ! si imprévue ! — de Niquet, le mari de Mélie, imaginée par Venizel, le substitut de l'endroit, ex-prétendant à la main de Mlle Gilberte Letomier. Et c'est chez ce magistrat, tout aussi canaille que le Mouzon de la *Robe Rouge*, que se passera le dernier acte du vaudeville — sans coins de comédie, cette fois — de M. Léon Gandillot. Je mentirais effrontément si je vous disais que le bien-aimé filleul de feu Sarcey n'a jamais eu plus d'esprit, de savoir-faire et d'invention. Et puis — peut-être est-ce là son plus grave défaut — cette bouffonnerie n'a pas été enlevée dans le mouvement et avec l'entrain qui lui eussent convenu. Ses interprètes ont-ils donc craint, après le sinistre du Théâtre-Français, d'incendier le théâtre du Palais-Royal en « brûlant les planches » ! N'avaient-ils pas pris le temps d'apprendre leurs rôles ? Toujours est-il que la pièce, qui n'était pas sue, a paru manquer de gaieté... Tirons hors de pair : M. Gorby, qui nous a donné une bien spirituelle composition du farouche Suédois, proche parent des Brésiliens d'autrefois ; M. Lamy, qui toujours excelle à se faire des têtes (celle du substitut Venizel est un lugubre poème) ; Mlle Cheirel,

en un rôle quelque peu indigne de son talent ; M[lle] Médal, enfin, qui a finement rendu la physionomie de la femme de chambre Virginie, à cheval sur la politesse... Et n'insistons pas : le reste de la troupe a voulu marcher, cette fois, au pas d'enterrement...

Au bout de huit jours, il n'était plus question de *Zigomar*, et l'on reprenait *Coralie et C[ie]*.

14 AVRIL. — Première représentation des *Femmes de paille*, vaudeville en trois actes, de MM. Paul Gavault et Maurice Guillemaud [1]. — Maniquet, qui brigue la main de la seconde fille de M[me] d'Aiguières, a promis de faire décorer son gendre, le verrotier Chaumontel. A dire vrai, Chaumontel n'a ni valeur, ni mérite, ni titres ; mais il a une jolie femme, et pour peu qu'elle soit aimable avec M. le sénateur Robichon — celui qu'on appelle le Satyre — il est sûr de son affaire. Chaumontel ne mange pas de ce pain là, mais l'agence Dominelli a tout prévu : elle fournit une troupe de jeunes et jolies femmes de paille qui, pour obtenir la croix désirée par les maris, font tout ce que devraient faire les légitimes... L'idée n'est-elle pas ingénieuse ? Elle donne lieu à un second acte qui eût dû être fort amusant, s'il avait été plus prestement enlevé par ces excellents acteurs du Palais-Royal qui s'appellent Raimond, Boisselot et Charles Lamy. Avec

1. DISTRIBUTION. — Maniquet, M. *Raimond*. — Adolphe, M. *Boisselot*. Robichon, M. *Ch. Lamy*. — Dominelli, M. *Hurteaux*. — Chaumontel, M. *Gorby*. — Un ouvrier, M. *Kerny*. — Vif-Argent, M. *Chimène*. — M[me] d'Aiguières, M[lle] *J. Darcourt*. — M[me] Robichon. M[me] *Berthe Legrand*. — Betzy, M[lle] *Marcelle Bordo*. — Manon, M[lle] *Aimée Samuel*. — Lucienne, M[lle] *Brésil*. — Agathe, M[lle] *Auffray*. — Laure, M[lle] *Barrot*.

plus d'entrain de la part de ces messieurs, nous eûssions dû rire aux éclats des événements qui se passent dans les cabinets particuliers du restaurant Vasco de Gama, où Maniquet est pris pour Chaumontel ; où Mme Betzy, premier sujet de la troupe Dominelli, fait l'office de Mme Chaumontel ; où Mme Robichon, pour se venger de son mari, connu dans le restaurant sous le nom de Bébé, s'offre, quoique un peu mûre, à Maniquet ; où celui-ci est surpris par sa future belle-mère, tenant sur ses genoux cette enragée femelle ; où le garçon de restaurant, Adolphe, retrouve sa femme sous les traits de Mme Betzy, professionnelle de l'amour ; où « Bébé » tombe enfin sur la vraie Mme Chaumontel, prenant la place d'une certaine Manon, qui n'était, dans l'agence Dominelli, qu'un bon numéro pour les palmes. Après ces très grosses farces, le troisième acte est un acte de comédie ; il n'a qu'un tort, celui d'arriver « bon troisième » — alors que l'effet est porté. Nous avons dit que cet effet était plutôt médiocre, et que la cause de cette froideur venait, en grande partie, de l'interprétation. Ce reproche ne concerne aucunement M. Gorby, qui, lui, du moins, joue dans le mouvement son rôle de Chaumontel, pas plus que Mlle Juliette Darcourt, tout à fait charmante sous les traits de Mme d'Aiguières, prête à s'offrir en holocauste pour détourner la fatalité qui pèse sur sa famille, vouée de longue date à l'adultère. Mmes Berthe Legrand, Marcelle Bordo, Aimée Samuel s'acquittent on ne peut mieux, elles aussi, de leur tâche respective, et ce n'est point leur faute

assurément si les *Femmes de paille* ne sont pas le grand succès qu'après *Zigomar* le théâtre était en droit d'espérer...

12 MAI. — Reprise de la *Cagnotte*, comédie-vaudeville en cinq actes d'Eugène Labiche et Alfred Delacour[1]. — C'est, dans l'œuvre de Labiche, une farce énorme, et un modèle du genre, qui fait pendant au *Chapeau de paille d'Italie*. Il s'y agit, qui s'en souvient? des mésaventures extraordinaires qui arrivent à des habitants de La Ferté venus à Paris pour manger, en réjouissances, le produit laborieusement amassé d'une « cagnotte ». Tout ceci est d'un comique simple et franc, un peu naïf parfois, où éclatent ces mots de situation ou de fantaisie que l'esprit de Labiche semait dans ses bouffonneries les plus outrées, et où se trouve, de temps en temps, un trait de caractère. La *Cagnotte* fut jadis créée par une troupe incomparable, à la tête de laquelle se trouvait Geoffroy. Son rôle, celui de Champbourcy, petit bourgeois pré-

---

1. DISTRIBUTION. — Champbourcy, M. *Boisselot*. — Colladan, M. *Ch. Lamy*. — Cordenbois, M. *Hurteaux*. — Cocarel, M. *Gorby*. — Sylvain, M. *Hamilton*. — Beaucantin, M. *Kerny*. — Béchut, M. *Armand Marie*. — Félix, M. *Orsy*. — Léonida, Mme *Berthe Legrand*. — Blanche, Mlle *Barrot*. — Mme Chalamel, Mlle *P. Vaillet*.

La *Cagnotte* sera bientôt accompagnée sur l'affiche d'un vaudeville de M. Jacques Yvel, intitulé *le Jeune homme du tunnel*.

Le 30 juin, avait lieu la 50e représentation de la reprise de la *Cagnotte*, en totalité la 875e du célèbre vaudeville.

Le 13 juillet, par suite d'un accident sur la ligne de l'Ouest rive droite, les trains de banlieue avaient subi un long retard, et trois théâtres s'étaient trouvés plus ou moins dans l'embarras, leurs principaux artistes ayant manqué l'heure du spectacle. M. Hurteaux, le Cordenbois de la *Cagnotte*, n'arrivant pas à temps, la direction a dû rendre l'argent et renvoyer les spectateurs.

Le 21 juillet, la *Cagnotte* atteignait sa 900e représentation, après avoir attiré pendant 80 soirées le public de l'Exposition.

tentieux, est aujourd'hui tenu par M. Boisselot. C'est un comédien de grand mérite. Peut-être, ici — et c'est sans doute là une impression qui nous vient du souvenir de Geoffroy, — prête-t-il à son jeu trop de finesse et pas assez d'ampleur? Il est vrai que Geoffroy était servi par une voix particulière et une allure qui lui faisaient mettre je ne sais quoi de grandiose dans la farce. Le paysan Colladan a été représenté par M. Ch. Lamy qui y a été parfait. Le troisième voyageur est M. Cordenbois, le pharmacien, bonne caricature échue à M. Hurteaux. C'est M. Gorby qui joue Cocarel, l'agent matrimonial. Il a composé son personnage avec beaucoup d'adresse et de vérité. Peut-être y est-il un peu trop distingué? C'est un léger défaut, facile à corriger plus qu'il n'est aisé à acquérir. Enfin M. Hamilton est de gaie rondeur dans le rôle du jeune Sylvain. Il n'y a guère qu'un rôle de femme dans la *Cagnotte* : c'est celui de Léonida, la sentimentale sœur de Champbourcy, en quête d'un mari. Ce rôle a été joué par Mme Berthe Legrand, qui y a été excellente.

26 JUILLET. — Le théâtre a repris l'étourdissante et folle comédie de M. Georges Feydeau, le *Dindon*, dont le succès n'a jamais suscité aucune restriction, ni rencontré aucune résistance. Et, malgré la chaleur, qui était extrême, personne n'en trouva trop long le premier acte, qui dure une heure; le second qui se passe à l'hôtel Ultimus, et où l'on voit le lit — le fameux lit que vous savez — ne fut qu'un éclat de rire, commençant au lever du rideau, et se terminant par un effet réflexe, alors

même qu'il était tombé. Cette fois encore on a ri de ce grand rire fou et irrésistible qui est l'ordinaire résultat de la verve gamine et farceuse de M. Georges Feydeau. L'interprétation du *Dindon*[1] comportait quelques nouveaux protagonistes. C'était, d'abord, M. Cooper, l'artiste aimé qui, entre deux saisons du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg (désormais dirigé par notre très sympathique compatriote M. Michel), reprenait le rôle de Pontagnac, créé par M. Huguenet. Il le joue autrement que son prédécesseur, avec une fatuité des plus amusantes. C'était, ensuite, M. Numès, dans Me Vatelin, avoué à la cour, plus vrai, mais non plus comique que Gobin. M. Hurteaux succédait à feu Maugé dans Pinchard et jouait avec beaucoup de naturel son rôle de Ramollot. M. Dubosc, enfin, avait pour successeur M. Gorby, qui, après Huguenet et avant Cooper, interpréta avec infiniment d'aisance le rôle de Pontagnac, où il se montra excellent de tous points. Il nous a donné un Soldignac dont l'accent anglais, accommodé à la provençale, est une trouvaille des mieux réussies. Puis, avec Raimond et Francès, qui ont gardé leurs rôles ; avec Mlle Cheirel, une Lucienne toujours

---

1. Distribution. — Rédillon, M. *Raimond.* — Pontagnac, M. *Cooper.* — Vatelin, M. *Numès.* — Pinchard, M. *Hurteaux.* — Soldignac, M. *Gorby.* — Gérôme, M. *Francès.* — Premier commissaire, M. *Kerny.* — Victor, M. *Orsy.* — Jean, M. *Derval.* — Le gérant, M. *Garel.* — Deuxième commissaire, M. *Fortin.* — Lucienne, Mlle *Cheirel.* — Meggy, Mlle *Renée Bussy.* — Mme Pinchard, Mme *Berthe Legrand.* — Armandine, Mlle *A. Samuel.* — Clotilde, Mlle *Dorziat.* — Clara, Mlle *Barrot.*

Dans les premiers jours de septembre, le *Dindon* était précédé d'un amusant vaudeville en un acte, *le Gros lot*, de M. Paul Rouget, agréablement enlevé par Mmes Berland, Auffray, MM. Armand Marie, Orsy, Frément.

pleine d'autorité ; avec Mmes Berthe Legrand et Andrée Samuel, Mlles Renée Bussy et Dorziat, qui représentent dignement le côté féminin, le *Dindon* avait encore dans le ventre une longue série de fructueuses représentations. La 300e avait lieu le 22 août.

Le théâtre passant en revue, pendant l'Exposition, ses grands succès du moment, devait nécessairement reprendre *Coralie et Cie*. D'autre part, le *Dindon* faisait toujours salle comble. Comment concilier les choses ? M. Maurice Charlot décida alors de jouer l'une et l'autre pièce : une semaine *Coralie et Cie*, et la semaine suivante le *Dindon*. Le 16 septembre, on reprend donc *Coralie et Cie* avec tous les artistes qui l'ont créé ; le *Dindon* sera joué la semaine suivante, et ainsi de suite pendant la durée de l'Exposition[1].

21 NOVEMBRE. — Première représentation de *Moins cinq !* pièce en trois actes de MM. Paul Gavault et Georges Berr[2]. — Comme la Lucienne

---

1. — Le 23 septembre, M. Louis Maurel, transfuge de la Scala, débute gaiement dans le rôle de Pinchard du *Dindon*. Le 21 octobre, M. Francès y reprend son rôle de Gérôme. Le 7 novembre, l'amusante pièce de M. Feydeau était jouée pour la 350e fois.

2. DISTRIBUTION. — Edgard, M. *Raimond*. — Coulanges, M. *Boisselot*. — Rossillon, M. *Ch. Lamy*. — Boudou, M. *Louis Maurel*. — Jacques, M. *Gorby*. — Stéphane, M. *Hamilton*. — Marcassin, M. *Grelé*. — Hélène, Mlle *Cheirel*. — Mme Marcassin, Mme *Berthe Legrand*. — La couturière, Mlle *Aimée Samuel*. — Emmeline, Mlle *Derville*. — Rose, Mlle *Barrot*. — Julie, Mlle *Louise Willy*. — Victoire, Mlle *Auffray*. — Pivoine, Mlle *Davenne*. — Pimprenelle, Mlle *Renée Desprez*.

Moins cinq ! sera bientôt accompagné sur l'affiche d'un gai vaudeville en un acte, la *Vénus au plumeau*, de MM. Lénéka et Gandrey.

On se souviendra de la soirée du réveillon de 1900. La brillante pièce de MM. Paul Gavault et Georges Berr. *Moins cinq !* y a battu tous les records de recettes réalisées depuis que le Palais-Royal existe : 6366 fr.

du *Dindon*, Hélène Sougenot est de l'école de Francillon. Honnête femme elle veut rester ; mais si, par hasard, elle apprenait que son mari la trompe, oh ! alors, œil pour œil, dent pour dent... C'est bien là-dessus que compte son « flirt », Jacques de la Tourette. Afin d'allumer le mari, il a commencé par payer les bonnes de la maison ; Sougenot quitte alors Limoges et sous prétexte d'aller voir des amis à Grenoble, il débarque à Paris, prêt à y faire une noce en règle, juste au moment où sa femme, qui le croit infidèle, a prétexté un voyage à Bordeaux pour aller à Paris également retrouver son amoureux, Jacques de la Tourette. Cela nous vaut, après un premier acte tout en épisodes que nous avons trouvé un peu lent, un second acte d'action follement amusante et de très drôlatiques inventions, comme celle de la Tourette, servi d'autorité par un gardien de la paix qui remplace — Dieu sait comme ! — sa bonne amie, la cuisinière Victoire. Citons une très jolie scène... d'amour entre Hélène et Jacques se montrant gentiment leurs élégants dessous — interrompue brusquement par l'arrivée du mari, retour du cabaret, où il a reçu une pile d'importance. La voilà bien, la grande vie ! C'est en vain que le gardien de la paix, se rendant enfin utile, aura mis au bloc le mari gêneur : La Tourette en est pour ses frais. Hélène revient à Limoges, aussi pure qu'elle en était partie. Sou-

---

La direction a dû, au dernier moment, supprimer les musiciens pour mettre dans l'orchestre, à la disposition des spectateurs, plusieurs rangs de chaises supplémentaires.

genot réintègre, lui aussi, le domicile conjugal sans avoir pu tromper sa femme. Il s'en est fallu sans doute de peu ; mais des deux côtés, l'honneur est sauf. *Moins cinq !* Vous connaissez le sens de cette expression familière... M. Gorby, qui peu à peu se pousse au premier rang, a joué La Tourette avec infiniment d'adresse et de naturel, de malice et de gaieté. Le mari, c'est Raimond; Hélène, c'est Mlle Cheirel. Citons M. Hamilton pour l'entrain qu'il a mis à son fiancé zézayant, et souhaitons à M. Maurel (l'excellent Maurel de la Scala) une juste revanche de l'insupportable raseur dans lequel il débutait. Deux rôles valent d'être mis hors pair : celui du gardien de la paix, que M. Lamy a joué et grimé de façon désopilante, et celui du comédien Coulanges, promenant dans les provinces la *Dame de Saint-Tropez* et débitant dans les salons *Eviradnus* de Victor Hugo : M. Boisselot nous y a dessiné une magistrale figure de « M'as-tu vu » qui fut la joie de la pièce.

C'est par l'aimable succès de *Moins cinq !* que se terminera, en 1900, l'histoire du Palais-Royal, résumée dans le tableau que voici :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Coralie et Cie, pièce	3	»	134
Le Raccommodeur, vaudeville	1	»	101
**Zigomar*, pièce	3	20 mars	8
**Les Femmes de paille*, vaudeville	3	14 avril	29
**Le Coup de pied d'Arthur*, vaudeville	1	15 avril	98
La Cagnotte, comédie vaudeville	5	12 mai	75
**Le Jeune Homme du Tunnel*, vaudeville	1	11 juin	51
Le Dindon, pièce	3	26 juillet	81
**Le Gros lot*, vaudeville	1	10 sept.	88
**Moins Cinq !* pièce	3	21 nov.	48
**La Vénus au Plumeau*, vaudeville	1	20 déc.	15

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

L'année 1900, commencée avec la direction de MM. Floury frères et terminée sous celle de MM. Hertz et Jean Coquelin, se marquera par le *Jean Bart* de M. Haraucourt et la reprise de *Cyrano de Bergerac*, dédiée au public de l'Exposition. Nous y verrons, en outre, les représentations de l'*Assommoir*, que donnera M. Guitry, et la reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*, destinée à faire attendre les nouveautés promises.

5 AVRIL. — Première représentation de *Jean Bart*, drame historique en cinq actes et sept tableaux, en prose, de M. Edmond Haraucourt [1].

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Bart, M. *Coquelin.* — Henri de Forbin, Claude de Forbin, M. *Volny.* — Master Broown, M. *Jean Coquelin.* — Louis XIV, M. *Desjardins.* — Kayser, M. *Gracier.* — Sauret, M. *Péricaud.* — Capitaine Knox, M. *Segond.* — Looten, M. *Bouyer.* — Tugghe, M. *Albert.* — Marquis d'Estrade, M. *Garay.* — Lafleur, M. *Walter.* — Le comte, M. *Ramy.* — Saint-Simon, M. *Gérard.* — Small, M. *Ossard.* — Le geôlier anglais M. *Cartereau.* — Jean Racine, M. *Person-Dumaine.* — Le chevalier, M. *Dannequin.* — Héléne de Frages, Mlle *Dauphin.* — Marie Tugghe, Mlle *Esquilar.* — Cornil Bart, Mlle *Georgette Loyer.* — La Small, Mlle *Blanche Miroir.* — Le duc de Richelieu, Mlle *Kerwich.* — Mme de Maintenon, Mlle *Bouchetal.* — Princesse de Conti, Mme *Rafty.* — Un enfant, Mlle *Chapelas.* — Piter, Mlle *Merindol.*

1er tableau : La conquète du pain. — 2e : L'abordage. — 3e : Master Brown. — 4e : La famine. — 5e : Los corsaires. — 6e : Le pavillon de France. — 7e : Le Roi et l'ours.

M. Coquelin ainé, pour fèter sa nomination à la présidence de l'Association des artistes dramatiques, offre le 6 mars, un grand déjeuner, à l'hôtel Ritz, à tous les membres du comité de ladite Association.

Si vous êtes allé à Dunkerque, vous y avez vu certainement la statue du célèbre marin dont M. Edmond Haraucourt nous a retracé les hauts faits. Dans le marbre de David d'Angers semble revivre ce hardi capitaine, une des gloires de l'armée française. Le statuaire a représenté Jean Bart au plus fort du combat, à l'instant de l'abordage, l'épée d'une main, le pistolet de l'autre ; déjà l'intrépide corsaire enjambe un des canons du bord ennemi ; il avance sans peur, la poitrine offerte à tous les coups, et dédaignant le danger, il tourne la tête du côté des siens pour les animer du geste et du regard. C'est une noble image vraiment digne de celui qu'elle représente, digne aussi de la cité patriotique qui, un jour, la commanda au ciseau du talentueux artiste. La vie entière de Jean Bart, tout son courage, tous ses exploits sont réunis en quelque sorte dans cette attitude héroïque de la statue, et le marbre — c'est le cas d'employer un cliché connu — parle au cœur en même temps qu'aux yeux. C'est ainsi que les hommes illustres doivent être honorés et produits au peuple. Sous la gloire populaire il se cache toujours une leçon profonde et un grand enseignement — leçon d'énergie et de santé : tel est le dernier mot de la pièce de M. Haraucourt. Le nom de Jean Bart, rendu illustre par tant d'audacieux exploits et tant de prises faites sur l'ennemi, nous dit de quel puissant secours ont été les corsaires pour notre marine régulière au temps de Louis XIV. [illegible] seuls suffirent à balancer tous les avantages apportés par les flottes alliées ; après le grand

événement de la Hougue, ils surent défendre victorieusement les côtes françaises. Fils d'un simple pêcheur, Jean Bart ne montait encore qu'un petit bâtiment, tandis que, par les soins de Louis XIV, la France comptait 193 vaisseaux de guerre ; mais les défaites arrivèrent, les amiraux se firent battre, et le fils du pêcheur se signalait par des « courses » de plus en plus brillantes. Un jour, il se trouva le premier marin du royaume ; on le mena à Versailles, et quoiqu'on eût dit de lui qu'il n'était bon que sur son navire, Louis XIV ne le nomma pas moins chef d'escadre. On connaît la belle réponse de Jean Bart, rappelée du reste par M. Haraucourt : « Sire, vous avez bien fait ». Et il le prouva. Au lieu d'un seul navire, il en eut sept ou huit sous ses ordres. Devenu plus prudent, sans rien perdre de son audace ni de son bonheur, il fit toujours la guerre en volontaire, mais avec d'autant plus de succès que ses forces étaient plus augmentées. En 1691, il brûla plus de 80 vaisseaux ennemis, et revint avec 1,500,000 francs de prises ; en 1692, il prit seize navires marchands aux Hollandais ; en 1693, il répara la défaite de la Hougue, en détruisant ou capturant 87 navires ou vaisseaux des alliés. Et jusqu'à la paix de Riswich, sa fortune ne se démentit pas un instant ; chacune de ses croisières fut signalée par de nouveaux exploits ; c'est par centaines qu'il comptait ses prises de chaque année. Elle était assez émouvante et « enseignante » l'histoire de Jean Bart, et peut-être M. Haraucourt eût-il sagement fait de n'y point mêler l'aventure, un peu bien compliquée,

de Mlle Hélène de Farges et de son fiancé Henri de Forbin, auquel se substitue son frère Claude, condamné à mort, recueilli et sauvé par Jean Bart. Jean Bart suffisait, tel que l'a sainement conçu l'auteur du drame. « Je n'ai pensé, dit-il, donner à mon héros que du bon sens et de la bonne humeur, parce qu'en ces deux choses une âme honnête trouve la joie du devoir, et que la joie du devoir porte à tous les courages. Je n'ai souhaité ni grands bras, ni grande rapière et je ne lui ai pas demandé de grands cris. Mais, simplement, je l'ai conçu heureux de vivre et d'agir, comme je voudrais voir les enfants de mon pays... » Avec son admirable talent, Coquelin a superbement réalisé l'idée de son ami, le dramaturge ; il nous a montré un Jean Bart d'une sobriété et d'une vérité qui ont conquis tous les suffrages. L'énorme succès qu'il a obtenu dans cette délicieuse composition du « vieil ours » le consolera, je pense, de n'avoir pas créé le grognard de l'*Aiglon*. Le parfait artiste est on ne peut mieux secondé dans sa noble tâche. M. Desjardins donne au roi Louis XIV la dignité qu'il faut. M. Jean Coquelin joue plaisamment le rôle de master Brown, grand admirateur du héros. A M. Segond est échue la mission, assez ingrate, de personnifier le déloyal capitaine Knox. Mlle Georgette Loyer est charmante sous les traits du jeune fils de Jean Bart — déjà courageux comme son illustre père. Entre autres jolis tableaux, celui de l'Abordage (décor de M. Lemeunier) était une merveille de mise en scène originale.

15 MAI. — Reprise de *Cyrano de Bergerac*,

pièce en cinq actes, en vers, de M. Edmond Rostand [1]. — O l'inoubliable soirée du 28 décembre 1897 où les habitués des premières assistaient à l'un des plus grands succès, peut-être même — lâchons le mot! — au plus grand succès du siècle! Comédie d'aventure et drame de cape et d'épée, *Cyrano de Bergerac*, de fantaisie franche et de poésie exquise, eut le bonheur de faire comprendre et acclamer par la foule enthousiaste les plus sub-

1. DISTRIBUTION. — Cyrano, M. *Coquelin*. — Christian de Neuvillette, M. *Volny*. — Comte de Guiche, M. *Desjardins*. — Ragueneau, M. *Jean Coquelin*. — De Castel-Jaloux, M. *Gravier*. — 1er cadet Montfleury, M. *Péricaud*. — Lebret, M. *Segond*. — 3e cadet, M. *Bouyer*. — 1er marquis, M. *Walter*. — Lignières, M. *Garay*. — Capitaine espagnol, M. *Albert*. — De Valvert, M. *Armand Gérard*. — Roxane, Mlle *Léonie Yahne*. — Sœur Marthe, Mlle *Esquilar*. — Lise, Mlle *Blanche Miroir*. — La distributrice, Mlle *Kerwich*. — La duègne, Mlle *Bouchetal*. — Mère Marguerite, Mme *Rafty*. — Sœur Claire, Mlle *Chapelas*.

C'était exactement la 401e représentation du chef-d'œuvre de M. Edmond Rostand.

A l'occasion de cette brillante reprise, tout le matériel (décors, costumes, accessoires) avait été complètement remis à neuf. MM. Coquelin et Floury avaient tenu à présenter aux nombreux étrangers qui devaient venir à Paris un *Cyrano* avec une distribution vraiment unique : Coquelin aîné en tête, Mlle Léonie Yahne, engagée spécialement, et une mise en scène digne du succès légendaire qui restera comme l'apogée de tout ce qui a été présenté jusqu'ici à la Porte-Saint-Martin.

Le 21 juillet, M. Coquelin, pris d'un malaise subit, prévenait MM. Floury qu'il ne se sentait pas en état de jouer son rôle de Cyrano et le théâtre fit relâche. Indisposition passagère provoquée par la grande chaleur du moment. Le rôle de Cyrano étant un des plus fatigants du répertoire, il n'y avait rien d'étonnant à ce que, l'interprétant depuis longtemps, Coquelin sentit, par la brûlante température, le besoin de se remettre un peu d'une lassitude glorieusement acquise. Les médecins lui ayant ordonné un repos absolu d'une huitaine de jours, le grand comédien alla sagement se détendre les nerfs à la campagne, et, le 4 août, il reprenait sa magnique création et son grand succès de *Cyrano de Bergerac*, dont c'était, le lendemain, 5 août, la 500e représentation.

A la fin de septembre, le rôle de Roxane passera des mains de Mlle Yahne à celles de Mlle Esquilar, remplaçant au pied levé sa brillante camarade.

M. Coquelin aîné a été (le 9 juin) élu président de l'Association des Artistes dramatiques par 334 voix sur 337 votants.

tils raffinements du cœur et les plus délicats sentiments. Voilà qui mit tout de suite hors de pair M. Edmond Rostand. Mais que dirions-nous de *Cyrano* qui n'a déjà été dit !... — « Vous jouerez cela un an ! » prédisait-on à Coquelin le soir de cette première ». Le fait est qu'on l'a déjà joué 400 fois, et que ce n'est pas fini ; c'est seulement une seconde série qui commence, et qui commence bien, car ai-je besoin de vous apprendre que la salle était comble à cette reprise, ainsi qu'elle le fut, d'ailleurs, à chacune des représentations de cette très belle œuvre théâtrale ? Très belle œuvre, superbement jouée par Coquelin qui, dans le rôle le plus écrasant que nous connaissions, est simplement admirable. Jamais, du reste, il ne déploya plus de verve qu'en cette triomphale soirée ; jamais il ne dit de voix plus magnifiquement jeune la délicieuse scène du balcon, où il a désormais pour partenaire une Roxane adorablement jolie. Mlle Yahne a composé le personnage avec de la coquetterie, de la passion et une si fine pointe de bel esprit qu'on peut dire qu'elle réhabilite la « précieuse ». Une seule ombre au tableau : la regrettable absence de Rostand, alité depuis soixante jours. Mais comptons sur les bravos de ce soir pour promptement remettre sur pied l'auteur de l'*Aiglon !*

Le 31 octobre a lieu la dernière représentation de *Cyrano de Bergerac*, qu'aura menée cinq cent cinquante-six fois si brillamment l'infatigable Coquelin [1].

---

1. — Tandis que la dernière de *Cyrano* réalisait le maximum, une scène d'une charmante cordialité se passait dans la coulisse. M. Coque-

1er NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de l'*Assommoir*, drame en neuf tableaux, tiré du roman de M. Emile Zola par M. William Busnach et par Gastineau [1].— Or donc, après avoir

lin, non-seulement comme directeur de la Porte-Saint-Martin, mais aussi comme président de l'Association des Artistes, avait demandé au ministre de l'instruction publique si, puisqu'il sera absent le 1er janvier, il n'y avait pas moyen de faire une exception en faveur de M. Péricaud, et de lui accorder, dés maintenant, les palmes d'officier de l'Instruction publique. Et voilà comme l'excellent Péricaud, à la requête de son cher président, a reçu ses étrennes deux mois à l'avance. Avec beaucoup de bonne grâce, c'est M. Adrien Bernheim — bien que la Porte-Saint-Martin ne soit pas subventionnée — qui est venu apporter l'heureuse nouvelle, profitant de la circonstance pour faire, en termes délicats, l'éloge du président « idéal » de l'Association des Artistes. Ce à quoi, le président « idéal », visiblement ému, a répondu par quelques mots exquis à l'adresse de Péricaud, du très aimé commissaire du gouvernement et de tous ses camarades, petits et grands.

1. DISTRIBUTION. — Coupeau, ouvrier zingueur, M. *L. Guitry*.— Gueule d'Or, forgeron, M. *Calmettes*. — Lantier, chapelier, M. *P. Magnier*. — Mes Bottes, forgeron, M. *Gobin*. — Poisson, ancien militaire, M. *Dieudonné*. — Bibi-la-Grillade, maçon, M. *Claudius*. — Bazouge, croque-mort, M. *Courtès*. — Bec-Salé, maçon, M. *Villa*. — M. Madinier, propriétaire, M. *Lacroix*. — Adolphe, garçon de restaurant, M. *Barnoll*.— Colombe, distillateur, M. *Ploton*. — Lorilleux, batteur d'or, M. *Howey*. — Quenu, charcutier, M. *Courcelles*. — Garçon de lavoir, M. *Cartereau*. — Marchand de tonneaux, M. *Ossart*. — Facteur des postes, M. *Adam*. — Rempailleur, M. *Bernay*. — Loriot, M. *Doubleau*. — Cantonnier, M. *Person*. — Garçon d'Assommoir, M. *Darcy*. — Chanteur des rues, M. *Rigler*. — Vitrier, M. *Dupuis*. — Gervaise, blanchisseuse, Mlle *S. Després*.— Virginie, couturière, Mlle *Andrée Mégard*. — Mme Boche, concierge, Mme *D. Renot*. — Mme Gouget, Mme *M. Grandet*. — Mme Lorilleux, Mlle *Cl. Schmidt*. — Mme Putois, Mlle *Claudia*. — Nana, 16 ans, Mlle *Lucyenne*. — Augustine, *Petite Yvonne*. — Nana, 6 ans, *Petite Magnée*. — Clémence, Mlle *Dumont*. — Blanche, Mlle *Rémont*. — Louise, Mlle *Marg. Riche*. — Marie, Mlle *David*. — Patronne de lavoir, Mlle *Soraldy*. — Rosa, Mlle *Brenneville*. — Mathilde, Mlle *Adrienne*. — Marchande d'habits, Mlle *Delierre*.

M. Guitry s'est contenté de louer, pendant un mois, la salle de la Porte-Saint-Martin pour y donner ces représentations de l'*Assommoir*.

MM. Floury frères ont signé avec M. Henri Hertz l'acte de cession du théâtre, dont M. Hertz devient directeur à partir du 1er décembre, MM. Coquelin, Gustave Coquelin et Jean Coquelin restant du Conseil d'administration. M. Hertz n'est pas un inconnu pour le monde théâtral, car il a dirigé de nombreuses et grandes tournées artistiques en France et à l'étranger, notamment celles que Coquelin cadet a faites depuis trois

été, avec le succès qu'on sait, Flambeau de l'*Aiglon*, et avant de débuter à la Comédie-Française où il doit, (nous disons : il *doit*) entrer le 1er janvier, M. Lucien Guitry — l'élégant et subtil Guitry de Georges de Porto-Riche et de Maurice Donnay — a eu l'idée — plutôt bizarre, n'est-ce pas ? — de nous jouer Coupeau, de l'*Assommoir*, où autrefois il s'était déjà avantageusement montré, paraît-il, au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg. Cette idée, disons-le tout de suite, il l'a réalisée, contentant son caprice avec un souci d'art dont il faut, avant tout, le féliciter, recrutant ici et là les talentueux interprètes de l'œuvre populaire pour nous en donner une distribution merveilleuse et la mettant en scène lui-même amoureusement, délicieusement. — On sait comme, jadis, il y a vingt ans de cela, la pièce fut fort habilement tirée par M. Busnach et feu Gastineau du fameux roman de Zola. Tout a été dit sur le drame et sur le roman. L'écrivain avait voulu montrer la déchéance fatale d'une famille ouvrière dans l'air empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de famille, l'oubli progressif des sentiments honnêtes ; puis, comme dénouement, la honte et la mort. Le livre de Zola était simplement, disait-il, de la morale en

---

ans, durant ses congés. C'est également sous la direction de M. Hertz qu'a eu lieu la seule tournée de *Cyrano de Bergerac* que Coquelin ait faite en France avec la troupe de la Porte-Saint-Martin. Le 19 novembre, l'assemblée générale extraordinaire de la nouvelle Société anonyme du théâtre de la Porte-Saint-Martin votait à l'unanimité les décisions prises par son Conseil d'administration et la dissolution anticipée de la Société [illegible]tive.

action. Il n'en fallait pas conclure que le peuple tout entier fût mauvais, car les personnages de l'œuvre ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent. Le drame insiste sur ce point : Gervaise reste, dans son malheur, essentiellement sympathique, et, pour ne pas aller aussi loin que dans le livre, la leçon n'en est pas moins forte, au théâtre. On a pitié de Coupeau, mourant de son horrible vice, et l'on plaint Gervaise, victime de la haine cruelle de Virginie, complotant deux fois la mort de Coupeau qui ne lui a rien fait : vendetta bien féroce pour une fessée qui date de quinze ans. Fortement atténué en vue de la scène et au mépris même du « naturalisme », l'*Assommoir* n'est pas, à proprement parler, un drame d'action ; c'est une suite de neuf tableaux amusants, intéressants et émouvants, depuis la chambre typique de l'hôtel Boncœur jusqu'au soir du boulevard Rochechouart, où Gervaise meurt de misère, après avoir été réduite à mendier l'aumône de Virginie. C'est le vrai et curieux lavoir de Lemeunier, la rue de la Goutte-d'Or, avec ses amusants « Cris de Paris », le délicieux décor du Moulin-d'Argent, peint par Amable, avec sa vue sur notre grande et chère ville ; la divertissante Fête de Gervaise et ses épisodes si joliment pris sur le vif ; l'Assommoir du père Colombe, la perfection même en ce genre d'établissements qui sévissent à tous les coins de nos rues populeuses ; la mort de Coupeau, enfin, dans les affres du *delirium tremens*, et celle de Gervaise, dont le cadavre, recouvert du manteau du

croque-mort Bazouge, est emporté par son grand ami Gouget, dit Gueule-d'Or... M. Guitry — *ab Jove principium* — a fort intelligemment forcé sa nature pour représenter, simple et vrai, le zingueur Coupeau, « bon zigue » avant tout. Il a joué d'exquise façon sa demande en mariage, le « noyau de Gervaise dans la bouche », et a rendu de terrifiante manière — moins tragiquement pourtant que le créateur, Gil-Naza — la scène célèbre de la mort de l'alcoolique. On l'a rappelé tant et plus. Son grandissime succès a été partagé — ce fut le charme de la soirée — par Mlle Suzanne Després qui, cette fois, a mis le comble à une renommée d'actrice de talent sûr et souple, révélée déjà par ses intéressantes créations de l'*Aînée*, de la *Clairière* et de *Poil de Carotte*. C'est un superbe frisson d'humanité que nous a donné sa Gervaise, de vérité absolue, de sincérité adorable... Mais il ne suffit pas de louer les deux principaux protagonistes de l'*Assommoir* ; il faut rendre à chacun de ses interprètes la justice qu'il mérite. Ce sont Magnier et Calmettes, dessinant à merveille : l'un, l'ignoble Lantier ; l'autre (le Metternich d'hier), le vertueux Gueule-d'Or. C'est l'excellent Gobin, très digne héritier, dans Mes-Bottes, de la lourde succession de Dailly ; c'est Claudius, qu'on est allé chercher à la Scala pour lui donner le rôle de Bibi-la-Grillade, où il apporte d'exhilarantes traditions : sa *scie*, d'« As-tu vu la ferme ? — Quelle ferme ? » va faire la joie de Paris... Ce sont encore Dieudonné et Courtès, qui rendent à souhait les silhouettes de Poisson, le lugubre sergent de ville, et de Bazouge,

le gai croque-mort ; c'est, enfin, Mlle Mégard qui, sous une perruque noire, a réussi à durcir son doux visage pour personnifier la méchante Virginie ; puis Mme Delphine Renot, pleine de verve en Mme Boche, qui ne fut jamais représentée par aussi belle créature. La dernière représentation de l'*Assommoir* aura lieu le 9 décembre. M. Hertz prenait, dès le lendemain, possession du théâtre de la Porte Saint-Martin.

20 DÉCEMBRE. — Reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux, d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet[1]. — Qui ne connaît cette amusante trilogie composée des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt ans après* et du *Vicomte de Bragelonne?* Qui n'a lu et relu cette longue histoire de cape et d'épée, si féconde en incidents et traitée avec une intarissable verve ? C'est la gaieté, la belle humeur qui distinguent l'œuvre de Dumas de toutes les pâles imitations qui lui ont succédé ; c'est par ces qualités aimables qu'elle vivra, que, de génération en génération, elle passera entre les mains de tous ceux qui ne cherchent dans la lecture qu'un moment de distraction et d'amusement. Il faut ajouter, pour être juste, qu'en mêlant aux êtres inventés par eux les personnages réels, malgré la liberté grande qu'ils

1. DISTRIBUTION. — Athos, M. *Duquesne*. — Buckingham, M. *Volny*. — D'Artagnan, M. *Louis Gauthier*. — Planchet, M. *Jean Coquelin*. — Bonacieux, M. *Péricaud*. — Tréville, M. *Bouyer*. — Louis XIII, M. *Rozemberg*. — Richelieu, M. *Dulac*. — Aramis, M. *Armand Gérard*. — Porthos, M. *Armandy*. — De Winter, M. *Albert*. — Rochefort, M. *Garay*. — Felton, M. *Person-Dumaine*. — Milady de Winter, Mlle *M. Deschamps*. — Anne d'Autriche, Mlle *Drunzer*. — Mme Bonacieux, Mlle *Cavell*. — La supérieure, Mlle *Chapelas*.

prennent avec ceux-ci, malgré la fantaisie énorme avec laquelle ils les jettent dans des aventures imaginaires, Alexandre Dumas et Auguste Maquet leur ont prêté une singulière intensité de vie et, souvent, leur ont rendu leur physionomie avec autrement d'exactitude qu'un véridique et sec historien... A la grande joie des nombreux lecteurs du roman, à coup sûr ravis de voir marcher, parler devant eux d'Artagnan, Porthos, Aramis et la sombre Milady, la gentille Mme Bonacieux et tous les héros et toutes les héroïnes du livre célèbre, la nouvelle direction de la Porte-Saint-Martin a repris avec bonheur la *Jeunesse des Mousquetaires* — toujours si jeune! La *Jeunesse des Mousquetaires*, un des gros succès de l'ancien Théâtre Historique et de ce même théâtre de la Porte-Saint-Martin, est tirée du premier des trois romans qui forment la série complète, et comme ce roman a déjà trois ou quatre volumes, le drame qui en est extrait n'a pas moins de douze tableaux. Autrefois même, il y avait un tableau de plus et un prologue, qu'on a supprimés comme inutiles. Ainsi réduit, le drame de Dumas et Maquet fait encore défiler sous les yeux du spectateur les principaux épisodes du roman, depuis l'arrivée de d'Artagnan chez M. de Tréville et sa liaison avec les trois inséparables mousquetaires jusqu'au jugement et à l'exécution de Milady de Winter. Encore a-t-il fallu être sobre d'explications; cela pourrait avoir quelque inconvénient, si le livre était moins connu, mais il l'est tellement! L'auditeur n'a besoin que d'un mot pour savoir ce dont il s'agit. Ai-je besoin de vous

rappeler, même sommairement, l'inimitié d'Anne d'Autriche et de Richelieu, l'histoire des ferrets de diamant rapportés par d'Artagnan, les crimes de Milady et les exploits des quatre amis? M. Hertz, à coup sûr très désireux de bien faire, a remonté la pièce avec goût. Costumes et décors sont satisfaisants. La *Jeunesse des Mousquetaires* met en scène quelque chose comme une quarantaine de personnages, tant principaux qu'accessoires. C'est à M. Gauthier qu'incombait le périlleux honneur de reprendre le rôle de d'Artagnan, jadis créé par Mélingue. Eh bien, M. Gauthier s'est montré à la hauteur de sa tâche. Sous la longue perruque blonde de d'Artagnan, il est charmant et débordant de jeunesse vaillante, de chaleur sincère, de brio gascon et de grâce chevaleresque. M. Duquesne est un superbe Athos. M. Jean Coquelin met sa verve intelligente au service de Planchet, où il est tout à fait plaisant et amusant. M. Péricaud joue Bonacieux en comédien de la vieille roche; il a été, notamment, du dernier comique dans la scène de l'interrogatoire. Sous le pourpoint de Buckingham, M. Volny montre de l'élégance et de la distinction. Un débutant, M. Dulac, ne manque pas d'allure en Richelieu. Mlle Mathilde Deschamps, rentrant à Paris dans un rôle qui lui est familier, a très dramatiquement rendu le caractère farouche de l'abominable Milady. Et tout porte à croire que cette nouvelle reprise de la *Jeunesse des Mousquetaires* sera, encore et toujours, un honorable succès...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Misérables...........................		»	65
**Jean Bart*, drame historique............	5 a. 7 t.	5 avril	28
Cyrano de Bergerac, pièce en vers	5	15 mai	170
L'Assommoir, drame....................	9 tabl.	1er nov.	12
La Jeunesse des Mousquetaires, drame..	5 a. 12 t.	20 déc.	15

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ

Pas une pièce nouvelle. Rien que des reprises : celle des *Cloches de Corneville*, celles de *Rip* et des *Vingt-huit jours de Clairette.*

Le 24 mars, on avait donné la centième représentations des *Saltimbanques* de MM. Maurice Ordonneau et Louis Ganne. L'Exposition qui allait s'ouvrir nous valait, le 27 mars, la reprise des *Cloches de Corneville* [2], avec... une bonne distribution d'ensemble, qui, à vrai dire, ne comportait pas d'étoile proprement dite, mais d'aimables artistes, comme Mlle Kerlord, une très jolie Serpolètte, et comme MM. Lucien Noël, Soums et Vauthier, qui savaient faire applaudir les heureuses

---

1. — Directeur : M. Debruyère ; secrétaire-général : M. Alfred Delilia.

2. DISTRIBUTION.— Le marquis, M. *Lucien Noël.* — Grenicheux, M. *Soums.* — Gaspard, M. *Vauthier.* — Le bailli, M. *Dacheux.* — Le tabellion, M. *Bernard.* — Cachalot, M. *Fumat.* — Boudard, M. *Jaltier.* — Grippardin, M. *Duclerc.* — Serpolette, Mlle *Yvonne Kerlord.* — Germaine, Mlle *Delny* (début). — Jeanne, Mlle *Paule Mary.* — Manette, Mlle *Largini.* — Gertrude, Mlle *Vasselin.* — Suzanne, Mlle *Vidal.* — Catherine, Mlle *Carrel.* — Marguerite, Mlle *Dargèle.*

Au 2e tableau : *les Servantes,* divertissement réglé par M. Bucourt, de l'Opéra.

Au 3e acte : *la Cueillette des Pommes,* grand ballet-pantomine, composé et réglé par le même M. Bucourt, et dansé par Mlle Julia Duval, première danseuse-étoile ; Mlle Ida Briant, premier travesti, et toutes les dames du corps de ballet.

mélodies de M. Planquette. Grand effet — toujours — pour le ballet de la Cueillette des Pommes, où s'ébattaient M[lles] Duval et Briant, et les *Cloches*, aimées du public, tinteront encore longtemps le carillon du succès...

3 AVRIL. — Matinée au bénéfice de la Société de secours mutuels du théâtre [1].

21 MAI. — Reprise de *Rip* [2]. — Il y a de tout un peu dans la pièce d'Henri Meilhac et Philippe

---

1. — Voici quel en était exactement le programme :

Faute de s'entendre, par M[lle] Muller, MM. Georges Berr, Laugier, Dehelly et Falconnier, de la Comédie Française.

La *Servante maîtresse*, par M. Lucien Fugère et M[lle] Marié de l'Isle, de l'Opéra-Comique, et Paul Fugère, de la Gaîté.

Scène du *Mariage forcé*, jouée par MM. Coquelin aîné et Jean Coquelin.

Mam'zelle Nicette, opéra-comique en un acte, de M. Paul Marcus, joué par M[lle] Mary Théry, MM. J. Théry, de la Renaissance, et Saidreau.

La Boîte à Fursy : M. Fursy dans ses œuvres ; M[lle] Odette Dulac dans son répertoire.

Divertissement réglé par M[me] Mariquita.

Danses slaves, musique de M. William-Marie et *Pas noble*, musique de M. Francis Thomé, dansés par M[lle] Chasles, de l'Opéra-Comique, et M. Viscussi, de l'Opéra de Vienne, accompagné par les auteurs.

Intermède : Footit et Chocolat. — Danses Louis XV, chantées par M[lle] Eveline Janney et dansées par M[lle] Julia Duval. — Boléro, dansé par M[lle] Julia Duval.

MM. Fournets et Caron, de l'Opéra ; M[lle] Lara et M. Coquelin cadet, de la Comédie-Française ; M[me] Bernaert et M. Clément, de l'Opéra-Comique ; M[mes] Tessandier et Grumbach, de l'Odéon ; M. Galipaux, du Gymnase ; M[me] Tariol-Baugé, des Bouffes-Parisiens, M[lle] Riva, de Cluny ; M[lle] Paulette Darty, et MM. Maurel et Vaunel, de la Scala, M[lle] Liovent, de la Gaîté-Rochechouart.

2. DISTRIBUTION. — Rip, M. *Lucien Noël*. — Nick Weder, M. *P. Fugère*. — Ischabod, M. *Soums*. — Derrick, M. *Vauthier*. — Capitaine Hudson, M. *Martin*. — Pickly, M. *Bernard*. — Jack, M. *Geoffroy*. — Hanna, M. *Jaltier*. — Un buveur, M. *Léchaudé*. — Un nain, M. *Buretty*. — Nelly, M[lle] *Yvonne Kerlord*. — Kate, M[lle] *Germaine Riva*. — Jacinthe, M[me] *Léonie Richard*. — Lowena, *petite J. Baudry*. — Jack, *petite A. Jouvency*.

M[lle] Flor Albine a succédé à M[lle] Germaine Riva dans le rôle de Kate, où elle s'est fait applaudir.

La 1000[e] représentation de *Rip* aura lieu le 5 août.

Gille, mise en musique par l'auteur des *Cloches de Corneville*. Vous y trouverez le *Freychutz* et le *Pardon de Ploërmel*, voire le *Hollandais volant* une partie champêtre qui convenait bien au gracieux talent de M. Planquette, et une partie fantastique où le génie d'un Berlioz — mais oui ! — n'eût pas été de trop ; d'adorables tableaux de keepsake et des passages dramatiques qui appelaient un Frédérick Lemaître ; une mise en scène artistique et luxueuse qui peut se déployer à l'aise dans un cadre aussi vaste que celui de la Gaîté. Tout le monde a fredonné : « C'est un rien, un souffle, un rien » et le trio « Chers enfants, sachez qu'en ménage » où Rip fait paternellement la morale à ses deux rejetons... Citons encore le duetto du Mal de dents, le quatuor de l'Amour, d'une musique bien anglaise : « Mais trouvez-moi donc quéqu'chose d'aussi bon » et la romance : « C'est malgré moi » dont les dernières mesures : sont celles d'*A quoi sert la terre*, de Darcier. On a fort applaudi M. Lucien Noël, digne successeur de Soulacroix, dans Rip, et Mlle Yvonne Kerlord, une très jolie Nelly ; on s'est amusé des facéties de M. Paul Fugère et de Mlle Germaine Riva. Ajoutons que la mise en scène est pleine de goût, absolument faite pour valoir à *Rip* une nouvelle et fructueuse série de représentations devant le public de l'Exposition.

26 NOVEMBRE. — On reprend les *Vingt-huit jours de Clairette* [1], et voilà, repartie pour une

1. DISTRIBUTION. — Michonnet, M. *Paul Fugère*. — Vivarel, M. *Etienne Perrin*. — Girard, M. *Vauthier*. — Le capitaine, M. *Dacheux*. — Be-

nouvelle période de plus de vingt-huit jours, certainement, l'excellente bouffonnerie d'Hippolyte Raymond, Antony Mars et Victor Roger. Leur joyeuse fantaisie est encore et toujours très joyeusement enlevée. M. Paul Fugère n'est-il pas la joie même dans Michonnet ? M. Perrin ne détient-il pas agréablement la barytonnante partie de Vivarel ? M. Vauthier ne fait-il pas, avec une drôlatique exubérance, Gibard, le maréchal des logis qui embrouille tout en voulant tout arranger ? Mlle Tusini, qui « aime les militaires », ne dit-elle pas gentiment encore ses couplets du dernier acte ? Pour la circonstance (c'est là que résidait le principal intérêt de la soirée) Mlle Marguerite Ugalde avait endossé de nouveau le dolman de hussard qu'elle porte si crânement, et repris, avec une bonne humeur et un entrain que nous ne saurions trop louer, le rôle de Clairette, l'une de ses plus brillantes créations.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Saltimbanques, opéra-comique......		»	98
Les Cloches de Corneville, opéra-comiq..	3 a. 4 t.	27 mars	55
Rip, opéra-comique......................	3 a. 7 t	21 mai	191
Les 28 jours de Clairette, opérette......	4	26 nov.	11

noisl, M. *Varasseur*, — Le vicomte, M. *Bernard*. — Pépin, M. *Fumat*. — Poireau, M. *Léchaudé*. — Clairette, Mlle *Marguerite Ugalde*. — Bérénice, Mlle *Reine Sarth*. — Nichotte, Mlle *Louise Tusini*. — Octavie, Mlle *Largini*. — Virginie, Mlle *Karty*. — Charlotte, Mlle *Vasselin*. — Mariette, Mlle *Carrel*. — Estelle, Mlle *Vidal*. — Aline, Mlle *Delamarche*.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET[1]

Deux reprises : celle de *Michel Strogoff* et celle de la *Poudre de Perlinpinpin* qui tint toute l'Exposition ; puis, à la fin du mois de décembre, une grande féerie nouvelle, le *Petit Chaperon rouge*, de MM. Blum, Ferrier et Decourcelle : tel est le bilan de 1900 au théâtre du Châtelet.

La 100e représentation de *Robinson Crusoë*, de MM. Blum et Decourcelle avait eu lieu le 7 janvier. Le 13 février, on reprenait *Michel Strogoff*[2]. — Il y a vingt ans de cela !... Elle fut enfin donnée devant une magnifique salle contenant tout ce que Paris renfermait de... (le cliché connu), cette fa-

---

1. — Directeur : M. Emile Rochard ; Secrétaire général : M. Georges Judic.

2. DISTRIBUTION. — Michel Strogoff, M. *Daltour*. — Ivan Ogareff, M. *Decori*. — Blount, M. *Guyon fils*. — Jollivet, M. *Pougaud*. — Le gouverneur, M. *Dieudonné*. — Le grand-duc, M. *Fontanes*. — Le maître de poste, M. *Deschamps*. — Vasili Fédor, M. *Degeorge*. — L'émir Féofar, M. *Zeller*. — Le général Kissof, M. *Avelot*. — 1er fugitif, M. *Vandenne*. — Le général Krouzoff, M. *Prévost*. — Le maître de police, M. *Villars*. — Le capitaine tartare, M. *Darcy*. — L'employé du télégraphe, M. *Calvin*. — Un sergent tartare, M. *Aussourd*. — 1er aide de camp, M. *Monval*. — 2e aide de camp, M. *Daniel*. — Marfa Strogoff, Mme *Tessandier*. — Nadia Fédor, Mlle *Dolley*. — Sangarre, Mlle *Dionne*. — Une voyageuse, Mlle *Varley*.

Le 2 avril, *Michel Strogoff* atteindra sa millième représentation.

meuse première de *Michel Strogoff*, que l'on annonçait depuis plus d'une année déjà, et qui, finalement, nécessita près d'un mois de relâches et coûta « les yeux de la tête » au « jeune » directeur du Châtelet, M. Emile Rochard, « faisant l'affaire » de compte à demi avec l'ex-directeur de l'Odéon, M. Duquesnel, depuis longtemps propriétaire de la pièce de Verne et d'Ennery. M. Duquesnel, notre spirituel confrère d'aujourd'hui, venait précisément d'être relevé de ses fonctions, non pas tant pour les pièces qu'il avait jouées au second Théâtre-Français que parce qu'il voulait y jouer *Michel Strogoff*, après y avoir joué *Balsamo*, et nous y montrer des loups, après nous avoir déjà fait voir la meute de la *Jeunesse de Louis XIV*. Le plus curieux, c'est que, sur la vaste scène du Châtelet, on renonça aux loups qu'on voulait exhiber sur la scène littéraire de l'Odéon. En fait d'animaux, nous n'eûmes que le petit âne enfourché par Dailly, les chevaux de quelques Cosaques et ceux des magnifiques trompettes des chevaliers-gardes, sonnant à toute volée la marche russe, qui fut un des triomphes de la pièce. Pièce bizarre (on en refit plus d'une sur le même modèle) qui n'était ni un drame, ni une féerie, mais une grande « machine » à spectacle, où la tâche principale était dévolue aux décorateurs et aux metteurs en scène. Décors splendides — ils le sont toujours — vraiment artistiques, et mise en scène d'un luxe et d'une richesse incomparables. Après le décor de Moscou illuminé, servant de cadre à un joli ballet de Tziganes, citons l'éclatant final du premier

acte, qui ne pouvait manquer d'obtenir ses bravos et ses rappels coutumiers ; le bombardement de l'Isba du Télégraphe et le champ de bataille de Kolyvan, qui est un vrai tableau de maître. Nous arrivons ensuite au panorama mouvant qui se déploie sur les rives de l'Angara, où est censé filer le radeau de Michel Strogoff et de ses compagnons d'aventures. Vous vous rappelez cette succession de points de vue pittoresques : tantôt de hautes futaies granitiques, étrangement profilées, tantôt des gorges sauvages d'où s'échappe quelque torrentueuse rivière ; parfois, une large coupée avec un village fumant encore, puis d'épaisses forêts de pins qui projettent d'éclatantes flammes, etc. Ne me demandez pas, par exemple, comment il se fait que le radeau de bois ne flambe pas comme une allumette sur ce fleuve de naphte auquel les Tartares ont mis le feu... Ne me demandez pas comment les larmes de Michel Strogoff ont pu éteindre le fer rouge qui devait l'aveugler. Ne me demandez pas non plus comment les scènes fameuses, comme celle où le courrier du Czar pousse le dévouement à sa mission jusqu'à se laisser cravacher par Ivan Ogareff, comme celle où Michel Strogoff renie sa mère, ainsi que le fait le prophète Jean de Leyde, comme celle où l'aveugle cesse d'être aveugle pour sauver Nadia et tuer le traître ; ne me demandez pas, vous dis-je, ni pourquoi ni comment ces scènes célèbres n'ont pas produit, ce soir, tout l'effet d'il y a vingt ans... C'est qu'elles sont, Dieu merci ! un peu connues. On a joué tant et tant de fois *Michel Strogoff*, on l'a si souvent repris !...

Qui n'a pas vu *Michel Strogoff* ? Qui ne l'a pas entendu « raconter ? » Et puis, avouons-le, à l'exception de Mlle Tessandier, très belle sous les cheveux gris de Marfa Strogoff et, certes, très digne de succéder à Mme Marie Laurent, l'interprétation d'aujourd'hui est si loin de celle d'autrefois ! Où est Marais et son ardente conviction dans le courrier du Czar ! « Pour Dieu, pour le Czar et pour la patrie ! » Où est Dailly et son ventre énorme, à la Bloowitz, dans Harry Blount, le reporter anglais? Où est Paul Deshayes, le superbe Ogareff de la création?... M. Decori nous a semblé plus vulgaire que farouche. M. Guyon fils, d'ailleurs amusant, ne fait pas suffisamment contraste avec M. Pougaud. Quant à M. Daltour qui, dans le *Napoléon* de ce pauvre Laya, à la Porte-Saint-Martin, lançait si vigoureusement, sous les traits de Cambronne, la réplique que vous savez, et qui fut, au Théâtre Libre, un fort émouvant maréchal Ney, lui avoir départi le personnage de Michel Strogoff nous paraît une erreur de distribution à peine croyable de la part de notre ami Rochard... Michel Strogoff est un sympathique par excellence; M. Daltour s'y montre antipathique...

9 MAI. — Reprise de la *Poudre de Perlinpinpin*[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Le prince Vif-Argent, M. *Pougaud*. — Micromégas, M. *Dekernel*. — Le roi Courtebotte, M. *Henri Deschamps*. — Grisdolin, M. *Vandenne*. — Perlinpinpin, M. *Vivier*. — Kijerlo, M. *Calvin*. — Paternus, M. *Villars*. — Le Grand Faïencier, M. *Aussourd*. — Catiche, Mlle *Mily-Meyer*, — La princesse Zibeline, Mlle *Jeanne Petit*. — La fée des Neiges, Mlle *Suzanne Derval*. — La Rose de Noël, Mlle *Dionne*. — La reine Frivolina XXII, Mlle *Suz. Desroches*. — La fée Pimprenelle, Mlle *Béryl*. — La fée Brillante, Mlle *Kelly*. — Flamèche, Mlle *La Voulzy*. — La reine des Porcelaines, Mlle *Yrven*. — Attala, Mlle *Alice Varley*.

— D'un vieux conte français, intitulé *Le Roi Courtebotte et la princesse Zibeline* et recueilli, en 1741, par le comte de Caylus, les frères Cogniard avaient tiré *la Poudre de Perlinpinpin*, représentée au Cirque Olympique en 1853, et reprise en 1868 au Châtelet. Non moins habiles que leurs célèbres prédécesseurs, MM. Ernest Blum et Pierre Decourcelle sont les auteurs de l'édition d'il y a deux ans. déjà revue et corrigée à l'intention des nombreux spectateurs de l'Exposition. Il ne s'agissait, d'ailleurs, que de fournir le thème sur lequel M. Emile Rochard, depuis longtemps passé maître en la matière, nous a servi le plus admirable spectacle qui se puisse voir, et l'on a eu raison de dire que jamais féerie ne fut présentée avec un pareil déploiement de luxe intelligent, ingénieux, pittoresque, artistique, éblouissant : n'est-ce pas la merveille des merveilles ? Jamais, croyons-nous, on n'a rien fait de pareil et poussé plus loin l'art du costume, du décor et de la mise en scène en un genre qui s'y

---

— La fée des Sorts, Mlle *Lierny*. — Vipérine, Mlle *Delys*. — Javotte, Mlle *Suz. Grandjean*.

Au cours des représentations, M. Pougaud, M. Deschamps et Mlle Jeanne Petit, indisposés, furent remplacés dans les rôles du prince Vif-Argent, du roi Courtebotte et de la princesse Zibeline par M. Kartal, par M. Vandenne et par Mlle Delys.

Le Chah de Perse assistait à la représentation du 1er août. Plus de vingt fois dans la soirée, S. M. Mozaffer-ed-Dine donnait des marques de son étonnement et de son admiration devant les merveilles de la *Poudre de Perlinpinpin*. La Course des gendarmes, l'incomparable défilé des Porcelaines, l'Escalier lumineux et les transformations du fastueux ballet qui termine si heureusement la nouvelle version de la féerie des frères Cogniard étaient proclamés tour à tour, par la Cour persane, la plus belle manifestation artistique qu'il lui ait été donné d'applaudir.

Le 9 août, avait lieu la centième représentation de cette reprise de la *Poudre de Perlinpinpin* ; le 14 octobre, en matinée, la 400e représentation depuis la première.

prête si délicieusement. Il nous suffira de rappeler les énormes « clous » que sont le royaume des joujoux, qui fera de nouveau le bonheur des enfants ; le parc aux statues animées, d'une si curieuse exécution, et son grouillement à perte de vue de gendarmes blancs ; enfin, et surtout, l'interminable et incomparable défilé des porcelaines et faïences de tous pays, qui fut la folie de Paris et sera la joie de tous les provinciaux et de tous les étrangers appelés eux-mêmes à « défiler » au Châtelet... Avec de pareilles « attractions » — c'est le mot du moment — on eût pu se passer de comédiens... Mais M. Rochard fait toujours « grand », et s'il n'a pas jugé à propos de rappeler Baron et Decori, honnêtement remplacés dans les rôles du roi Courtebotte et du mauvais génie Micromégas par MM. Deschamps et Dekernel, il nous a, du moins, rendu Mlle Mily Meyer, toujours fine et spirituelle ; Mlle Jeanne Petit, à la jolie voix facile et bien timbrée ; Pougaud, amusant et gai en prince Vif-Argent... Voilà donc la superbe féerie heureusement réinstallée pour de longs mois dans la magnifique salle que vous savez...

31 MAI. — Matinée au profit de la caisse du secours immédiat du *Petit Journal* [1].

---

1. — Le rideau se levait sur les *Gaietés de l'Escadron* par les artistes du Théâtre Antoine; puis venait le quatrième tableau de l'*Artésienne* par la Comédie-Française, l'Odéon, Mme Anna Judic et M. Noblet, des Variétés. Ensuite, le deuxième acte de *Samson et Dalila*, par les artistes de l'Académie nationale de musique. La deuxième partie se composait de l'intermède par la Boîte à Fursy et Mlle Paulette Darty, de M. Fregoli dans sa *Leçon de chant* et le *Caméléon*; le spectacle se terminait par les *Rendez-Vous bourgeois*, joués par les artistes de l'Opéra-Comique.

22 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Petit Chaperon rouge*, féerie en trois actes et quatre tableaux de MM. Ernest Blum, Paul Ferrier et Pierre Decourcelle [1]. — Il nous souvient d'avoir vu il y a longtemps — bien longtemps — la dernière reprise d'un opéra-comique intitulé le *Petit Chaperon rouge*. Les paroles étaient de Théaulon et la musique de Boïeldieu. L'ouvrage avait été primitivement représenté au Théâtre Feydeau, et lorsque parut le *Petit Chaperon rouge*, le futur auteur de la *Dame Blanche* venait de succéder à son maître Méhul, comme membre de l'Institut. On dit alors de cet opéra que c'était son discours de réception. Puis, il y a une quinzaine d'années, MM. Blum et Toché imitaient à leur tour et dans la mesure du possible, le célèbre conte de Perrault, dont ils donnaient le titre à une amusante opérette, jouée de verve aux Nouveautés par Brasseur père et Berthelier, Albert Brasseur et Marguerite Ugalde; la musique était de M. Gaston Serpette,

---

1. DISTRIBUTION. — Messire le Loup, M. *Decori*. — Fred, M. *Pougaud*. — Boniface, M. *Vandenne*. — Le roi Girandole XIV, M. *Dekernel*. — Maître Renard, M. *Scipion*. — Castor, M. *Vivier*. — Un garde du loup, M. *Aussourd*. — 1er prisonnier, M. *Kolb*. — Un Anglais, M. *Price*. — Nichette, Mlle *Mariette Sully*. — Le prince Florizel, Mlle *Marie Théry*. — Giboulée, Mlle *Hênriette Bépoix*. — La fée des Papillons, Mlle *Dionne*. — Mère-Grand, Mlle *Yrven*. — La fée des Noisettes, Mlle *Marie-Louis*. — La fée des Fleurs, Mlle *Florian*. — Maman Turlure, Mlle *Jane Talber*. — Le prince Papillon, Mlle *Delys*. — Le Liseron, Mlle *Madge*. — Une vieille bûcheronne, Mlle *Riom*. — Jacquotte, Mlle *Varley*. — 1er page papillon, Mlle *Odette Béryl*. — Capitaine des gardes, Mlle *Suzanne Desroches*.

Mlle Mariette Sully, indisposée dès les premières représentations, avait été provisoirement remplacée par Mlle Delianne.

La musique des défilés et des ballets du *Petit Chaperon rouge* était de M. Marius Baggers, le chef d'orchestre du Châtelet. Les ballets avaient été réglés par M. Van Hamme; les décors étaient de MM. Jambon, Bailly, Amable, Paul Brandt et Rabuteau et les costumes de Landolff.

à qui la féerie de ce soir emprunte bien des airs. Mais, si l'origine et le titre sont les mêmes, vous supposez, n'est-ce pas? qu'il n'y a aucune espèce de rapport entre les deux pièces que nous venons de rappeler et le splendide ouvrage par lequel, allant comme Nicolet de plus fort en plus fort, M. Rochard a remplacé la *Poudre de Perlinpinpin*. Du simple conte de Perrault, les auteurs ont fait une féérie supposant que la Mère-Grand que vous connaissez — tant pis si nos enfants sont un peu déroutés par cette idée nouvelle! — est elle-même une fée, punie pour avoir jadis préféré un mortel à un magicien qui n'était autre que le Loup. Elle a été condamnée à cent ans de vie terrestre, sous la réserve que le dernier jour de ces cent ans, avant minuit, une jeune fille de sa race lui apporterait intacte « une galette et un petit pot de beurre ». La jeune fille de sa race, c'est Nichette, la fille adoptive de la pâtissière Turlure. Nichette est aimée du prince Florizel, qui ne veut pas entendre parler du mariage projeté par son père le roi Girandole, avec Giboulée, la fille de Messire Le Loup, en vue de rétablir la paix entre les deux monarques depuis longtemps en guerre. Le Petit Chaperon rouge part pour porter à Mère-Grand la fameuse galette. Nichette est accompagnée par son parrain, le maître d'école Boniface, et par Fred, le fidèle valet du prince Florizel, qui se chargeront de protéger son voyage. Ils auront fort à faire, trouvant ligué contre elle l'infernal trio composé de Messire le Loup, du roi Girandole et de Giboulée, respectivement inté-

ressés à ce que la petite n'arrive pas à l'heure dite. Alors, comme dans toutes les féeries — puisqu'hélas ! on n'a encore rien trouvé de plus nouveau ! — nous assistons à la lutte, à coup de talisman, des bons et mauvais génies. Contre les multiples embûches de Messire le Loup, magicien redoutable et fertile en inventions sataniques, Nichette a heureusement reçu d'une fée bienfaisante une provision de noisettes qu'elle n'aura qu'à croquer au moment opportun pour voir exaucer ses plus chers désirs. Ainsi apparaîtra le prince Florizel lui-même, avec tous les gens de sa chasse, qui la sauvera des bandits apostés dans le bois. De même, elle aura le pouvoir de dédoubler ingénieusement une patache bondée de Cauchoises surgissant à l'infini, et de partir sans aucun retard au nez de Messire le Loup, qui avait pris en vain le fouet du postillon. Alors voilà nos voyageurs traversant un superbe champ de blé où s'ébattent les papillons aux mille couleurs. Pour avoir sauvé l'un d'eux, le fils de la reine, de l'épingle de l'entomologiste, Nichette est gracieusement transportée dans le Monde des Insectes, où défilent à ses yeux ravis les plus jolis coléoptères de la création, hannetons au ventre zébré, sauterelles aux ailes d'espérance, piquants moustiques et douces coccinelles, demoiselles où se reflète la nuance du ciel, scarabées transformés en grognards de la grande armée. C'est, après un superbe défilé, au milieu des bluets et des coquelicots, que la Cigale et la Fourmi feront revivre en un frais épisode chanté et dansé, la célèbre fable

de La Fontaine. Après les splendeurs d'une telle fête, nos héros, aspirant à un repos bien gagné, échouent à l'hôtel du Silence où, comme vous l'avez deviné, tout n'est que bruit assourdissant et vacarne tintamarresque. Puis, les voilà perdus dans la forêt aux fleurs magiques qui, grâce à la fée protectrice de Nichette, s'illumineront pour éclairer leur route vers un gentil hameau où se font les vendanges. Là, Messire le Loup retarde encore leur marche en les grisant tous, et très amusant est l'épisode où ils voient double : Nichette se trompe de panier et se laisse emporter la précieuse galette qui lui servait de talisman. Il lui faudra, pour la ravoir, aller implorer en son palais même Messire le Loup, où méchamment on l'accuse d'avoir dérobé l'éventail de la princesse. Comment le remplacer? Giboulée n'a qu'à faire son choix. Et c'est ici que se place la tant élégante revue des éventails de tous les pays et tous les temps. C'est Eve, sa feuille de figuier à la main; c'est l'Assyrie avec Sardanapale, l'Egypte avec Cléopâtre, les Indes, la Grèce avec Phryné, la Chine, le Japon, l'Espagne, la Cour des Valois, le grand siècle, l'époque de Louis XV et celle de Louis XVI, le Directoire, l'Empire et la Restauration. Puis les éventails de fantaisie et ceux du vingtième siècle. Tout ce que vous pourrez imaginer de plus chatoyant et de plus discret à la fois, de plus distingué et de plus fin, de plus riche et de plus délicat sera certainement au-dessous des trouvailles merveilleuses faites ici par Landolff, le génie de la dentelle et du satin, présentées dans un

gigantesque éventail, dont les lames s'écartent à chaque nouvelle et délicieuse exhibition. Voilà, certes, un exquis tableau qui fera rêver des milliers de spectatrices extasiées... Nichette — revenons à Nichette — a eu beau exciper de son innocence, Messire le Loup l'enferme en sa tour d'acier, tour enchantée, d'où jamais ne sortit aucun prisonnier. Nos gens tentent pourtant de s'évader, et, à chaque brèche ouverte dans la muraille, apparaissent des innombrables Latude, dont les excentriques clowneries de la troupe Price nous donnent les plus joyeux spécimens. Nichette et ses deux compagnons s'enfuient par la cheminée et se hâtent de reprendre leur course à travers la campagne. Ah! le délicieux panorama mouvant, peint par Amable, qui — telle une suite de paysages de maîtres — se déroule à nos yeux! Il est temps — car va sonner l'heure fatale — que le Petit Chaperon rouge arrive à la Chaumière de Mère-Grand, pour lui rendre avec sa galette encore intacte, le pouvoir et l'immortalité d'une fée. Nichette épousera donc son prince bien aimé. Messire le Loup restera, lui, avec sa fille sur les bras. Ainsi se termine, rajeuni par d'amusants épisodes, et devenu le prétexte d'une mise en scène idéale, l'ouvrage de ces trois auteurs habitués du succès, qui s'appellent Ernest Blum, Paul Ferrier et Pierre Decourcelle. Au spectacle magnifique, la pièce joint d'excellents interprètes. M. Decori a, comme vous savez, l'art des transformations, et celles qu'il prête à Messire le Loup sont des mieux réussies. Sous la livrée de Fred, M. Pougaud donne libre cours à sa gaieté

et à sa fantaisie, et comme il sait prendre à l'occasion la voix de soprano, son comique travestissement de vieille marquise, paraît tout de suite des plus naturels. Mlle Mariette Sully est le charme de la soirée; avec son jeu si simple et comme reposant, avec sa voix juste et fraîche, c'est un Petit Chaperon rouge... à croquer. Mlle Mary Théry remplit chaleureusement son rôle de prince amoureux, et Mlle Bépoix est adroite sous les traits de la gourmande princesse Giboulée. N'oublions pas son père, le roi Girandole : M. Dekernel, bon chanteur et bon comédien. Et remarquons (le fait est rare) que les fées, si niaises d'habitude, disent cette fois, avec justesse et intelligence. Mlle Dionne, notamment, est une Fée des Papillons parfaite de tout point.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Robinson Crusoé, pièce	4 a. 22 t.	»	40
Michel Strogoff, pièce	5 a. 16 t.	13 févr.	82
La Poudre de Perlinpinpin, féerie	4 a. 35 t.	9 mai	200
**Le Petit Chaperon rouge*, féerie	3 a. 4 t.	22 déc.	10

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE[1]

A l'émouvante pièce de MM. Decourcelle, Lepelletier et Xanrof, *A Perpète!...* dont la cinquantième représentation s'était donnée le 2 février, succédait, à la date du 21 du même mois, le *Moineau franc*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. E. Gugenheim et Le Faure[2]. — Mélanie Robiquet est une belle fille qui tient une agence assez louche d'achat et de vente de reconnaissances du Mont-de-Piété, prêteuse et usurière à l'occasion. Ayant commis l'imprudence d'avancer la forte somme à un jeune chenapan, du nom de Castel, qui doit hériter d'une tante millionnaire, elle apprend que ladite tante, Mme Brissot, est en train de mourir, après avoir déshérité son neveu. Que

1. — Directeurs : MM. Holacher et Pontet ; puis, MM. Holacher et Grisier ; secrétaire général : M. Henri Sébille.

2. DISTRIBUTION. — L'abbé Gérard, M. *Léon Noël*. — Durand, M. *Castillan*. — Lefèvre, M. *J. Renot*. — Castel, M. *Léon Pollet*. — Patural, M. *Charlier*. — Le père Constant, M. *Liezer*. — La Guigne, M. *Ch. Hémery*. — Loiseau, M. *Vallot*. — Me Olivier, M. *Duvivier*. — Paul Hubert, M. *André Hall*. — Julot, Mlle *Georgette Loyer*. — Mélanie Robiquet, Mme *Delphine Renot*. — Berthe, Mlle *Andrée Méry*. — Léontine, Mlle *De Braine*. — Jeanne, Mlle *Berland*. — Mme Brissot, Mlle *Delorme*. — Gertrude, Mlle *J. Prady*. — Mariette, Mlle *Bernadette*. — Adèle, Mlle *Emma*.

faire ?... « Changer le testament déposé chez le notaire ! » lui souffle à l'oreille le premier clerc de l'étude Olivier, Ernest Durand, que je vous donne comme une canaille de la pire espèce. Ce Durand profitera d'un soir de congé où, le patron ayant quitté son étude de la place des Vosges pour s'en aller coucher à sa maison de campagne de Draveil, il sera maître d'agir à son aise. En dépit de son peu de goût pour ces déshonnêtes besognes, un vieux serrurier sans ouvrage, le père Constant, viendra ouvrir le coffre-fort du notaire ; on y prendra le vrai testament qui déshérite Castel, et on lui substituera — Mélanie Robiquet a justement la même écriture que Mme Brissot ! — un faux testament, instituant comme légataire universel un jeune fils, jadis égaré sur le pavé parisien, dont Mme Brissot a, depuis longtemps, perdu la trace, mais auquel elle n'a jamais cessé de penser. Le testament fait naturellement à Castel la large part, et spécifie de façon assez inattendue un legs de quarante mille francs à l'adresse du gendarme Lefèvre, cela afin de mieux égarer la justice, en cas de soupçons. Vous allez voir que la précaution n'est rien moins qu'inutile... Au lieu de se laisser mourir comme les misérables l'espéraient, Mme Brissot est subitement entrée en convalescence : elle va sûrement demander à revoir son testament, et le faux sera découvert... Alors, poussé par ses complices, Durand et Mélanie, Castel lui donne le coup fatal. Qui accusera-t-on du crime ? Le gendarme Lefèvre, qui se trouvait là justement, au moment de l'assassinat, et que devait

hanter l'idée de toucher de suite les quarante mille francs de Mme Brissot, la dot de sa fille... Lefèvre est arrêté : bon, cela ! Mais le légataire universel désigné par la défunte est sur le point d'être retrouvé : c'est le petit Julot. Qui çà, Julot ?... Julot dit Moineau Franc, est un gentil titi — parent du célèbre gavroche des *Misérables* — qui gagne péniblement sa vie à chanter sur les places publiques, ou à dire aux terrasses des cafés des monologues de Bruant. Il a été, tout enfant, recueilli par le père Constant, le vieux serrurier que nous avons vu opérer place des Vosges ; puis il vient d'être sauvé de la maison de correction par l'excellent abbé Gérard, curé de Draveil, — « Voulez-vous retrouver les parents de Julot, dit le père Constant, rachetez à Mme Robiquet la reconnaissance dont jamais je n'ai cessé de payer les intérêts... » Et le bon curé se met aussitôt en campagne : il aura la reconnaissance ; Julot sera reconnu comme l'héritier de Mme Brissot ! Alors un nouveau crime s'impose à nos scélérats sur le point d'être proprement dépouillés. Castel et Durand courront à Draveil et précipiteront sur la voie le pauvre petit Julot qui sera écrasé par l'express. Mais le père Constant est là, providentiellement couché dans une masure d'où il entend tout. Il s'interpose entre les assassins, et reçoit pour son compte un très mauvais coup ; fort heureusement il a pu appeler « au secours » et le bon curé surgit. Une lutte s'engage : c'est Castel qui tombe et que broie la locomotive... Vous devinez la fin : avant de mourir, le père Constant a le temps de dénoncer les coupables.

Julot hérite donc des millions, et c'est lui, apparemment, qui dotera la fille du gendarme reconnu innocent. La pièce est bien faite ; elle est pavée des meilleures intentions du monde ; mais elle reste un peu sombre, un peu lente avec ses actes trop courts et ses entr'actes trop longs. Elle ne sort pas assez non plus du moule ordinaire à ces sortes de faciles productions, — le clou de la locomotive ayant été déjà planté il y a longtemps, sur cette même scène par l'*Affaire Coverley*. M. Léon Noël, qui s'est illustré par de si nombreuses et de si remarquables créations, ne s'était encore jamais montré sous les traits d'un prêtre. Il a donné un aspect de charmante et touchante vérité à la belle figure de l'abbé Gérard, curé de Draveil. M. Castillan est une superbe canaille ; M. Renot a joué avec beaucoup de naturel la scène du gendarme naïvement enchanté d'hériter. A force de volonté, Mme Renot a triomphé du mieux qu'elle a pu de l'enrouement qui étreignait à la gorge la belle Mélanie Robiquet. Mlle Georgette Loyer a surtout réussi la partie dramatique de son rôle du petit Julot ; mais pourquoi l'obliger à chanter, alors qu'elle n'a pas l'ombre d'une voix ?

17 MARS. — Première représentation de la *Duchesse de Berry*, drame en cinq actes et huit tableaux de M. Arthur Bernède[1]. — Le vent est aux

---

1. DISTRIBUTION. — Le colonel Bonnaud, M. *Paul Plan.* — Muller, M. *Léon Noël.* — Général Dermoncourt, M. *J. Renot.* — L'abbé Colas, M. *Perrier.* — Simon Deutz, M. *Charlier.* — Henri de Lorge, M. *Léon Pollet.* — M. Louis, M. *Liézer.* — Renard, M. *C. Hémery.* — M. de la Robérie, M. *Picard.* — M. de Goulaine, M. *André Hall.* — Guinehut, M. *Chevreuil.* — Trébabut, M. *Jacquier.* — Le préfet, M. *Vallot.* —

pièces historiques, roulant sur la même époque : le règne de Louis-Philippe. C'est le 22 juillet 1832 que s'est éteint, au palais de Schœnbrünn, l'infortuné duc de Reichstadt. C'est le 7 novembre de la même année que la duchesse de Berry était arrêtée et transportée au château de Blaye, où elle devait plus tard accoucher d'une fille... Les Vendéens s'étaient battus avec acharnement, mais la journée du « combat du Chêne » avait englouti les dernières forces de l'insurrection. La duchesse — Petit-Pierre était son nom de guerre — comprenait enfin qu'elle n'avait fait qu'envoyer ses fidèles à la ruine et à la mort. Elle erra alors de ferme en ferme, traquée par les colonnes mobiles, et vint se cacher à Nantes avec Mlles de Kersabiec et M. de Ménars. Là, elle apprenait l'arrestation de Berryer et la mise en état de siège des quatre départements de l'ouest. Tout ce que le courage, le dédain du péril et de la fatigue, une fidélité sans égale à son parti et à ses amis, un esprit libre et aventureux, la bonne humeur au milieu du danger et des privations avaient pu faire, elle l'avait fait sans hésiter, laissant à d'autres les lâches alarmes et les timides conseils. La duchesse resta cinq mois à Nantes, réfugiée chez les demoiselles Dubigny, d'où elle expédiait ses correspondances à Paris et en Vendée. En vain, le ministère avait envoyé pour préfet

---

M. de Ménars, M. *Grange*. — Un lieutenant, M. *G. Brémond*. — Flageolet, M. *Charlys*. — Fridolin, M. *Denière*. — M. de Bourmont, M. *Maurice*. — La duchesse de Berry, Mlle *Louise Suger*. — Jeanne, Mlle *Barbier*. — Clémence, Mlle *De Braine*. — Mère Guinehul, Mlle *J. Prady*. — Yvonne, Mlle *Berland*. — Marie-Louise, Mlle *Litty-Bosso*. — Pauline, Mlle *Delorme*.

dans la Loire-Inférieure un M. Duval, récemment compromis dans les troubles de Grenoble; il fit de vains efforts pour découvrir où se cachait la duchesse. Elle fut trahie par Deutz, juif converti qu'elle avait envoyé en Portugal avec une mission particulière. Il la vendit, pour la forte somme, à M. Thiers qui venait d'entrer dans le cabinet, après la mort de M. Casimir-Périer. En apprenant que la maison où elle se trouvait était investie, elle se jeta avec Mlle de Kersabiec, M. de Ménars et M. Guibourg dans une cachette pratiquée en 93 derrière la plaque de la cheminée. Les perquisitions durèrent si longtemps que le préfet, à bout de patience, se retira en laissant des agents. Il revint dans la nuit. Les gendarmes avaient fait du feu, et la chaleur était si grande, dans la cachette, que la robe de la duchesse fut brûlée. Elle ne se rendit que quand elle fut décidément en péril de mort. Mlle de Kersabiec frappa contre la plaque. On se hâta de retirer le feu. Bientôt la plaque tourna sur ses gonds, au milieu d'un profond silence. La duchesse parut la première et demanda au préfet de ne pas être séparée de ses compagnons... Avec son arrestation, périt pour toujours l'insurrection légitimiste dont elle était l'âme. Telle est la page d'histoire que M. Arthur Bernède a mise à la scène avec beaucoup de bonheur et d'habileté. Huit tableaux qui « filent » rapidement et permettent au spectateur de se coucher à minuit; brave Ambigu!... La pièce est intéressante et adroitement faite. Elle contient de fort beaux rôles pour M. Paul Plan, qui a fait une très heureuse

rentrée à Paris, sous l'uniforme du loyal et sympatique colonel Bonnaud, et pour M. Léon Noël, qui joue délicieusement — comme il sait tout jouer, d'ailleurs — le vieux grognard Muller qui est le charme de la soirée. M. Perrier personnifie joyeusement un curé vendéen qui a, volontiers, le mot pour rire. M. Charlier fait supérieurement le traître Simon Deutz, et M. Renot représente avec autorité le non moins historique général Dermoncourt. A Mlle Louise Suger est dévolu le rôle, un peu effacé dans une pièce qui en porte le titre, de la duchesse de Berry...

27 AVRIL. — Première représentation du *Porteur aux Halles*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Fontanes[1]. — Vous connaissez les *Crochets du père Martin*, où Paulin Ménier trouva l'un de ses rôles les plus pathétiques? C'est l'histoire d'un brave homme, commissionnaire sur le port du Havre, qui, à force de travail et de privations, a gagné un petit capital, s'est retiré avec sa femme dans une certaine aisance et a donné à son fils une éducation libérale. Mais celui-ci répond mal à ces sacrifices, et lorsqu'on le croit avocat, il revient au Havre, épuisé de débauches et poursuivi par des créanciers auxquels il doit plus de cinquante mille francs. Alors, pour payer les dettes

---

1. DISTRIBUTION. — Jourdan, M. *Decori*. — Jean, M. *Castillan*. — Langlois, M. *J. Renot*. — René, M. *Ch. Hémery*. — De Rouville, M. *Charlier*. — Emile, M. *Déan*. — Henri, M. *André-Hall*. — Le père Collin, M. *Liezer*. — Auguste, M. *Charlys*. — Madame Jourdan, Mme *Delphine Murat*. — Berthe, Mlle *Barbier*. — Marie, Mlle *De Braine*. — Germaine, Mlle *Litty-Bossa*. — Loulou, Mlle *C. Barré*. — Madame Langlois, Mlle *J. Prady*. — Nini, Mlle *Berland*.

du jeune homme et sauver l'honneur de son nom, le père Martin reprend ses crochets... M. Fontanes s'est évidemment inspiré du célèbre drame de Cormon et Grangé. Du père Martin il a tiré — et c'est assez simple — le père Jourdan, un brave capitaine au long cours retraité qui, au lieu de faire de son fils un marin comme lui, a le tort de vouloir en faire un médecin. Au lieu de suivre les cours de la Faculté, Jean ne quitte pas le champ de courses, où il joue toute la fortune paternelle. Ruiné jusqu'au dernier sou, l'ex-capitaine en est réduit, le pauvre vieux, à accepter une place de portefaix, tandis que sa chère femme s'établit marchande de soupe aux Halles... Et voilà qu'un soir d'orgies, où il est allé souper avec des « grues » dans un restaurant de nuit, Jean se rencontre face à face avec son père qu'il a mis sur la paille. La scène est classique. Le vieillard a maudit son fils: celui-ci continue à faire la fête — le baccarat lui étant, paraît-il, particulièrement favorable — jusqu'à ce que sa sœur le vienne relancer dans le joli monde où il s'amuse et le ramène au chevet de sa mère mourante. Le père pardonne, la mère ressuscite de joie, et la pièce est finie — aussi banale que morale... Elle est fort bien jouée. M. Decori a dessiné dans la manière de Got — il ne pouvait choisir de meilleur modèle — une saisissante figure de vieux loup de mer. M. Castillan est aussi antipathique qu'il convient dans le fils prodigue et canaille. M[lle] Barbier ne manque pas d'allure sous les traits de la sœur qui, pour sauver son frère, ne craint pas de recourir aux grands moyens. M. Déan, enfin, a

réussi à émouvoir l'assistance dans la scène (un peu connue, mais touchante) du petit valet de chambre qui paie à déjeuner à ses anciens maîtres tombés dans la plus noire des misères. Et c'était plaisir de voir ainsi merveilleusement fonctionner la « pompe aux larmes... ».

Après une fermeture de deux mois[1], le théâtre rouvrait, le 10 juillet, par une reprise des *Deux Gosses*[2]. C'est le 19 février 1896 qu'avait été donnée, sur cette même scène, la première représentation de la célèbre pièce. D'un roman, *Fanfan*, paru d'abord en... je ne sais combien de feuilletons et publié plus tard en deux volumes, M. Pierre Decourcelle avait tiré le sensationnel mélodrame

---

1. — En une assemblée générale des actionnaires du théâtre, réunis le 26 juin, la démission de M. Pontet avait été acceptée, avec des regrets unanimes pour la retraite volontaire d'un directeur qui avait su se concilier l'estime et les sympathies de tous. La gérance était confiée à M. Louis Holacher, qui restait seul, momentanément, à la tête de l'Ambigu, jusqu'à ce qu'au mois d'octobre suivant il ait pour associé M. Georges Grisier, redevenant directeur du théâtre où il avait, naguère, monté avec bonheur *Gigolette*, les *Chouans*, la *Belle limonadière*, les *Gaîtés de l'escadron*, etc. M. Joseph Renot remplira alors les fonctions de régisseur général.

2. DISTRIBUTION. — Georges de Kerlor, M. *Marquet*. — La Limace, M. *Decori*. — Robert d'Alboize, M. *Castillan*. — De Saint-Hyrieix, M. *J. Renot*. — Brisquet, M. *Liézer*. — Boisdru, M. *Paul Candol*. — Mulot, M. *Gontier*. — Fadart, M. *H. Martin*. — Paul Humbert, M. *Vallot*. — Docteur Vernier, M. *Tony Seiglet*. — Goguélu, M. *Picard*. — L'économe, M. *Dervel*. — Le bedeau, M. *Ozanne*. — Eugène, M. *Grange*. — Un domestique, M. *Farcy*. — Un malade, M. *Maurice*. — Un gendarme, M. *Moreau*. — Hélène de Kerlor, Mme *Archaimbaud*. — Fanfan, Mlle *Marthe Mellot*. — Claudinet, Mlle *Hélène Reyé*. — Carmen de Saint-Hyrieix, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Sœur Simplice, Mlle *Barbier*. — Zephyrine, Mme *Moina-Clément*. — Marianne, Mlle *Barré*. — Fanfan (1re partie), petit *Vissac*.

M. Decori était, quelques semaines après, remplacé dans le rôle de La Limace par M. E. Lassalle ; Mlle Degaby débutait dans celui de Carmen de Saint-Hyrieix, et Mlles Aubry, puis Angèle Myrianne remplaçaient Mlle Mellot dans Fanfan.

qui produisait, devant une brillante salle de première, un immense effet, et ne pouvait manquer d'obtenir auprès du grand public un succès prolongé. Les *Deux Orphelines* avaient désormais un digne pendant : les *Deux Orphelins*... Et tout le monde applaudira, je pense, quand dans quelques jours, se fleurira de rouge la boutonnière du jeune auteur acclamé dans le monde entier. Si l'on veut bien ne point s'arrêter aux coutumières invraisemblances qui, mieux encore que les surprises et les coups de théâtre, sont l'essence même du drame populaire, M. Decourcelle ne saurait, cette fois, encourir d'autre reproche que celui d'en avoir « trop mis ». La pièce est émouvante et très bien faite ; mais ce qui en constitue l'originalité, c'est la partie « gosse », qui est vraiment exquise. Ces deux petits, issus de *Sans famille*, étaient bien capables de mettre les larmes aux yeux des plus sceptiques ; délicieusement interprétés par Mlles Marthe Mellot et Hélène Reyé, ils eussent établi, à eux seuls, l'énorme succès de l'œuvre, adorablement mise en scène : témoin le superbe tableau de l'Écluse, spécialement confectionné en Angleterre, où La Limace se débat désespérément dans de l'eau véritable, et la grouillante agence des faux mendigots, avec sa curieuse reconstitution du monde des exploiteurs de la charité. Fanfan et Claudinet avaient rencontré, à l'origine, les interprètes rêvés en la personne de Mlles Mellot et Reyé, « vivant » les deux petits êtres qu'elles étaient chargées de personnifier. Les deux charmantes comédiennes ont repris leurs rôles où elles furent si parfaites. Mais il est juste

de dire que la pièce est supérieurement jouée par tous : à commencer par M[me] Archainbaud, de voix si belle et d'accents si sincères en M[me] de Kerlor, par M. Marquet (c'est à l'Odéon, ou au Vaudeville, que l'Ambigu emprunte ses comédiens) et par M. Decori. Le premier a tragiquement rendu le désespoir du mari jaloux ; le second a composé avec amour le rôle de La Limace, et le voilà héroïquement voué à un bain froid qui va se répéter bien des soirs... car nous ne voyons pas, à dire vrai, de bonnes raisons pour qu'après comme pendant l'Exposition l'Ambigu joue jamais d'autre pièce que les *Deux Gosses*... La 926[me] représentation (et dernière pourtant) aura lieu le 5 décembre.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Autre France*, pièce à grand spectacle, en cinq actes et huit tableaux, de MM. Pierre Decourcelle et Hugues Le Roux[1]. — L'Autre France : c'est l'Algérie, dont le terrain n'avait été jusqu'ici qu'assez rarement exploité par nos dramaturges, et dont les lumineux paysages prêtent si heureusement à une mise en scène pittoresque et mouve-

---

1. DISTRIBUTION. — Capitaine La Vendôme, M. *Henry Krauss*. — Biribi, M. *Hirch*. — Docteur Marc Henri, M. *Laroche*. — Belkassem, M. *Castillan*. — Ben Titi, M. *Modot*. — Mohan, M. *Daltour*. — Mazurier, M. *J. Renot*. — Messaoud, M. *Lassalle*. — Mokrani, M. *Froment*. — Le caïd Areski, M. *Charlier*. — Fabulé, M. *Liézer*. — Rouffiat, M. *Lagrange*. — Escornebeuf, M. *Victor Moret*. — Corona, M[lle] *Renée Parny*. — Hadidja, M[lle] *Lucy Gérard*. — Noura, M[lle] *Praxine*. — Meriem, M[lle] *Lucie Brille*. — L'Ambulancière, M[lle] *Barré*.

Tableaux : 1[er], Le Marché du Ravin-Rouge. — 2[e], La Moisson est mûre ! — 3[e], Le Relai de poste. — 4[e], La Dette de Noura. — 5[e], Le Maître de l'heure. — 6[e], C'était écrit (marche de M. Henri Février). — 7[e], La Dernière jarre. — 8[e], Trois coups de canon.

mentée. C'est ce qu'en véritable homme de théâtre M. Pierre Decourcelle a compris admirablement, tirant avec beaucoup de tact et d'adresse, du livre si curieux et si documenté de M. Hugues Le Roux, le *Maître de l'heure*, les huit tableaux applaudis à l'Ambigu. L'action se passe en 1871, au moment de la redoutable insurrection fomentée par Mokrani. Un des chefs de la révolte, Belkassem, s'est passionnément épris de la fille de M. Mazurier, l'honorable maire du Ravin-Rouge, Corona, qui ne veut pas de lui et n'a d'yeux que pour un beau capitaine de spahis, La Vendôme. Celui-ci a été assez heureux pour la délivrer une première fois de l'ardente étreinte de l'Arabe. Belkassem prend sa revanche, enlève la jeune fille, qui court assez imprudemment la grande route, et sans le dévouement d'une indigène, Noura, passant à son doigt l'anneau qui la protège envers et contre tous, elle deviendrait la proie de son ravisseur. Comment, en dépit de toute vraisemblance, parvient-elle à lui échapper, et comment la retrouvons-nous bientôt, enfermée dans le bordj de Fontaine-Froide, où, avec une poignée de braves, son père et son fiancé résistent le plus héroïquement du monde à un siège en règle? C'est ce que nous montrent les deux derniers tableaux — les plus pathétiques, à notre avis — du drame de MM. Decourcelle et Hugues Le Roux. Vous pensez bien que — l'histoire le veut, d'ailleurs — l'avantage reste à l'armée française, et j'ose espérer que vous n'avez pas un seul instant douté du bonheur final du capitaine La Vendôme et de Mlle Corona Mazurier. Ce n'est

certes point dans l'intrigue même de la pièce que réside l'attrait de la soirée, mais bien plutôt dans le charme des décors pleins de soleil dont le peintre Jambon a fait de véritables toiles de maître, et dans le mouvement des scènes de si jolie couleur locale, où, une fois de plus, M. Pierre Decourcelle a su affirmer son indéniable habileté. Notons, entre autres curieux tableaux, le vivant panorama du village kabyle, perché en amphithéâtre sur une crête de montagnes, les dramatiques funérailles de Mokrani, et les deux patriotiques épisodes — j'y insiste — qui s'intitulent « La Dernière jarre » et « Trois coups de canon ». Avec une voix toujours un peu « blanche », mais avec des gestes chaleureux, M. Henry Krauss fait un très beau capitaine La Vendôme. MM. Castillan et Daltour ont, sous le blanc burnous, un air suffisamment farouche. M. Hirch est aussi amusant que le permet son rôle peu comique de Biribi. M. Laroche se tire honorablement d'un rôle d'amoureux qui se sacrifie, et M. Renot donne au maire du Ravin-Rouge la dignité qu'il faut. Mlle Praxine, justement remarquée au Théâtre de la République, a rendu de tragique façon la scène de la pauvre Noura, cruellement égorgée par son père pour s'être laissé séduire par un roumi. Mlle Lucy Gérard est simplement exquise en son original baragouin de gentille indigène frottée de parisianisme : son succès a été très vif. Nous n'en dirons pas autant de Mlle Renée Parny, la Thérèse de l'*Aiglon*, notoirement insuffisante dans un rôle probablement au-dessus de ses forces, et

dont le geste, parfois ridicule, demande à être « pioché »...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
A Perpète, pièce	5 a. 7 t.	»	58
**Moineau franc*, drame	5 a. 8 t.	21 févr.	19
**La Duchesse de Berry*, drame	5 a. 8 t.	16 mars	45
**Le Porteur aux Halles*, drame	5 a. 6 t.	27 avril	21
Les Deux Gosses, pièce	2 p. 8 t.	10 juillet	166
L'Autre France, pièce	5 a. 8 t.	20 déc.	15

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

Encore une année heureuse, très heureuse, pour le théâtre où le succès des *Maris de Léontine*, de M. Alfred Capus, ne sera interrompu que pour faire place, en vue de l'Exposition, à une reprise de la *Dame de chez Maxim*. C'est le 10 janvier que s'était donnée la 400e représentation de la désopilante pièce de M. Georges Feydeau[2]. Le 13 février,

1. — Directeur : M. Henri Micheau ; secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. — A propos de la pièce, qui atteignait ainsi le plus gros chiffre de représentations consécutives qu'ait jamais obtenu aucune œuvre de ce genre, n'est-il pas curieux de reproduire ici la lettre qu'adressait, le 18 août 1897, à M. Micheau, directeur des Nouveautés, M. Georges Feydeau, l'auteur de la *Dame de chez Maxim* aujourd'hui triomphante :

« Mon cher ami,

Cette lettre à vous écrire est un cauchemar pour moi. Depuis huit jours je la remets par une sorte de lâcheté. Je sais que je vais vous causer une déception et ma peine se double de celle que je vais vous faire. Je ne suis pas prêt, *mais je ne le serai pas*, attendu que j'abandonne *la Dame de chez Maxim* dont je ne peux pas sortir ; je me suis engagé dans un sujet que je croyais bon et je m'aperçois à l'œuvre que cela ne rend pas. Je trouve inutile de me torturer la cervelle sur une chose qui ne veut pas venir. Je vais m'atteler à une autre idée, quitte à reprendre celle-là plus tard, quand elle sera mûre ; pour le moment j'y renonce. J'ai vu par les journaux que vous aviez pas mal de pièces pour votre saison, vous ne vous trouverez donc pas à court. Qu'un

elle quittait l'affiche qu'elle avait tenue, sans interruption, depuis le 17 janvier 1899, après avoir été jouée consécutivement 439 fois[1].

14 FÉVRIER. — Première représentation des *Maris de Léontine*, pièce en trois actes, de M. Alfred Capus[2]. — Quand je vous dis que le théâtre des Nouveautés est un théâtre heureux !... Au lendemain de la joyeuse farce de M. Feydeau, la *Dame de chez Maxim*, qu'il a jouée — d'aucuns prétendaient même que c'était exagéré — pendant plus d'un an, son avisé directeur, M. Micheau, a mis la main sur une désopilante comédie qui, sans pantalonnade, et dans un genre beaucoup plus fin, a merveilleusement porté sur le public et immédiatement placé au premier rang, parmi nos meilleurs auteurs comiques, M. Alfred Capus. Adolphe Dubois, commis principal au ministère de l'instruction publique, a eu le tort d'épouser une de ces femmes « qu'on ne devrait jamais épouser

---

autre profite de mon tour que je n'abandonne pas, je vous l'assure, sans tristesse !

Croyez-moi bien affectueusement à vous.

Georges FEYDEAU.

P.-S. — Je ne sais quand la pièce que j'entreprendrai sera faite ; mais, en tous cas, aucun théâtre n'en aura une de moi avant vous. »

Le directeur des Nouveautés eut raison — la suite l'a prouvé — d'engager M. Feydeau à terminer, quand même, la pièce en laquelle il n'avait pas confiance...

1. — La *Dame de chez Maxim* aura compté quatre Môme Crevette : Mlles Cassive, Cavell, Templey et Berthe Richard.

2. DISTRIBUTION. — Adolphe Dubois, M. *Germain*. — Plantin, M. *Colombey*. — Le baron, M. *Torin*. — Anatole Grimard, M. *Marcel Simon*. — Le secrétaire, M. *Guerchet*. — Boucat, M. *Milo*. — Le garçon de recette, M. *Richard*. — Léontine, Mlle *Cassive*. — La marquise, Mme *Rosine Maurel*. — Hortense, Mlle *Burkel*. — Virginie, Mme *Jenny Rose*. — Miette, Mlle *Dabeig*. — Juliette, Mlle *Odyle*. — Isabelle, Mlle *Florian*. — Ernestine, Mlle *Merrey*.

soi-même ». Léontine est, certes, toute charmante, mais elle était née pour la galanterie, et c'est à sa véritable vocation qu'il l'a rendue, après avoir divorcé avec la délicieuse infidèle. Puis comme il est bon garçon, il se laisse « taper » par elle, toutes les fois — cela lui arrive souvent! — qu'elle a besoin de quelques billets bleus, et pousse même la bonté — bonté est ici un pur euphémisme — jusqu'à la recueillir chez lui, à titre d'oncle, un jour, qu'ayant négligé de payer son terme, elle s'est laissé vendre, attendant d'un protecteur sérieux un nouveau domicile. C'est mieux qu'un protecteur, c'est un vrai mari qui lui tombe du fond du Poitou en la personne du naïf baron de la Jambière, très timide, mais très épris de ses charmes : la voilà baronne! Or, chassez le naturel, il revient au galop, Léontine a l'instinct d'une fille, d'une bonne fille, qui ne perd pas une minute de temps, et qui sans vergogne, trompe son mari avec son meilleur ami, Anatole Grimard, un jeune et savant professeur d'agriculture, qui vient d'inventer une nouvelle maladie de la vigne. Prévenu par une charitable tante, le baron va chercher le commissaire de police qui constatera le flagrant délit... Savez-vous quel est ce commissaire? Adolphe Dubois lui-même, le premier mari de Léontine, qui, ne pouvant passer sous-chef à son ministère, a obtenu de son ami, le député Plantin, qu'il lui trouvât en province cette situation de tout repos. Vous pressentez la joie du public, quand il s'est douté du « coup du commissaire »... Et vous voyez d'ici la tête du premier mari se trouvant obligé de verbaliser contre son ex-

femme, qui l'implore gentiment. Alors, nageant en plein dans l'arbitraire, Adolphe Dubois laisse là son procès-verbal de constat pour donner au baron de sages conseils : « Vous aimez encore votre femme; vous la reprendrez ; gardez-la ! » Et le baron la garde en effet, faisant du commissaire, qui a si bien deviné son état d'âme, son ami intime, que dis-je! son parent, car il le mariera à une aimable cousine, veuve ou divorcée comme lui, et ne regimbera pas trop, quand il apprendra qu'il a introduit ainsi dans sa famille le premier mari de sa femme, la délicieuse et inconsciente Léontine... Tous ces gens-là vivront très heureux : il suffit de s'entendre... L'absence de rosserie, la constante bonne humeur, l'esprit de tous les diables, se traduisant, non pas en mots plaqués, mais bien en mots de situation — les meilleurs au théâtre, — une rare finesse d'observation et une jolie invention scènique : telles sont les principales qualités de M. Alfred Capus. Avec lui devront désormais compter les directeurs de nos théâtres de genre. Il nous est né dans cette heureuse soirée beaucoup mieux qu'un vaudevilliste, et l'auteur des *Maris de Léontine* nous semble destiné à aller très loin dans la carrière. Comme toutes les bonnes pièces, celle de M. Capus est on ne peut mieux interprétée. Léontine, c'est Mlle Cassive, toujours aussi sympathique en dépit de sa voix adorablement fausse. Adolphe Dubois, c'est Germain; le baron poitevin, c'est Torin, et les deux maris de Léontine ne manquent pas d'avoir sur le public l'action que vous savez. M. Colombey, dans l'ami Plantin, Mme Rosine Maurel, sous les traits d'une

vieille marquise ennemie du divorce, complètent l'ensemble qui est excellent. — Un long succès : les *Maris de Léontine* étaient joués, le 11 mai, pour la centième fois[1] ; la délicieuse comédie de M. Capus atteignait, le 30 juin, sa 150e représentation.

11 JUILLET. — Reprise de la *Dame de chez Maxim*, vaudeville en trois actes, de M. Georges Feydeau[2]. — S'il était une pièce qui n'avait plus besoin de réclame, c'était bien la *Dame de chez Maxim*. N'empêche que M. Georges Feydeau, qu'on ne prend jamais sans vert, en a trouvé une qui « n'est pas dans un sac », comme on dit. « La *Dame de chez Maxim*, écrit-il au *Figaro*,

---

1. — Constatons à ce propos que le théâtre des Nouveautés détient le record des *centièmes*. En effet, depuis 1891, époque à laquelle M. Micheau a pris la direction de ce théâtre, voici la liste des nombreuses pièces qui ont dépassé leur centième représentation :

La Demoiselle du Téléphone...............	153	représentations
Champignol malgré lui..................	461	—
Mon Prince..............................	407	—
Hôtel du Libre-Echange..................	438	—
La Tortue...............................	166	—
Le Sursis...............................	328	—
Le Contrôleur des Wagons-Lits...........	357	—
La Dame de chez Maxim...................	439	—

Soit un total de 22 *centièmes*.

2. DISTRIBUTION. — Petypon, M. *Germain*. — Mongicourt, M. *Colombey*. — Le duc, M. *Torin*. — Petypon du Grelé, M. *Landrin*. — Etienne, M. *Lauret*. — Corignon, M. *Simon*. — Marollier, M. *Leitner*. — L'abbé Chanteau, M. *Jipay*. — Varlin, M. *Guerchet*. — Guérissac, M. *Richard*. — Emile, M. *Miah*. — Chamerot, M. *Coste*. — Sauvarel, M. *Ganne*. — M. Vidauban, M. *Ségus*. — Le balayeur, M. *Lecomte*. — M. Tournois, M. *Prosper*. — La Môme Crevette, Mlle *Cassive*. — Mme Petypon, Mme *R. Maurel*. — La duchesse, Mlle *Chandora*. — Clémentine, Mlle *Dalcig*. — Mme Tournois, Mme *Jenny Rose*. — Mme Vidauban, Mlle *Chevilly*. — Mme Claux, Mlle *Templey*. — Mme Hautignol, Mlle *Florian*. — Mme Sauvarel, Mlle *Mérey*. — Mme Ponant, Mlle *Brunel*. — Mme Virette, Mlle *Debligny*. — La baronne, Mlle *Lamotte*.

Dans le courant du mois de septembre, M. Germain fut, pendant quelques jours, remplacé avec entrain, dans le rôle de Lucien Petypon, par M. Milo, rendu ensuite au rôle de Sauvarel.

a été interdite à Londres comme une pièce immorale. MM. les Anglais sont prévenus... » Vous pensez bien qu'un bon averti en vaut... quatre : il n'est pas un Anglais, lisant l'avis, qui ne s'écrie : « Où donc, que j'y coure ? » Et voilà du coup le théâtre des Nouveautés envahi par ceux de nos hôtes qui n'ont pu voir, de l'autre côté de la Manche, la bouffonnerie de M. Feydeau, aussi peu immorale, du reste, qu'elle est follement amusante. Il ne s'agit que d'une comédie burlesque dont le but est d'exciter l'hilarité ; et cette hilarité ne s'arrête guère du lever au baisser du rideau, avec des reprises et des rebondissements imprévus. Ces effets de comique étonnant, l'auteur les détaille avec un tour de main d'habileté singulière, une maîtrise incomparable. Mieux encore, il y a, dans son procédé, un grand sens d'observation. Chez lui, la comédie vraie se trouve faire les « basses » de l'action ultra-bouffonne qu'elle soutient et qu'elle accompagne. Quant à l'esprit — et il y en a — il n'est pas quintessencié, conquis à la sueur du cerveau, il vient à sa place, tout naturellement, en « mots de situation ». N'est-ce pas, d'ailleurs, sa forme la meilleure au théâtre, où il devient alors de la bonne humeur, à la grande joie du spectateur, qui se l'assimile sans travail, comme un aliment de facile digestion ? C'est vraiment une soirée joyeuse à passer, et nous y avons ri, de nouveau, pour notre compte, aussi bien que de voir rire les autres. L'interprétation est excellente, avec Germain, tout à fait curieux dans le docteur Petypon, où il a des ahurissements d'une vérité réelle, des

effets réflexes, des effarements de mimique étranges, d'exquises résignations de bonhomie philosophique; avec le brave Landrin, qui, depuis longtemps déjà, a hérité du rôle du général, où le fin comédien Tarride réalisait si bien ce problème, délicat et nécessaire, d'être un militaire comique sans être un soldat ridicule; avec Torin, de drôlerie irrésistible dans le jeune duc; avec Colombey, qui a pris sur nature et découpé avec art le rôle du chirurgien Mongicourt; avec Mme Maurel, duègne parfaite et, pour ainsi dire, classique, heureusement restée en possession du personnage de Gabrielle Petypon, où elle est infiniment divertissante. J'ai gardé pour la bonne bouche Mlle Cassive, à qui le rôle de la Môme Crevette va comme un gant. En l'honneur de cette reprise d'Exposition, elle n'y a guère ajouté qu'un mot — un mot un peu vif, il est vrai, en ses cinq lettres — mais elle le dit si bien! Et si, à l'issue de la farandole, elle montre son derrière au public, je vous assure que le public ne s'en plaint pas, le trouvant, vraiment, très bon à voir... Le 26 novembre, la *Dame de chez Maxim* se donnait pour la 584e et dernière fois[1].

---

1. — En moins de deux ans, la désopilante pièce de M. Georges Feydeau aura atteint ce chiffre merveilleux de près de six cents représentations. Et l'on riait, ce soir, dans la coquette petite salle bondée, comme on avait ri le premier soir, comme on a ri pendant les 584 représentations de cette joyeuse comédie. Et les artistes, qui avaient répété dans la journée la pièce nouvelle, semblaient partager la joie générale et se donnaient de tout cœur à ce public qui les applaudissait à tout rompre et les rappelait après chaque acte. Au cours de la soirée, pendant le dernier entr'acte, l'auteur, le directeur, les comédiens et quelques intimes se réunirent dans leur foyer et sablèrent joyeusement le champagne en buvant au succès des pièces des Nouveautés en général et des pièces de M. Feydeau en particulier. Evidemment, la

27 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Bonne d'enfant*, vaudeville en trois actes, de MM. André Sylvane et Jean Gascogne[1]. — Pour échapper à un imbécile d'agent de police qui recherche un prétendu cambrioleur, et qu'il croit venu pour le surprendre (le délit est flagrant) avec la jeune femme d'un de ses vieux amis, Bédarrieux saisit une corde à nœuds qui se balance, comme par hasard, le long de la maison, et se laisse glisser sur le balcon d'un appartement voisin, où il surgit... sans pantalon, hélas!... Au milieu de la bagarre, l'indispensable vêtement a été précipité dans le vide, ramassé par le gardien de la paix. Notre héros n'a pas d'autre ressource que de se réfugier dans la première chambre vide. Il en sort, ayant revêtu la robe de femme et le bonnet qu'il y trouve, et comme il a le visage imberbe et la poitrine suffisamment rebondie, les des Poutrelles le prennent pour la nourrice (sèche, d'ailleurs) qu'ils attendent. Alors, vous voyez se profiler les quiproquos, pas aussi invraisemblables que vous le pourriez croire, et, en tout cas, fort amusants, qui remplissent l'inénarable second acte du vaudeville de MM. André Sylvane et Jean Gascogne. — « Savez-vous faire rire un enfant? » demande

---

Dame de chez Maxim sera reprise un jour ou l'autre. Son legendaire succès est loin d'être épuisé. Elle demeure au répertoire. Elle demeurera, en tous cas, une des pages glorieuses de l'histoire de ce théâtre.

1. DISTRIBUTION. — Letrocard, M. *Germain*. — Lambrequin, M. *Colombey*. — Bédarrieux, M. *Torin*. — Des Poutrelles, M. *Simon*. — Fallembourg, M. *Lauret*. — Chopin, M. *Milo*. — Dominique, M. *Miah*. — Adèle, Mlle *Burty*. — Sylvanie, Mme *Rosine Maurel*. — Raymonde, Mlle *Dickson*. — Germaine, Mlle *Dalwig*. — Catherine, Mme *Jenny Rose*. — Agathe, Mlle *Templey*. — Hortense, Mlle *Odyle*.

Mme des Poutrelles. — « J'ai quelquefois des mots drôles... » répond Bédarrieux, qui n'y est pas du tout... — « Ça m'a râpé! » s'écrie Lambrequin, enragé flirteur, qui a voulu embrasser la bonne d'enfant. Et les soupçons s'accentuent : cette nourrice sèche serait-elle un homme? Puis, comme la meilleure ou la plus grosse bouffonnerie doit avoir une fin, Bédarrieux arrive à recouvrer son pantalon, et à sortir, non sans peine, de l'impasse où il s'est mis. On a ri jusqu'à la dernière scène : ce fut donc un gentil succès. M. Torin joue avec beaucoup de naturel et d'entrain le rôle de Bédarrieux, travesti en nourrice. A M. Germain est échue la figure presque épisodique du gardien de la paix, où il déploie son habituelle gaieté. Mlle Burty est l'aimable complice de Bédarrieux. MM. Colombey, Simon, Lauret, Mmes Rosine Maurel et Templey (un début heureux) concourent à un ensemble excellent.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Dame de chez Maxim, vaudeville ...	3	»	191
**Les Maris de Léontine*, pièce..........	3	14 févr.	159
**Le Verso*, vaudeville..................	1	15 févr.	158
**La Bonne d'enfant*, vaudeville.........	3	27 nov.	41
**Le Coup de foudre*, vaudeville..........	1	28 nov.	40

tuellement », comme disent les philosophes. C'était le spectacle d'un magistrat, — voué à l'austérité par sa profession — se dépouillant des attaches et des passions humaines, devenant injuste et cruel par le désir de sauvegarder sa réputation de vertu, entravant même l'action de la justice au profit d'individus coupables, tout cela par « devoir » — c'est-à-dire pour pouvoir garder impassible le masque imprimé sur sa face par les traditions du métier. Voilà, certes, qui n'était point banal, et qui, plus habilement traité, eût pu fournir matière à un chef-d'œuvre. Tel qu'il se présentait, avec ses défauts et ses qualités, le *Devoir* nous donnait le désir de retrouver M. Bruyerre avec une œuvre mieux conduite et plus mûrie. Depuis longtemps, *En Paix* était à l'étude chez M. Antoine, depuis si longtemps même que, sur l'initiative de M. Gémier, on eut, dans la maison, l'idée originale d'en fêter par un joyeux souper la centième... répétition. Mais, tout vient à point à qui sait attendre, et, pour avoir trop longtemps attendu les applaudissements du public, l'auteur a lieu de se déclarer satisfait ; bruyants et nourris, ils ont retenti de la plus agréable façon à son oreille ravie. Applaudissements d'ailleurs très justifiés : M. Bruyerre a voulu montrer combien est toujours défectueuse la législation qui concerne les aliénés, et combien redoutable encore le pouvoir laissé aux familles s'entendant avec les médecins — oh ! ces médecins ! — pour faire interner un homme sain d'esprit et le mettre dans l'impossibilité de recouvrer sa liberté en prouvant qu'il n'est pas fou... En moins de

temps qu'il ne m'en faudrait peut-être pour vous le conter ici, l'honnête Varambaut est « mis à l'ombre » par les canailles qui l'ont grugé. Dûment enfermé dans la maison de santé de l'éminent docteur Collas, il n'en sortira plus jamais, réduit peu à peu au misérable état de fou furieux, bon pour la camisole de force. Angoissant est le spectacle du malheureux. — « Dire que cela pourrait m'arriver ! » pense le spectateur, péniblement impressionné... Mais je suis de ceux qui estiment qu'en voulant trop prouver, l'auteur a dépassé le but : pourquoi avoir fait du docteur Collas un fieffé gredin, au lieu de l'implacable aliéniste qui eût été infiniment plus vraisemblable! Et comment a-t-il ravalé son étude, affreusement, mais puissamment réaliste, à un vulgaire mélodrame, proche parent des *Mystères de Paris*? Quoi qu'il en soit, M. Bruyerre doit être hautement loué pour la noble idée qui présida à la conception de sa sombre pièce, et aussi grandement félicité pour la façon très théâtrale dont il l'a menée jusqu'à la scène finale, c'est-à-dire jusqu'à la dégénérescence fatale de la victime des hardis coquins qui ont juré la perte du gêneur. *En Paix* est le titre sinistrement ironique d'une œuvre émouvante et curieuse à bien des points de vue. Intéressante en elle-même, et admirablement jouée par tout le monde — on joue si bien d'ensemble chez Antoine! — surtout par Gémier qui, avec son souple et délié talent, a rendu inoubliable la figure du docteur Collas, et par Antoine lui-même, à qui la savante composition de Varambaut, le fou par persuasion, eût valu, à

elle seule, une croix glorieusement méritée par tant d'autres sérieux titres... Patience ! Elle viendra tôt ou tard...

Les œuvres se succèdent avec une rapidité vertigineuse chez M. Antoine ; à peine avons-nous parlé d'*En Paix*, qu'il nous faut enregistrer, à la date du 22 janvier, la *Gitane*, destinée à alterner sur l'affiche avec la pièce de M. Bruyerre. La *Gitane*[1], c'est quatre actes en prose — pourquoi en prose ? — du poète Richepin. La *Gitane*, c'est une sorte de *Carmen*, sans la musique de Bizet. La *Gitane*, c'est une histoire aussi folle que puérile, aussi banale que stupéfiante, de l'auteur du *Chemineau*. Elle peut se conter en quelques lignes : Une bande de gitanos « en roulotte », pour Grenade, est venue camper sur les terres de tolérants châtelains, qui les laissent voler tout à leur aise, ainsi qu'il est dans leur nature de gitanos. Rita, l'étoile de la troupe, pousse même la licence jusqu'à voler le cœur de Jacques de Morense, prompt à s'enflammer à la braise incandescente de ses lèvres de feu. En vain la comtesse se fâche et prétend garder son mari... Quand celui-ci, se rendant libre au moyen d'un bon divorce, court rejoindre celle qu'il a

---

1. Distribution. — L'abbé, M. *Antoine*. — Hourgno, M. *de Max*. — José, M. *André Brulé*. — Jacques de Morense, M. *Normand*. — Claude, M. *Arquillière*. — De Fondrilles, M. *Marsay*. — Minutelli, M. *Desfontaines*. — De Versain, M. *Janvier*. — Angel, M. *Séruzier*. — Hourgna, Mme *Marie Laurent*. — Rita, Mlle *Mellot*. — Mme de Morense, Mlle *Suzanne Desprès*. — Mme de Versain, Mlle *Renée Maupin*. — Pablo, Mlle *Marley*. — Suzanne, *la petite Amyot*.

On commençait par la première représentation de la *Bagatelle*, pièce en un acte, de M. Alexandre Meunier, ainsi distribuée :

Paul, M. *Janvier*. — Georges, M. *Marsay*. — Le domestique, M. *Verse*. — Maud Mlle *Bellanger*.

« dans la peau », il se trouve face à face avec le chef de la bande, Hourgno, passionnément épris, lui aussi, épris jusqu'au crime, de la coquette et troublante Rita... Alors les deux hommes se tuent mutuellement, et Rita, triomphante et joyeuse de ce qu'elle a fait, en sera quitte pour prendre un troisième amant qu'elle n'aimera pas plus que les deux autres. Hourgno est personnifié avec un vigoureux talent par M. de Max ; il ne lui manque qu'un rival digne de lui : M. Normand, qui fit les beaux jours du théâtre de la République, n'a, sous les traits du comte de Morense, ni diction, ni distinction. Mlle Mellot semblait créée et mise au monde pour le rôle de la Gitane, cette « gosse » fatale qui sème le malheur dans les familles bourgeoises. Elle y est fort bien, en dépit de sa voix un peu nasillarde. Mme Marie Laurent donne une belle allure réaliste à la vieille mère Gitane, Hourgna, enseignant la mauvaise parole à cette troupe de pandours qui ne demande qu'à mal faire. Mlle Suzanne Desprès, c'est la mélancolique délaissée ; M. de Marsay, le naïf bonhomme, en train de faire des études sur les mœurs des gitanos : ceux-ci lui en donnent pour son argent... Les moindres rôles, y compris celui de la petite Suzanne, sont bien tenus ainsi qu'il est d'usage chez M. Antoine.

Le 9 février on avait repris la *Dupe*, de M. Georges Ancey[1], accompagnée d'*Un beau soir*, de M. Maurice Vaucaire[2] et de *Le Commissaire est bon enfant*,

---

1. Distribution. — Albert, M. *Antoine*. — Mme Viot, Mme *Henriot*. — Adèle, Mlle *Suzanne Desprès*. — Marie, Mlle *Bellanger*.

2. Distribution. — Horace, M. *Gavarry*. — Virgile, M. *Desfontaines*. — Camille, M. *Heller*. — Margot, Mme *Marley*.

de MM. Courteline et Jules Lévy[1]. Le 2 mars, on donnait l'*Empreinte*, comédie en trois actes, de M. Abel Hermant[2], et *Poil de Carotte*, un acte, de M. Jules Renard[3].

« L'empreinte » est celle que reçoit de son premier mari la femme divorcée et remariée. Marceline a épousé d'assez mauvaise grâce un galant homme qui l'aimait, mais qu'elle n'aimait pas — si bien, qu'au bout de six ans, les choses étant toujours au même point, elle croit avoir trouvé son idéal en la personne d'un beau capitaine de hussards, M. Guy de Trélazé, qui sera son second mari — Jacques, le premier, ayant galamment divorcé pour lui céder la place.

Mais peu importe qu'elle ait changé de nom, elle est restée d'instinct, sinon de fait, la femme de Jacques, et quand celui-ci se présente pour lui demander une signature qui annulera « en cour de Rome » sa première union et lui permettra d'épouser une de ses amies, très catholique, qu'effraie le mot de « divorcé », Marceline refuse net : la voilà en proie à une jalousie posthume, reprochant à Jacques de l'avoir donnée à un autre — un comble, n'est-

---

1. Distribution. — Le commissaire, M. *Janvier*. — Floche, M. *Gémier*. — Breloc, M. *Antoine*. — Un monsieur, M. *Jarrier*. — L'agent Lagrenaille, M. *Sgverne*. — Un agent, M. *Noizeux*. — Punès, M. *Verse*. — Une dame, Mme *Ellen Andrée*.

2. Distribution. — Jacques, M. *Dumeny*. — Guy de Trélazé, M. *Normand*. — Max Brissot, M. *Desfontaines*. — Mme Surgères, Mme *Henriot*. — Marceline, Mlle *Mellot*. — Thérèse, Mlle *Bellanger*. — Reine, Mlle *Barny*.

3. Distribution. — M. Lepic, M. *Antoine*. — Poil de Carotte, Mme *Suzanne Desprès*. — Mme Lepic, Mlle *Ellen Andrée*. — Annette, Mlle *R. Maupin*.

ce pas ? — et le rendant responsable de ce qui arrivera... Qu'arrivera-t-il ? Il arrivera ceci : n'aimant pas son second mari — elle ne le lui envoie pas dire — elle prendra un amant. M. Max Brissot a failli l'être, il le sera tôt ou tard... N'est-il pas parti une première fois en annonçant qu'il reviendrait ? Il reviendra... que dis-je, il est revenu !... Et tout cela sera la faute de Jacques dont notre détraquée a gardé, au physique et au moral, l'ineffaçable empreinte. La théorie est éminemment curieuse, même si elle n'est pas rigoureusement vraie, et l'étude psychologique que nous a donnée là M. Abel Hermant demeure, en tout état de cause, des plus intéressantes. M. Dumény joue avec beaucoup de simplicité, de vérité et d'autorité le rôle du mari. Mlle Mellot a souvent agacé l'assistance par sa voix nasillarde et sa manière de psalmodie, assez monotone. Le rôle n'est déjà pas très sympathique, Mlle Mellot ne fait rien pour le rendre plus supportable. — Tout le monde connaissait, au moins par le livre, la touchante comédie de M. Jules Renard, intitulée *Poil de Carotte*. Poil de Carotte, ainsi appelé de par ses cheveux rouges, est un pauvre petit bonhomme qui souffre, sans se plaindre, les injustices d'une mère — qui ne l'aime pas — jusqu'au jour où il est compris par son brave homme de père, également victime de la mégère, dont l'affection le consolera des misères passées et futures. M. Antoine a merveilleusement rendu la cordiale figure de M. Lepic, dont l'amour paternel se réveille brusquement. Mlle Suzanne Desprès a été simplement exquise en ce travesti de Poil de Carotte,

qu'elle joue avec tant de naturel que nous ne pensons plus au travesti... Notons les jolies silhouettes de la mère marâtre et de la servante de campagne au bon cœur, spirituellement esquissées par Mmes Ellen Andrée et Renée Maupin.

Le 27 mars, le théâtre Antoine avait mis à son répertoire un acte de M. Franc-Nohain, *La Grenouille et le Capucin*[1]. Le 6 avril, il nous donnait la première représentation de la *Clairière*, comédie en cinq actes de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves[2]. Maurice Donnay et Lucien Descaves: l'association n'est-elle pas déjà curieuse? Une pièce socialiste et révolutionnaire, grave par instants, sinon austère, signée par l'auteur d'*Education de Prince*, voilà qui est encore plus étrange! Et c'est le soir même du jour où avait lieu, au cimetière Montmartre, une manifestation autour de la tombe de Fourier que se donnait la première de la *Clairière!* Or, la colonie ouvrière dont il est question est une conception qui a plus d'un lien de parenté avec le phalanstère du grand apôtre. Utopie pour utopie! MM. Donnay et Descaves ne se sont, d'ailleurs, point fait d'illusions sur les chances de réali-

---

1. Distribution. — Polymonde, M. *Gémier*. — Tiresias, M. *Janvier*. — Argénice, Mlle *Bellanger*.

2. Distribution. — Rouffieu, M. *Antoine*. — Docteur Alleyras, M. *Dumény*. — Collonges, M. *Gémier*. — Aristide Verdier, M. *Arquillière*. — Le père Nu-Tête, M. *Janvier*. — M. Alleyras, M. *Noizeux*. — Gorlier, M. *Desfontaines*. — Poulot, dit Capoul, M. *Favre*. — Bougoin dit Délicat, M. *Degeorge*. — Menessier, M. *Saverne*. — Beau, M. *Séruzier*. — Testud, M. *Jarrier*. — Jeanne Alleyras, Mlle *Mellot*. — Hélène Souricet, Mlle *Suzanne Desprès*. — Rose, Mlle *Barny*. — Adèle Rouffieu, Mlle *Eugénie Nau*. — Mme Ménessier, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Mme Beau, Mlle *Ellen Andrée*. — Mme Testud, Mlle *Barsange*. — Un apprenti, Mlle *Marley*.

sation pratique d'une telle entreprise. Après diverses péripéties, dont quelques-unes sont « typiques », ils aboutissent ironiquement à la logique conception d'une petite société qui ressemble surtout à la grande, à la vraie, par ses pires défauts, ses plus détestables imperfections et ses plus impardonnables ridicules. Mais, s'ils n'ont aucunement résolu la question sociale, ils nous ont donné — c'est déjà bien quelque chose — une pièce qui fait penser. De l'esprit et des idées : n'est-ce donc rien, s'il vous plaît? La *Clairière* vaudrait la peine d'être longuement étudiée ; la place dont nous pouvons disposer ne nous permet malheureusement pas cette étude. Nous voulons, du moins, dire le plaisir que nous a causé cette intéressante comédie, si bien interprétée par Antoine, le maître à tous, par Gémier, Dumény, Arquillière, par Mmes Suzanne Desprès et Eugénie Nau, tout à fait remarquables l'une et l'autre, par Mlle Mellot, etc. Ah! l'excellente troupe d'artistes jouant *vrai*[1]!

Le 13 avril (vendredi saint), M. Antoine avait donné *Joseph d'Arimathée*, de M. Gabriel Trarieux[2]; le 1er juin, il remettait au répertoire la *Fille Elisa*, tirée du roman d'Edmond de Goncourt, par M. Jean Ajalbert[3], dont, il y a dix ans, auparavant, alors

---

1. — Le 22 mai, on fêtait en matinée la 50e représentation de la *Clairière*.

2. DISTRIBUTION. — Joseph d'Arimathée, M. *Antoine*. — Nicodème, M. *Gavarry*. — Céphas, M. *de Max*. — Hanan, M. *Desfontaines*. — Caïphe, M. *Marsay*. — Ponce Pilate, M. *Normand*. — Judas, M. *Gémier*. — Pierre, M. *Arquillière*. — Jean, Mlle *Marley*. — Marie, Mlle *Mellot*. — Mère de Zébédées, Mlle *Dorsy*. — Marie, Mlle *Soraldy*. — Jeanne, Mlle *Bellanger*.

3. DISTRIBUTION. — Le défenseur, M. *Antoine*. — Tanchon, M. *Jarrier*.

qu'il dirigeait le Théâtre Libre, il nous avait offert la curieuse primeur. Elisa — vous le savez du reste — est la pensionnaire d'une maison qui fait le commerce d'amour à bon marché ; elle avait toujours mené jusque-là son rude métier sans en sentir l'ignominie ; l'amour lui fait une conscience. Cependant le petit soldat qu'elle aime demande du plaisir ; elle voudrait bien le lui refuser, parce qu'elle en donne au premier venu pour une somme d'argent ; elle se trouve enfin un petit coin de platonisme qu'elle aimerait à réserver pour lui. Il ne comprend pas cette délicatesse si drôlement placée, son insistance la fait entrer en fureur, elle « voit rouge » et le tue tout net. Cet assassinat, on se l'explique déjà difficilement en lisant le récit du livre. A la scène, il est moins explicable encore, parce qu'il faudrait que les spectateurs connussent, au moment où il a lieu, la nature la plus intime de la fille Elisa. Il y a là un mélange d'atavisme, d'habitude, d'amour, de besoin inassouvi d'idéal, qui est difficilement rendu sensible durant le peu de temps que dure nécessairement le tableau dramatique.

— Le directeur de la prison, M. *Rocher*. — Le chef du jury, M. *Arquillière*. — Le sous-préfet, M. *Saverne*. — Le président, M. *Marsay*. — L'avocat général, M. *Kemm*. — 1er avocat, M. *Tune*. — 2e avocat, M. *Degeorge*. — 3e avocat. M. *Nargeot*. — 1er journaliste, M. *Desfontaines*. — 2e journaliste, M. *Betille*. — 1er stagiaire, M. *Rodier*. — 2e stagiaire, M *Michelez*. — 3e stagiaire, M. *Linval*. — 4e stagiaire, M. *Halot*. — 5e stagiaire, M. *Loréuil*. — 6e stagiaire, M. *Briiac*. — 7e stagiaire, M. *Dutertre*. — 8e stagiaire, M. *Suares*. — 9e stagiaire, M. *Favre*. — Le greffier, M. *Méré*. — Un garçon du 1er acte, M. *Dupont*. — Un huissier, M. *Valbrun*. — Elisa, Mlle *Eugénie Nau*. — Gobe la Lune, Mlle *Ellen Andrée*. — Marie Coup-de-Sabre, Mlle *Gabrielle Fleury*. — Peurette, Mlle *Barsange*. — La mère, Mlle *Barny*. — La gamine, la petite *Amyot*. — La sœur, Mlle *Herval*. — Une dame, Mlle *Soraldy*. — Une actrice, Mlle *Marley*.

Mais, à vous parler franc, l'intérêt théâtral n'est pas là. Il est dans le second acte, rempli presque en entier par la plaidoirie de l'avocat de la fille Elisa. Cette plaidoirie a été merveilleusement dite par M. Antoine avec une justesse admirable et ce qu'il fallait d'artifice professionnel. M[lle] Eugénie Nau était une fille Elisa d'un naturel parfait, et çà et là d'une vérité simple et poignante. Et nous n'avions que du bien à dire de M[lles] Gabrielle Fleury, Ellen Andrée et Barsange, qui personnifiaient les « collègues » d'Elisa : Marie coup de sabre, Gobe la lune et Peurette. Ce n'était évidemment pas une pièce que les trois tableaux juxtaposés qu'avait tirés M. Ajalbert du célèbre roman de Goncourt. Mais chacun de ces tableaux, pris en soi, était intéressant, et même tragique. C'était un spectacle qui valait d'être vu.

12 JUIN. — Première représentation du *Marché*, comédie en trois actes, de M. Henry Bernstein[1], de *Grasse matinée*, un acte de M. Alfred Athys[2], et de *Ceux qu'on trompe*, un acte de M. Grenet-Dancourt[3]. — Si jamais l'adultère était banni du reste de la terre, il se retrouverait certainement au théâtre Antoine... Trois pièces, trois femmes

---

1. DISTRIBUTION. — Foron, M. *Antoine*. — Gaston Certier, M. *Dumeny*. — Du Prancey, M. *Marsay*. — Vignolis, M. *Desfontaines*. — Leguin, M. *Jarrier*. — Adrien, M. *Saverne*. — Germaine, M[lle] *Suzanne Devoyod*. — M[me] de Huningue, M[lle] *Ellen Andrée*.

2. DISTRIBUTION. — Gustave Aubert, M. *Dumény*. — Emile Couturot, M. *Grand*. — Juliette Couturot, M[lle] *Bellanger*. — Emérantine, M[lle] *Barsange*.

3. DISTRIBUTION. — Joseph Moulineau, M. *Arquillière*. — M. Désiré, M. *Degeorge*. — Céleste Moulineau, M[lle] *Ellen Andrée*. — Hermance, M[lle] *Gabrielle Fleury*.

qui trompent leur mari... Et allez donc, c'est pas mon père!... Mais, de ces trois « cas », le premier est évidemment le plus curieux, sinon le plus rare. Germaine adore son mari, et c'est pour l'arracher à la misère qu'elle se donne successivement à deux hommes, un nommé Simonin et un certain Du Prancey, qui ont promis de désintéresser ses créanciers. C'est encore pour son mari — elle l'adore, je vous dis! — qu'elle se donnera à un riche maquignon qui, du moins, l'aime sincèrement et sera le seul à remplir loyalement les conditions du « marché »... Et voilà comme un jeune débutant a, non sans talent, écrit, sur la donnée du *Supplice d'une femme*, une pièce « rosse », qui eût obtenu un très vif succès, il y a quelques années, au Théâtre Libre. Aujourd'hui, elle a paru sans doute un peu moins neuve, un peu moins hardie... Très bien jouée, du reste, par M. Antoine, qui a fait du riche maquignon une de ces magistrales compositions dont il a l'habitude; par M. Duméry, plein de désinvolture sous les traits du mari trop aimé, et par Mlle Suzanne Devoyod — la meilleure « Parisienne », de Becque — qui a rendu avec infiniment de tact le rôle si difficile, et même si périlleux, de la femme infidèle par amour... Dans *Grasse matinée*, nous retrouvons M. Duméry, très drôlement ahuri... Chargé de prévenir son ami Couturot que sa maîtresse l'attendait, le lendemain dimanche, pour l'emmener à Fontenay-aux-Roses — ce qui lui permettra à lui-même d'emmener à Vaucresson Mme Couturot — Gustave ne s'est-il pas trompé d'enveloppe, envoyant au mari la lettre

destinée à sa femme, et réciproquement... Vous voyez les transes du malheureux Gustave, fort bien rendues, je vous l'ai dit, par M. Dumény, ayant, cette fois, pour partenaire, M. Grand, enlevé au Vaudeville par son premier maître, M. Antoine. Amusante charge d'atelier. Et non moins amusant vaudeville, pour finir la soirée, que celui de M. Grenet-Dancourt. Joseph Moulineau a surpris Céleste, sa femme, en conversation... intime avec son ami, M. Désiré. Vous croyez que Céleste se déconcerte pour si peu... « A qui la faute? s'écrie-t-elle : pourquoi m'avoir amené M. Désiré, devenu l'hôte indispensable de la maison? » Si indispensable même, que le mari suppliera sa femme de lui pardonner de l'avoir ainsi surprise, et invitera M. Désiré à reprendre la place qu'il occupait si galamment dans ce ménage à trois, très gaiement personnifié par Mlle Ellen Andrée, MM. Arquillière et Degeorge...

Le 30 juin, le théâtre avait fermé ses portes. Il les rouvrait, le 10 août, avec *Blanchette*, de M. Brieux, et *Boubouroche*, de M. Courteline, qui restent deux de ses plus grands succès. Puis, successivement, il reprenait la *Dupe*, de M. Georges Ancey, les *Gaîtés de l'escadron*, où M. Dumény prenait possession du rôle du général, créé par M. Gémier, et où M. Bour débutait dans celui du capitaine Hurluret, *Poil de Carotte*, l'exquise comédie de M. Jules Renard, jouée le 24 octobre pour la centième fois[1].

1. — Dans *Poil de Carotte*, Mlle Marley remplaçait vaillamment Mlle Suzanne Desprès, en représentation à la Porte-Saint-Martin.

14 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Sur la foi des Etoiles*, drame en trois actes de M. Gabriel Trarieux [1], de *Main gauche*, comédie en trois actes de M. Pierre Véber [2], et de l'*Huis clos malgré lui*, comédie en un acte de M. Ernest Lajeunesse [3]. — Deux intimes amis d'enfance, Olivier et Claude, vivent séparés depuis quelques années. Claude, aidé par Olivier, a fait sa médecine; il est établi à Paris, en passe de devenir « quelqu'un » dans sa profession. Olivier, qui s'est marié, habite la province, où il se meurt de la poitrine, tuberculeux comme le fut son père, et léguant lui-même le germe fatal à son enfant, récemment emporté par une méningite. Se sachant condamné par l'impardonnable loi de l'atavisme, Olivier a l'idée d'appeler Claude et de lui soumettre son cas. Claude arrive, revoit tout ému Jacqueline — la femme d'Olivier — qu'il a connue autrefois et qu'il n'a jamais cessé d'aimer. Noblement, il

---

En renouvelant son traité avec la Société des auteurs, M. Antoine a spontanément offert à la Commission de porter les droits de dix à douze pour cent. M. Ludovic Halévy a spirituellement constaté que, depuis la fondation de la Société, c'était la première fois qu'un directeur faisait une offre semblable, et le président, M. Victorien Sardou, en remerciant le directeur du théâtre Antoine, l'a vivement félicité pour sa brillante gestion qui, en trois années, a classé son théâtre au premier rang des scènes littéraires.

1. DISTRIBUTION. — Olivier, M. *Antoine*. — Claude, M. *Grand*. — Le docteur Monnier, M. *Jean Kemm*. — Jacqueline, Mlle *Cora Laparcerie*. — Tante Edmée, Mlle *Barny*.

2. DISTRIBUTION. — Bridier, M. *Antoine*. — Simon Lavarède, M. *Dumény*. — Garrigue, M. *Signoret*. — Ribouis, M. *Desfontaines*. — Francis, M. *Degeorge*. — Mme Bridier, Mme *Henriot*. — Colette, Mlle *Bellanger*. — Mme Féverolle, Mlle *Renée Maupin*.

3. — Jouée par MM. *Degeorge*, *Desfontaines*, *Marsay*, *Saverne*, *Nargeot*, *Michelez*, *Tune*, *Valbrun* et Mmes *Ellen Andrée* et *Becker*.

promet de faire tout au monde pour sauver son mari. Il le sauve, en effet, mais il le trompe, car, dans un élan d'amour auquel ils n'ont su résister ni l'un ni l'autre, ils se sont possédés... Aussi, lorsqu'Olivier demande à Claude de quitter Paris et sa clientèle pour rester définitivement avec eux, à la tête d'un hôpital d'enfants qu'il a l'intention de fonder, Claude refuse : — « Il faut que je parte ! J'aime ta femme ! » — « Je le savais ! » — « Mais... je suis son amant ! » Et Jacqueline vient à la rescousse, prononçant le terrible aveu du *Torrent* : « Je suis enceinte ! » Du moment qu'il n'est pas tué du coup, Olivier n'a plus qu'une chose à faire : se supprimer lui-même, comme le Jacques de George Sand, comme le comte Herrmann de Dumas. Prévenu que la fraîcheur d'une soirée d'automne suffirait à amener une rechute fatale, il ouvre, toute grande, la fenêtre sur sa poitrine nue : place à l'Intruse !... Tel est, raconté dans une bonne langue, mais éparpillé dans des scènes assez rarement théâtrales, le « fait divers » quelque peu banal qui a donné lieu aux trois actes sombres — oh ! combien ! — de M. Gabriel Trarieux, l'auteur applaudi de *Joseph d'Arimathée*. M. Antoine y fut un très intéressant Olivier ; mais usant, abusant même de sa condition de phtisique, il a trop souvent parlé bas, trop bas même, pour un public qui ne demandait qu'à l'entendre... M. Grand, revenant au bercail et rentrant sur la scène où, du temps du Théâtre Libre, il s'était fait jadis avantageusement connaître, M. Grand a mis de la chaleur au rôle de Claude. Mlle Cora Laparcerie

est bien la mélancolique Jacqueline rêvée par l'auteur. N'oublions pas Mme Barny, dans l'esquisse d'une vieille tante gaffeuse, et M. Jean Kemm, sous les traits d'un brave médecin de campagne chargé de débiter la tirade amphigourique qui donne son nom à la pièce : *Sur la foi des Etoiles.*

Les spectateurs du Théâtre Antoine ne demandaient qu'à être tirés de la morne tristesse où les avait plongés le drame de M. Trarieux. M. Pierre Véber s'est largement acquitté du soin de les réjouir. Il y a de la gaieté et de la vivacité, de l'esprit et de la finesse dans l'aventure de ce jeune mari aimant sincèrement sa gentille femme et relancé, bien malgré lui, par une ancienne maîtresse qui se cramponne. — « N'avouez jamais ! » lui a dit son ami Bridier, qui s'est autrefois laissé bêtement pincer, et il faut voir les transes du mari coupable, recevant, en guise de billets de rendez-vous, les numéros du *Journal des Entrepreneurs* qui le somment de répondre à l'appel de la délaissée. M. Dumény rend le rôle avec beaucoup de naturel et de légèreté. M. Antoine donne à « l'Ami Bridier » tout le comique qu'il faut. Mme Henriot met de la rondeur au personnage — beaucoup moins invraisemblable qu'on ne croit — d'une bonne bourgeoise qui remplit la divine fonction de désorganiser les ménages les plus unis. La *Main Gauche* est, d'ailleurs fort bien jouée par tout le monde : MM. Signoret, Desfontaines, Degeorge, Mmes Bellanger et Renée Maupin. Nous glisserons, si vous le voulez bien, sur un acte représenté au lever du rideau, l'*Huis clos malgré lui*, qui nous a paru

d'une fantaisie outrancière plutôt déconcertante. M. Ernest Lajeunesse — on n'est pas plus jeune, vraiment! — a-t-il voulu prouver qu'il n'est pas donné à tout le monde de faire du Courteline? Si oui, il y a merveilleusement réussi.

30 NOVEMBRE. — Reprise de *Monsieur le duc d'Enghien*, drame en trois actes, en prose, de M. Léon Hennique [1].

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de *L'Article 330*, comédie en trois actes de M. G. Courteline [2]. — On s'est tordu de rire, quand l'infortuné locataire de l'avenue de la Motte-Picquet a raconté que contre les fâcheuses indiscrétions des facétieux voyeurs du trottoir roulant, il a voulu

1. DISTRIBUTION. — Général Hullin, M. *Antoine*. — Le duc d'Enghien, M. *Grand*. — Le marquis de Thumery, M. *Signoret*. — Général Fririon, M. *Jean Kemm*. — L'abbé Weinborn, M. *Bour*. — Le commandant Charlot, M. *Desfontaines*. — Général Ordener, M. *Saverne*. — Le général Leval, M. *Normand*. — Le lieutenant Noirot, M. *Degeorge*. — Le baron de Grunstein, M. *Marsay*. — Le lieutenant Schmidt, M. *Bourny*. — Pierre, M. *Nargeot*. — Simon, M. *Tune*. — Le major Dautencourt, M. *Ripert*. — Le capitaine Molin, M. *Valbrun*. — Le bourgmestre, M. *Dancourt*. — Un soldat, M. *Dufresne*. — La princesse de Rohan, Mlle *Herval*. — Mme Harel, Mlle *Gabrielle Fleury*.

2. — Au cours du mois de décembre, M. Antoine ira jouer son répertoire à la Côte d'Azur, et sera remplacé, notamment dans le défenseur de la *Fille Elisa* et M. Lepic, de *Poil de Carotte*, par M. Mévisto.

Le 25 décembre, M. André Antoine était nommé chevalier de la Légion d'honneur. Et M. Gustave Larroumet écrivait à ce sujet, en son feuilleton du *Temps* : « Je n'ai pas besoin l'ayant fait à plusieurs reprises, de m'étendre sur l'immense service qu'Antoine a rendu à la Comédie en brisant une puissante routine, en marchant obstinément vers la vérité et en obligeant tout le monde théâtral, auteurs et acteurs, à le suivre, bon gré mal gré, de plus ou moins loin. Je me contente de dire aujourd'hui que, de ce chef, l'histoire du théâtre gardera une place unique au fondateur du Théâtre Libre. Avant lui, en effet, toutes les révolutions ou évolutions dramatiques avaient été accomplies par les auteurs et souvent malgré les acteurs. Celle-ci est l'œuvre d'un comédien. Pour la première fois, l'interprète a été vraiment un créateur. »

successivement actionner la Compagnie des transports électriques, qui s'est empressée de le renvoyer à la commission de l'Exposition, laquelle l'a proprement adressé à la Ville de Paris, se déchargeant elle-même sur son propriétaire... qui naturellement n'a rien voulu savoir... Alors, de désespoir, la Brige — Dumény y était d'une charmante impertinence — a fait... ce que vous savez. Il a montré... ou plutôt il n'a rien montré du tout : les gens du trottoir roulant n'avaient qu'à ne pas regarder ; ils l'ont bien fait exprès, puisqu'ils avaient payé dix sous pour cela... La salle s'est littéralement esclaffée, quand, solennellement, le président de la chambre correctionnelle — Antoine était simplement délicieux — a lu le drôlatique arrêt que voici : « Considérant que si la justice donnait gain de cause à tous les gens qui ont raison, on ne sait plus où on irait... Considérant qu'un malfaiteur qui viole la loi est moins dangereux qu'un honnête homme qui la tourne... Condamne La Brige à treize mois de prison et à 200 francs d'amende. » Ah ! que d'esprit dans cette boutade ; que de vérité sous ce paradoxe. Ah ! la bonne pinte de bon sang que nous nous sommes faite, une fois encore, avec l' « immortel » auteur de *Boubouroche !*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Blanchette, comédie	3	»	23
L'Argent, comédie	4	»	11
Boubouroche, comédie	2	»	16
Le Gendarme est sans pitié, comédie	1	»	2
**En Paix*, drame	5 a. 6 t.	8 janv.	27
**La Gitane*, comédie	1	22 janv.	13
**La Bagatelle*, pièce	1	22 janv.	13
**La Dupe*, comédie	5	9 févr.	32
**Le Commissaire est bon enfant*, pièce	1	9 févr.	30
Un beau soir, pièce en vers	1	9 févr.	82
La Parisienne, comédie	3	22 février	16
**L'Empreinte*, comédie	3	2 mars	28
**Poil de Carotte*, comédie	1	2 mars	122
Les Revenants, pièce	3	»	2
Le Repas du lion, pièce	4	»	1
La Grenouille et le Capucin, pièce	1	27 mars	8
Que Suzanne n'en sache rien, comédie	1	»	9
**La Clairière*, comédie	5	6 avril	72
La Peur de souffrir, comédie	1	»	13
La Nouvelle idole, pièce	3	»	4
La Fille Elisa, drame judiciaire	3	»	30
**Le Marché*, comédie	3	12 juin	20
**Grasse matinée*, comédie	1	12 juin	44
**Ceux qu'on trompe*, pièce	1	12 juin	18
**Un bain qui chauffe*, comédie	1	21 août	70
**Les Gaîtés de l'escadron*, revue militaire	3 a. 8 t.	14 sept.	67
**Sur la foi des Etoiles*, drame	3	14 nov.	14
**Main gauche*, comédie	3	14 nov.	47
**L'huis clos malgré lui*, comédie	1	14 nov.	39
Monsieur le duc d'Enghien, drame	3	30 nov.	21
**L'Article 330*, comédie	1	11 déc.	23

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

Les trois premiers mois de l'année appartiennent au Théâtre Lyrique [1]. Le 6 février, avait eu lieu la première représentation de *Martin et Martine*, conte flamand en trois actes de M. Paul Milliet, musique de M. Emile Trépard [2]. — En fondant, à la Renaissance, le Théâtre Lyrique rêvé par tous, MM. Milliaud, entreprenants et actifs, s'étaient donné une noble tâche qu'ils remplissaient avec une rare vaillance. Après avoir fait pour Georges Marty et son *Duc de Ferrare*, injustement dédaigné, ce que n'avaient voulu faire ni l'Opéra ni l'Opéra-Comique; après avoir ravi tout Paris di-

1. — Des mercredis artistiques de musique de chambre, mêlée de chant, avaient été inaugurés, le 10 janvier, sous la direction de M. Jules Danbé. MM. Cossira, Soulacroix, Ghasne, Baldelli, Roméo Berti, Soudant, Destombes, de Bruyne, Ricardo Vinès, Mmes Jeanne Leclerc, Noëlly-Milliaud, Jeanne Dhasty, Martini, Arbel, Charlotte Lormont, Louise et Blanche Mante, Suzanne Percheron, etc., en furent les divers protagonistes. Conférences de MM. Edouard Guillaumet, George Vanor, Léo Claretie, Achille Ségard, Georges Boyer, Eugène de Solénière.

2. DISTRIBUTION. — Martin, M. *Dantu*. — Gambrinus, M. *Ballard*. — Martine, Mme *Marie Thiéry*. — La fée, Mlle *Frandaz*. — La mère, Mme *L. Richard*.

1er acte : Le manoir de Gambrinus dans la forêt de Fresnes; 2e : La forêt enchantée; 3e La place de Cambrai un jour de kermesse.

lettante avec l'admirable *Iphigénie en Tauride*, de Gluck, ils nous révélaient le nom d'un compositeur de vrai talent, qui, avant peu — c'est du moins notre humble avis — occupera une place marquante dans la jeune école française. Elève au Conservatoire, de M. Charles Lenepveu, et naguère organiste à Saint-Eloi, M. Emile Trépard n'était connu, jusqu'ici, que par d'estimables pièces de musique de chambre. *Martin et Martine* est sa première partition, écrite sur une jolie légende flamande, très heureusement recueilie par M. Paul Milliet, et traduite en des vers de vrai poète par le réputé et très distingué librettiste d'*Hérodiade* et de *Werther*. Musique chantante et discrètement carillonnante, d'une inspiration très franche et très claire. Tout en conservant ce qu'il y a de plus pur dans la mélodie ancienne, M. Emile Trépard a su prendre ce qu'il y a de bon dans l'harmonie moderne. Aussi le public de la Renaissance a-t-il apprécié les grâces et l'originalité d'une partition des plus soignées, où la mélodie coule à flots, soutenue par une orchestration savante, sans affectation, sans outrance, sans abus. Il s'en dégage une poésie intense qui, à certains passages, vous prend, vous berce et vous enchante. Mme Marie Thiéry, l'idéale Martine de MM. Paul Milliet et Emile Trépard, a mérité ce petit portrait avant la lettre, si exact et si ressemblant que nous demandons la permission de le reproduire ici *in extenso*. « Brune au naturel — blonde dans la pièce de la Renaissance, comme devait être la fille de Gambrinus, roi de la bière — mignonne, pas trop, juste ce

qu'il faut pour ne pas être mince, avec de grands yeux noirs et des mains d'enfant, elle personnifia avec autant de diversité que de bonheur, Mireille, l'Arlésienne ardente, et Juliette, la douce Véronaise. Toute jeune, elle débuta à Lyon dans le *Roméo* de Gounod, où, découverte par Albert Carré, elle vint triompher à l'Opéra-Comique dans *Lakmé* et dans *Mignon* ». Cette création de la « Petite Martine », si poétique et si vibrante, est bien faite pour orner sa couronne artistique d'un nouveau fleuron. Sa voix, délicieusement timbrée, a ravi le public de la Renaissance, et c'est avec enthousiasme, qu'au troisième acte, la salle entière lui a redemandé le duo de la pluie, l'un des plus fins joyaux de l'écrin musical de M. Emile Trépard. M. Dantu a bien la prestance d'un « fils de roi » ; M. Ballard nous donne l'aspect d'un Gambrinus excellement rébarbatif, et Mlle Frandaz est, au point de vue plastique, une Fée des Houblons absolument belle. Le poétique conte flamand de MM. Paul Milliet et Emile Trépard était particulièrement difficile à mettre en scène. M. Jules Speck s'est acquitté de sa mission avec infiniment de délicatesse et de goût. L'ouvrage a été monté par les frères Milliaud avec un tel luxe qu'après de pareilles folies un de nos spirituels confrères demandait pour ces directeurs prodigues un conseil judiciaire... Le décor à transformations de la Forêt enchantée était, en un cadre aussi restreint, un vrai tour de force, en même temps qu'une pure merveille, signée Maréchal.

26 FÉVRIER. — Première représention d'*Eu*-

phrosine et Coradin, opéra-comique en trois actes, paroles d'Hoffmann, musique de Méhul[1]. — C'était une bien curieuse et bien intéressante résurrection d'une œuvre de Méhul, absolument inconnue du public. Voici comment la jugeait Berlioz en ses *Soirées de l'orchestre* : « Malgré le nombre considérable de beaux et charmants ouvrages qui lui ont succédé, je suis obligé d'avouer qu'*Euphrosine et Coradin* est resté pour moi le chef-d'œuvre de son auteur. Il y a là dedans à la fois de la grâce, de la finesse, de l'éclat, beaucoup de mouvement dramatique et des explosions de passion d'une violence et d'une vérité effrayantes. Le caractère d'Euphrosine est délicieux, celui du médecin Alibour, d'une bonhomie un peu railleuse ; quant au rude chevalier Coradin, tout ce qu'il chante est d'un magnifique emportement. Dans cette œuvre, apparue en 1790, et toute radieuse encore de vie et de jeunesse à l'heure qu'il est, je me bornerai à citer en passant l'air du médecin : « Quand le comte se met à table », celui du même personnage : « Minerve, ô divine sagesse ! » le quatuor pour trois soprani et basse, où figure avec tant de bonheur le thème si souvent reproduit : « Mes chères sœurs, laissez-moi faire », et le prodigieux duo : « Gardez-vous de la jalousie », qui est resté le plus terrible exemplaire de ce que peut l'art musical uni à l'action dramatique, pour exprimer la passion. Ce »

1. DISTRIBUTION. — Coradin, M. *Moisson*. — Alibour, M. [illegible]. — Caron, M. *Boursier*. — Euphrosine, Mlle *Lormont*. — La comtesse d'Arles, Mlle *Martini*. — Léonore, Mlle *Tasman*. — Louise, Mlle *H. Merignan*. — Une vieille femme, Mme *Boursier*.

morceau étonnant est la digne paraphrase du discours d'Iago, dans *Othello* : « Gardez-vous de la jalousie, ce monstre aux yeux verts ». On raconte qu'à la répétition générale d'*Euphrosine*, Grétry s'écria après avoir entendu le duo de la jalousie : « C'est à ouvrir la voûte du théâtre avec le crâne des auditeurs ! » et le mot ne dit rien de trop. Il faut, pour interpréter ce duo, des voix très puissantes : Mlle Martini, qui fut la vaillante Rezia d'*Obéron*, et le ténor Moisson s'y sont employés du mieux qu'ils ont pu. M. Villard a bien dit et bien chanté le rôle du docteur, et M. Boursier s'est fait justement applaudir dans les joyeux couplets du geôlier Caron. Et la soirée — une soirée à l'adresse des dillettantes — nous a réservé une surprise charmante : la découverte, dont il faut chaudement féliciter les frères Milliaud, d'une jeune cantatrice de haute valeur, Mlle Lormont, qui est, en même temps, une spirituelle comédienne. C'est un très vif et très mérité succès qu'a obtenu l'aimable interprète du rôle d'Euphrosine, une artiste d'avenir, n'en doutez pas...

10 MARS. — Après avoir joué *Si j'étais Roi* d'Adolphe Adam, MM. Milliaud frères donnaient le *Bijou perdu* du même compositeur[1]. Encore que ce soit rendre ainsi un excessif hommage à la mémoire d'un de nos compositeurs français les moins originaux, nous applaudissions à l'effort des directeurs. L'interprétation était suffisante : Mme Violet

1. DISTRIBUTION. — Le marquis d'Argennes, M. *Bonijoly*. — Pacôme, M. *Barré*. — Bellepointe, M. *Bourgeois*. — Coquillière, M. *Boursier*. — Le chevalier, M. *Lambert*. — Toinon, Mme *Violet*. — Marotte, Mme *Boursier*.

disait bien et vocalisait avec assurance. M. Barré était un excellent Pacôme.

Après quoi, ayant vainement attendu la subvention qu'on leur avait fait espérer, et rêvant une salle plus vaste où, sans augmenter le prix des places, ils pensaient réaliser de plus grosses recettes, MM. Milliaud frères cédaient la Renaissance à M. O. de Lagoanère et à Mlle Biana Duhamel un instant associés, et tentaient d'installer au Château-d'Eau le Théâtre lyrique. (Voir la suite au chapitre du Théâtre de la République).

7 AVRIL.— Première représentation (à ce théâtre) de *Miss Hélyett*, opérette en trois actes de Maxime Boucheron, musique de M. Edmond Audran[1]. — Au moment où nous pénétrions dans la salle de la Renaissance pour y saluer la rentrée de Mlle Biana Duhamel en « son » rôle de Miss Hélyett, on nous donnait une fâcheuse nouvelle : la divette n'était pas encore remise d'une malencontreuse attaque d'influenza. Quel malheur !... Elle nous semblait si

1. DISTRIBUTION. — Paul Landrin, M. *Piccaluga*. — Smithson, M. *Simon-Max*. — Puycardas, M. *Wolff*. — James Richter, M. *Jannin*. — Baccarel, M. *Pujol*. — Gandol, M. *Fioratti*. — Miss Hélyett, Mlle *Biana Duhamel*. — Manuela Fernandez, Mlle *De Ternoy*. — La senora Fernandez, Mme *Dufay*. — Norette, Mlle *Molka*. — Ida, Mlle *Renhardo*. — Rosa, Mlle *Heller*. — Margueritte, Mlle *Jeanne Jolly*. — Antoinette, Mlle *Edith Noël*.

Miss Helyett, qui allait bientôt atteindre sa 1500e représentation, était d'abord accompagnée d'une opérette en un acte de M. Félix Galipaux, musique de M. O. de Lagoanère, un *Mariage au violon*, joué par M. Gosselin et par Mlle Sorelli ; puis, d'un acte de M. Bertol-Graivil, les *Deux orages*, joué de verve par Mlle Treslin et M. Gérard.

Le soir du 14 juillet, M. Piccaluga interprétait au second acte un *Salut à la France*, chanson patriotique de M. Emile Pessard.

Dès la fin du mois de juin, M. O. de Lagoanère restait seul directeur de la Renaissance.

A la fin de juillet, Mlle Deliane succédait, dans le rôle de Miss Hélyett, à Mlle Biana Duhamel, et s'y faisait applaudir.

gracieuse, la fille du pasteur Smithson, agrémentée d'un léger embonpoint qui ne lui allait pas mal! Mais la voix, la voix, hélas! n'y était plus, et la représentation, que conduisait M. Lagoanère avec son entrain tout artistique, en était comme glacée... Souhaitons à la pimpante fauvette un complet rétablissement, et félicitons MM. Piccaluga, Jannin, Simon-Max et Wolff, Mmes Dufay, de Ternoy, qui mettent tout leur zèle à encadrer leur aimable directrice.

17 AOUT.— Première représentation de *Mariage princier*, opéra-bouffe en trois actes de M. Paul Ferrier, musique de M. Ernest Gillet[1]. — On aurait pu jouer éternellement *Miss Hélyett*... M. de Lagoanère s'est pourtant donné la peine de monter une pièce nouvelle : *Mariage princier*, signée d'un de nos plus habiles auteurs du genre, M. Paul Ferrier, et pour la musique, de M. Ernest Gillet, naguère chef d'orchestre au Théâtre Lyrique, installé en cette même salle de la Renaissance. Et voici qu'après avoir conduit les partitions de Weber et de Flotow, d'Adam et de Wormser, M. Gillet aura la joie d'entendre sa propre musi-

---

1. DISTRIBUTION. — Medéric, M. *Piccaluga*. — Othon XII, M. *Jannin*. — Szathmar, M. *Poggi*. — Ladislas XVIII, M. *Bourgeois*. — Csaplowisky, M. *Chambéry*. — Karmatief, M. *Gérard*. — Estrella, Mlle *R. Lambrecht*. — Conrad, Mme *Jeanne Thibault*. — Béatrix, Mlle *Deliane*. — Sœur Elisabeth, Mlle *De Merengo*. — Jacinthe, Mlle *Treslin*. — Andréa, Mlle *Ceraplot*. — Sœur Perpétue, Mlle *Couin*. — 1re novice, Mlle *Chardenot*. — Christian, Mlle *Larck*. — Gaëtan, Mlle *George*. — Mathias, Mlle *Pascal*. — 1re bûcheronne, Mlle *Heller*. — 1er trompette, Mlle *Leati*. — 2e trompette, Mlle *Ziska*.

Miss Hélyett alternait bientôt sur l'affiche avec *Mariage princier*.

M. Paul-Jorge, qui avait fait habilement ses preuves à Déjazet, devenait régisseur général du théâtre de la Renaissance.

que, à laquelle un directeur aussi artiste que M. de Lagoanère saura donner toute sa valeur. L'action se passe en Autriche, au commencement du siècle dernier — le pays et aussi l'époque étant propres à la fantaisie du costume. Ladislas XVIII, comte de Boskowitz, a résolu de marier son fils Conrad à la fille d'Othon XII, comte de Warasdin : mariage diplomatique, qui mettra fin aux différends des deux « cousins ». Othon n'aime pas la guerre et ne demande pas mieux que de donner, pour gage de bonnes relations, sa fille Béatrix, qu'il faisait secrétement élever au couvent, sous le nom de Carlotta. Mais voilà qu'au moment d'être remise par les religieuses aux mains de son ambassadeur, la petite princesse est enlevée par un jeune et beau capitaine de hussards qui, l'ayant vue une fois, s'est épris d'elle pour la vie! Que fera Othon quand le prince viendra réclamer sa fiancée?... Il lui proposera Estrella sa femme — la jeune femme qu'il a épousée en secondes noces, lui déjà mûr — et le prince s'en contentera d'autant plus facilement qu'il n'est pas le prince, mais bien son confident Médéric, chargé de jouer le personnage, aux lieu et place de Conrad, amouraché de sa gentille novice. Peu vous importe, n'est-il pas vrai? que Médéric et Estrella ayant très consciencieusement rempli leurs rôles respectifs et largement profité de la nuit de noce improvisée, le bon Othon soit aussi « trompé » qu'on peut l'être sur cette terre où ses confrères se comptent par milliers! L'essentiel est que Ladislas XVIII, ce foudre de guerre, reconnaisse qu'en enlevant Béatrix, son fils Conrad

a justement pris livraison de la gentille petite princesse que lui destinaient les convenances politiques. Livret amusant, musique aimable, toujours scénique et bien rythmée où se révèle le savoir-faire d'un compositeur — le populaire auteur de *Loin du Bal*, sur lequel a si souvent dansé la Loïe Fuller — et qui nous paraît des mieux doués pour le théâtre. Le finale du second acte, qui fournit, au dernier le motif du « couplet au public » est d'une invention particulièrement heureuse. Déjà interprété par des artistes aimés du public comme MM. Piccaluga, Jannin, Bourgeois, *Mariage princier* nous a valu le plaisir de revoir Mlle Lambrecht, une Estrella pleine de verve — son imitation villageoise rappelait Jeanne Granier dans le *Petit Duc* — et Mlle Jeanne Thibault, la Joséphine d'autrefois, qui remplit aussi joliment que copieusement le travesti de Conrad, le beau capitaine de hussards. Puis, nous avons applaudi une gentille ingénue, Mlle Deliane, (la Miss Hélyett de la veille), se présentant sous les traits de la jeune novice qui ne demande qu'à être enlevée. On voit que la soirée était ainsi bonne pour tout le monde au théâtre de la Renaissance.

9 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Mam'zelle Carabin*, opérette en trois actes de M. Fabrice Carré, musique de M. Emile Pessard [1]. — Rendons à M. Fabrice Carré la jus-

---

1. DISTRIBUTION. — Adolphe, M. *Guyon fils*. — Ferdinand, M. *Piccaluga*. — Quillette, M. *Paul Jorge*. — M. Chose, M. *Jannin*. — Dupont, M. *Poggi*. — Durand, M. *Fioratti*. — Boulard, M. *Gérard*. — Un Pion, M. *Caze*. — Olga, Mlle *R. Lambrecht*. — Mme Quillette, Mme *Dufay*. — Nini, Mlle *De Ternoy*. — Bichette, Mlle *Deliane*. — Pauline, Mlle *Tres-*

tice qu'il mérite. C'est lui qui en écrivant, autrefois, avec M. Paul Ferrier, *Joséphine vendue par ses sœurs*, eut l'ingénieuse idée de tirer l'opérette des extravagances où elle s'égarait, d'en supprimer les absurdes rois de féerie, les sénéchaux ridicules et les indécences d'un dialogue par trop égrillard, de la ramener enfin dans les données de la vie contemporaine et de tenter une sorte de compromis entre l'opérette même et le vaudeville. On n'a pas oublié, je pense, le prodigieux succès obtenu par le premier acte de *Joséphine*. Suivant, quelques années après, cette veine heureuse, et travaillant seul, cette fois, M. Fabrice Carré nous rendit, dans *Mam'zelle Carabin*, les scènes de la *Vie de Bohême* de Murger, soigneusement époussetées et gentiment modernisées. La pièce eut, aux Bouffes-Parisiens, cent soixante représentations. L'interprétation était alors parfaite. Elle n'est pas moins bonne à la Renaissance, bien que Mlle Lambrecht, encore un peu lourde et toujours un peu « provinciale » plutôt qu'étrangère, ne réussisse, en dépit d'un zèle très louable, à faire oublier Mme Simon-Girard, la brillante créatrice d'Olga. Mais M. Piccaluga soupire ses douces cantilènes d'une voix pénétrante, dirigée avec une habilité consommée. Et après M. Huguenet, qui se révéla dans Adolphe,

---

lin. — Joséphine, Mlle *C. Renhardo.* — Louisa, Mlle *Chaplot.* — Clara, Mlle *Heller.*

Le 30 octobre avait lieu la 200e représentation de *Mam'zelle Carabin.*

Le 6 novembre, la pièce était précédée d'une comédie en un acte de M. Jacques Ballieu, la *Pelisse*, ainsi distribuée : Zéphyrin, M. *Fioratti.* — Andancette, M. *Gérard.* — Mme Andancette, Mlle *Larck.* — Irma, Mlle *Carmen Renhardo.*

M. Guyon fils a su composer de façon spirituelle le personnage du vieil étudiant, où, sans aucunement forcer la note, il est d'un comique achevé. Le couple Quillette est très drôlement représenté par M. Paul Jorge et Mme Dufay. Complimentons encore M. Jannin, un divertissant gommeux « dernier cri » et Mlle de Ternoy, une belle et adroite Nini. Puis, n'ayons garde d'oublier l'orchestre qui, sous le bras de M. de Lagoanère a joliment mis en relief les plus minutieux détails de la partition si délicatement ouvragée de M. Emile Pessard.

22 NOVEMBRE. — Première représentation des *Petites Vestales*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Ernest Depré et Arthur Bernède, musique de MM. Frédéric Le Rey et Justin Clérice[1]. — Une opérette grecque, moderne, leste sans doute, mais spirituelle et gaie : voilà, certes, qui n'est point ordinaire. Nous y voyons un Diogène très différent de la tradition. Sorti de son tonneau légendaire, le « Cynique » s'est fait gandin : il est l'amant de Pyrogéna, la ravissante petite femme du riche banquier Patacklès. Patacklès a lui-même pour maîtresse une certaine Bacchis, qu'il partage avec le sculpteur Scopas. Ayant reçu de la ville de Milo, la commande d'une statue de Vénus, Scopas est, d'ailleurs, tout prêt à lâcher Bacchis pour l'amour

---

1. DISTRIBUTION. — Patacklès, M. *Guyon fils.* — Scopas, M. *Piccaluga.* — Diogène, M. *Jannin.* — P'tit Noûs, M. *Poggi.* — Adolphos, M. *Bourgeois.* — Lampeas, M. *Fioratti.* — Pentekanos, M. *Gérard.* — Olaros, M. *Caze.* — Aristippe, M. *Bourgueil.* — Cypris, Mlle *Germaine Riva.* — Pyrogéna, Mlle *Eveline Janney.* — Bacchis, Mlle *Marquet.* — Pénélope, Mme *Mte Dufay.* — Callyx, Mlle *Treslin.* — Pyrrha, Mlle *Renhardo.* — Duodeca, Mlle *J. Grandy.* — Oméga, Mlle *Pascal.*

d'une vierge délicieuse, la jeune Cypris, en qui il a rencontré l'idéal modèle de son Amphitrite. Mais Cypris est réclamée par le grand augure Adolphos, qui la destine à renforcer sa troupe de petites vestales, gardiennes du feu sacré. Comme contraste aux chastes amours de la blonde Cypris, les auteurs ont joyeusement placé l'ardente et vibrante Pyrogéna qui, toujours en quête de sensations nouvelles, demande sans cesse à « aimer » dans un endroit où jamais on n'a « aimé ». C'est ainsi qu'ayant roulé du tonneau de Diogène à l'atelier de Scopas, où ses tendres rendez-vous s'accompagnaient prestement de jolis airs de flûte, elle en arrive à choisir le bosquet de Jupiter, où, croyant se donner au dieu lui-même, elle se trouve dans les bras de son propre mari, d'autant plus amoureux d'elle qu'il la sait éprise d'un autre. Cypris n'a, d'ailleurs, pas la vocation... Aussi s'évade-t-elle du temple sacré pour se réfugier chez le sympathique Scopas. Bacchis, qui l'y trouve, se venge en brisant les bras de la statue, au moment où elle allait être livrée aux délégués : d'où la Vénus de Milo. Alors, gentiment, Cypris s'offre à servir de modèle au sculpteur désespéré et vous pensez bien que de cette petite divinité en chair et en os, Scopas saura faire une charmante femme. Deux compositeurs de bonne école : M. Frédéric Le Rey, l'auteur applaudi de la *Mégère apprivoisée*, et M. Justin Clérice, l'habituel musicien des pantomines de l'Hippodrome, ont écrit pour les *Petites Vestales*, une partition mélodique, quelquefois parodique, souvent distinguée et toujours très

soignée, qu'a conduite, avec sa grande maëstria, M. de Lagoanère lui-même. Notons, parmi les meilleurs numéros, le duo du premier acte : « Les remords ne sont plus de mode » ; la romance : « Je me promenais au bord de la grève » ; l'air : « Une déesse s'habiller si légèrement ! » ; le duetto des deux augures spirituellement enlevé par MM. Guyon fils et Bourgeois ; puis, les couplets : « C'est un tour de Cupidon », qu'on a redemandés à M. Guyon, un très amusant Patacklès. M. Piccaluga est toujours l'habile chanteur que vous connaissez. M. Jannin s'acquitte à souhait du rôle de Diogène, cherchant non pas un homme, mais une femme qui n'a pas trompé son mari... Mlle Germaine Riva, déjà remarquée à Cluny, est, sous les traits de Cypris, une fort gentille ingénue. Mlle Marquet a de l'adresse en Bacchis, et Mme Dufay de la verve en tante Pénélope. Ce fut, enfin, une pure merveille que Mlle Eveline Janney, jouant avec une finesse rare et un charme troublant cette adorable coquine, exquisement perfide, de Pyrogéna, d'une vérité et d'une dépravation si modernes... La soirée n'eût servi qu'à la révélation de cette étonnante petite comédienne qu'il faudrait la marquer d'un caillou blanc...

29 NOVEMBRE. — Inauguration, avec une conférence de M. Henry Fouquier, de « Matinées Offenbach » Le spectacle se composait du *Violoneux* [1] et de *Lischen et Fritzchen* [2], accompagnés de

1. DISTRIBUTION. — Le père Mathieu, M. *Bourgeois.* — Pierre M. *Gerbois.* — Reinette, Mlle *Delny.*

2. DISTRIBUTION. — Fritzchen, M. *Simon-Max.* — Lischen, Mlle *de Merengo.*

Sous le voile de MM. A. Ruelle et Marc Legrand, musique de M. Alfred Kaiser [1].

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Bohème, comédie lyrique	4	»	5
Le Voyage en Chine, opéra-comique	3	»	16
L'Hôte, pièce lyrique	3	»	2
Pierrot puni, opéra-comique	1	»	11
Si j'étais roi, opéra-comique	3 a. 4 t.	»	11
Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique	4	»	32
Daphnis et Chloé, comédie lyrique	3	»	1
Lucie de Lammermoor, opéra	4	»	6
Eros, opéra-comique	1	»	3
Les Sabots de la Marquise, opéra-comiq.	1	»	1
Martha, opéra	4 a. 6 t.	»	6
**Martin et Martine*, conte flamand	3	6 février	15
Bonsoir Monsieur Pantalon, opéra-com.	1	»	7
**Euphrosine et Coradin*, opéra-comique	3	26 févr.	5
**Le Bijou perdu*, opéra-comique	3	10 mars	6
Le Bouffe et le Tailleur, opéra-comique	1	»	2
Miss Helyett, opérette	3	7 avril	166
**Un Mariage au Violon*, opérette	1	9 mai	29
Deux orages, vaudeville	1	20 juin	140
**Mariage princier*, opéra-bouffe	3	17 août	28
Mam'zelle Carabin, opérette	3	9 octob.	17
**La Pelisse*, comédie	1	6 nov.	41
**Les Petites Vestales*, opéra bouffe	3	22 nov.	17

1. DISTRIBUTION. — Velasquez, M. *Chartus*. — Juanita, Mlle *R. Lambrecht*.

Les *Deux Aveugles*, (avec MM. Guyon fils et Paul Jorge), la *Rose de Saint Flour* (avec MM. Bernard, Gerard, Mlle Germaine Riva), la *Nuit Blanche* (avec MM. Piccaluga, Fioratti, Mlle Larck) et le *Délai congé* opérette en un acte de M. J. Aubry, musique de M. Charles Hess, composent les spectacles suivants.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Au joyeux *Shakspeare* de MM. Paul Gavault, P. L. Flers et Gaston Serpette [1], la direction Coudert et Berny donnait, le 17 janvier, comme successeur, certain *François les Bas-Bleus* [2], qui fut, une quinzaine d'années auparavant, l'un des plus grands succès des Folies-Dramatiques. Le livret d'Ernest Dubreuil, d'Eugène Humbert et de M. Paul Burani — le seul survivant des trois — est gai, mouvementé. A défaut de vraisemblance — à quoi bon en demander à ces sortes d'ouvrages? — il offre des situations musicales, et l'on sait que la partition de Bernicat, terminée par M. André Messager, est alerte et élégante. Le premier acte renferme, entre autres bonnes pages, le duo de la Leçon d'Ecriture, un petit bijou, la ronde de François les Bas-Bleus, devenue justement popu-

---

1. — Mlle Gabrielle Dziri s'y était fait applaudir dans le rôle créé par Mlle Mariette Sully.

2. DISTRIBUTION. — François Bernier, M. *Jean Périer*. — Pontcornet, M. *Regnard*. — Lansac, M. *Alberthal*. — Kirchwasser, M. *Poudrier*. — Jasmin, M. *Brunais*. — Gratinet, M. *Vavasseur*. — Courtalin, M. *Casa*. — Fanchon, Mme *Tariol-Baugé*. — La comtesse, Mlle *Léonie Laporte*. — Nicolet, Mlle *Maud d'Orby*. — Militza, Mlle *Lepers*. — Juliette, Mlle *Marty*. — Manon, Mlle *Raimond*.

laire, et la très gentille chanson normande du Petit Matelot. Au second acte, le duo d'amour : « Espérance en heureux jours » était encore naturellement acclamé par le public des Bouffes. Comme autrefois M. Bouvet qui créa — s'en souvient-on? — le rôle de François les Bas-Bleus, M. Jean Périer a réussi, avec d'autres moyens : c'est un très intelligent comédien et un chanteur d'infiniment de goût. A Mme Tariol-Baugé il ne faudrait toujours, pour être parfaite, qu'un peu plus de parisianisme. Mlle Léonie Laporte est une désopilante comtesse de la Savonnière. et M. Regnard, un Pontcornet plein de naturel et de gaieté.

19 FÉVRIER. — Première représentation de la *Belle au bois dormant*, opéra-comique en trois actes et huit tableaux, de MM. Albert Vanloo et Georges Duval, musique de M. Charles Lecocq[1]. — Vous connaissez — qui ne le connaît — le vieux conte de Perrault? MM. A. Vanloo et G. Duval l'ont rajeuni, arrangé ou « dérangé » à leur manière. Je n'oserais dire que ce fût la bonne... Toujours est-il que la belle Loyse, condamnée à dormir pendant cent ans, ne se réveillera que délivrée par son fiancé, le chevalier sans peur et sans reproche, qui aura triomphé des monstres et des dragons de la Forêt enchantée. Heureux de caser enfin son bénêt de fils, le roi Alcindor a confié la

1. DISTRIBUTION. — Olivier, M. *Jean Périer*, — Alcindor VI, M. *Regnard*. — Le Taupier, M. *Lamy*. — Le Prince Charmant, M. *Brunais*. — Gulistan, M. *Poudrier*. — Marcassin, M. *Casa*. — Loyse, Mme *De Hally*, — Aurore, Mme *Tariol-Baugé* — Rosalinde, Mlle *Laporte*. — Margot, Mlle *G. Dziri*. — Guy, Mlle *Maud d'Orby*. — Raymond, Mlle *Marty*.

périlleuse mission au Prince Charmant — triste Prince Charmant ! — qui trouve plus simple de se faire accompagner par Olivier, le hardi fauconnier. Comme Sigurd éveillant Brunehilde, c'est, en réalité, Olivier qui délivre la belle dormeuse. Et comme la Valkyrie de M. Reyer, Loyse aimera Olivier, et n'aura d'autre époux que son sauveur. Faudra-t-il donc alors qu'elle se rendorme cent ans encore, après avoir refusé la main du Prince Charmant ? Non, certes, la fée des Primevères est là qui veille, fort heureusement pour elle ; elle prouve que, deux enfants ayant été autrefois changés en nourrice, c'est Olivier, le vrai fils du roi Alcindor, et non le bénêt, issu d'un simple paysan, qui, dès lors, pourra contenter son goût pour les cabaretières de village. Tel est, rappelant non seulement *Sigurd* — nous venons de le dire — mais encore *Esclarmonde* et son suggestif rideau de roses, le naïf scénario qui reproduit l'éternelle lutte du méchant sorcier et de la bonne fée. Celle-ci, qui prend d'abord la forme de la gentille marchande de fanfreluches et de la grande couturière de la cour, est aussi gracieusement personnifiée que possible par Mme Tariol-Baugé à la taille de guêpe, aux jambes admirables, à la voix charmante... Et ce sont de belles ovations qui ont accueilli M. Jean Périer, le parfait chanteur ; ce sont de mérités bravos qu'ont récoltés M. Regnard, toujours amusant, Mlle Laporte, toujours fantaisiste, MM. Maurice Lamy et Brunais, excellents sous les traits du malin sorcier et du prince grotesque, Mlle Dziri, enfin, cabaretière accorte. Quel dommage que

Mlle De Hally (ou Dehelly) la jolie transfuge de l'Opéra-Comique, engagée tout exprès pour représenter la Belle au bois dormant, n'ait qu'un très mince filet de voix, pas toujours juste ! Quel dommage aussi que M. Charles Lecocq, ce musicien de tout premier ordre, n'ait pas retrouvé, pour son dernier né, l'inspiration soutenue qui fit de *la Fille de Mme Angot*, du *Petit Duc* et de la *Petite Mariée* (pour ne citer que ces trois-là), les chefs-d'œuvre que l'on sait ! Et dans une partition, chaleureusement conduite par M. Thibault, qui ne contient pas moins de vingt-deux numéros, ce n'est vraiment pas assez que de ne pouvoir signaler qu'une perle ou deux, comme la Légende à deux voix du premier acte, ou telle ou telle valse du second... Décors de rêve et luxueux costumes de Landolff, dessinés par Choubrac — ô le piquant déshabillage de l'héroïne et de ses compagnes ! — La mise en scène est telle... qu'on jurerait que, pour monter avec cette extraordinaire somptuosité la *Belle au bois dormant*, MM. Coudert et Berny furent richement subventionnés. On nous a changé nos Bouffes-Parisiens d'autrefois...

16 MARS. — Reprise applaudie de *Véronique*, opéra-comique en trois actes, de MM. A. Vanloo et G. Duval, musique de M. A. Messager[1].

30 MARS. — Reprise de *Joséphine vendue par ses sœurs*[2]. — La pièce de MM. Paul Ferrier et

1. DISTRIBUTION. — Florestan, M. *Jean Périer*. — Coquenard, M. *Regnard*. — Loustot, M. *Maurice Lamy*. — Séraphin, M. *Brunais*. — Hélène, Mlle *Mariette Sully*. — Agathe, Mme *Tariol-Baugé*. — Ermerance, Mlle *Vialda*. — Céleste, Mlle *Maud d'Orby*.

2. DISTRIBUTION. — Montosol, M. *Jean Périer*. — Alfred Pharaon,

Fabrice Carré est vraiment une fantaisie des plus amusantes. La musique de M. Victor Roger a beaucoup d'esprit, elle aussi, parodique en maint endroit, comme le livret lui-même. Mais ces habiletés parodiques n'eussent pas suffi à faire ranger M. Victor Roger parmi les bons musiciens du genre aimable, si la partition ne contenait encore d'autres morceaux originaux d'une réelle valeur : une excellente chanson de café-concert, aujourd'hui célèbre : « *Ugène, Ugène, tu m' fais languir...* » et, dans un genre plus relevé, une galante sérénade et un quatuor en contrepoint, d'un travail curieux et intéressant, qui attestait, chez le jeune compositeur, un joli savoir et une rare entente de la scène. — A la veille de l'Exposition, MM. Coudert et Berny se sont piqués d'honneur, et ont monté l'ouvrage aussi bien qu'ils le pouvaient monter. Mme Tariol-Baugé chante plus et mieux qu'il ne faut pour l'opérette; peut-être lui manque-t-il encore un peu — si peu que ce soit — de cette gaieté et de ce diable au corps qu'exige le genre, et qui fait le succès, toujours énorme, de Mlle Mily Meyer. Celle-ci est restée, au bout de quatorze ans, une adorable Benjamine — la gavroche femelle la plus comique qu'on puisse imaginer. Pour le rôle de la mère Jacob, il avait été question — tenez-vous

---

M. *Regnard*. — Putiphar-Bey, M. *Maurice Lamy*. — Mouzouf, M. *Casa*. — Benjamine, Mlle *Mily Meyer*. — Joséphine, Mme *Tariol-Baugé*. — Mme Jacob, Mlle *Laporte*. — Rébecca, Mlle *Maud d'Orby*. — Siméonne, Mlle *Marty*. — Déborah, Mlle *Madeleine Mathyeu*.

Le 19 avril, le rôle de Montosol était repris par M. Alberthal.

Le 23 avril, *Joséphine vendue par ses sœurs* atteignait sa 600e représentation.

bien ! — de Mme Judic... Les auteurs ont heureusement renoncé à cette idée, plutôt bizarre, et ont su — preuve de tact — se contenter de Mlle Laporte, qui est infiniment drôle sous les papillotes de la concierge légendaire. M. Jean Périer barytonne et ténorise avec un charmant organe, manié avec beaucoup de perfection et un peu d'afféterie — ainsi qu'il convient ; il a, sous les traits de Montosol, un tremblement de jambe qui est une bien plaisante trouvaille. M. Maurice Lamy est, dans le jeune « Vieux Turc » Putiphar-Bey, le digne successeur de son frère aîné, et M. Regnard, acteur excellent, aussi incapable de chanter que l'était feu Maugé, joue avec aisance et sûreté Alfred Pacha, le « Jeune Turc » à barbe blanche.

Le 5 mai, MM. Coudert et Berny renonçaient à la musique, sans doute trop coûteuse, et donnaient pour la dernière fois *Joséphine vendue par ses sœurs*. Trois jours après, le 8 mai, ils nous conviaient à la représentation de *Champignol malgré lui*[1]. — Un instant nous avons craint qu'en son nouveau cadre, et jouée par d'autres artistes que ses excellents créateurs, la joyeuse bouffonnerie de MM. Feydeau et Desvallières ne parût quelque peu dépaysée. Mais, dès le second acte, nous étions

---

1. DISTRIBUTION. — Champignol, M. *Gobin*. — Saint-Florimond, M. *Regnard*. — Camaret, M. *Coquet*. — Chamel, M. *Landrin*. — Singleton, M. *Vallières*. — Célestin, M. *Le Prince*. — Angèle, Mlle *Piernold*. — Mauricette, Mlle *Ellen Therval*. — Adrienne, Mlle *Doriel*. — Charlotte, Mlle *Méryan*.

M. Regnard sera momentanément remplacé dans le rôle de Saint-Florimond par M. Le Prince ; Mlle Ellen Therval cédera celui de Mauricette à Mlle Cléry ; M. Landrin, celui de Chamel à M. Bartel ; M. Gobin, enfin, celui de Champignol à M. Charpentier.

absolument gagné à la cause des « bleus », qui, en « treize » ou quatorze jours tout au plus, avaient appris à manœuvrer de si belle et si hilarante façon. Encore qu'ils soient légèrement bedonnants pour des réservistes, MM. Gobin et Regnard ont du naturel et de la rondeur dans le vrai et le faux Champignol, créés aux Nouveautés par Germain et Guy. M. Coquet, qui vient de faire carrière à Bordeaux, ne s'est pas montré indigne de succéder à Tarride, qui avait dessiné en artiste original, d'un trait piquant et spirituel, le rôle du conventionnel capitaine. Mlle Piernold joue de façon infiniment agréable et adroite le rôle de Mme Champignol. Mlle Doriel est charmante en son unique scène du troisième acte. Et dans les emplois de moindre importance, nous n'aurons garde d'oublier M. Rablet, qui a repris avec un vif succès sa drôlatique silhouette du prince de Valence, et M. Vallières, qui, très gaiement, représente le « treize jours », accompagné par sa femme... A en juger par les fous rires de ce soir, *Champignol malgré lui* n'aura point à se repentir d'avoir changé de garnison. Et si tous ceux qui l'ont vu aux Nouveautés viennent le revoir aux Bouffes, c'est un spectacle qui n'est pas prêt de quitter l'affiche : heureux Feydeau, heureux Desvallières ! Il ne la quittera qu'à la fin de juillet, vaincu par la chaleur du moment...

MM. Coudert et Berny ayant cru devoir passer la main, le théâtre trouvait, en la personne de MM. A. de Vildreux et Lucien Pezzani, deux directeurs courageux — ou imprudents — qui nous

conviaient, le 10 septembre, à un spectacle coupé et de genres divers. Après un agréable petit prologue en vers, de M. Hugues Delorme, *Deux mots au public*, dit par Mlle Marguerite Frédérick, on nous donnait *Pomme d'Api*, de MM. Ludovic Halévy et William Busnach. Sur un libretto un peu innocent, qui met en scène un oncle, un coquin de neveu et la maîtresse de celui-ci — rassurez-vous, ça finit par un mariage — Offenbach avait écrit une partitionnette tout à fait charmante. On y trouve un trio bouffe célèbre, et qui mérite de l'être, car c'est bién un petit chef-d'œuvre de belle humeur. Mlles dé Verly et Jane Luciole et M. Bartel ont interprété, sans trahison envers les auteurs, cette jolie opérette. Puis, nous avons eu la reprise de l'*Enfant prodigue*[1], qui fut, avec la *Statue du Commandeur*, le plus grand succès de la pantomime quand ce genre reparut sur nos scènes, il y a quelques années. Le scénario de cette œuvre, de M. Michel Carré, est ingénieux, dramatique et touchant; la musique, de M. André Wormser, qui a, pendant ces trois actes, le mérite d'être de la musique de pantomime, est, de plus, surtout pendant le premier acte, féconde en trouvailles heureuses. L'interprétation est excellente. Dans le rôle de Pierrot père, M. Courtès (qui l'a créé) reste véritablement le grand comédien qu'il s'y est

---

1. Distribution. — Pierrot père, M. *Courtès*. — Le Baron, M. *Dieudonné*. — Le Nègre, M. *Dechambre*. — Pierrot fils, Mlle *Félicia Mallet*. — Mme Pierrot, Mlle *Aimée Tessandier*. — Phrynette, Mlle *Ellen Therval*.

M. Charles Malo, un excellent musicien, apprécié déjà à l'Eldorado et à la Gaité, devient chef d'orchestre des Bouffes.

montré. Celui du baron a permis à M. Dieudonné de nous donner une de ces caricatures de « vieux marcheur » où il excelle et qu'il sait sauver de la grossièreté. Après beaucoup d'hésitations, Mlle Tessandier a accepté de jouer le personnage de Mme Pierrot. Il lui semblait, sans doute, que la muse tragique et dramatique dérogeait à devenir muette. L'accueil très sympathique du public a dû la rassurer et la satisfaire. Dans le jeune Pierrot, nous avons retrouvé la créatrice, Mlle Félicia Mallet. Elle est, dans ce mime travesti, la perfection même.

3 NOVEMBRE. — Première représentation de *La Czarda*, vaudeville-opérette, en quatre actes, de M. Alfred Delilia, musique de M. Georges Fragerolle [1]. — La Czarda n° 27 — est le triomphe du beau tzigane hongrois, Zara Misky, qui fait courir au Pavillon javanais toutes les femmes du monde, du théâtre et du demi-monde. Telles : la comtesse Inès, l'actrice Zizette et Mlle Totoche. Pourquoi ne répond-il à aucun de leurs billets doux ? Pourquoi dédaigne-t-il les rendez-vous qu'elles lui adressent

---

1. DISTRIBUTION. — Zara Misky, M. *Tauffenberger*. — Le comte Oscar, M. *Henri Perrier*. — Santiago, M. *Le Prince*. — Mathias, M. *Marius Barlay*. — Brigadier Leroux, M. *Bocage*. — Blampin, M. *Alerme*. — De La Hève, M. *Fred*. — Sordon, M. *Fusta*. — Giblard, M. *Bordoy*. — Bambilesco, M. *Malaisé*. — Cora, Mlle *de Verly*. — Zizette, Mlle *Newa Cartoux*. — Comtesse Inès, Mlle *Jeanne Debarry*. — Totoche, Mlle *Leblanc*. — Mme Durand Mlle *Marguerite Genty*. — Maria, Mlle *Kosta*. — Wanda, Mlle *Nivière*. — Renée, Mlle *Noël*. — Baronne Saint-Georges. Mlle *Dangis*. — La Fragerie, Mlle *Dorzenval*. — Berthe, Mlle *Blanchet*. — Rosa Flor, Mlle *Chaplot*. — Mme Pinguy, Mlle *Blangis*. — Baldine, Mlle *Gillet*. — Chrysanthème, Mlle *Georgina Clerc*. — Germaine, Mlle *Carmencita*.

La *Czarda* était accompagnée de *Pomme d'Api* ainsi distribuée :

Rabastens, M. *Bellucci*. — Catherine, Mlle *Jane Luciole*. — Gustave, Mlle *Gavaret*.

à qui mieux mieux? C'est qu'il est l'amant d'abord et le fiancé ensuite de Cora, la gentille bouquetière du Pavillon javanais. Alors, la comtesse, l'actrice et la cocotte s'unissent pour le duper, et le forcer à venir les voir se couper la gorge en son honneur le lendemain au Bois. Zara est bien assez fat pour vouloir voir « ça », et le voilà surgissant au carrefour où doit avoir lieu le duel — duel pour rire, bien entendu. Donc, on lui met un mouchoir sur la bouche et un bandeau sur les yeux et on l'emballe dans une voiture allant droit à la villa Zizette. C'est là qu'il sera sommé de faire son choix et obligé de jouer pour l'une d'elles l'amoureuse czarda. Mais nos ligueuses ont compté sans Cora, qui ne se laissera pas ainsi chiper son amoureux. Elle se faufile en la villa Zizette et y débine le truc : le beau tzigane n'est pas plus tzigane que vous ou moi ; c'est un hongrois de Montmartre qui ne sait même pas jouer de son instrument... Honteusement chassé par ces dames et promptement abandonné par le succès, Zara en est réduit à venir en auditeur, au Pavillon d'Armenonville, voir de ses yeux la rude concurrence que lui fait, sous le maillot tzigane, Cora, devenue elle-même cheffesse d'un orchestre de femmes. Mais Cora est bonne fille ; elle pardonne et lui distribue un rôle dans l'affaire, celui de mari. En fort peu de mots, telle est, sur un sujet qui rappelle une déjà vieille histoire « bien parisienne » la simple intrigue du vaudeville, écrit de bonne humeur et sans prétention par notre excellent confrère Alfred Delilia. A défaut de M. Varney, que réclamaient de plus importants

travaux, M. Georges Fragerolle — l'auteur applaudi de la *Marche à l'étoile* — a composé et orchestré, en toute grande vitesse, une musique légère et facile, qui parfois ne manque ni de verve ni même de distinction. Et si l'instrumentation a paru un peu creuse, cela n'a rien qui doive étonner : M. Fragerolle ne s'était encore jamais entendu au théâtre. Celui des Bouffes a monté l'ouvrage du mieux qu'il a pu — le mieux n'est pas toujours l'ennemi du bien. Si M. Tauffenberger manque peut-être de zèle, sa partenaire, Mlle Lucette de Verly en revendrait au besoin... Mlle Newa-Cartoux, avantageusement connue déjà, Mmes Jane Debarry et M.-L. Leblanc, moins illustres, sans doute, mais bonnes à regarder, tiennent sans trop faiblir les rôles de Zizette, de la comtesse Inès et de Totoche. Jolies femmes et mise en scène proprette : « on n'est pas des princes » pourraient dire les audacieux successeurs de MM. Coudert et Berny.

20 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Roi Dagobert*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Octave Pradels et Léon Raboteau, musique M. Marius Lambert [1]. — Il s'agit d'une conspira-

1. DISTRIBUTION. — Le roi Dagobert, M. *Désiré*. — Oculi, M. *Descombes*. — Thierry, M. *Daniel Gérard*. — Eloy, M. *Georges Tiercy*. — Corgogétorix, brigadier d'agents, M. *Marius Barlay*. — Grégoire, aubergiste, M. *J. Laurent*. — Collodion, chef des archers, M. *Louis Fusta*. — Krolon, M. *Bocage*. — Richert, M. *Fred*. — Hilpert, M. *Bordoy*. — Le ministre de la marine, M. *Gehin*. — Le garde des sceaux, M. *Feuillet*. — Clotilde, Mlle *Alice Bonheur*. — Hildegonde, Mlle *Jane Debarry*. — Brunehilde Mlle *J. Luciole*. — Frédéga, Mlle *Newa-Cartoux*. — Mariette, Mlle *Geneviève Baral*. — Zizi, Mlle *Isabelle Voisin*. — Holda, Mlle *Raymonde Vernay*. — Berthe, Mlle *Debar*. — Nichette, Mlle *Praz*. — Le page Doric, Mlle *Camille Nivières*. — Julie, Mlle *Gillet*. — Margath, Mlle *Dangis*. — Edwige, Mlle *Chaplot*.

tion contre le « Roi Dagobert », qui ne badine pas avec ses ministres, ah ! que non ! Pour les avoir surpris faisant la fête avec des petites femmes et puisant à pleines mains dans le trésor de l'Etat, il les condamne, sans autre forme de procès, à avoir la tête tranchée... Qui prend-il alors pour les remplacer? — Eloi, le grand orfèvre, qui, précisément, lui apportait un trône tout battant neuf. Et, par la même occasion, Oculi, fils d'Eloi, devient secrétaire de son père, mais secrétaire sans appointements, ce qui lui semble un peu sec pour un noceur de son espèce. Oculi songe alors à se venger du vieux pingre et ourdit une conspiration, de concert avec Thierry, le neveu du roi. Ledit Thierry adore sa cousine Brunehilde, la cadette des cinq filles que le roi a la prétention de marier sans dot. Mais ce Thierry manque d'énergie dans l'action. Oculi, au contraire, est plus expéditif. Il lui a suffi de voir Clotilde pour en tomber amoureux ; il propose alors à Thierry de le mettre sur le trône de Neustrie, aux lieu et place de son oncle. Et dans ce but, il se fera aider par les trois ministres déchus, auxquels il donne le choix de mourir ou d'épouser les trois autres filles, en entrant avec lui dans la conspiration. Les voilà tous partis pour Joinville — en automobile ! Car vous pensez bien que l'anachronisme et l'argot de nos jours sont les principaux moyens comiques, faciles et un peu bien connus du reste, qu'ont employé les auteurs de la nouvelle opérette. A Joinville, où a d'abord été proposée une partie de pleine eau — histoire de nous faire admirer le plastique de ces dames — Dagobert est

subrepticement attiré à l'Auberge du « Petit père cycliste », où l'attend de pied ferme tout notre monde ayant revêtu le costume de chefs et de servantes. Là on l'arrête comme fou atteint de la douce manie de se faire passer pour le roi, et on se débarrasse de lui en l'internant à Charenton. Puis, nos conspirateurs ne perdent pas une seconde : à triple vitesse de leur auto, écrasant tout sur leur passage, ils reviennent à Lutèce, où Thierry, illico, prend la place de son oncle ; une heure après, les cinq mariages sont réalisés... Cependant, Dagobert, qui a réussi à s'évader de la maison d'aliénés et à rentrer dans son palais sous un déguisement de magicien, fait, pour reprendre le pouvoir, les fallacieuses promesses qu'il faut, déboulonne son neveu, et se trouve, en somme, le plus heureux des pères, ayant casé toute sa progéniture, sans qu'il lui en coûte rien. Pas plus que MM. Octave Pradels (si bon chansonnier pourtant) et Léon Raboteau, dont le livret pourrait difficilement être considéré comme un prodige d'esprit et d'originalité, le musicien, M. Marius Lambert, n'a eu, dans une partition touffue, d'inspirations bien neuves. Les chœurs nous ont paru adroitement traités, et quelques-uns de ses couplets sont aimables et bienvenus. Notons, chez ce compositeur, un réel penchant pour la mesure à trois temps : ses trois actes sont un véritable bouquet de valses. Interprétation plutôt obscure et départementale — à l'exception de M. Désiré, un Roi Dagobert sans morgue aucune, plein de rondeur et de belle humeur ; de M. Georges Tiercy, un comique de bon... Eloi, et de Mlle Alice

Bonheur, qui a de la gaieté et de la finesse; le public lui a rendu justice en redemandant son couplet de « Joseph et Mme Putiphar ».

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Shakspeare, opérette-bouffe	3	»	18
François les Bas-Bleus, opérette	3	17 janv.	36
**La Belle au Bois dormant*, opéra-comiq.	3 a. 8 t.	»	28
Véronique, opéra-comique	3	16 mars	22
Joséphine vendue par ses sœurs, op.-bouf.	3	30 mars	41
Champignol malgré lui, vaudeville	3	5 mai	63
L'Enfant prodigue, pantomime	3	10 sept.	60
Pomme d'Api, opérette	3	10 sept.	60
**La Czarda*, vaudeville-opérette	4	3 nov.	23
**Le Roi Dagobert*, opéra-bouffe	3	20 déc.	14

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

Folies-Dramatiques, Opéra populaire et Comédie populaire : c'est tout un! La salle des Folies-Dramatiques qui fut le berceau de si grands succès — nous nous contenterons de citer la *Fille de Mme Angot*, les *Cloches de Corneville* et la *Fille du Tambour-major* — ne pouvait rester à jamais fermée. Les actuels propriétaires du bail ont pensé qu'il était grand temps d'arrêter les frais, — les frais considérables de cette perpétuelle clôture. Mis en goût par l'apparente réussite des frères Milliaud, fondateurs du Théâtre Lyrique à la Renaissance, et sans se laisser décourager par la tentative malheureuse de M. Silvestre, ils ont eu l'idée d'essayer encore une fois l'Opéra populaire : ils ne pouvaient mettre la main sur un plus habile homme et plus rompu au métier que M. Campocasso, bien connu de tout le midi musical. Donc, le 3 février, M. Campocasso nous conviait dans une salle très proprement nettoyée (elle en avait quelque besoin), à venir assister à la première représentation (première est une façon de parler)

des *Dragons de Viliars* [1], créés sur ce même boulevard du Temple, il y a quelque chose comme quarante-quatre ans... Et l'intéressante pièce de Cormon et Lockroy — le père toujours bien vivant de notre illustre peintre, et celui de l'ex-ministre de la Marine — la mélodieuse musique d'Aimé Maillart, ont retrouvé un joli regain de leur succès d'antan. Il est vrai de dire que, sans être tous (oh! non!) d'extraordinaires comédiens, MM. Izouard et Badiali, Mmes Mary Boyer et Pouget se sont montrés chanteurs suffisants, que M. Ranté (sortant de l'Ambigu) est un excellent Thibaut, que l'orchestre et les chœurs ont très convenablement marché. L'Opéra populaire a, dit-on, pour se mettre en campagne de gros capitaux; qu'il en use donc pour varier son répertoire; c'est à cette seule condition qu'il aura le succès — le succès durable...

22 FÉVRIER. — *Le Songe d'une nuit d'été*, opéra-comique en trois actes de Rozier et de Leuven, musique d'Ambroise Thomas [2]. M. Badiali

---

1. DISTRIBUTION. — Sylvain, M. *Isouard*. — Belamy, M. *Badiali*. — Thibaut, M. *Ranté*. — Le pasteur, M. *Labrière*. — Un dragon, M. *Henriot*. — Un lieutenant, M. *Marguy*. — Rose Friquet, Mlle *Mary Boyer*. — Georgette, Mlle *Pouget*. — Une paysanne, Mlle *Grand*.

Le rôle de Rose Friquet était bientôt repris par Mlle de Roskilde, alternant avec Mlle Mary Boyer; puis par Mlle Nina Pack. M. Bertrand débute dans celui de Sylvain.

2. DISTRIBUTION. — Shakespeare, M. *Badiali*. — Lord Latimer, M. *Isouard*. — Falstaff, M. *Chalmin*. — Jérémy, M. *Labriet*. — Jarvis, M. *Henriot*. — Un huissier, M. *Mouron*. — La reine Elisabeth, Mlle *Verlet*. — Miss Olivia, Mlle *Pougel*. — Netty, Mlle *Witzig*. — Demoiselle d'honneur, Mlle *Grandet*.

Mlle Gillard reprend ensuite le rôle de la reine Elisabeth, où, le premier soir, elle avait été supplée par Mlle Verlet et le joue avec beaucoup de verve. M. Dangès chante en artiste celui de Shakespeare.

est un bon comédien, qui s'est montré tout à son avantage dans la composition du personnage de Shakespeare; il a tourné très galamment les couplets à Elisabeth. Celle-ci était représentée par Mlle Alice Verlet, une ancienne pensionnaire de l'Opéra-Comique, douée d'une jolie voix et vocalisant agréablement. M. Isouard chante bien le rôle ingrat de Latimer. M. Chalmin, qui a le physique de l'emploi, est plein de bonne humeur et de verve bouffonne dans la composition de Falstaff et, ce qui ne gâte rien, il en chante la partie musicale en bon chanteur d'opéra-comique. Mlle Pouget est très agréable sous les traits de miss Olivia.

5 MARS. — Dans le *Maître de Chapelle*, de Paër, se font chaleureusement applaudir Mlle de Roskilde et M. Dangès. — Le *Toréador*, le *Sourd ou l'Auberge pleine*, d'Adolphe Adam, obtiennent ensuite un vif succès.

27 MARS. — *Haydée*, opéra-comique en trois actes d'Eugène Scribe, musique d'Auber [1]. Poème intéressant; musique... populaire, c'est le cas de le dire. Qui ne connaît les couplets : « Ainsi que vous, mon général », que n'a point mal dits M. Régis; le grand air : « Ah! que Venise est belle! » qu'a fort bien chanté M. Isouard; le duo : « C'est la fête au Lido », où Mlles Gillard et Pouget ont fait preuve de plus de grâce que de justesse? Mais, à part quelques petites anicroches, la représentation a été mieux que bonne, et de nature à

1. DISTRIBUTION. — Lorédan, M. *Isouard*. — Malipieri, M. *Mathis*. — Andréas, M. *Régis*. — Dominico, M. *Ranté*. — Haydée, Mlle *Gillard*. — Rafaela, Mlle *Pouget*.

satisfaire les amateurs d'un genre qui avait bien son charme...

Avec l'*Ombre*, de Flotow, que nous rendait, à la date du 20 avril, l'Opéra populaire installé aux Folies-Dramatiques, le compositeur avait voulu donner, jadis, un pendant à sa gracieuse partition de *Martha*, qui fait encore les derniers beaux soirs du Théâtre Lyrique des frères Milliaud. Le poème ne manque pas d'un certain intérêt naïf dans sa facture surannée. La partition, réduite à quatre personnages, remplace les chœurs absents par la multiplicité de ses petits airs. Flotow était Mecklembourgeois, mais sa musique était cosmopolite, mêlée d'esprit français, de volubilité italienne et de rêverie germanique. Sa verve facile était couronnée, par endroits, d'un rayon de lune. Il mettait du goût dans la gaieté et de l'élégance dans le sentiment : s'il lui manquait l'originalité, il possédait un don rare d'assimilation ; personne ne savait mieux que lui déguiser la réminiscence et tirer ses mélodies des lieux communs, où partout elles tombent, par la vivacité du ton et du rythme. L'inspiration lui manquait quelquefois ; la verve, jamais. On est séduit et on est charmé par le mouvement de ses motifs, sa recherche souvent heureuse des effets, son orchestration spirituelle et sa façon réservée de traiter les voix. Musique de dilettante plutôt que de maître, elle a cette grâce négligée des amateurs qui s'en mêlent sans en faire absolument leur état. Se souvient-on que l'*Ombre* fut créée à l'Opéra-Comique par un quatuor composé de Meillet et de Montjauze, de Mmes Priola

et Marie Roze, la seule survivante aujourd'hui. A l'Opéra populaire, l'ouvrage est très convenablement interprété par Mmes Verlet et de Roskilde, MM. Isouard et Chalmin ; on les a tous quatre chaudement applaudis, et l'on a redemandé à l'orchestre le prélude symphonique du second acte. La soirée se terminait par l'aimable *Nouveau seigneur du village* de Boïeldieu, un petit bijou en son genre, qui fut convenablement interprété, cette fois, par MM. Dangès, Régis, Ranté, Sirois et Mlle Pouget.

M. Campocasso avait donné sa démission de directeur de l'Opéra populaire. M. Emile Duret, actuellement administrateur de l'Opéra-Comique, devait prendre, au commencement de la saison suivante, la double direction des théâtres de la République et des Folies-Dramatiques. Rue de Malte : Opéras populaires choisis dans les ouvrages du répertoire classique, opéras-comiques laissés libres par M. Albert Carré, œuvres lyriques dignes d'intérêt, etc. Rue de Bondy : Comédies populaires, drames en vogue, vaudevilles réputés, etc. Dans les deux salles, prix des places excessivement réduits.

L'histoire anectodique du théâtre en l'an 1900 apprendra à la postérité qu'un honorable commerçant, M. Ehret, sérieusement hanté de l'impresariomanie, trouva « chaussure à son pied » en louant, pour quelques semaines, les Folies-Poidatz, dont notre gentil confrère. J.-L. Croze, consentit à devenir le secrétaire général. Et nos descendants sauront ainsi que cette saison estivale, ou extra-

ordinaire session s'ouvrit, le 23 juin, par un opéra-comique (oh! oh!) dont la musique avait été écrite par un compositeur, M. Th. Hulemann, aux cheveux plus abondants que les idées, sur un livret signé Mac Nab (est-ce le vrai Mac Nab, celui de la Poste et du Chat-Noir, le regretté et inoubliable auteur du *Bal de l'Hôtel de Ville*?) et P. Manoury. *Malvina Ire* est le titre du chef-d'œuvre [1] dont l'action se passe, au dire du programme « à une époque et dans une île imaginaire ». Le roi Bococo a jugé prudent de « plaquer » sa maîtresse, Malvina, afin de tranquillement épouser la fille d'un de ses voisins. Mais il a compté sans la vengeance de Malvina, qui « rapplique » furieuse, soulève les femmes, est acclamée sous le nom de Malvina Ire, et fait condamner son lâcheur à se marier avec elle. La jeune princesse se consolera dans les bras d'un amoureux qui, pour se rapprocher d'elle, avait pris un déguisement d'histrion *(sic)*, et, profond philosophe, le Sénéchal se hâtera de dépouiller la pourpre royale, que Bococo avait fait la mauvaise farce de lui jeter un instant sur les épaules... Soyons poli : la pièce est quelconque ; la musique, *idem*, flottant entre les réminiscences de toute sorte et les pires chansons de café-concert. Soyons juste ; sous le rapport des costumes et des décors, l'ouvrage est très proprement monté, et l'interprétation s'élève fort au-dessus du médiocre. Mlle Marie-Louise Rol-

---

1. Distribution. — Le sénéchal, M. *Minart*. — Bococo, M. *Théry*. — Stello, M. *Broca*. — Pétro, M. *Sirois*. — Malvina, Mlle *Mary Boyer*. — La reine, Mlle *M.-L. Rolland*. — Gertrude, Mlle *Degoyon*. — Le page, Mlle *Mercedès*.

land, qui fut, après Mme Marie Thiéry et Mlle Mary Lebey, l'aimable Martine de M. Emile Trépard au Théâtre Lyrique, était une princesse un peu trop timide. Mais c'étaient d'excellents comiques que MM. Minart (le Sénéchal) et A. Théry (le roi) et Mlle Mary Boyer ne méritait que des éloges : elle jouait et chantait en véritable artiste — je pèse mes termes — le rôle de Malvina.

8 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre) des *P'tites Michu*, opéra-comique en trois actes de MM. Albert Vanloo et Georges Duval, musique de M. André Messager[1]. — Il y a de la *Fille du Régiment* ; il y a aussi des *Deux Gosses* en cette gentille opérette qui touche à l'opéra-comique et s'intitule d'ailleurs ainsi. Rien n'y choque, rien n'y effarouche, à tel point que, dans le principe, elle semblait plutôt composée (est-ce donc un mal ?) pour un pensionnat de demoiselles que pour le théâtre des Bouffes, dont le répertoire était, jadis, autrement égrillard et monté en couleur. Elle y fut jouée deux cents fois. Avec M. André Messager, nous avions affaire à une véritable partition, écrite par un vrai musicien. Les perles y abondent. Il nous suffira de rappeler, au premier acte, le duetto « Blanche-Marie et Marie-Blanche » et les couplets d'entrée des Michu ; au second acte, un duo exquis : « Quel malheur ! je

1. DISTRIBUTION. — Gaston Rigaud, M. *Jean Périer*. — Aristide, M. *Maurice Lamy*. — Bagnolet, M. *Brunais*. — Général des Ifs, M. *Coquet*. — M. Michu, M. *Ambreville*. — Marie-Blanche, Mlle *Mariette Sully*. — Blanche-Marie, Mlle *Mary Lebey*. — Mme Michu, Mlle *Jane Evans*. — Mme Herpin, Mlle *Anna Daly*.

Le 28 août, les *P'tites Michu* atteignaient leur 200e représentation.

ne suis plus ta sœur » et la prière à saint Nicolas; au dernier enfin, qui nous semble encore le mieux rempli, une jolie romance : « Vois-tu, je m'en veux à moi-même »; un délicieux duo : « Sachons lui cacher nos alarmes... » et le sextuor de la toilette. Marie-Blanche, c'est Mlle Mariette Sully; Blanche-Marie, c'est Mlle Mary Lebey : charmantes toutes deux... Nos compliments à l'une et à l'autre, ainsi qu'à M. Jean Périer, le fin chanteur que vous savez, à M. Maurice Lamy, qui a repris son rôle d'Aristide, à M. Brunais, toujours comique en celui de l'ordonnance du général. Le général, c'est M. Coquet, très heureusement voué aux militaires, le grade seul diffère, et Mme Michu, c'est Mlle Jane Evans, toujours excellente comédienne.

Après une fermeture de deux mois et demi, le théâtre rouvrait le 15 novembre pour l'inauguration de la Comédie-Populaire, avec une vieillerie mais immortelle, celle-là, le *Courrier de Lyon* (drame en cinq actes et sept tableaux de Moreau, Siraudin et Delacour[1]) qui, même insuffisamment joué, a toujours son action sur le public. Celui des anciennes Folies-Dramatiques a fait fête à l'excellent Léon Noël, qui, sous les traits de Pierre Choppart, dit l'Aimable, ressuscitait feu Paulin-

1. Distribution. — Choppart, dit l'Aimable, M. *Léon Noël*. — Lesurques-Dubosc, M. *Albert Mayer*. — Jérôme Lesurques, M. *Lefrançais*. — Didier, M. *Emile Albert*. — Courriol, M. *Monca*. — Daubenton, M. *Jandrieu*. — Fouinard, M. *Térof*. — Joliquet, M. *Linval*. — Lambert, M. *Dargis*. — Guerneau, M. *Guitonneau*. — Le maître de poste, M. *Deligne*. — Dumont, courrier, M. *Janroy*. — Magloire, postillon, M. *Arnal*. — Jeanne, Mlle *Barbieri*. — Julie Lesurques, Mlle *Jeanne Laurent*. — Une jeune fille, Mlle *Fontaine*.

Ménier, avec sa voix, son accent, sa tête, ses gestes, sa démarche, son allure, ses mouvements d'épaules, toute son expression de bestialité farceuse. C'est tout à fait étonnant...

21 DÉCEMBRE. — *Martyre*[1] que nous rendait M. Duret fut l'heureux début, comme auteur dramatique, d'Edmond Tarbé, qui vient de mourir de façon bien tragique. Je suis de ceux qui pensent que le théâtre supérieur est celui qui aborde l'étude des caractères, ou qui pose et résout des problèmes de morale. Mais, dans l'ordre de l'émotion pure, du pathétique pour le pathétique, l'œuvre de d'Ennery et Tarbé mérite d'être placée au premier rang. On peut faire toutes les réserves sur une certaine dose de convenu, sur des *postulata* un peu bien gros. Mais, cela dit, il reste un spectacle attachânt du commencement à la fin, et un acte qui, partout, serait de premier ordre. A la Comédie-Populaire, comme autrefois à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin, la pièce a produit son grand effet. Les honneurs de l'interprétation ont été pour Mlle Antonia Laurent, superbe de dignité et de mélancolie dans le rôle de l'amirale, vraiment un peu marqué pour elle. Pourquoi ne lui avoir pas donné plutôt l'autre rôle — celui de la « martyre »?...

---

1. DISTRIBUTION. — Comte Roger de Moray, M. *Pouctal*. — Amiral Firmin de la Marche, M. *Chameroy*. — Sir Elie Drack, M. *Lefrançais*. — Robert Burel, M. *Emile Albert*. — Palmieri, M. *Talrick*. — Maltar, M. *Worms*. — Mme de la Marche, Mlle *Antonia Laurent*. — Laurence de Moray, Mlle *Sanlaville*. — Paulette de Moray, Mlle *Jeanne Laurent*. — La duchesse (La Gorgone), Mlle *Marquetti*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Dragons de Villars, opéra-comique.	3	3 février	44
Le Songe d'une nuit d'été, opéra-comique	3	22 févr.	23
Le Toréador, opéra-comique............	2	5 mars	8
Le Maître de Chapelle, opéra-comique..	1	5 mars	11
Le Sourd ou l'Auberge pleine, op.-com..	3	13 mars	13
Haydée, opéra-comique................	3	27 mars	13
L'Ombre, opéra-comique	3	20 avril	6
Le Nouveau Seigneur du Village, op.-c.	1	20 avril	6
**Malvina Ire*, opéra-comique............	3	23 juin	6
Les P'tites Michu, opéra-comique........	3	8 août	26
Le Courrier de Lyon, drame	5 a. 7 t.	15 nov.	41
Martyre, drame........................	5	21 déc.	13

THÉATRE CLUNY

Une aimable opérette, *Le Fiancé de Thylda*[1], due à la collaboration encore inédite, de M. Victor de Cottens et de M. Robert Charvay, pour les paroles, de M. Louis Varney, pour la musique, ajoutait, le 26 janvier, un succès de plus à ceux qu'avait déjà remportés le Théâtre Cluny. Le cadre est d'ailleurs coquet et pimpant ; il prépare les esprits à la gaieté ; M. Marx a donné à son théâtre du boulevard Saint-Germain le joli « coup de fion » que réclamaient ses meilleurs amis. La salle est charmante, la pièce est amusante : amusons-nous donc ! Thylda, dont le nom s'étale sur l'affiche, n'a rien de commun, hâtons-nous de le dire, avec la gracieuse transfuge de l'Olympia récemment condamnée à payer aux frères Isola un honnête dédit de quinze beaux billets de mille francs. Son fiancé est un jeune Suédois que son oncle ne trouve pas assez mûr pour

---

1. DISTRIBUTION. — Otto, M. *Rouvière*. — Globulus. M. *Dorgat*. — Galipard, M. *Victor Henry*. — Le baron, M. *Muffat*. — L'inspecteur, M. *Lureau*. — Aimable, M. *Gaillard*. — Bob, M. *Prévost*. — Raoul, M. *Gravier*. — Thylda, Mlle *Andrini*. — Mme Tapis, Mme *A. Cuinet*. — Radi-Rose, Mlle *Germaine Riva*. — La baronne, Mlle *Valérie*. — Fausta, Mlle *L. Cardin*. — Graziella, Mlle *Divonne*.

le mariage. Avant de lui donner sa fille, il estime que quelque temps passé à Paris, sous la bonne escorte de son ami, le vieux savant Globulus, ne pourra que l'avantageusement dégourdir... Mais, la veille de son départ, Otto s'endort sur un coin de table, et nous allons le suivre dans le rêve fantastique de sa jeune imagination en travail. C'est ainsi que, débarqué à Paris, il tombe avec son protecteur au milieu de jeunes étudiantes dont il s'éprend aussitôt. Mais Thylda sa fiancée, l'a suivi sons qu'il s'en doutât. Désolée de voir ainsi lui échapper le cœur d'Otto, elle se confiera à Galipard, le chef de la bande joyeuse, qui, bien qu'un peu amoureux lui-même, s'ingéniera à remettre dans la voie du devoir le volage suédois. Après de folles courses à travers les grands magasins de nouveautés, nous les retrouvons à l'Electric-Club, où, embauchée (je n'ai pas dit : débauché) par deux vieux beaux, Thylda se fait théâtreuse. Mais l'électricien du Club n'est pas à son poste ; la machine surchauffée éclate subitement : l'hôtel saute avec ses invités, les valseurs et les domestiques, tout est emporté dans une formidable explosion. Alors Otto se réveille brusquement... Et vous pensez qu'après une pareille hallucination notre gaillard n'aura pas beaucoup de goût à visiter Paris. Grâce à la supercherie de sa future épouse, qui retarde la pendule, le voyage est à vau-l'eau ; les deux fiancés ne se quitteront plus. Il y a dans ce livret, assez simple par lui-même, quantité d'idées neuves et divertissantes : tel le tabouret de piano à apparitions variées, qui est une véritable trou-

vaille ; tel l'Electric-Club, où tout se fait automatiquement avec la vitesse de l'éclair et où volent follement dans les airs, les chaises, les tables, les plats, etc. On a beaucoup ri. On a beaucoup applaudi aussi l'excellente partition de M. Varney, où les valses enivrantes succèdent aux duos comiques avec une inspiration soutenue. Mlle Andrini, chanteuse à la voix souple et solide ; M. Rouvière, toujours adroit comédien, sont fort intelligemment secondés par la vaillante petite troupe et il me suffira de citer les noms de MM. Dorgat, Victor Henry, Muffat, Gaillard, de Mmes Cuinet, Germaine Riva, etc. Tous et toutes ont apporté au succès leur bonne part de fantaisie et de gaieté.

21 MARS. — Première représentation d'*Un soir d'hiver*, vaudeville en trois actes et six tableaux de M. Ernest Blum [1]. — Vous rappelez-vous, êtes-vous malheureusement assez âgé pour vous rappeler la nuit, désormais célèbre, du 1er janvier 1875, où, tout à coup surpris par un verglas, tel qu'on n'en avait jamais vu, les bons Parisiens, qui, à l'occasion du jour de l'an, avaient patriarcalement dîné en famille, ne purent rentrer chez eux, ou, glissant sur le miroir, n'y rentrèrent que sérieuse-

1. DISTRIBUTION. — Granjardin, M. *Dorgat*. — Des Glayeuls, M. *Rouvière*. — Van Glouten, M. *Victor Henry*. — Carcassonne, M. *Gaillard*. — Truffardin, M. *Lureau*. — Panpardier, M. *Prévost*. — Frontignan, M. *La Renaudie*. — Des Crepières, M. *Arnould*. — Mulot, M. *Gracier*. — Valpipot père, M. *Lefèvre*. — Jeanne Frontignan, Mlle *De Miramon*. — Helwige, Mme *A. Cuinet*. — Olga, Mlle *Foucher*. — Joséphine, Mlle *L. Cardin*. — Clara, Mlle *G. Riva*. — Mme Carcassonne, Mlle *Valérie*. — Mme Truffardin, Mlle *Chevrier*. — Dorothée, Mlle *Ferrière*. — Marguerite, Mlle *Diconne*. — Andréa, Mlle *Meley*.

ment éclopés? La pièce, oubliée au fond d'un tiroir, date-t-elle d'une époque où, de concert avec ce pauvre Raoul Toché, M. Ernest Blum ne nous avait pas encore donné tant d'heureuses fantaisies? Serait-ce — tout est possible — une œuvre nouvelle, avec les souvenirs d'autrefois? Peu importe, et quelle qu'en soit la genèse, ce vaudeville, écrit à la bonne franquette, sans aucune prétention, est amusant d'un bout à l'autre, d'une gaieté un peu grosse, sans doute, à la Paul de Kock, mais réelle et emportant dans un rire fou une salle qui se laisse faire et qui a, certes, bien raison. Sans lui dire du mal de son mari — ce n'est pas son genre. — Des Glayeuls accablait, depuis longtemps, Mme Frontignan, de ses pressantes sollicitations, la suppliant de venir à sa garçonnière du boulevard Malesherbes... Jane résistait; mais un soir — un soir d'hiver, bien entendu — où Frontignan l'abandonne sous prétexte de se rendre à je ne sais qu'elle soirée ministérielle, alors qu'elle eût tant aimé rester avec lui au coin du feu, elle se décide, et gagne le petit entresol du boulevard Malesherbes. Mais — ah! les femmes! — à peine est-elle entre les bras de Des Glayeuls, paraissant toute prête à combler ses désirs, qu'elle se ravise subitement, remet la partie à un autre jour et le prie d'aller lui chercher une voiture, qui la ramènera chez elle... Une voiture, c'est facile à dire... Des Glayeuls ne rencontre, sur le boulevard, que des gens marchant à quatre pattes — c'est le fâcheux verglas — et voilà, justement, revenant avec « sa société » de chez le docteur Carcassonne, où il était allé re-

trouver la belle Olga, son flirt, voilà Frontignan qu'il doit hospitaliser, avec ses amis, chez lui — chez lui où l'attend Mme Frontignan ! Alors — sans parler de l'ami Granjardin, qui trouve bon d'ôter son pantalon pour panser les contusions provenant de ses chutes sur la partie charnue de son individu — ce qui se passe chez Des Glayeuls est inimaginable... Glissons sur ces folies, qui perdraient tout à vous être contées, et disons seulement que, de la chambre où elle s'est réfugiée, Mme Frontignan voit son mari adresser à la belle Olga ses déclarations les plus chaleureuses, et que, vraiment, elle a tout lieu de se repentir d'être restée fidèle au trompeur. Mais si, au Théâtre Cluny, la morale est sauve, le rire est énorme... N'est-il pas, d'ailleurs, d'excellente bouffonnerie — presque classique, puisqu'elle semble renouvelée de Jodelet, l'homme aux gilets des *Précieuses ridicules* — le vieux marin Van Glouten, très comiquement représenté par M. Victor Henry, qui porte sur lui cinq ou six pantalons de rechange, en cas de besoin? Et l'idée de Joséphine, l'avisée femme de chambre de Mme Carcassonne — maîtresse de maison plutôt pingre — de marquer d'un grand coup de craie dans le dos les invités à qui, au cours de la soirée, elle a déjà servi des verres de sirop — sirop mêlés à tous les fonds de bouteilles, purgatives ou autres, qu'elle a trouvés dans la « boîte » ! Et le « trio » de *Faust* : « Anges purs, anges radieux », chanté en « solo » par une des demoiselles Carcassonne ! Et le duo grotesque des deux sœurs aux gestes automatiques ! Tout cela est, en vérité, de plai-

sante observation dans la farce et de bonne comédie.

12 AVRIL. — Reprise (à la 417e représentation) de la *Marraine de Charley*, comédie burlesque en trois actes, de MM. Maurice Ordonneau et Brandon Thomas.

M. Léon Marx avait loué pour deux mois le Théâtre Cluny à M. Alphonse Lemonnier, directeur du Théâtre de la République. M. Lemonnier, ouvrait, le 1er mai, avec *Ferdinand le Noceur*, comédie-bouffe en quatre actes de M. Léon Gandillot [1]. Puis il donnait, après les Folies Dramatiques, les Nouveautés et Déjazet, *Coquin de printemps*, vaudeville en trois actes et cinq tableaux de MM. Adolphe Jaime et Georges Duval [2]. — C'est le type de la pièce amusante et sans prétention. Assez drôlement jouée, du reste, par la troupe de M. Marx fusionnant avec les nouveaux éléments importés par M. Lemonnier. Mlle Hélène Foucher s'y révélait dans l'emploi des soubrettes affriolantes.

Se trouvant à la fois directeur du Théâtre de la République et du Théâtre Cluny, M. Lemonnier avait décidé que ces deux troupes joueraient alter-

---

1. DISTRIBUTION. — Fourageot, M. *Victor Henry*. — Paturin, M. *Muffat*. — Ferdinand, M. *Paul Barnoll*. — Casimir, M. *Prévost*. — Bertinet, M. *Tilla*. — Labricelle, M. *Gravier*. — Mme Paturin, Mme *Cuinet*. — Léonie, Mlle *Foucher*. — Paulette, Mlle *Jane Brelly*. — Brigitte, Mlle *Cardin*. — Amandine, Mlle *Divonne*.

2. DISTRIBUTION. — Montcornet, M. *Muffat*. — Landurin, M. *Barnoll*. — Alexandre, M. *Victor Henry*. — Boniface, M. *Gravier fils*. — Baron de Pellafeu, M. *Prévost*. — Rosalie, Mlle *Foucher*. — Mme Montcornet, Mme *Barnoll*. — Emilie, Mlle *Médeau*. — Isménie, Mlle *L. Musset*.

On commençait par *Tout pour l'avocat*, joué par MM. *Gravier fils*, *Prévost*, *Large*, Mme *Dierix*.

nativement sur chacune de ces scènes. C'est ainsi que, le 2 juin, il donnait à Cluny *Une cause célèbre* et au Théâtre de la République *Coquin de printemps*. Mais l'essai n'était pas heureux ; M. Lemonnier y renonçait au bout de quelques jours : *Coquin de printemps* retournait, dès le 9 juin, à Cluny, tandis que la *Cause célèbre* revenait au Théâtre de la République. Le 15 juin, *Rivarès et Loupy*, un plaisant vaudeville de M. Fontanes [1], emprunté au répertoire de Déjazet, faisait son apparition sur la scène du boulevard Saint-Germain. Enfin, le 1er juillet, M. Léon Marx rentrait en possession de son théâtre et reprenait la *Marraine de Charley* [2], dont l'inépuisable succès allait bientôt atteindre la 450e représentation. Le 8 août, il empruntait aux Folies-Dramatiques où elle avait été donnée il y a quelques années, alors qu'y régnait Albert Vizentini, la *Plantation Thomassin*, l'un des bons vaudevilles de Maurice Ordonneau [3], à la veille d'être fait che-

---

1. DISTRIBUTION. — Rivarès, Loupy, M. *Barnoll*. — Barbentane, M. *Victor Henry*. — Célestin, M. *Prévost*. — D'Altières, M. *Legrenay*. — Me Bourotte, M. *Lefèvre*. — Jean, M. *Large*. — Le brigadier, M. *Renez*. — Un agent, M. *Nantès*. — Mme Dupont, Mme *Cuinet*. — Irma, Mlle *Foucher*. — Mme Barbentane, Mlle *Jane Mers*. — Marie, Mlle *Cardin*. — Louise, Mlle *Brelly*. — Adèle, Mlle *Divonne*.

On commençait par *Prêtez-moi votre entresol*, comédie en un acte de M. Lucien Duval.

2. DISTRIBUTION. — William, M. *Prévost*. — Colonel Chesney, M. *Lureau*. — Brasset, M. *Muffat*. — Spettigue, M. *Gravier*. — Charley, M. *Arnold*. — Jack, M. *La Renaudie*. — Huston, M. *Lefèvre*. — Dona Lucia, Mme *V. Morin*. — Arabelle, Mlle *L. Cardin*. — Kitty, Mlle *Foucher*. — Ellen, Mlle *Meley*.

3. DISTRIBUTION. — Robichon, M. *Muffat*. — Johnson, M. *Lureau*. — Van Ostende, M. *Gaillard*. — Tricard, M. *Prévost*. — Léopold, M. *Arnould*. — Bois-Ragon, M. *La Renaudie*. — M. Buffallo, M. *Gravier fils*. —

valier de la Légion d'honneur. Mme Cuinet remplace Mme Mathilde dans le rôle de la belle-mère, et Muffat succède à Gobin dans celui de Robichon. La troupe ordinaire de M. Marx fait « le reste », et le fait bien. On s'est diverti à Cluny tout autant qu'on se divertissait naguère aux Folies.

29 AOUT. — Reprise de *Trois femmes pour un mari*, comédie-bouffe en trois actes de M. Grenet-Dancourt [1]. — Après une heureuse excursion au Gymnase, où il fut joué l'année précédente une soixantaine de fois, le célèbre vaudeville de M. Grenet-Dancourt est revenu au bercail, c'est-à-dire au Théâtre Cluny, où il fut donné pour la première fois... il y a seize ans. Vous n'attendez pas, je suppose, que je vous raconte une pièce qui en était, ce soir, à sa 1,235e représentation. Elle est toujours, et sans contredit, un des meilleurs modèles du genre gai, et cette fois encore, elle a soulevé des tempêtes de rires. Sait-on qu'elle devait s'appeler primitivement *Voyage autour d'une tête de singe?* Comment *Une tête de singe* est-elle devenue, aux dernières répétitions, *Trois*

Beaufini, M. *Renez*. — Domingo, M. *Sterny*. — Mme Beaumartin, Mme *A. Cuinet*. — Léona, Mlle *L. Cardin*. — Lucile, Mlle *Divonne*.

On commençait par *Express-Union*, vaudeville en un acte de M. Albert Carré.

1. DISTRIBUTION. — Carindol, M. *Dorgat*. — Dardenbois, M. *Lureau*. — Dubochard, M. *Muffat*. — Raoul, M. *Rouvière*. — Boxoon, M. *Gaillard*. — André, M. *Arnould*. — Baptiste, M. *Gravier*. — L'adjoint, M. *Renez*. — Mme Bassinet, Mme *A. Cuinet*. — Euphémie, Mlle *L. Cardin*. — Miss Victoria, Mlle *Dupeyron*. — Pigeonnette, Mlle *Foucher*. — Mme Carindol, Mlle *V. Morin*. — Juliette, Mlle *Melcy*. — Françoise, Mlle *Divonne*.

On commençait par *Oscar Bourdoche*, vaudeville en un acte de M. Grenet-Dancourt : Oscar Bourdoche, M. *La Renaudie*. — Berthe, Mlle *Divonne*.

femmes pour un mari? C'est affaire à M. Grenet-Dancourt... Toujours est-il que ce dernier titre n'a pas porté malheur à l'ouvrage, dont on sait la vogue légendaire, absolument justifiée, d'ailleurs. La pièce est habilement construite, et pour être exagérées au point de vue de la vraisemblance, les situations sont d'un comique qui fait éclater à la fois les rires — je l'ai dit — et les bravos de toute la salle. Celle de Cluny a été, de nouveau, mise en joie. Les saillies et les mots, quelquefois risqués, sont semés à profusion d'un bout à l'autre de l'exhilarante bouffonnerie, dont les plus blasés sont obligés de dire : « C'est drôle, c'est très drôle ! » Le rôle de la portière Bassinet se distingue entre tous par un cynisme naïf qui se fait pardonner par son énormité même : « Est-ce que je ressemble à mon père ? » demande Euphémie. — « Je ne sais pas ! répond Mme Bassinet, il était masqué ! » Un peu plus loin, comme Raoul s'étonne de trouver Euphémie si jolie : « Dame ! répond la candide enfant, il le faut bien, quand on n'est pas riche ! » Des interprètes de la création, qui s'appelaient, entre autres : Guyon fils, Regnard, Victor Gay, Vavasseur, Mmes Irma Aubrys, Fanny Génat, etc., il n'en reste, parbleu ! pas un seul. Mais les nouveaux nous ont, en somme, paru dignes de succéder aux anciens. Il nous suffira de citer : MM. Dorgat, Muffat, Lureau, qui ont du naturel ; Rouvière, qui a de l'adresse ; Arnould, fort amusant dans le mari qui dort ; Mme Cuinet, qui fait de Mme Bassinet la caricature la plus comique qui soit... Et

20.

voilà, pour M. Léon Marx, un succès qui recommence...

17 OCTOBRE. — Première représentation des *Quatre Coins de Paris*, folie-vaudeville en trois actes et six tableaux, de MM. Albert Barré et Armand Numès [1]. — Vous souvient-il d'une pièce de M. Albin Valabrègue, les *Aventures de M. Martin*, qui, certain été, à la Gaîté, servit à l'exhibition d'un curieux phénomène humain : Rosa-Josefa ? M. Martin était un brave bonnetier, dont le frère, explorateur et coureur d'aventures, s'était fait nommer roi d'une peuplade quelconque de l'Afrique centrale. Devenu héritier présomptif de la couronne, M. Martin voulait absolument s'embarquer. Mais ce départ précipité entravait les projets de mariage de sa fille et de son premier commis. Aussi tous deux se liguaient-ils pour berner le pauvre homme en le promenant en mer pendant plusieurs jours, en lui faisant traverser la « fête des Loges » dans la forêt de Saint-Germain, qu'on lui donnait pour le Congo français, en le conduisant enfin au Jardin d'Acclimatation, qu'on lui désignait comme son palais royal... Avec une rare candeur et une belle naïveté, M. Martin ne s'apercevait de la supercherie qu'au moment même où il fallait que la pièce finît... C'était l'idée du classique *Voyage à Dieppe*, de Waflard et Fulgence, qu'ont

1. DISTRIBUTION. — Badinois, M. *Dorgat*. — Robert, M. *Rouvière*. — Polydore, M. *Muffat*. — Chaviron, M. *V. Henry*. — Malicorne, M. *Lereau*. — Antonio, M. *Gaillard*. — Honoré, M. *Prévost*. — Adrien, M. *Arnould*. — Beau Brun, M. *La Renaudie*. — Mme Badinois, Mme *A. Cuinet*. — Léonie, Mlle *G. Rica*. — Germaine, Mlle *Favelly*. — Môme Pognon, Mlle *L. Cardin*. — Lisbeth, Mlle *Dupeyron*. — Julie, Mlle *Foucher*. — Bianca, Mlle *Divonne*. — Catarina, Mlle *V. Morin*.

exploitée, à leur tour, MM. Barré et Numès : le vieux neuf. Ces messieurs ont imaginé deux commerçants encroûtés, M. et Mme Badinois, qui, du temps qu'ils étaient dans les affaires, n'ont jamais — jamais : est-ce possible ? — quitté leur magasin de la rue Barbette, au Marais. Mais ils viennent de vendre leur fonds ; ils se proposent de rattraper le temps perdu et de voyager ferme, emmenant avec eux leur fille Léonie et leur fils Adrien. Léonie ne demande pas mieux que de voir du pays. Mais Adrien, qui vient d'entamer une liaison avec une femme mariée, désire ne pas quitter Paris. « Laisse-moi faire, lui dit son ami Robert, fort épris des beaux yeux de Mlle Léonie, j'ai trouvé le moyen de tout arranger... » Et se présentant aux Badinois comme un employé de l'Agence Poole, il leur fera voir — sans quitter Paris — la Suisse (ce sont les Buttes Chaumont), Florence (c'est la place Pigalle), Venise (c'est le canal Saint-Martin), Constantinople (le Hammam), jusqu'au moment où ils en auront assez. Et nous aussi, donc ! Car il n'y avait pas de bonne raison pour que cela s'arrêtât... Quelles que puissent être l'ignorance et la bêtise des bourgeois choisis par MM. Barré et Numès, vous sentez bien qu'un aussi extraordinaire postulat est, en vérité, bien difficile à admettre. Mais, le postulat une fois admis, il fallait, dans le développement logique de l'invraisemblable plaisanterie, un esprit original et une fantaisie d'invention que n'ont, malheureusement, pas toujours les auteurs de cette folie un peu bien grosse. Et puis, la répétition des mêmes effets, à chaque tableau, est d'une monotonie fati-

gante. C'est ainsi que l'arrivée du mari Chaviron, camouflé, dans le but de filer sa légitime, est régulièrement, méthodiquement, immanquablement suivie de l'apparition du sergent de ville, poursuivi par toutes les femmes auxquelles ce Don Juan de la préfecture a promis le mariage. Tout cela est soigneusement étiqueté et prévu d'avance ; rien de plus agaçant que cette uniformité... Soyons juste, pourtant : il y a, de ci de là, de piquantes trouvailles, comme celle des modèles de la place Pigalle, prenant pour des concurrents (sur lesquels ils tapent dur) Badinois et sa femme, qui, pour voir Florence, ont cru devoir se costumer en Italiens. Très gai encore le dernier acte, où nos bourgeois, finalement informés de la vaste fumisterie qu'on leur a faite, traitent de faux commissariat de police celui où ils ont été amenés après leur arrestation au Hammam. Point n'ai besoin, je pense, de vous apprendre que tout s'arrange : relâchés par l'honnête commissaire, M. et Mme Badinois pardonnent à Robert, qui en sera quitte pour leur faire faire un vrai voyage en Suisse avant la noce de leur fille ; Adrien échappe miraculeusement à la vengeance du mari trompé, et l'agent Polydore se tire sain et sauf, grâce à ses hautes protections, des griffes de ses quatre futures. La troupe de Cluny — Dorgat, Rouvière, Muffat, Victor Henry, Mmes Cuinet, Cardin en tête — enlevait, comme elle devait l'être, cette énorme bouffonnerie. Mais nous voulons vous dire le plaisir que nous a causé Mlle Germaine Riva, dans la jolie scène de Léonie Badinois faisant ironiquement

comprendre à Robert qu' « elle n'a pas coupé » et lui avouant sincèrement qu'il lui est quand même bien sympathique. Et pour ce coin de vérité et ce bout de diction juste, nous eussions volontiers donné en bloc les six tableaux des *Quatre Coins de Paris*.

14 NOVEMBRE. — Premières représentations (à ce théâtre) de *Tailleur pour Dames*, pièce en trois actes de M. Georges Feydeau [1], et de *Séance de nuit*, pièce en un acte de M. Georges Feydeau [2]. — Quelle gaieté dans le dialogue, que de bonne humeur, que de mots plaisants, que de drôleries dans cette gaminerie, que d'imprévu dans cette folie, que d'inventions comiques en cet imbroglio qui valut, jadis, à M. Georges Feydeau, le succès le plus franc qu'on pût souhaiter à un débutant ! L'auteur de la *Dame de chez Maxim* avait alors vingt ans, ou peu davantage. On avait rarement vu si jeune auteur faire aussi gaiement son premier pas sur la scène. En général, la jeunesse et la belle humeur viennent beaucoup plus tard aux

---

1. DISTRIBUTION. — Bassinet, M. *Dorgat.* — Moulineaux, M. *Rouvière.* — Aubin, M. *Prévost.* — Etienne, M. *Arnould.* — Mme Aigreville, Mme *A. Cuinet.* — Suzanne, Mlle *H. Foucher.* — Yvonne, Mlle *L. Cardin.* — Rosa, Mlle *Favelli.* — Mme d'Herblay, Mlle *Diconne.* — Pomponette, Mlle *Danglas.*

2. DISTRIBUTION. — Gentillac, M. *V. Henry.* — Fauconnet, M. *Bellucci.* — Joseph, M. *Gaillard.* — Rigolin, M. *La Renaudie.* — Un garçon, M. *Renez.* — Un chasseur, M. *Mercet.* — Clarisse, Mlle *Dupeyron.* — Bamboche, Mlle *Favelli.* — Arthémise, Mlle *Lefrançois.* — Emilie, Mlle *Florent.*

On commençait par la première représentation de *113.26*, pièce en un acte, de MM. A. de Beil et G. Voos :

Duplantin, M. *Gravier.* — Germain, M. *Renez.* — Merillac, M. *Thomès.* — Champigny, M. *Lefèvre.* — Mme Duplantin, Mme *V. Morin.* — Jeanne, Mlle *Florent.*

écrivains. On commence par n'avoir pas l'esprit de son âge, et trop souvent, par montrer surtout l'esprit des autres; Georges Feydeau, au rebours, était bien « lui-même ». *Tailleur pour dames* montrait déjà chez celui qui l'avait conçu dans la joie, un tempérament réel d'auteur comique, une véritable entente de la scène. On sait si ces qualités se sont, depuis lors, largement développées. Enlevée de verve par la bonne troupe de M. Léon Marx, la pièce a produit à quatorze ans de distance, un gros effet. Dorgat et Rouvière y héritaient des rôles créés par Saint-Germain et Galipaux. M[me] Cuinet était infiniment plaisante dans le personnage de la belle-mère. La soirée se terminait toujours gaiement par *Séance de nuit* — Georges Feydeau *for ever* ! — empruntée au répertoire du Palais-Royal. L'acte est resté amusant. Notons la curieuse silhouette de bon fêtard, dessinée par M. Victor Henry. C'est par la 50[e] représentation de cet excellent spectacle, donné le 26 décembre, que se terminait, pour Cluny, l'année 1900 résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Plaisir d'Amour, comédie bouffe	3	»	18
Un Baron qui enlève des gitanes. com..	1	»	18
**Le Fiancé de Thylda*, opérette..........	3 a. 6 t.	26 janv.	62
**Titine*, vaudeville......................	1	26 janv.	62
**Un soir d'hiver*, vaudeville.............	3 a. 6 t.	21 mars	26
**La Loge n° 22*, pièce...................	1	21 mars	24
Express-union, vaudeville.............	1	»	70
La Marraine de Charley, comédie-bouffe	3	12 avril	65
Ferdinand le noceur, comédie-bouffe ...	4	1er mai	25
Coquin de Printemps, vaudeville	4	23 mai	19
Tout pour l'Avocat, comédie...........	1	23 mai	19
Une cause célèbre, drame..............	6 parties	2 juin	9
Ricarès et Loupy, vaudeville...........	3	15 juin	18
**Prêtez-moi votre entresol?* vaudeville...	1	15 juin	18
**Vauluisant et Cie*, vaudeville	1	1er juillet	39
La Plantation Thomassin, vaudeville...	3	9 août	22
Trois femmes pour un mari, com. bouffe	3	30 août	56
Oscar Bourdoche, comédie	1	30 août	50
**Les Quatre coins de Paris*, folie-vaudev.	3 a. 6 t.	17 octob.	20
Tailleur pour Dames, pièce.......... ..	3	14 nov.	56
Séance de nuit, pièce..................	1	14 nov.	56
**Le Repos du Dimanche*, comédie........	1	11 déc.	25

THÉATRE DÉJAZET[1]

Pour succéder aux *Petites Voisines*, dont la reprise datait de la précédente année, le Théâtre Déjazet donnait, le 24 janvier, *Papa beau-père*, trois actes de M. Georges Mitchell[2]. — Une comédie? Non, un vaudeville, un simple vaudeville, tout comme ses confrères, très suffisamment parsemé, selon la formule, de quiproquos et d'imbroglios parfois ingénieux, parfois obscurs, jamais ennuyeux, jamais non plus d'une gaieté exubérante : l'honnêteté moyenne... C'est l'histoire d'une jolie et rusée soubrette, Nini, qui emprunte le nom, le titre et les voitures de sa maîtresse en voyage, Mme la baronne de Sainte-Alliance, et qui, pour

1. — Directeur : M. Georges Rolle; secrétaire général : M. Victor Dolmetsch.

2. DISTRIBUTION. — Claude Faravel, M. *Paul Jorge*. — Gaston Saint-Jouen, M. *Legrenay*. — Léon Sognolles, M. *Fernal*. — Fiduciel, M. *Wagmann*. — César, M. *Ch. Leriche*. — Sampans, M. *Guitonneau*. — Herminie Faravel, Mme *Victorin*. — Nini, Mlle *Marguerite Bernier*. — Léocadie Faravel, Mlle *Devaly*. — Georgina Sognolles, Mlle *Marcelle d'Arcourt*.

On commençait par *Comité secret*, pièce en un acte, de M. Georges Mitchell.

arrondir sa dot et faciliter son mariage avec le beau cocher César, allume les vieux messieurs polissons, toujours interrompus au paroxysme de leur ardeur par le satané timbre de César, veillant sur sa fiancée.

Claude Faravel, honorable rentier et beau-père, tombe dans les filets de notre soi-disant baronne, et se voit réclamer, sous la menace de tout raconter à son acariâtre épouse, la modique somme de dix mille francs pour prix de légères faveurs obtenues. Il expédie chez la baronne son gendre, Léon Sognolles, notaire, très empêtré, lui aussi, par la visite d'un client grincheux, Sampans, qui lui réclame également une somme de dix mille francs. Là naît le quiproquo : Mme Sognolles se croit trompée, grâce à la découverte dans une poche de son mari d'une lettre révélatrice. O procédé toujours nouveau, de la lettre trouvée, quand donc disparaîtras-tu de la circulation ?... Mme Favarel se croit trompée, la soubrette ayant laissé échapper le nom de Claude Favarel. Enfin, M. et Mme Sampans se croient volés, et tout se gâterait certainement si Gaston Saint-Jouen, vieil ami de la famille et amoureux de Léocadie, sœur de Favarel, ne prenait à son compte les débordements de papa beau-père et ne se chargeait de remettre tout le monde d'accord. La pièce n'est pas mal interprétée, par MM. Paul Jorge et Legrenay, surtout par M. Vallières, mais elle est jouée beaucoup trop lentement : ces sortes d'ouvrages veulent plus de vivacité et d'entrain dans la folie.

9 MARS. — Première représentation du *Petit*

Chauffeur, vaudeville en trois actes de M. Fontanes[1]. — Le petit chauffeur, vous l'avez deviné, est un fervent d'automobilisme, un batteur de records; c'est Alfred. Un jour, il s'est trouvé chez un photographe, où un M. Lambertin, homme marié mais cascadeur, avait donné rendez-vous à une petite femme de la catégorie des cocottes, afin de poser pour des portraits. La femme de ce Lambertin, ayant été avertie, a surpris son époux occupé à figurer un groupe sympathique devant l'objectif. Il fallait s'en tirer. Lambertin a fait passer la petite femme pour la sœur de l'automobiliste, et, comme un sien ami de province, également marié et également cascadeur, se trouvait là, il a fait passer la petite femme pour l'épouse légitime de ce farceur départemental. Mme Lambertin, crédule, a accepté comme vérité ce mensonge doublement osé. Dès lors, la pièce est solidement assise, et elle va partir à fond de train sur le terrain varié des quiproquos exprès. Elle part... et les rires partent avec elle... MM. Paul Jorge, Legrenay, Fernal, Wagman, Harment, donnent plaisamment la réplique à Mme Victorin, vraiment excellente, comme à Mme Martinoff, pleine d'entrain en petite cocotte délurée, et à Mmes France, Mérian, Berthyl et d'Arcourt.

---

1. DISTRIBUTION. — Lambertin, M. *Paul Jorge*. — Laurent, M. *Legrenay*. — Alfred Martin, M. *Fernal*. — De Motteville, M. *Wagmann*. — René Lambertin, M. *Harment*. — Emile, M. *Guitonneau*. — Madame Lambertin, Mme *Victorin*. — Suzanne, Mlle *Martinoff*. — Madame Laurent, Mlle *O. France*. — Armandine, Mlle *Mérian*. — Jeanne de Lormond, Mlle *Berthyl*. — Marie, Mlle *d'Arcourt*.

On commençait par le *Pseudonyme*, vaudeville en un acte, de M. Duthyl.

24 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) de *Norah la Dompteuse*, vaudevillle en trois actes de M. Grenet-Dancourt et de Georges Bertal [1]. — D'Argenteuil et Villardon, deux hommes mariés, très sérieux, sont quand même amoureux, l'un et l'autre, de la célèbre Norah, qui exhibe à l'Hippodrome ses jambes sculpturales et sa ménagerie de bêtes féroces. Et les voici s'introduisant un soir chez la dompteuse. Mais leurs femmes, dont la jalousie est éveillée, les ont suivis et arrivent pour les surprendre en flagrant délit. Alors d'Argenteuil et Villardon, affolés, se réfugient chacun dans un cabinet obscur, Le premier s'empare d'une peau de tigre dont il se revêt, le second d'une peau d'ours dans laquelle il s'introduit. Puis ils sortent de leur cachette, rentrent au salon et s'y rencontrent nez à nez... Aussitôt une affreuse pensée leur vient à tous deux. Le tigre D'Argenteuil, en apercevant un ours qui se dirige vers lui, s'imagine que la cage de la dompteuse s'est ouverte et qu'un animal féroce s'en est échappé. L'ours Villardon, de

---

1. DISTRIBUTION. — Moulineau, M. *Paul Jorge*. — Constant Beautreillis, M. *Fernal*. — Désiré, M. *Wagmann*. — Maxime d'Argenteuil, M. *Harment*. — Paul Villardon, M. *Dorval*. — Comte d'Orville, M. *Guitonneau*. — Jacoby, M. *Bardès*. — René de la Vanne, M. *G. Morreaux*. — Beaufuret, M. *Bérold*. — Norah, Mlle *Jeanne de Lagny*. — Mme Moulineau, Mme *Victorin*. — Henriette d'Argenteuil, Mlle *Léo Renn*. — Suzanne Villardon, Mlle *Renée Desprez*. — Françoise, Mlle *V. Cassothy*. — Lucienne Moulineau, Mlle *Marsay*. — Isabelle, Mlle *Meyer*. — Victoria, Mlle *Yanne*. — Rita, Mlle *Déviolaine*. — Marcelle, Mlle *Beaupré*.

Norah la Dompteuse était, quelques jours après la première représentation, accompagnée d'un acte inédit do M. Henri Fransois, *Modele de vertu*, ainsi distribué :

Chambravoine, M. *Wagmann*. — Léon, M. *Guitonneau*. — Un valet de pied, M. *Dubuard*. — Un garçon de magasin, M. *Camm*. — Mme Chambravoine, Mlle *V. Cassothy*. — Clémence, Mlle *Meyer*.

son côté, suppose qu'un tigre altéré de sang se promène dans le salon de Norah. Et l'on voit ces deux fauves qui se mettent à trembler de tous leurs membres en se regardant d'un air effaré... Mais ce n'est pas tout. La suite de l'histoire est encore plus dramatique. A l'aspect de cet ours et de ce tigre malencontreux, Mme D'Argenteuil, Mme Villardon et sa mère, la respectable Mme Moulineau, ont poussé des cris affreux, se sont évanouies sur les canapés... Norah est accourue, et croyant, elle aussi, que sa ménagerie s'est dispersée, elle précipite dans la cage, à grands coups de fouet, ces deux pensionnaires égarés. Voilà donc nos deux amoureux, notre tigre et notre ours d'occasion, enfermés dans une cage avec de vrais fauves !... Le second acte finit sur cette horrible péripétie!... Le troisième, moins palpitant, dénoue tranquillement cette bonne folie. Vous pensez bien que D'Argenteuil et Villardon ne sont pas morts ; ils ont passé la nuit l'un bien près de l'autre sans se reconnaître, et ils attendent (avec quelle impatience!) l'heure où Norah viendra les délivrer. Cette heure sonne enfin, et c'est au milieu du cirque, devant cinq mille personnes, que les deux captifs recouvrent leur liberté. Jetez, dans le scénario que je viens de rappeler ici, quelques sil houettes caricaturales, un type de vieux magistrat noceur, qui se fait passer, dans le monde où l'on s'amuse, pour un prince bulgare, un collégien monté en graine qui brûle pour les beaux yeux de Norah, enfin deux fantoches de reporters qui interviewent la dompteuse à jet continu, et vous aurez

une idée de l'amusant vaudeville de Grenet-Dancourt et feu Bertal, où puisèrent de temps à autre bon nombre de leurs confrères, et dont la reprise, au théâtre Déjazet, où il est gaiement enlevé par la troupe de M. Rolle, a provoqué de véritables explosions de fou rire. Le 2 juin, il y était représenté pour la cinquantième fois.

13 JUIN. — Reprise de *Tous criminels*, vaudeville en trois actes de MM. Jean Gascogne et Paul Dehère [1]. — Il nous semble qu'il y avait une idée de pièce, tirée de la réalité, dans cet unique prisonnier du château de Chillon se gardant lui-même et se faisant le cicerone des touristes. Il nous paraît aussi que le type, pris sur nature, de ce capitaine de territoriale, la poche toute bourrée de plans de fortifications, arrêté à la frontière comme espion, pouvait donner lieu à un comique et logique développement. Nos auteurs ont cru devoir lâcher cette piste pour sauter à pieds joints dans la folie débridée, et nous ne saurions prétendre qu'ils aient mal fait, puisque leur étourdissante bouffonnerie n'a recueilli que les éclats de rire dont a joyeusement retenti, de nouveau, la salle du théâtre Déjazet. Le 11 septembre, *Tous criminels* y était joué pour la 300me fois.

---

1. DISTRIBUTION. — Razogat, M. *Paul Jorge*. — De Contrexéville, M. *Vallières*. — Montbartier, M. *Wagmann*. — Ugolin, M. *Fernal*. — Pigeon des Colombettes, M. *Bardès*— Coincoire, M. *Alb. Lévy*.— Brunehild, Mlle *Mary. Murger*. — Clotilde, Mlle *Mary Savin*. — Catherine, Mlle *Galoso*.

Tous criminels était bientôt accompagné du *Chemin des honneurs*, comédie en un acte, de MM. Jean Gascogne et Paul Dehère, jouée par MM. *Harment, Diamant, G. Morreaux, Camm, Jacques*, Mmes *Victorin* et *Rose Magali*.

14 SEPTEMBRE. — Reprise des *Femmes collantes*, pièce en trois actes, de M. Léon Gandillot [1]. — Le vaudeville de M. Gandillot est excellent, et comme il est dans la tradition générale du genre, il ne vieillit pas plus que le genre lui-même. Il est joué d'ensemble par une troupe d'artistes peu connus encore, il est vrai, mais qui ont du mouvement et de la belle humeur. A nommer, parmi les femmes, MMmes de Lagny et Antoinette Rogé. Le 21 novembre, les *Femmes collantes* étaient jouées pour la 800me fois.

Le 18 décembre enfin, — le Théâtre Déjazet empruntait à celui du Palais-Royal, où il fut donné plus de cent fois, le *Sous-Préfet de Château-Buzard*, de M. Gandillot [2] (toujours lui!) — C'est une des mille variations imaginées sur le thème antique du valet pris pour son maître, qui est déjà, notamment, le thème des *Précieuses ridicules*. Peut-être M. Léon Gandillot a-t-il su mettre, dans d'autres comédies, à la fois plus de fantaisie et d'observation. Mais, comme pièce d'horlogerie

1. DISTRIBUTION. — Badinos, M. *Fernal*. — Mourillon, M. *Wagmann*. — Campluchare, M. *Bardès*. — Hippolyte, M. *G. Deschamps*. — Dumont, M. *Harment*. — Rodolphe, M. *Albert Lévy*. — Le Maire, M. *Diamant*. — Le garçon de bureau, M. *Saint-Aignan*. — Octave, M. *G. Morreaux*. — Edgard, M. *Léonce Petit*. — Irma de Saint-Mamilla, Mlle *Jeanne de Lagny*. — Héloïse Plumard, Mlle *Antoinette Rogé*. — Mme Mourillon, Mme *Victorin*. — Marguerite Mourillon, Mlle *Marcelle d'Arcourt*. — Céleste, Mlle *Marsay*. — Rose, Mlle *Hélène Marcelle*. — Julie, Mlle *Duavir*. — Une Femme de chambre, Mlle *Sartos*.

2. DISTRIBUTION. — Le général de La Charnière, M. *Bartel*. — Léopold, M. *Fernal*. — Pontaillard, M. *Bardès*. — Brétillon, M. *Wagmann*. — Georges, M. *G. Deschamps*. — Guy de Samovar, M. *Charly's*. — Tisonier, M. *Diamant*. — Dulaurier, M. *Sterny*. — Désiré, M. *Saint-Aignan*. — Simonette, Mme *M. Fugère*. — Ursule, Mlle *M. Savin*. — Noémie, Mme *Victorin*.

dramatique, c'est parfait. Et le public — n'est-ce pas là l'essentiel ? — s'est beaucoup amusé... Interprétation très convenable, d'ailleurs...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Petites Voisines, vaudeville	3	»	28
Le Pseudonyme, vaudeville.............	1	»	83
Le Mandat, vaudeville.................	1	»	28
**Papa beau-père*, comédie	3	21 janv.	51
Comité secret, comédie.................	1	21 janv.	51
**Le Petit Chauffeur*, vaudeville	3	9 mars	55
Norah la dompteuse, vaudeville.........	3	21 avril	57
**Un modèle de vertu*, comédie	1	28 avril	51
Tous criminels, vaudeville-opérette.....	3	13 juin	93
**Le Chemin des honneurs*, comédie......	1	22 juin	81
Les Femmes collantes, pièce............	3	14 sept.	109
Le Sous-Préfet de Château-Buzard, com.	3	18 déc.	17
L'Ane de Buridan, pièce...............	1	19 déc.	16

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE

Le Théâtre de la République aura passé, en 1900, par plusieurs avatars. Nous le trouvions, au début de l'année, théâtre de drame dirigé par M. Alphonse Lemonnier ; nous le laisserons, à la fin de cette même année, théâtre de musique : Opéra populaire, sous la direction de M. Emile Duret, après avoir été, pendant un mois, Théâtre-Lyrique, sous celle de MM. Milliaud frères.

Le 10 janvier, on y reprenait la *Joueuse d'orgue*, drame « populaire » en cinq actes et dix tableaux de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay [1], récemment joué à l'Ambigu. Dans cette terrible histoire, où se trouvent toutes les herbes de la Saint-Jean du mélodrame, il y a un « moyen » assez neuf : c'est l'hypnotisme. Les bandits de la pièce, qui, selon une règle constante, sont des bandits en habit noir, appartenant au monde le plus distingué, se servent en effet de l'hypnotisme pour faire leur

---

1. Distribution. — Magloire, M. *Barnoll*. — O'Brien, M. *Garat*. — Robert Bernière, M. *Vayre*. — Richard Bernière, M. *Régnier*. — Daniel Savanne, M. *L. Richard*. — Gabriel Savanne et Henri Savanne, M. *Fabre*. — Vide-Gousset, M. *Grégoire*. — Véronique Sollier, Mme *R. Lemonnier*. — La Marie, Mlle *E. Villars*. — Marthe, Mlle *Reyne*. — Mme Bernière, Mlle *A. Leblanc*. — Aline Bernière, Mlle *S. Demay*.

complice involontaire d'une petite-fille qui aide à commettre un crime sur sa grand'mère qu'elle adore ; grand'mère devenue, d'ailleurs, aveugle d'une façon assez inusitée, à la suite d'un coup de pistolet. L'aventure est bien racontée et nous a de nouveau amusés. Le drame est bien joué, encore que, cà et là, quelque détail paraisse un peu négligé dans la figuration. Mais on n'y regarde pas de si près! et si les dames du monde du dernier acte laissent un peu à désirer, les pompiers du premier se font acclamer. Les protagonistes sont Mmes Riquet-Lemonnier, dans le rôle créé par Mlle Tessandier, E. Villars et Rende, et parmi les hommes, MM. Barnoll, Garat, Vayre, etc., et M. Grégoire, fort à l'aise dans un rôle de pochard sympathique qui a le don d'exciter la joie du public.

9 FÉVRIER. — Première représentation de la *Fille du Gardien de la paix*, drame en cinq actes et huit tableaux de M. Gaston Marot[1]. — Le drame pourrait se résumer dans cette phrase du *Bâtard*, de Touroude, qui nous revient en mémoire : « On est le père des enfants qu'on aime, bien plus que des enfants qu'on fait... » Glissons sur le ré-

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Michel, M. *Grégoire*. — Georges de Vaudray, M. *Richard*. — Armand de Flavières, M. *Fabre*. — Fabrice de Blangy, M. *Garat*. — Docteur Langlois, M. *Vayre*. — Laridon, M. *Villa*. — Bichon, M. *Largé*. — Bichard, M. *Chalande*. — Valérie de Blangy, Mme *Lévy-Leclerc*. — Anne Varlat et Marie-Anne, Mlle *Emma Villars*. — La baronne de Vaudray, Mme *Régnier*. — Mélanie Mlle *Alcime Leblanc*. — Madame Flamel, Mme *Barnoll*. — Madame Laridon, Mlle *Guez*. — Julienne, Mlle *M. Grandjean*.

La pièce de M. Gaston Marot avait été primitivement annoncée sous ce titre : *La Fille du Sergot*, devenu au dernier moment, sur la demande du préfet de police, *La Fille du gardien de la paix*.

cit qui demanderait ici beaucoup plus de lignes que nous n'en avons à notre libre disposition. L'essentiel est que vous sachiez qu'avec toutes ses invraisemblances et ses multiples inventions, qui ne dépassent pas de beaucoup le niveau de la banalité coutumière du mélodrame, la *Fille du Gardien de la paix* contient plus d'un passage vraiment émouvant. La « pompe aux larmes » a fonctionné tant et plus pendant tout le cours de cette soirée, et la pièce de M. Gaston Marot pouvait fournir dans les parages de la rue de Malte, une très honorable carrière. Elle était, d'ailleurs, fort bien jouée par tout le monde, notamment par M. Grégoire, très touchant sous les traits du sergent bon cœur ; par M. Villa, extraordinairement comique en son rôle de logeur « bourru bienfaisant » ; par MM. Richard, Garat et Large ; par Mmes Lévy-Leclerc, Emma Villars et Régnier.

M. Lemonnier remontait ensuite (3 mars) pour M. Henry Krauss, le *Paillasse* de d'Ennery et Marc Fournier[1], qui fut l'un des derniers grands succès de Frédérick Lemaître. Nous ne saurions exiger de M. Krauss la puissance et la fantaisie du créateur ; mais sans nier le talent du jeune comédien, nous avons toujours beaucoup de peine à nous

---

1. Distribution. — Paillasse, dit Belphégor, M. *H. Krauss*. — Duc de Montbazon, M. *Richard*. — Chevalier de Rollac, M. *Vayre*. — Bailli de Tourgemont, M. *Scipion*. — Vicomte Hercule, M. *Villa*. — Comte de Castel-Blangy, M. *Garat*. — Vidame d'Arpignol, M. *Victor André*. — Commandeur de Puffière, M. *Chevalier*. — Madeleine, Mlle *E. Villars*. — Henri, dit Jacquinet, Mlle *G. Reyne*. — Nini Flora, Mlle *Musset*. — Mademoiselle de Vermandois, Mme *Barnoll*. — Catherine, Mlle *Régnier*. — Anastasie, Mlle *Suz. Grandjean*. — Fanny, Mlle *Valdo*. — Jeanne, *Petite Charlotte*.

habituer à son organe dur et monotone. Bornons-nous à constater qu'il a « mimé » d'émouvante façon la scène de l'abandon de Paillasse, au second acte de cette pièce surannée. Mlle Emma Villars prête à Madeleine un charme mélancolique, et une gentille actrice, Mlle Reyne, se fait remarquer dans le rôle de Jacquinet, le fils aîné du pauvre saltimbanque. Le 31 mars, *Paillasse* et le drame cédaient la place au Théâtre Lyrique qui, de la Renaissance, venait, pour un mois, s'installer au Théâtre de la République.

L'ouverture s'était faite par *Si j'étais Roi*, avec M. Soulacroix, l'excellent ténor Engel, et Mme Violet, suivi d'*Iphigénie en Tauride*, où, à côté de Mme Jeanne Raunay et de MM. Ghasne et Ballard, débutait avec succès, un jeune artiste, M. Georges Barré, dans le rôle de Pylade, si brillamment chanté par son maître M. Cossira. Puis c'étaient la *Bohème* de Léoncavallo, où l'on faisait fête à Mme Noëlly-Milliaud, une très vibrante et très vivante Musette ; *Martin et Martine* de MM. Paul Milliet et Emile Trépard, où Mlle Marie-Louise Rolland reprenait le rôle de Martine créé par Mme Marie Thiéry et où le compositeur lui-même conduisait l'orchestre.

Le 9 avril, on avait donné *Ruth*, églogue biblique en trois parties et six tableaux, mise en musique par César Franck[1], le « Repos de la Sainte-Famille » de l'*Enfance du Christ*, d'Hector Berlioz,

---

1. DISTRIBUTION. — Booz, M. *Ghasne*. — Un moissonneur, M. *Leprestre*. — Ruth, Mme *Jeanne Raunay*. — Noëmi, Mme *Em. Bourgeois*. — Orpha, Mlle *Dhasty*.

réalisé d'après le tableau de M. Luc-Olivier Merson, et la *Prière du matin*, tableau biblique, poésie de Lamartine, musique de M. G. de Saint-Quentin[1]. — Vous connaissez l'histoire de Ruth, la fille du roi de Moab, au temps de Jephté, qui après la mort de son époux Mahalon, accompagna sa belle-mère Noémi jusqu'à Bethléem, où elle arrivait au temps de la moisson. N'ayant d'autre ressource pour vivre, elle alla glaner dans les champs, entre autres dans celui du riche Booz, parent de Noémi. Booz apprit qui elle était, la fit traiter avec toutes sortes d'égards et de bontés, et bientôt même l'épousa, en vertu de la loi du « léviat », comme étant son proche parent. C'est une idylle d'une fraîcheur charmante, la peinture la plus fidèle des mœurs champêtres en ces temps reculés... César Franck, organiste à l'église Sainte-Clotilde, était depuis longtemps connu comme un des plus savants organistes de Paris, quand il se révéla par une œuvre écrite sous forme populaire qui, dans un concert donné au Cirque des Champs-Elysées, obtint un grand et légitime succès. C'était une églogue biblique, sorte d'oratorio pour solis, chœurs et orchestre, ayant pour sujet l'histoire de Ruth, que nous venons de rappeler. Les gens du métier purent apprécier l'art qui se cachait sous la simplicité de la forme; mais tout le monde fut frappé par le charme expressif des mélodies, par le mérite et la variété des chœurs, depuis le délicieux chœur des Moissonneurs jusqu'au chœur final qui a tant de

1. DISTRIBUTION. — Le fils aîné, M. *Cossira*. — Un autre fils, M. *Ghasne*. — Un enfant, Mlle *Jeanne Douste*.

grandeur. Quand, un jour, l'oratorio de *Ruth* fut donné à la Société des Concerts du Conservatoire, il y avait... « trente-trois » ans qu'était écrite l'œuvre remarquable. A cette époque, César Franck était tout jeune : que d'ouvrages dont nous n'aurions pas été privés s'il avait trouvé alors les encouragements que méritait son pur talent !... Il faut donc savoir gré à MM. Milliaud d'avoir réparé, dans la mesure du possible, l'injustice dont fut victime le sublime artiste, en nous conviant, à propos de la semaine sainte, au « spectacle » de *Ruth*, encadré dans de frais décors de M. Maréchal et mis à la scène avec infiniment de goût par M. Jules Speck. « Que mon père serait donc heureux, s'il voyait tout cela ! » nous disait le fils de César Franck, assistant à cette intelligente « mise en scène » de l'œuvre grandiose, interprétée en toute perfection, sous l'habile direction de M. Jules Danbé, par Mmes Jeanne Raunay et Emile Bourgeois, MM. Ghasne et Leprestre. *Ruth* se précédait du *Repos de la Sainte Famille*, de Berlioz, sur lequel on a, ce nous semble, épuisé toutes les épithètes, toutes les comparaisons les plus louangeuses. M. Leprestre, à la voix si joliment timbrée, remplissait le rôle du récitant, et le décor représentait merveilleusement le célèbre tableau de Luc-Olivier Merson : « La Vierge au désert reposant dans les griffes du Sphinx ». La soirée qui, une fois de plus, consacrait la gloire posthume de Berlioz et de Franck, avait commencé sous les plus heureux auspices par l'œuvre intéressante d'un musicien — vivant et bien vivant, celui-là ! —

M. G. de Saint-Quentin. Sa *Prière du matin*, écrite sur les vers de Lamartine : « O Père qu'adore mon père » est un chœur de grandeur superbe, d'où se détachent de la plus ingénieuse façon les solis du ténor, de la basse et du soprano, confiés à MM. Cossira, Ghasne et Mlle Jeanne Douste. Interprètes et auteurs ont été chaleureusement applaudis ; c'était justice... Avec ces trois ouvrages magnifiquement montés, la direction du Théâtre Lyrique avait offert au public, amateur de belles et grandes choses, une « semaine sainte » aussi neuve qu'artistique[1].

Le 29 avril, le Théâtre Lyrique a donné sa dernière représentation. Le 18 mai, M. Alphonse Lemonnier reprenait possession de la salle. Vive la République... pardon, le théâtre de la République, et vive le mélodrame !... Nous savions bien que ni l'un ni l'autre n'étaient morts et que M. Lemonnier les ressusciterait coûte que coûte. Et pour ce faire, il est allé chercher l'un des grands succès de d'Ennery et de son vaillant collaborateur Eugène Cormon — si « jeune » encore à la veille de fêter ses quatre-vingt-dix ans — et l'on acclamait rue de

---

1. — Notons encore, à la date du 28 avril, le concert donné par la Société des concerts de chant classique, sous la direction de M. Jules Danbé, au profit de l'Association des artistes musiciens. Les chœurs de Saint-Gervais, dans les « Alleluias grégoriens à la Vierge » et dans la *Plainte des damnés*, de Carissimi, sous la direction de leur chef, M. Ch. Bordes, produisaient une très grande impression. L'intéressante causerie de M. Augé de Lassus était fort appréciée, et l'admirable exécution de *la Vie d'une rose*, de Schumann, que M. Danbé a été le premier à faire entendre à Paris, en 1873, à ses concerts du Grand-Hôtel, valait à Mlle Charlotte Lormont, qui chantait le rôle de la Rose avec un style et une pureté remarquables, à Mmes Violet, Laffitte, MM. Laffitte, Ghasne, Ballard et à l'excellent orchestre de M. J. Danbé un superbe succès.

Malte, *Une Cause Célèbre*[1], le digne pendant de leurs *Deux Orphelines*. « Viser aux mouchoirs, disait spirituellement un directeur de théâtre, c'est viser aux poches. » L'interprétation est bonne. Mme R. Lemonnier joue avec beaucoup de naturel et de gaieté le rôle de la chanoinesse que créa Suzanne Lagier, et M. Grégoire a fait rire en domestique qui n'obéit jamais aux ordres de son maître. Mlles Villars et Salvadora sont très touchantes, et M. Rosny nous plairait bien davantage s'il consentait à être plus simple et s'il voulait bien se débarrasser du tremblement perpétuel auquel il force sa voix.

16 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Goualeuse*, drame en cinq actes et sept tableaux, de MM. Gaston Marot et Alévy[2]. —

---

1. DISTRIBUTION. — Jean Renaud, M. *Rosny*. — Le comte d'Aubetère, M. *Régnier*. — Lazare, M. *René Gervais*. — Chamboran, M. *Grégoire*. — Raoul, M. *La Renaudie*. — Le sénéchal, M. *Lenfant*. — Joseph, M. *Bernay*. — La chanoinesse, Mme *R. Lemonnier*. — Valentine, Mlle *E. Villars*. — Madeleine, Adrienne, Mlle *Salvadora*. — La duchesse, Mlle *Parmentier*. — Marthe, Mlle *Guez*. — Adrienne, La petite *Léontine Marx*.

M. Alphonse Lemonnier, qui dirigeait alors deux théâtres : celui de la République et le théâtre Cluny, essayait d'y varier les genres. Se souvenant qu'on a joué le vaudeville rue de Malte sous la direction Cogniard et le drame à Cluny au temps de Larochelle, il faisait émigrer la troupe du théâtre de la République à Cluny où l'on jouait *Une Cause Célèbre* en même temps que les artistes de Cluny allaient au théâtre de la République donner *Coquin de Printemps !* Mais, la tentative n'obtenant qu'un succès médiocre, il y renonçait aussitôt.

2. DISTRIBUTION. — Laubier, M. *Régnier*. — Pierre Duchemin, M. *Liézer*. — Firmin Broustel, M. *René Gervais*. — Baduchard, M. *Grégoire*. — Filochet, M. *Villa*. — Pastoureau, M. *Muffat*. — Maxime de Chamblay, M. *La Renaudie*. — Juge d'instruction, M. *Victor André*. — Commissaire de police, M. *Bernay*. — Un médecin, M. *Chevalier*. — Premier agent, M. *Carrière*. — Deuxième agent, M. *Lenfant*. — Un domestique, M. *Chalande*. — La Goualeuse, Mlle *Barbier*. — Marcelle Laubier, Mlle *Salvadora*. — Marthe de Boissières, Mlle *Parmentier*. —

C'est des Bouffes-du-Nord, où fut donné avec un si vif succès *Devant l'ennemi*, de ce pauvre Charton, que nous venions d'enterrer, c'est des Bouffes-du-Nord que nous vient la *Goualeuse*. Le sujet est, encore et toujours, une erreur judiciaire, l'histoire d'un enfant abandonné commettant un crime qu'on attribue à son père. Histoire banale et pavée d'invraisemblances, c'est entendu, mais présentant au dernier acte — ah ! que nous avons bien fait de ne pas lâcher pied avant la fin ? — une situation vraiment tragique. Le criminel retrouve son père et sa mère ; et malgré la générosité du premier, qui se laisse accuser plutôt que de le dénoncer, malgré les larmes de la seconde, il ne pardonne pas à ses parents l'abandon d'où sont venues ses fautes, et pour l'attendrir, il faut l'intervention de sa sœur, irresponsable... M. Liézer a repris le rôle qu'il avait déjà joué, non sans talent, aux Bouffes-du-Nord. La « goualeuse » d'alors n'était autre qu'Eugénie Buffet. Celle d'aujourd'hui est Mlle Barbier, qui ne chante pas — oh ! pas du tout — mais qui est une intelligente actrice ; nous lui voudrions seulement plus de simplicité vraie. La partie comique, souvent trop négligée dans les mélodrames, est ici excellente, et le bon, le très bon public du Théâtre de la République a ri à gorge déployée

---

Adélaïde Pastoureau, Mme *Régnier*. — Eglantine, Mlle *Melcy*. — Julienne, Mlle *Lange*. — Une fille, Mlle *Guez*.

M. René Gervais reprenait, quelques jours après la première, le rôle de Laubier, abandonné par M. Régnier pour cause d'indisposition.

Au commencement de juillet, Mlle Renée Cogé reprenait avec succès celui de la Goualeuse, aux lieu et place de Mlle Barbier, rappelée à l'Ambigu.

avec MM. Muffat, Grégoire et Villa. Citons une débutante, Mlle Lange, qui a dit avec beaucoup de justesse un bout de rôle épisodique.

20 JUILLET. — Reprise de la *Fille des chiffonniers*, drame en cinq actes et huit tableaux, de MM. Anicet Bourgeois et Ferdinand Dugué[1], pour les représentations de Mme Riquet-Lemonnier.

14 AOUT. — Pour les adieux de la troupe de drame, M. Lemonnier offrait à ses fidèles habitués du Théâtre de la République une série de représentations de *Madame la Maréchale*[2], avec laquelle il coupa, jadis, l'herbe sous le pied de la triomphante *Madame Sans-Gêne*. Et Mme Riquet-Lemonnier retrouvait du même coup les chaleureuses ovations que lui valut toujours son amusante création de la blanchisseuse Catherine Patin, devenue, par la grâce de Napoléon, maréchale de Ravinel, duchesse de Saragosse...

---

1. DISTRIBUTION. — Bamboche, M. *Villa*. — Lepailleux, M. *Grégoire*. — Henri Duval, M. *Barnoll*. — Dartès, M. *René Gervais*. — Paul Verdier, M. *Fabre*. — Mass, M. *Worms*. — Sandoval, M. *Chaumont*. — Farfaillou, M. *Large*. — La mère Moscou, Mme *R. Lemonnier*. — Térésa, Mme *Lévy-Leclerc*. — Mariette, Mlle *Salvadora*. — L'Arlequine, Mlle *Lange*. — Justine, Mlle *Guez*.

2. DISTRIBUTION. — Le maréchal de Ravinel, M. *Grégoire*. — Le marquis de Saumonville, M. *Jaëger*. — Martial de Saumonville, M. *Liénard*. — Bourguignon, M. *P. Barnoll*. — Paul de Ravinel, M. *Fabre*. — Maréchale de Ravinel, Mme *Riquet-Lemonnier*. — Marquise de Saumonville, Mme *Lévy-Leclerc*. — Prunelle, Mlle *Salvadora*. — Cécile, Mlle *Medeau*.

On commençait par : *Une bonne, s. v. p.*, vaudeville en un acte, de MM. P. Barnoll et J. Renez :

Edgard Vautané, M. *Large*. — Ursule Géromé, M. *Chalande*. — Hermance, Mlle *Medeau*. — Flore Deschamps, Mlle *Lange*.

Le 23 août, on célébrait, dans un déjeuner champêtre, servi sous les tonnelles d'un coquet établissement de Romainville, la 250e représentation de *Madame la Maréchale*. Fête intime comprenant vingt-quatre convives.

30 AOUT. — Représentation au bénéfice de Mme Riquet-Lemonnier. On a fait fête à M. Antoine et à Mme Suzanne Després, si émouvants dans *Poil de Carotte ;* à Mlle Renée Cogé, dans ses chansons typiques de la *Goualeuse ;* à Mme Riquet-Lemonnier, étourdissante de gaieté, et à la gentille Salvadora, dans *Madame la Maréchale ;* à M. Normand, dans une poésie de M. Anthime Lajoie : *Au public...* Mais les deux passages les plus sensationnels de la soirée ont été l'entrée de Coquelin venant dire la *Brouette*, d'Edmond Rostand, en face d'un public enthousiaste et trépignant d'aise, et l'apparition de Réjane accourant gentiment embrasser sa camarade, Mme Riquet-Lemonnier, au cours d'un piquant à-propos : *Une réception chez la maréchale*[1].

27 NOVEMBRE. — Ouverture de l'Opéra populaire avec la première représentation, à ce théâtre, de la *Reine de Saba*, opéra en quatre actes et six tableaux, de M. Jules Barbier et de Michel Carré, musique de Charles Gounod[2]. — Sous la jeune direction de M. Emile Duret, l'Opéra populaire inaugurait ses représentations dans la salle du Château-d'Eau, naguère restaurée par les soins de

1. — En ses huit ans de directeur au Théâtre de la République, M. Alphonse Lemonnier aura monté trente-quatre œuvres inédites. La moyenne des représentations pour chaque drame fut de trente à quarante. Certaines reprises, cependant, comme la *Closerie des Genêts* et la *Grâce de Dieu*, dépassèrent la centième.

2. DISTRIBUTION. — Adoniram, M. *E. Cazeneuve.* — Soliman, M. *Stamler.* — Phanor, M. *Corin.* — Amrou, M. *Outhier.* — Methousaël, M. *Gemont.* — Sadoc, M. *Darras.* — Balkis, Mlle *Julia Brietti.* — Benoni, Mlle *Gillard.* — Sarahil, Mlle *Broglia.*

Divertissement : Mlle *Keller*, 1re danseuse; Mlle *Blanche Dupré*, 1er travesti.

MM. Milliaud, directeurs du Théâtre-Lyrique. Et c'est avec la *Reine de Saba*, dont ils voulaient nous donner la reprise, qu'avait lieu la brillante ouverture de la nouvelle entreprise musicale. Depuis sa première et trop courte apparition sur la scène de l'Opéra, en 1862, et malgré la popularité de trois morceaux restés au répertoire des concerts, l'air de Balkis, celui de Soliman, et le joli chœur des Juives et des Sabéennes, que ce soir on redemandait d'acclamation, l'ouvrage n'avait jamais été redonné à Paris. La partition de Gounod est, sans doute, conçue dans l'ancienne forme de l'opéra : les morceaux, les ritournelles, les ensembles, les cavatines, voire les couplets, sont coupés suivant le système en honneur il y a trente ans. Mais l'œuvre est de belle tenue, et contient même quelques pages réellement inspirées. Par la noblesse du style, par l'ingéniosité de l'harmonie, et surtout par le charme de la phrase mélodique, la musique de la *Reine de Saba* doit exercer un irrésistible attrait sur ceux qui, en dehors de tout parti pris, sont encore sensibles à l'expression juste et intense des sentiments humains. L'interprétation nous a paru absolument digne de l'œuvre. Le rôle d'Adoniram servait de début à M. Cazeneuve, encore inconnu au théâtre, mais fort apprécié par le public des concerts. Ténor attitré de M. Colonne, l'excellent Faust de Berlioz était encore, la veille, justement associé, dans *Siegfried*, à l'éclatant triomphe de Mme Adiny, l'incomparable Brünnhilde, M. Cazeneuve n'a point démérité à la scène, où son jeu intelligent seconde une voix au timbre charmant

et une diction de netteté parfaite. M. Stamler est un baryton d'une belle ampleur; il lui faudrait seulement un peu plus d'énergie et d'autorité. Remise de l'émotion qui avait fait chevroter ses premiers récitatifs, Mlle Brietti a très bien dit l'air célèbre : « Plus grand dans son obscurité », où a pu s'étaler son beau mezzo. Citons encore, dans les petits rôles, Mlle Gillard, au soprano cristallin, et M. Corin, baryton généreux. En somme, une très bonne troupe, avec des chœurs aux voix fraîches et justes, qui furent bien stylés par leur jeune chef, M. Joseph Archainbaud, et un orchestre conduit avec conviction par M. Busser, l'un des prix de Rome de ces dernières années. « Place aux jeunes ! » doit-on dire ici, où, à commencer par Mlle Blanche Dupré, délicieuse en travesti, les danseuses elles-mêmes ont toutes de jolis visages. Avec de tels éléments, et un répertoire qui allait se constituer peu à peu, l'Opéra populaire semblait avoir de sérieux éléments de succès...

28 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Zampa*, opéra-comique en trois actes, paroles de Mélesville, musique d'Hérold[1]. — Le public faisait un chaleureux accueil au vieil ouvrage et une bruyante ovation au jeune artiste, M. Dangès, qui jouait le rôle de Zampa. Succès également pour Mlle Gillard et pour Mme Archainbaud dans Camille et dans Rita.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce

---

1. DISTRIBUTION. — Zampa, M. *Dangès*. — Alphonse, M. *Broca*. — Dandolo, M. *Carrel*. — Daniel, M. *Bénédict*. — Camille, Mlle *Gillard*, — Rita, Mme *Archainbaud*.

théâtre) de *Paul et Virginie*, opéra en quatre actes et six tableaux, de M. Jules Barbier et Michel Carré, musique de Victor Massé[1]. L'ouvrage qui, supérieurement monté jadis au Lyrique de M. Vizentini, eut alors son heure de gloire, est assez connu pour que nous n'ayons à parler ici que de son interprétation. Mlle Verlet chante Virginie d'une voix un peu sèche et gutturale, mais pure et juste. Par contre M. Breton, en Paul, a paru insuffisant. On a beaucoup applaudi Mme Lagard qui, dans le rôle de Méala, n'a manqué ni de force ni d'assurance, et M. Corin qui n'a pas mal dit les romances de Domingue. Citons encore MM. Dangès et Théry, Mmes Sylvain et Broglia, et complimentons le chef d'orchestre, M. Picheran, du sang-froid dont il a témoigné à maintes reprises. Au reste, le public ne cessait de battre des mains...

12 DÉCEMBRE. — Pour accompagner *Zampa*, on a donné un charmant petit acte, *Sylvie*, d'Ernest Guiraud. L'ouvrage, créé en mars 1864 à l'Opéra-Comique, y remporta un grand succès. Ce fut la première œuvre au théâtre du jeune prix de Rome. Elle fut interprétée par Mlle Girard et MM. Ponchard et Sainte-Foy. A l'Opéra Populaire, *Sylvie* a retrouvé près du public le meilleur accueil, et les artistes, Mlle Sylvain, MM. Benedict et Duthis ont été rappelés chaleureusement à la chute du rideau. L'orchestre a été conduit très brillamment par M. Joseph Archainbaud.

---

1. DISTRIBUTION. — Paul, M. *Breton*. — Sainte-Croix, M. *Dangès*. — Domingue, M. *Corin*. — La Bourbonnais, M. *Théry*. — Virginie, Mlle *Verlet*. — Méala, Mme *Lagard*. — Mme de La Tour, Mlle *Sylvain*. — Marguerite, Mlle *Broglia*.

31 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Traviata*, opéra en trois actes de Piave, musique de Verdi[1]. — Mlle Courtenay se faisait applaudir dans le rôle de Violetta ; MM. Cazeneuve et Dangès partageaient son succès.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Roger la Honte	5 a. 10 t.	»	10
La Joueuse d'orgue, drame populaire	5 a. 10 t.	10 janv.	30
La Fille du Gardien de la Paix, drame	5 a. 8 t.	9 février	22
Paillasse, drame	5	3 mars	29
Une Cause célèbre, drame	6 parties	18 mai	16
Coquin de Printemps, vaudeville	4	2 juin	7
Tout pour l'Avocat, comédie	1	2 juin	7
La Goualeuse, drame	5 a. 7 t.	16 juin	29
La Fille des Chiffonniers, drame	5 a. 8 t.	20 juillet	17
Madame la Maréchale, pièce	3	14 août	18
Une bonne S. V. P., vaudeville	1	14 août	18
Si j'étais roi, opéra-comique	3 a. 4 t.	1er avril	5
Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique	4	»	4
Le Voyage en Chine, opéra-comique	3	»	2
**Ruth,* églogue biblique	3 p. 6 t.	9 avril	5
**Prière du matin,* tableau biblique	»	9 avril	5
**L'Enfance du Christ*	»	9 avril	5
La Bohème, comédie lyrique	4	»	5
Martin et Martine	3	»	3
Lucie de Lammermoor, opéra	4	»	2
Le Bouffe et le Tailleur, opéra-comique	1	»	2
Martha, opéra	4 a. 6 t.	»	4
La Reine de Saba, opéra	4 a. 6 t.	27 nov.	16
Zampa, opéra-comique	3	28 nov.	10
Paul et Virginie, opéra	4 a. 6 t.	6 déc.	12
Sylvie, opéra-comique	1	12 déc.	3
La Traviata, opéra	3	31 déc.	1

1. DISTRIBUTION. — Rodolphe d'Orbel, M. *Cazeneuve.* — Georges d'Orbel, M. *Dangès.* — Le baron, M. *Montégut,* — Le docteur, M. *Thery.* — Le marquis, M. *Darras.* — Un domestique, M. *Sullivan.* — Violetta, Mlle *Courtenay.* — Clara, Mlle *Courmon.* — Annette, Mme *Archainbaud.*

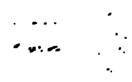
théâtre) de *Paul et Virginie*, opéra en quatre actes et six tableaux, de M. Jules Barbier et Michel Carré, musique de Victor Massé[1]. L'ouvrage qui, supérieurement monté jadis au Lyrique de M. Vizentini, eut alors son heure de gloire, est assez connu pour que nous n'ayons à parler ici que de son interprétation. Mlle Verlet chante Virginie d'une voix un peu sèche et gutturale, mais pure et juste. Par contre M. Breton, en Paul, a paru insuffisant. On a beaucoup applaudi Mme Lagard qui, dans le rôle de Méala, n'a manqué ni de force ni d'assurance, et M. Corin qui n'a pas mal dit les romances de Domingue. Citons encore MM. Dangès et Théry, Mmes Sylvain et Broglia, et complimentons le chef d'orchestre, M. Picheran, du sang-froid dont il a témoigné à maintes reprises. Au reste, le public ne cessait de battre des mains...

12 DÉCEMBRE. — Pour accompagner *Zampa*, on a donné un charmant petit acte, *Sylvie*, d'Ernest Guiraud. L'ouvrage, créé en mars 1864 à l'Opéra-Comique, y remporta un grand succès. Ce fut la première œuvre au théâtre du jeune prix de Rome. Elle fut interprétée par Mlle Girard et MM. Ponchard et Sainte-Foy. A l'Opéra Populaire, *Sylvie* a retrouvé près du public le meilleur accueil, et les artistes, Mlle Sylvain, MM. Benedict et Duthis ont été rappelés chaleureusement à la chute du rideau. L'orchestre a été conduit très brillamment par M. Joseph Archainbaud.

---

1. DISTRIBUTION. — Paul, M. *Breton*. — Sainte-Croix, M. *Dangès*. — Domingue, M. *Corin*. — La Bourbonnais, M. *Théry*. — Virginie, Mlle *Verlet*. — Méala, Mme *Lagard*. — Mme de La Tour, Mlle *Sylvain*. — Marguerite, Mlle *Broglia*.

31 DÉCEMBRE. — Première repr[illegible] théâtre de la T[illegible] Piave, musique de Ver[illegible] faisait [illegible] zen[illegible] [illegible]



[illegible]

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE [1]

C'est le 23 janvier qu'avait eu lieu la première représentation de l'*Homme à l'oreille coupée*, de M. Francis de Croisset [2]. — « Non, mesdemoiselles, écrivions-nous alors, cette pièce n'est pas pour vous, vos chastes oreilles n'auront pas à subir les plaisanteries à double entente de l'*Homme à l'oreille coupée*. Quant à vous, mesdames, si vous aimez les mots lestes, les situations scabreuses, les points sur les i, les traits appuyés, allez bien vite à l'Athénée ; mais craignez, craignez de revenir rougissantes, un peu écœurées, un peu désillusionnées, après avoir écouté ces trois grands actes, vraiment longs et pesants à rouler sur un sujet unique, un seul, toujours le même, hélas ! » Edmond, joli garçon, joyeux viveur et surtout très brillant amoureux, est parti depuis deux ans, pour

---

1. — Directeur : M. Abel Deval ; Secrétaire général : M. Roger Debrenne.

2. Distribution. — Edmond de Courlange, M. *Clerget*. — M. Léger, M. *Mondos*. — Desquintes, M. *Rozemberg*. — Lyane, Mlle *Blanche Toutain*. — Rose, Mlle *Mylo d'Arcyle*. — Thylda, Mlle *Louise Bignon*. — Marguerite, Mlle *Berthe Richard*. — Mme Léger, Mlle *Wilhem*. — Un gamin, Mlle *Sarah Fortié*.

explorer la Basse-Egypte : histoire de se remettre de ses longues nuits de noces et de fatigue, avant d'épouser pour tout de bon la jeune et jolie Rose à laquelle il est fiancé. Pourquoi faut-il qu'à peine débarqué à Alexandrie il tombe sur un bon et noble arabe, simple collègue de nos entremetteuses parisiennes, qui se charge de le conduire auprès d'une délicieuse indigène ? Celle-ci, le trouvant fort à son goût, le garde deux mois, et c'est à grand'peine qu'il parvient à s'échapper de ses bras pour revenir — plus las que jamais — à Paris, où l'attendent, en sa garçonnière, tous ses amis des deux sexes, heureux de recommencer avec un pareil boute-en-train, la bonne vie d'autrefois. Alors, Claude, un dévoué serviteur à qui le général a confié son fils sur son lit de mort, le vieux Claude a l'idée de débarrasser son maître des importuns, et pour la circonstance, il invente un petit stratagème, que je vous recommande à tous, messieurs, si vous désirez rester sages... Il annonce que livré à la vengeance d'un grand chef arabe, dont il avait pris la femme, son infortuné maître s'est vu privé de ses... facultés d'homme et eut par lui, tout net, l'oreille coupée... Pauvre Edmond, lui, si brillant, lui, si éternellement généreux en amour ! Quel malheur, quel épouvantable malheur ! Vous entendez les condoléances, les rires, les regrets, les bavardages... Et voilà, grâce à Desquintes, qui se charge de répandre l'odieuse nouvelle, voilà tout Paris au courant de la lugubre aventure. Le premier acte est gai, mouvementé, rapidement mené, assaisonné d'amu-

santes plaisanteries. Mais voici venir le second, plus long, car on se lasse un peu; plus gros, car l'esprit s'émousse et les mots sont par trop faciles; voici le « deux », qui nous amène une scène de ménage entre M. et Mme Léger, les parents de la fiancée, eux aussi avertis. Le père, un fêtard, refuse pour sa fille un mariage avec un pareil gendre; la mère, une bourgeoise, consent, au contraire, à cette seule condition, car elle craint pour Rose et la nuit de noce, et les futures tromperies de l'époux infidèle. Bref, sans détromper la bonne femme, Edmond propose au père, pour le faire revenir de son erreur, un joyeux souper au sortir du bal de l'Opéra, avec leurs gaies compagnes. Il prouvera à tous, en s'offrant au dessert la jolie Léa, femme de Desquintes, qu'il est bel et bien le gendre rêvé. La bande revient de l'Opéra, suffisamment énervée; Edmond se montre à la hauteur de la situation, le père accorde son consentement, la mère, survenant à brûle-pourpoint au milieu du tohu-bohu de ces dames disséminées en toutes les chambres de l'hôtel hospitalier, donne aussi le sien. Edmond sera l'heureux époux de la charmante Rose. Le jeune auteur de *Qui trop embrasse* (plus de cent représentations aux Mathurins), se hissant, cette fois, jusqu'aux trois actes de l'*Homme à l'oreille coupée*, a, certes, du talent, beaucoup de talent, et il y a dans sa nouvelle œuvre de fort bonnes choses. Espérons qu'il exercera bientôt sa verve sur un meilleur sujet, plus propre — de toute façon — à faire valoir ses heureuses qualités scéniques. M. Paul Clerget, dont nous sommes

personnellement heureux de saluer la rentrée au théâtre, est parfait sous les traits d'Edmond. Fin, distingué, glissant fort adroitement sur les mots difficiles à faire passer, il a remporté un très gros succès : nous n'attendions pas moins de son réel talent. M. Paulet a composé avec vérité le rôle du vieux Claude, vrai type de fidèle serviteur militairement dévoué. M. Mondos, en dépit de sa voix criarde, est un très consciencieux comédien. M. Rozemberg nous donne, en Desquintes, une bonne silhouette de viveur éreinté. Quant à Mlle Mylo d'Arcylle (transfuge de l'Odéon), infiniment jolie, pleine de grâce charmeresse, elle fut délicieuse en fiancée ingénue et innocente. — Le 27 janvier la pièce était interdite, et le théâtre forcé de faire relâche [1]... Le 1er février, l'interdic-

---

1. — De nombreux spectateurs, qui avaient loué d'avance leurs places, s'étaient présentés au théâtre malgré l'annonce parue dans les journaux du soir et se montrèrent fort dépités de trouver les portes fermées. Pourtant on fit contre mauvaise fortune bon cœur. Et la plupart des spectateurs se consolèrent de leur déconvenue en apprenant que la pièce serait sans doute représentée de nouveau quelques jours après avec un nouveau titre et des modifications apportées au troisième acte. M. Francis de Croisset et le directeur de l'Athénée se montraient fort émus de la décision prise à leur égard. — « J'avais obtenu l'autorisation et le visa officiel de la censure, disait, non sans raison, le directeur, M. Deval. Et c'est sous cette sauvegarde que j'ai donné les représentations de l'*Homme à l'oreille coupée*. J'ai fait des frais considérables pour cette pièce sur laquelle je comptais et que j'ai montée avec le plus grand soin. Je n'ai pas de répertoire dans ce théâtre que je viens de prendre et qui est encore peu connu. Si le gouvernement maintient l'interdiction de la pièce et ne retire pas son véto, cette rigueur aura pour moi les conséquences financières les plus désastreuses. »

Dans sa séance du 9 février, la commission des auteurs dramatiques prenait la décision que voici : « En présence de l'interdiction dont a été frappée une pièce préalablement munie de toutes les autorisations officielles, la commission des auteurs et compositeurs dramatiques qui avait toujours considéré le visa de la censure comme une garantie matérielle et morale des intérêts solidaires des auteurs et des directeurs, blâme à

tion qui avait frappé l'*Homme à l'oreille coupée* étant levée, la pièce de M. Francis de Croisset, augmentée de quelques coupures était reprise sous un nouveau titre : *Une mauvaise plaisanterie.*

M. Abel Deval hésitait entre les différents genres de spectacle. Naguère, il nous donnait une comédie risquée qu'on sacrifiait, après coup, aux réclamations de la ligue de ce bon M. Bérenger. Dans quelques jours, il allait nous convier à la reprise d'une aimable pantomime, *La Statue du Commandeur*, où triompha jadis, son excellent pensionnaire, M. Paul Clerget. Le 10 mars, il nous donnait deux pièces nouvelles absolument disparates. La première, *Mlle de Bullier*, comédie en deux actes de M. H. Giraud [1], semble une épave de l'ancien répertoire du Théâtre-Libre. La seconde, l'*Intérim* [2], est une légère et spirituelle comédie en trois actes, signée Louis Legendre. Mélie est une fille du quartier latin, ce qui s'appelle une « fille »... Mais, un jour, elle s'est purifiée par l'amour. Devenue la dévouée compagne du jeune étudiant Frédéric, elle s'est montrée digne de tous les respects.

---

l'unanimité cette interdiction et proteste au nom de la Société toute entière. »

1. DISTRIBUTION. — Marcelin, M. *Paulet.* — Frédéric, M. *Talrick.* — Nicot, M. *P. Berthelier.* — Bartoumie, M. *Bazille.* — Mélie, Mlle *Paule Marsa.* — Norine, Mlle *Lina Fleury.* — Cléo, Mlle *Arnous-Rivière.* — Fanny, Mlle *J. Bergé.* — Fifine, Mlle *Fernelle.*

2. DISTRIBUTION. — Gaétan de Chevincourt, M. *Riche.* — Franch Néry, M. *Séverin.* — Baron de Chevincourt, M. *Paulet.* — Maître Gobinard, M. *Bazille.* — Jean Rosier, M. *Berthelier.* — Briffard, M. *Davelleroy.* — Jean, M. *Bessy.* — Antoine, M. *Jorelle.* — Un facteur, M. *Martinot.* — Harlette, Mlle *Mylo d'Arcylle.* — Suzanne Lebertier, Mlle *Louise Bignon.* — Mme Gournay, Mlle *Wilhem.* — Nicole, Mlle *Lina Fleury.* — Mme de Saint-Albert, Mlle *J. Bergé.* — Miss, Mlle *Wicksemska.*

Frédéric l'a épousée, il l'emmène en son pays de Provence où il doit exercer la profession de médecin et il la présentera à ses chers parents... Mais quelle est la stupeur du père en reconnaissant, dans la femme de son fils, une « promeneuse » dont il fit la connaissance à Bullier, un soir, et dont il a gardé un souvenir inoubliable. Alors, après une scène de reproches. — Comment avez-vous osé épouser mon fils ? — Il l'a voulu, lui qui savait tout mon passé ! — le père, voyant bien que la cohabitation est devenue impossible, décroche son fusil, et sous prétexte d'aller tuer un lièvre, il se tue. La mère et le fils croient à un accident : seule, Mélie saura la vérité. Il y a de l'émotion — autant que du savoir-faire — en ces deux actes qui furent bien joués, particulièrement par M. Paulet, dans le rôle du père, et par Mlle Marsa, dans celui de la demoiselle de Bullier. — Elle est bien invraisemblable, l'histoire que nous conte M. Louis Legendre, de cette jeune personne, Mademoiselle Harlette, épousant, pour ne pas aller au couvent — on va donc encore au couvent ? — le baron de Chevincourt qui se contentera de remplir l'*intérim* — intérim tout platonique — jusqu'à ce qu'elle puisse obtenir le fiancé de ses rêves, Franck Néry, que voudrait bien lui « chiper » une de ses bonnes amies. Invraisemblable, tant que vous voudrez, l'aventure de Mlle Harlette ; mais l'auteur, M. Louis Legendre, a tant d'esprit, et l'actrice, Mlle Mylo d'Arcylle, est si fine et si jolie, que nous avons passé une heure infiniment agréable.

21 MARS. — Première représentation (à ce théâtre)

de la *Statue du Commandeur*, pantomime en trois actes, de MM. Paul Eudel et Evariste Mangin, musique d'Adolphe David [1], accompagnée de *Ruptures*, croquis parisiens en trois actes, de M. Jean Séry [2]. — La pantomime que nous avions trouvée charmante, il y a quelques années, a encore fait, cette fois, un plaisir extrême. Elle est claire, adroitement coupée, pleine de trouvailles ingénieuses, accompagnée d'une musique pimpante qu'a fait agréablement valoir le petit orchestre habilement dirigé par M. Joseph Archainbaud. Le rôle du Commandeur a été repris par M. Paul Clerget qui, non content d'être le distingué comédien, naguère applaudi dans l'*Homme à l'oreille coupée*, est aussi l'un des mimes les plus spirituels que nous ayons en ce moment. Il exprime avec une graduation très piquante et très juste le progressif dégèlement de l'homme de pierre sous les doigts roses des petites femmes, jusqu'au cancan et au « cavalier seul »; puis son recongèlement régressif, depuis le réveil de sa conscience, à l'air frais du matin, jusqu'au geste solennel qui foudroie don Juan et jusqu'à

1. Distribution. — Le commandeur, M. *Paul Clerget*. — Don Juan, M. *Tatrick*. — Sganarelle, M. *Mondos*. — Comte Prospero, M. *Berthelier fils*. — Don Luis, M. *Duvelleroy*. — Rosaura, Mlle *Louise Bignon*. — Sylvia, Mlle *Odette Valéry*.

Le rôle de Sylvia était repris, quelques jours après, par Mlle Berthe Richard.

2. — 1° *Comme on les plaque quand elles sont grues*, avec Mmes Berthe Richard, Wilhem et M. Séverin;

2° *Comme on les lâche quand elles sont honnêtes*, avec Mmes Suzanne Demay, Arnous-Rivière et M. Rosemberg;

3° *Comme on les quitte quand elles sont chic*, avec Mlle Bignon et M. Berthelier.

La *Statue du Commandeur* était bientôt accompagnée de l'*Intérim*, de M. Louis Legendre.

l'immobilité marmoréenne lentement réintégrée. Mlle Bignon, cette blonde délicieuse, mime avec grâce la chanson de Rosaura. Mlle Odette Valéry, brune opulente, danse la fandango avec des torsions d'une éloquente souplesse.

4 AVRIL. — Première représentation de *Notre Ami*, comédie en trois actes de M. Georges Mitchell [1]. — C'était, sur une idée vraie, une œuvre manquée. L'emprise de certains amis trop zélés sur notre existence qu'ils régentent et gouvernent, comme feraient des tuteurs atrabilaires exerçant leur tutelle sur des pupilles barbus, était bien sujet théâtral. Le malheur est que l'auteur la traita de main un peu lourde, avec une naïveté un peu brutale. Or, au théâtre, ce qui prime tout, c'est l' « exécution ». Ici, l' « exécution » était médiocre, et le succès devait nécessairement s'en ressentir. Notons, de cette soirée, le très heureux début d'une exquise ingénue, genre Reichenberg, dont on peut se rappeler le nom : Mlle Suzanne Demay.

Notre ami avait bientôt cédé la place à une reprise de la *Mariée du Touring-Club*, de M. Tristan Bernard, qui, le 21 avril, se jouait à l'Athénée pour la centième fois. L'énorme éclat de rire de *l'Anglais tel qu'on le parle*, du même « auteur gai [2] », terminait dignement l'amusante soirée, il en était, lui, à la 177e représentation.

---

1. DISTRIBUTION. — Théophile Mourson, M. *Paulet*. — Marius Pressant, M. *Jules Mondos*. — Léon Rémy, M. *F. Riche*. — Paul Linteau, M. *Rosemberg*. — Félix, M. *Girardin*. — Marianne Pressant, Mlle *Lina Fleury*. — Rose Jourdain, Mlle *Suzanne Demay*. — Mina, Mlle *J. Henry*. On commençait par *Un amant délicat*.

2. — Le rôle de Hogson, de *l'Anglais tel qu'on le parle*, est toujours

28 AVRIL. — Première représentation de *Francine* ou *le Respect de l'innocence*, comédie en trois actes de M. Ambroise Janvier [1]. — Sous ce titre archaïque et surtout ironique, M. Ambroise Janvier si souvent applaudi sur de plus grandes scènes, vient de donner à ce petit — petit, mais si coquet ! — théâtre de l'Athénée, une alerte et spirituelle comédie qui, jouée en toute perfection, obtenait le plus grand succès. Ce succès se prolongera-t-il, et les foules prendront-elles donc enfin le chemin, encore trop ignoré de la rue Boudreau ?... En un premier acte excessivement amusant — rappelez-vous, dans un autre genre, le premier acte de *Marraine*, du même auteur, — M. Ambroise Janvier nous introduit au couvent des Oiseaux-Mouches, où sont élevées deux grandes

---

si clairement expliqué par la situation, que le sens de ce qu'il dit n'échappe jamais aux spectateurs, même s'ils ne savent pas un seul mot d'anglais. M. Edmond Rellan a trouvé là une heureuse occasion de faire apprécier pleinement par un public parisien ses qualités de comédien, qui sont de tout premier ordre. Son succès a été très grand.

1. DISTRIBUTION. — Frébicourt, M. *Paul Clerget*. — Montmirel, M. *H. Paulet*. — Beaufémur, M. *L. Rozemberg*. — Potiron, M. *Girardin*. — Francine, Mlle *Dallet*. — Denise, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Sœur Pétronille, Mlle *Jeanne Leriche*. — Mme Potiron, Mlle *Wilhem*. — Mme de Chanteraine, Mlle *Arnous-Rivière*. — Odette, Mlle *Jeanne Henry*. — Mathurine, Mlle *Ribbes*.

On commençait par l'*Inconnue*, comédie en acte, de M. A. Mortier, jouée par MM. Bazile, Séverin, Girardin, Mlles Hylda et Wilhem.

A partir du 17 mai, *Francine* était accompagnée de *l'Anglais tel qu'on le parle*, la toujours désopilante fantaisie de M. Tristan Bernard, où M. Roger Debrenne reprenait avec succès le rôle de l'Anglais Hogson.

Notons encore la première représentation de *Bonne amie*, un acte amusant de MM. Lucien Duval et André Delcamp, lestement enlevé par Mmes Berthe Richard, Angèle Myriane et M. Séverin. L'un des auteurs, M. Lucien Duval est le jeune fils de Georges Duval, le librettiste des *P'tites Michu*, de *Véronique* et le vaudevilliste de *Coquin de printemps*, du *Voyage autour du Code*, etc.

amies, Francine, la fille d'un assez riche rural, et Denise, orpheline sans fortune, qui, naturellement — à quoi rêvent les jeunes filles? — demandent un mari... C'est en vain que Francine a compté sur son cousin Prébécourt, un superbe parti; Prébécourt ne songe pas à elle, pour le moment du moins. Alors, sur le conseil de Denise, elle épouse... Qui?... le propre père de son amie, un petit vieux propre, qui s'est amouraché d'elle en venant, au parloir, apporter des gâteaux à sa fille. Et voilà, du coup, les prétendants à la main de Denise s'enfuyant à belles jambes devant les « espérances » qui s'envolent à tire d'aile à la nouvelle du mariage du quinquagénaire. Alors, Francine conçoit un plan que je qualifierai de machiavélique : marier Prébécourt à Denise, en lui faisant croire qu'elle l'aime et qu'elle lui cèdera dès qu'il ne faudra plus « respecter l'innocence » de la jeune fille vivant sous le même toit qu'elle. Prébécourt « marche » si bien qu'il s'éprend du charmant « obstacle », et Francine elle-même — on ne badine pas avec l'amour — se laisse pincer à son propre piège. Mais elle est foncièrement vertueuse, et se résignant à son mari un peu bien mûr, elle unit les jeunes gens : ainsi finit, de façon très morale, cette comédie très immorale, pétillante de gaîté comme de la mousse de champagne. Nulle part, en aucun théâtre d'ordre, la joyeuse fantaisie n'eût rencontré de meilleurs interprètes que Mlle Mylo d'Arcylle, une Denise absolument exquise; que Mlle Dallet, une Francine endiablée; que M. Paul Clerget, un Prébécourt

adorable de fatuité ; que M. Rozemberg, un Beaufémur extraordinairement drôle ; que M. Paulet, un Montmirel plein de naturel...

Pendant que la troupe de M. Abel Duval s'en allait donner à l'Alcazar de Bruxelles une série de représentations inaugurées par l'*Homme à l'oreille coupée*, de M. Francis de Croisset, donné dans son texte intégral [1], la « compagnie » espagnole de Mme Maria Guerrero et de M. F. Diaz de Mendoza qui, deux ans auparavant, nous avait déjà rendu visite à la Renaissance, s'installait dans la salle de l'Athénée où elle donnait, du 9 au 30 juin, une série d'intéressantes représentations. Laissons ici la parole à notre excellent confrère Henri de Curzon, qui les étudia avec une rare compétence. « Nous avons vu, dit-il, de Lope de Vega (outrageusement « tripatouillé », il est vrai), *Le Châtiment sans vengeance* (El Castigo sin venganza), qu'on aurait aussi bien fait d'appeler « Le Duc de Ferrare » pour mieux parler aux imaginations, surtout après le drame lyrique que MM. Paul Milliet et Georges Marty en ont tiré l'hiver dernier ; puis *L'Etoile de Séville* (La Estrella de Sevilla) ; — enfin cette jolie *Nina boba* que nous avions déjà vue deux fois en 1898. — De Tirso de Molina, nous avons revu *Le Timide au palais* (El Vergonzoso en palacio), cette gracieuse idylle. — Enfin, de Moreto, son *Dédain pour Dédain* (El Desden con el Desden), qui est de la bonne comédie et, *cosa rara*, à peine retouchée de l'ori-

1. — Mlle Antoinette Rogé, une gentille artiste déjà remarquée aux Variétés, y jouait le rôle de Léa.

ginal. Cinq soirées sur dix-neuf. Si nous y joignons l'originale et piquante saynète en deux tableaux de Cervantès : *Les deux Bavards* (Los dos habladores), jouée avec *Le Dédain*, voilà toute la part que le classique a obtenue en cette campagne. Nous aurons mieux étudié le moderne, en revanche. En mettant un peu à part *La Folie d'amour* (La Locura de amor), de Tamayo y Baus, qui est dans la forme antique, car ce n'est pas un drame passionnel, mais une étude historique, et fort belle quoique un peu encombrée, l'histoire de Jeanne la Folle avant sa folie et jusqu'à la mort de Philippe le Beau, — nous avons vu, d'Echegaray : *Le Doute* (La Duda) ; *Le Stigmate* (El Estigma) ; *Mariana ; Le fou Dieu* (El loco Dios) ; — de Tamayo : *Le Positif* (Lo Positivo), une élégante comédie inspirée de notre *Duc Job* ; — d'Ayala : *Le Tant pour cent* (El Tanto por ciento), une comédie dans le genre français d'Emile Augier ou de la *Question d'argent* ; — de Guimera : *La Fille de la Mer* (La Hija del Mar) et *Tierra baja ;* — de Perez Galdos : *La de Saint-Quentin*, comédie plutôt socialiste, d'ailleurs pleine de jolis détails, qui finit par le mariage d'une duchesse ruinée avec un jeune contre-maître. Je ne puis entrer ici dans une étude littéraire de ces œuvres : aussi bien, pour la faire avec justice, faudrait-il pouvoir rapprocher d'autres pièces avec celles-ci. Cependant il faut signaler ce fait, que deux d'entre elles : *La Fille de la Mer* et *Le Fou Dieu*, ont été données chez nous pour la première fois en Europe. Leurs auteurs, MM. Guimera et Eche-

garay en ont envoyé le manuscrit à leurs interprètes favoris, alors en train de porter la bonne parole à Buenos-Ayres ou à Mexico, et ne les avaient pas encore vues en scène : Paris en aura eu la primeur dans le vieux monde. Elles sont d'un genre fort différent, et je ne crois pas qu'elles soient destinées à plaire également aux mêmes personnes. L'une nous compte l'aventure d'une fille de pêcheurs, enfant jetée sur la plage par la tempête et qui a grandi comme une fleur sauvage parmi des compagnes parfois méprisantes ou jalouses. Un jour, un beau garçon, grand coureur de femmes, est touché de son isolement, attiré par sa beauté rude, pénétré par son sincère amour. Malheureusement la jalousie veille, et en avant les mauvaises langues ; le galant veut trop ménager les unes et les autres ; il compte sans la fierté ardente de la pêcheuse, qui finit, se croyant trahie, par le percer de son harpon redoutable et se jette ensuite à la mer. C'est brutal et sauvage, avec de jolis détails de mœurs et de poésie marine. L'autre, qui pourrait bien être une des plus fortes œuvres de la dernière manière d'Echegaray, met en scène une jeune veuve, que d'avides et froids parents séquestrent en quelque sorte moralement, avant de le faire pour tout de bon, de peur que sa grande fortune ne sorte de la famille. Leur colère est surtout poussée à bout quand ils s'aperçoivent de l'ascendant extraordinaire pris sur l'esprit de la jeune femme parun avocat au regard profond, à la parole éloquente et audacieuse, à la pensée souveraine. Malheureusement, leur clairvoyance aiguisée

ne se trompe pas cette fois, quand elle croit deviner un cas de folie, d'autant plus dangereux qu'il ne se manifeste que dans le délire de la pensée philosophique. Le mariage se fait, parce qu'on ne saurait légalement l'empêcher, mais les parents déçus ont le tort de pousser à bout leur ennemi, dont cette persécution exalte encore l'ironie sarcastique et la fureur divine (celle du Christ chassant les vendeurs du Temple), qui révèle enfin le secret de sa vie, — c'est qu'il est Dieu même, — bref, qui se ménage, au moment où on vient pour l'interner, une apothéose grandiose en mettant le feu à la maison où tous sont réunis. L'intérêt de cette action est surtout dans le développement du caractère supérieur de l'avocat, l'exaltation de ses instincts d'apôtre, qui passe de l'ironie élégante à l'insulte sereine, qui tourne son amour en pitié pour les imperfections humaines et appelle la purifiante persécution sur l'âme torturée de sa pauvre aimée. C'est, en somme, une étude très attachante d'un cas très curieux (comme dit un médecin dans la pièce). »

Mme Maria Guerrero et M. Diaz de Mendoza avaient fait au public de Paris la gracieuseté de terminer leurs représentations à l'Athénée par un drame inédit de deux auteurs français: MM. Edouard Noël et P.-B. Gheusi, le *Comte Roger*, traduit en espagnol tout exprès pour être joué par la troupe madrilène. Et comme il nous avait été permis de lire le drame en français, avant de l'entendre à la scène dans la langue de Calderon et de Lope de Véga, nous pouvons en parler ici en toute connais-

sance de cause. Préfet de l'Yonne en 1816 et candidat à la main de Mlle Laure de Valcourt, qu'il a rencontrée aux eaux et qui s'est éprise de lui, comme il s'est épris d'elle, le comte Roger (noblesse de l'Empire) n'est autre qu'un certain Pierre Gendron qui, jadis, proposa à la fille du marquis de Tremblay un marché plus infâme encore que celui qui sauva la tête du marquis de Sombreuil... Pour arracher son père à la mort, Mlle de Tremblay s'est donnée — une fois — à Pierre Gendron, et devenue enceinte de ses œuvres, a mis au monde une fille qui fut plus tard généreusement légitimée par le duc de Valmont. Comment le comte Roger (puisque comte Roger il y a) n'a-t-il jamais appris le mariage de sa victime, Mlle de Tremblay? C'est là un « postulat » difficile à admettre. Mais, si vous voulez bien l'accepter, vous reconnaîtrez que le drame de MM. Edouard Noël et Gheusi contient sur le tard, au quatrième acte seulement, une situation vraiment dramatique. Les auteurs la dénouent par un bon coup de fusil : le garde-chasse Michel, camarade de l'ex-Pierre Gendron, abat « comme un voleur » le comte Roger qui, officiellement chassé sur les ordres de la duchesse de Valmont, n'a pas craint de revenir nuitamment pour dire son amour à celle qu'il ne soupçonne guère être sa fille... En dépit d'une trop longue préparation, le drame est intéressant ; il a fourni à Mme Guerrero et à M. Diaz de Mendoza d'excellents rôles, celui de la duchesse et du comte Roger, que l'éminente comédienne et son mari ont composés avec un art indéniable. Ce fut donc une belle

soirée d'adieux à Paris pour la remarquable troupe espagnole dont les lettrés garderont, certes le meilleur souvenir...

Après deux mois de complète fermeture depuis le passage de la troupe espagnole de Mme Maria Guerrero et de M. Diaz de Mendoza, le théâtre de l'Athénée rouvrait ses portes, le 1er septembre, avec la *Mariée du Touring-Club*[1] et l'*Anglais tel qu'on le parle*[2] de M. Tristan Bernard.

29 SEPTEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) des *Demi-Vierges*, comédie en trois actes de M. Marcel Prévost[3]. — Les *Demi-Vierges* présen-

---

1. DISTRIBUTION. — Serpenteau, M. *Rosemberg*. — Lebotois, M. *Mondos*. — Lepetit-Nenfant, M. *Tréville*. — Lepapahouin, M. *Deschamps*. — Le garde champêtre, M. *Modot*. — Léon, M. *Séverin*. — Rebuteau, M. *Marchand*. — Branchu, M. *Berthelier*. — Le veilleur, M. *Angély*. — Tata, Mlle *Cl. Schmidt*. — Rosalie, Mlle *L. Bignon*. — Yvonne, Mlle *Berthe Richard*. — Lucie, Mlle *Marsans*. — La cuisinière, Mlle *Dalbert*. — La bonne, Mlle *Fleuria*.

2. — La fameuse et désormais légendaire comédie de M. Tristan Bernard atteignait, quelques jours après, sa 250e représentation. M. Georges Tréville, le fameux Anglais de l'*Anglais tel qu'on le parle*, a repris le rôle qu'il avait créé avec un succès inoubliable. Et les spectateurs de l'Athénée, en le voyant sous les traits de l'Anglais ont peine à croire que ce soit le même individu qu'ils ont applaudi une demi-heure auparavant dans le vieux monsieur nivernais de la *Mariée du Touring-Club*. Comment s'imaginer en effet que Georges Tréville ne soit pas un Anglais de race, avec cette surprenante exactitude de gestes, de démarche et d'accent? Il faut être vraiment un acteur de composition de premier ordre, et posséder des dons d'observation et d'expression remarquables, pour arriver à rendre ainsi l'aspect extérieur et la vérité intime de personnages aussi différents.

3. DISTRIBUTION — Maud de Vouvre, Mme *Jane Hading*. — Jacqueline de Vouvre, Mlle *Suzanne Carlix*. — Etiennette Duroy, Mlle *Viviane Lavergne*. — Jeanne de Chantel, Mlle *Suzanne Demay*. — Mme Ucelli, Mlle *Berthe Richard*. — Madeleine de Reversier, Mlle *Louise Bignon*. — Mme de Vouvre, Mlle *Guertet*. — Mme de Chantel, Mme *Barnoll*. — Mme de Reversier, Mlle *Jane Norris*. — Marthe de Reversier, Mlle *Alice Nory*. — Gilberte de Reversier, Mlle *Jeanne Brelly*. — Juliette, Mlle *Jeanne Henry*. — Dora Calvell, Mlle *Marcelle Croissy*. — Cécile Ambre, Mlle *Floria*. — Comtesse de Saulne, Mlle *Dargenson*. — Betty,

tent cette particularité qu'elles n'ont pas été tirées du roman que tout le monde a lu ; c'est, au contraire, le roman qui a été extrait de la pièce. Celle-ci était tout d'abord en quatre actes. Sur les conseils d'Alexandre Dumas fils, qui voulut bien mettre sa grande expérience au service d'un jeune auteur dont il estimait fort le talent, M. Marcel Prévost condensa sa comédie et la réduisit aux trois actes donnés au Gymnase avec un gros effet. M. Deval s'est heureusement souvenu de ce retentissant succès, et puisque son collègue du boulevard Bonne-Nouvelle faisait le dédaigneux, il s'est très habilement assuré la fructueuse reprise de la cinglante et curieuse comédie, offrant à M. Marcel Prévost une interprétation de tout premier ordre, telle qu'aucun théâtre à Paris n'eût peut-être pu lui donner... Mme Jane Hading s'est ménagé une triomphale rentrée dans son rôle de Maud (rôle très ardu) où, une fois de plus, elle a fait preuve d'admirables qualités naturelles, réglées par l'étude la plus consciencieuse et la passion artistique la plus sincère. M. Mayer fut, comme autrefois, saisissant de dictinction sévère, de martiale loyauté, de dignité et d'émotion dans le rôle, non moins difficile, de Maxime de Chantel. Et dans le personnage de Julien de Suberceaux, qu'il s'était réservé. M. Deval

---

Mlle *Dalbe.* — Lucienne, Mlle *Berton.* — Georgette, Mlle *Rigal.* — Maxime de Chantel, M. *Henri Mayer.* — Julien de Suberceaux, M. *Abel Deval.* — Hector Le Tessier, M. *Hirch.* — Lestrangé, M. *P. Plan.* — Harden, M. *Tréville.* — Espiens, M. *J. Mondos.* — Valbelle, M. *Rozemberg.* — Docteur Krauss, M. *Violette.* — P. Le Tessier, M. *P. Berthelier.* — Joseph, M. *Pomart.*

Pendant une courte absence de Mme Jane Hading, au cours du mois de novembre, le rôle de Maud était rempli par Mlle Lucy Gérard.

ne s'est pas contenté de montrer la beauté de sa mine et la magnificence de ses redingotes, il a fait apprécier ses belles et nobles qualités de remarquable comédien, plein d'autorité. M. Paul Plan donne à Luc Lestranges, le moraliste déflorateur, l'allure impertinente qui lui convient. Il a fort bien joué la scène du second acte — une des mieux venues de la pièce — où l'auteur prête à Lestranges le dessein de troubler l'innocence de Jeanne de Chantel. M. Hirch a de l'aisance, beaucoup d'aisance dans Hector Le Tessier, et M. Tréville dessine d'un trait juste et net la physionomie du financier Harden. Mlle Suzanne Carlix est charmante en gamine corrompue et dit avec une impayable drôlerie les répliques de Jacqueline, rusée comme potence. Puis il faut louer, pour leur bonne grâce : Mlles Viviane Lavergne, Suzanne Demay, Berthe Richard, Louise Bignon, et pour la sûreté de leur jeu : MM. Jules Mondos, Rozemberg, Violette, Pierre Berthelier. Tous et toutes s'acquittent on ne peut mieux de leurs moindres tâches. Le 11 novembre, les *Demi-Vierges* étaient jouées pour la 50e fois à l'Athénée, sans que le succès (gros succès d'argent) eût un instant faibli ; c'était, en réalité, la 220e représentation de la jolie comédie de M. Marcel Prévost.

11 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Blessure*, pièce en quatre actes de M. Henry Kistemaeckers [1]. — La *Blessure*, vous l'avez deviné,

[1] [illegible]TRIBUTION. — Jacques Hervay, M. *Abel Deval*. — Essenouil, M. *Paul* [illegible]. — Le commandant Malvoisin, M. *Tréville*. — M. de la Forge, [illegible] *Berthelier*. — Karadec, M. *Lévesque*. — Jean, M. *Stacquet*. — [illegible], M. *Laurel*. — Raymonde de Brême, Mme *Marcelle Valdey*. — [illegible] Hervay, Mlle *Suzanne Carlix*. — Jeannic, Mlle *Marthe Alex*. —

est un titre symbolique. Il arrive toujours un moment — n'est-ce point aussi l'idée de la *Douloureuse* de Maurice Donnay ? — où pour ceux qui aiment, pour ceux qui sont aimés, sonnera l'heure de la... blessure. Ainsi s'exprime Hélène Hervay qui, pour son malheur, a épousé l'homme à femmes : Etienne Fériaud d'*Amoureuse*, François Prieur du *Passé*... Tant il est vrai que tous les auteurs d'aujourd'hui continuent à vivre sur le théâtre de Georges de Porto-Riche !... Depuis cinq ans qu'il est marié, Jacques Hervay n'a, pour ainsi dire jamais cessé de tromper cette pauvre petite Hélène qui l'adore quand même. Que sera-ce, hélas ! lorsque, dans Raymonde de Brême, soi-disant venue pour le consulter comme avocat, il retrouve tout l'enchantement et toute la séduction du passé : la seule femme peut-être qu'ait réellement aimée l'éternel Don Juan. Alors les cœurs se reprennent, et voilà rivés l'un à l'autre ces deux êtres si bien faits pour s'unir. Apprenant tout, la frêle sensitive qu'est Hélène — telle Rosette d'*On ne badine pas avec l'amour* — meurt de sa blessure... Raymonde retournera en Corse, sa patrie — blessée, elle aussi. Jacque vivra dans l'éternel remords de sa chère victime... Le sujet, que nous ne faisons qu'indiquer, n'était pas très neuf, sans doute. Il comportait, du moins, une intéressante psychologie. Le tort grave de l'auteur est de l'avoir impitoyablement alourdi par l'écriture — si obstinément prétentieuse qu'elle eût rendu tout à fait in-

---

Denise, Mlle *Alice Nory*. — Sœur Saint-Irénée, Mlle *M. Gauthier*. — Mme Malvoisin, Mlle *Alice Lejeune*. — Pauline, Mlle *Jane Norris*.

supportable la représentation d'une pièce remplie d'autres qualités... C'est en vain que M. Abel Deval et Mme Marcelle Valdey, pleins de talent tous deux, ont « vécu » les rôles de Jacques et de Raymonde ; que, sous les traits de la pauvre colombe blessée, Mlle Suzanne Carlix a fort heureusement débuté dans l'emploi des jeunes premières larmoyantes ; que M. Paul Clerget a plus d'une fois réussi à dérider le public en son personnage d'ami bon garçon ; qu'enfin la pièce, pas mauvaise sans doute mais... pire, a été fort adroitement et même fort joliment mise en scène ; c'est une partie perdue, irrémédiablement perdue, sur laquelle nous nous en voudrions d'insister ici. Une pimpante bonbonnière comme l'Athénée n'est pas faite, vraiment, pour qu'on y joue des *Blessure*...

21 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Tête de Linotte*, comédie en trois actes, de Théodore Barrière et Edmond Gondinet[1]. — La *Blessure* avait vécu ce qu'elle pouvait vivre, hélas ! l'espace de quelques soirs... Et, très promptement, M. Deval avait dû renouveler son affiche. Vous connaissez le joli type porté au théâtre par Edmond Gondinet sur un scénario laissé par Barrière. Céleste Champanet est une femme distraite comme on ne l'est pas. Véritable tête de linotte,

---

1. DISTRIBUTION. — Champanet, M. *Landrin*. — Grimoine, M. *Bahier*. — Carpiquel, M. *Séverin*. — Don Stefano Violetto, M. *Joseph Levesque*. — Céleste, Mlle *Maria Legault*. — Olympe, Mlle *Louise Bignon*. — Elmire, Mlle *Alice Lejeune*. — Cécile, Mlle *Suzanne Demay*. — Justine, Mlle *Jane Norris*. — Le Trottin, Mlle *Rolla*.

Tête de Linotte était précédée d'une comédie en un acte, de M. Trelby, *Ballon*, jouée par Mlle Marthe Alex et M. Viollet.

elle croit avoir oublié ses clefs qu'elle a dans sa poche, et se condamne à rentrer chez elle par la fenêtre ; elle sort sans argent ; laisse tomber ses gants l'un après l'autre ; monte dans une voiture qui n'est pas la sienne ; renvoie rue de Lisbonne (sous prétexte qu'il est Portugais !) la somme que lui a prêtée un monsieur qui demeure rue de Naples ; se fait apprendre à nager par ce même monsieur qu'elle prend pour son mari, et qui la poursuivra pendant toute la pièce, ayant reçu d'elle un mot qu'elle destinait à son notaire : « A la mer je ne m'appartenais pas : ici, je suis tout à vous » ; cherchant partout, dans son sac de voyage, naturellement égaré en chemin de fer, et jusque dans la culotte de son mari, les lettres compromettantes : « Ma chère Céleste, mon petit oiseau bleu... », que lui écrivait Carpiquel, le jeune secrétaire de M. Champanet, — et qui sont tout simplement dans son corsage ; envoyant enfin à son notaire la lettre qu'elle destinait à Carpiquel : « Il faut acheter Justine : attendez-moi ! » et qui est naturellement ramassée par son mari. La pièce est restée fort amusante. Mlle Maria Legault rend cette physionomie de femme étourdie et légère, mais aimable et honnête au fond, avec une grâce, un entrain, une fantaisie, pleine de goût et de naturel. Elle retrouvait, dans le rôle qu'elle a créé et qui est resté un de ses meilleurs, tout son succès d'autrefois. C'est avec *Tête de Linotte*, suivie du légendaire *Anglais tel qu'on le parle* que se terminera l'année 1900, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Mariée du Touring Club, vaudeville	4	»	75
Le Retour du marin, comédie	1	»	26
L'Anglais tel qu'on le parle, vaudeville.	1	»	105
**Un Amant délicat*, pièce	1	23 janv.	67
**Pour la Paix*, comédie	1	23 janv.	18
**Une Mauvaise plaisanterie*, comédie	3	23 janv.	53
**Le Train n° 12*, pièce	1	11 févr.	4
**L'Intérim*, comédie	3	10 mars	12
**Mademoiselle de Bullier*, comédie	2	10 mars	12
La Statue du Commandeur, pantomime.	3	21 mars	13
**Ruptures*, croquis parisiens	3	21 mars	2
**Y a plus de parents*, vaudeville	1	21 mars	2
**Notre Ami*, comédie	3	4 avril	4
**Francine ou le Respect de l'Innocence*, comédie	3	28 avril	32
**L'Inconnue*, comédie	1	28 avril	4
**Bonne Amie*, comédie	1	17 mai	26
Les Jurons de Cadillac	»	»	2
Les Demi Vierges, comédie	3	29 sept.	80
**La Blessure*, pièce	4	11 déc.	9
Tête de Linotte, comédie	3	21 déc.	16
**Le Ballon*, comédie	1	23 déc.	13

CONCERTS DU CONSERVATOIRE[1]

Une ouverture pour *Faust*, composée par M. Richard Wagner ; un *Pater Noster*, de Verdi ; un *Psaume*, de M. Guy Ropartz ; des fragments de la *Judith*, de M. Charles Lefebvre ; le Psaume CL, de César Franck ; le *Requiem*, de Brahms ; l'*Arlésienne*, de Bizet ; *A la Musique*, de Chabrier : tels sont les nouveaux morceaux introduits pendant l'année à l'ordinaire répertoire de la célèbre Société des Concerts du Conservatoire.

1. — M. Désiré Thibault était réélu, le 23 mai, second chef d'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire par 101 voix sur 104 votants, c'est-à-dire — fait sans précédent dans les annales de la célèbre Société — à la presque unanimité.

CONCERTS COLONNE

La 104e audition de la *Damnation de Faust*, avec Mlle Marcelle Pregi, MM. Cazeneuve, Auguez et Ballard avait ouvert, au Châtelet, l'année 1900. Le 14 janvier, Mme Roger-Miclos jouait avec une rare délicatesse le concerto en *ré* mineur de Mozart, et avec sa fougue habituelle M. Colonne conduisait un nouveau poème symphonique de Mme Augusta Holmès, *Andromède*, tout plein de belles sonorités wagnériennes : on acclamait et on réclamait l'auteur.

Le 21 janvier, M. Hugo Hermann se faisait entendre dans un concerto « dans le style hongrois » de Joachim, et dans l'adagio du 6e concerto de Spohr. Le 28 janvier, M. Diémer se faisait applaudir, comme virtuose toujours impeccable et… froid, dans le 4e concerto de Bethoven et comme compositeur, dans un concerto de violon que jouait avec succès le jeune Boucherit. L'œuvre est de force moyenne, « de l'ouvrage bien fait », comme on dit à l'atelier ; que le jeune artiste se méfie seulement d'attaquer en dessus ou en dessous du ton !… Quant à la scène des « Filles du Rhin » et du nain Albéric, de l'*Or du Rhin*, de Wagner, qui était le véritable intérêt de la séance, elle était suffisamment rendue, dans la lettre plus que dans l'esprit de l'œuvre… M. Ballard fut, à la scène finale du Walhalla, un bon Wotan.

Le 4 et le 11 février on donnait, avec M. Cazeneuve et Mlle Sirbain, le *Saint-Julien l'hospitalier* de M. Camille Erlanger, et le deuxième tableau du premier acte

d'*Alceste*, de Gluck, avec Mme Rose Caron. Le 4 mars, l'exécution intégrale de l'admirable troisième acte de *Siegfried* avait valu de chaleureuses ovations à Mme Adiny, tragédienne lyrique de tout premier ordre en Brunehilde, à MM. Cazeneuve et Ballard, ainsi qu'à l'orchestre qui s'était littéralement surpassé. Outre l'ouverture du *Freyschutz* et le concerto en *si* bémol, de Tschaikowsky, qui fut interprété avec beaucoup d'autorité par une pianiste espagnole de remarquable talent, Mlle Teresa Carreno, le programme comprenait plusieurs fragments du *Messidor*, de M. Alfred Bruneau, qui — nous aimons à l'espérer — n'a pas dit son dernier mot. L'accueil fait par le public au *Chant des Semailles* et aux *Adieux du Berger*, que nous dirent MM. Beyle et Albers, semble devoir nous prouver qu'il reviendra, un jour ou l'autre, sur sa première impression : cela s'est vu.

Le 11 mars, grand succès pour Mlle Lili Lehmann, interprétant en toute perfection l'air d'*Armide* de Gluck, plusieurs mélodies de Schubert et la Mort de Brunehilde, du *Crépuscule des Dieux*. Le 18 mars, M. Théodore Reichmann venait dire les Lamentations d'Amfortas, de *Parsifal*, et les Adieux de Wotan, de la *Valkyrie*. Le 25 mars, le concert était dirigé par M. Siegfried Wagner. Quand, à Bayreuth, nous eûmes l'insigne honneur d'être présenté au génial auteur de *Parsifal*, Siegfried Wagner avait douze ans. Il en a trente aujourd'hui. C'est un beau jeune homme blond, à l'œil intelligent et vif, le vivant portrait de son illustre père, dont il a le front et même... la mèche ! S'imposera-t-il un jour comme compositeur, le fils de cet homme extraordinaire qui a créé une forme d'art nouvelle et splendide, le drame musical, synthèse vivante de tous les arts : poésie, musique et arts plastiques encadrant et expliquant l'action du drame, union symbolique de toutes les façons de sentir, de com-

prendre et de vouloir la vie accessibles à l'homme? C'est ce que nous ne pouvons dire encore, après l'audition de l'ouverture de *Der Boerenhæuter*, que nous entendîmes ce jour-là. Comme chef d'orchestre, du moins, Siegfried Wagner a affirmé une rare et sûre maîtrise : ce jeune homme a le bras — le bras vainqueur, et directeur des masses instrumentales, joint à une charmante souplesse de la main gauche. Il a merveilleusement dirigé cette délicieuse *Siegfried-Idyll*, composée à Triebschen, pour célébrer le premier anniversaire de sa naissance, et a mis toute la pensée paternelle dans l'exécution de cette admirable marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, qu'on lui a redemandée d'acclamation. C'est par de nombreuses et chaleureuses ovations que le public a salué la venue parmi nous du fils du grand Wagner. Remercions M. Colonne de nous avoir donné l'occasion d'applaudir le sympathique héritier d'un tel nom — nous qui devons au père de si pures et de si puissantes sensations d'art!

MM. Eugène Isaye et Raoul Pugno étaient les solistes acclamés le 8 avril. M. Colonne avait, ce jour-là, inscrit à son programme un curieux fragment d'*Armor* de M. Sylvio Lazzari, chanté par M. Cazeneuve et Mlle Hatto. Le soir du vendredi-saint, Mlle Vera Eigena et la comtesse de Maupeou interprétaient le *Stabat Mater*, de Pergolèse.

La saison suivante s'était rouverte avec la *Damnation de Faust*. Le 4 novembre, nous assistions à un festival Saint-Saëns. Peu de compositeurs, sauf les grands maîtres allemands, peuvent, comme Saint-Saëns, affronter les dangers d'un programme exclusivement consacré à leurs œuvres. C'est que le talent de l'auteur de *Samson et Dalila* est si varié, sa plume est si souple et sa maîtrise si prodigieuse qu'il a essayé de tous les genres, toujours avec succès, et qu'il est facile de puiser heureusement dans le catalogue considérable de ses productions.

M. Colonne avait donc été bien inspiré en inaugurant la saison suivante par un festival Saint-Saëns. Ce ne sont pas cependant les œuvres les plus célèbres que nous indiquait le programme : ni l'admirable symphonie en *ut*, ni un des poèmes symphoniques. La seule nouveauté était *la Nuit*, chœur avec solo de soprano. C'est la peinture charmante de l'heure du repos et du rêve. Le rossignol vient animer le tableau et la voix, en luttant de virtuosité, forme avec lui un délicieux tableau. La voix de Mme Lovano est cristalline, d'une justesse irréprochable, et sa méthode et son style lui ont permis de surmonter avec grand succès les grandes difficultés du morceau en luttant avec la flûte si habile de M. Cantié. Le célèbre violoniste Isaye avait choisi le troisième concerto écrit par Saint-Saëns pour Sarasate. Or, rien n'est plus différent que les talents de ces deux virtuoses. On sent, tout le long du 3e concerto, le désir de faire briller la légèreté, la rapidité, la grâce de Sarasate, de faire applaudir la justesse inouïe de ses sons harmoniques qui s'élèvent à des régions inexplorées par les plus populaires des concertos. Après la magistrale *Marche du Synode* tirée d'*Henri VIII*, M. Wurmser, le jeune pianiste déjà si connu, est venu interpréter le 5e concerto de piano qui pourrait s'intituler : *Impressions d'Orient*. Il y a là des rythmes arabes de grande originalité, des sonorités nouvelles, des imitations des bruits de la tempête en mer qui sont étonnants de couleur. M. Wurmser a fait montre d'une très grande virtuosité et d'un charme exquis, particulièrement dans le délicieux Andante. La deuxième symphonie, qui date de vingt ans, est surtout remarquable par l'habileté de l'orchestration et une maîtrise si parfaite dans la forme et la conduite des idées que Brahms, le grand compositeur allemand, peu tendre d'ordinaire pour l'école française, disait que cette symphonie devrait servir de modèle à tous ceux qui étudient la composition. M. Isaye, dont on

admire d'ordinaire la grandeur souveraine, le son magistral, le style olympien, toutes qualités fort éloignées du style brillant du concerto, n'en a pas moins joué avec sa supériorité et son succès habituels. La *Jeunesse d'Hercule*, le dernier poème symphonique, terminait la séance, donnant au public l'occasion de faire une nouvelle ovation à M. Colonne et à son excellent orchestre. Cet orchestre était, le 18 novembre, dirigé par M. Félix Mottl. Le programme comprenait l'ouverture d'*Euryanthe* ; *Harold en Italie*, de Berlioz ; les *Préludes* de Liszt et la mort d'Yseult, de *Tristan et Yseult*, chantée par Mme Mottl. Richard Wagner triomphait encore, le 25 novembre et le 2 décembre, avec le troisième acte de *Siegfried*, interprété par Mme Adiny, MM. Cazeneuve et Ballard, En même temps que les *Impressions d'Italie* de M. Gustave Charpentier. M. Colonne nous faisait entendre, avec le concours de Mlle Hatto et de MM. Laffitte et Ballard, l'œuvre de M. Florent Schmitt, *Sémiramis*, couronnée au concours pour le prix de Rome.

Le 16 décembre, il nous donnait en son entier le *Faust* de Robert Schumann. Œuvre inégale, sans doute, mais si gracieuse, si puissante et si grandiose par endroits ; toujours intéressante en dépit, peut-être même à cause de ses défauts. La première partie, qui comprend la Scène du Jardin, la Prière et la Scène de l'Eglise, a donné à Mme Adiny, la triomphante Brunehilde de *Siegfried*, l'occasion de se montrer délicieusement tendre et pathétiquement émouvante sous les traits de Marguerite. Dans l'admirable morceau qui s'appelle le *Lever du Soleil*, M. Daraux, déjà fort apprécié de l'habituel public des grands concerts, s'est révélé une fois de plus superbe baryton et chanteur accompli. M. Ballard, décidément voué au rôle de Méphistophélès — qu'il soit de Berlioz ou de Schumann — a été mordant et sarcastique à souhait dans son ironique oraison funèbre à Faust mourant.

La troisième partie, *la Rédemption*, que le maître a traitée de façon si originale, nous a fait connaître, sous les traits de Pater Seraphicus et du docteur Marianus, deux artistes de valeur : M. Berton et M. Dangès (le Zampa de l'Opéra populaire) qui ont obtenu un légitime succès. C'est avec une grâce et un charme infinis que Mlle Mathieu d'Ancy a fait valoir le couplet enbaumé de fraîcheur : « De ces roses effeuillées répandons les senteurs sacrées... » Et c'est avec joie que nous avons retrouvé Mme Adiny, la Marguerite du début, transformée en pénitente, plus belle et plus dramatique que jamais. On voit, par cette pléïade d'artistes, que M. Colonne n'a reculé devant aucun sacrifice pour monter dignement la belle œuvre que les chœurs et l'orchestre ont très artistiquement rendue. Aussi a-t-il fort justement recueilli les ovations du public. Le *Faust* de Schumann est d'une interprétation particulièrement délicate, et il fallait attendre aux deux dimanches suivants pour en obtenir une exécution impeccable, terminant dignement l'année 1900.

CONCERTS LAMOUREUX

En perdant son illustre fondateur, l'Association des Concerts Lamoureux a gardé, en la personne de M. Camille Chevillard, un excellent chef d'orchestre. Le 7 janvier, M. Chevillard avait inscrit à son programme un concerto pour piano de M. André Gédalge, exécuté par M. Henri Falck. Le 14 janvier, après une exécution admirable de l'ouverture de *Léonore*, égale, sinon supérieure, à celle du Conservatoire, le public faisait fête au premier et au quatrième morceau d'*Antar*, de Rimsky-Korsakow. Nous préférons cependant les deux autres, le second surtout, la *Vengeance*, très original et superbe d'orchestration. Ensuite, Mlle Clotilde Kleeberg exécutait dans la perfection le concerto en *la* de Schumann, bien connu, mais toujours charmant. Cette pianiste a une netteté, une élégance et un sentiment musical qui la mettent au premier rang, sans conteste, de sa génération. Immense succès, absolument mérité... Enfin, salut aux vieilles connaissances, très brillamment rendues : la *Danse macabre*, où triompha le violon du jeune Sechiari, et le *Vénusberg*, très verveusement enlevé par M. Chevillard.

Le 21 janvier Mlle Delna s'était fait applaudir dans l'air d'*Adélaïde* de Beethoven et dans la Didon les *Troyens* de Berlioz. Le 28 janvier on était accouru en foule pour applaudir Mme Jeanne Raunay, l'admirable Iphigénie du Théâtre lyrique de la Renaissance. L'exquise artiste a d'abord chanté de la plus émouvante façon la mélancolique *Chanson perpétuelle* d'Ernest Chausson,

à qui tout le monde se plaît à reconnaître un vrai talent — maintenant qu'il est mort. — Puis, elle a dit en belle tragédienne lyrique, avec le grand style qui lui convient, l'air superbe de *Fidelio*. Beethoven était d'ailleurs le dieu du jour, et l'exécution de la symphonie en *la* par l'orchestre de M. Chevillard fut une pure merveille.

Le 25 février, M. Chevillard avait, de nouveau, inscrit au programme de son concert la scène finale du troisième acte de *Siegfried*, avec Mme Chrétien-Vaguet et M. Rousselière. « Sans doute — nous disent MM. Soubies et Malherbe, en leur belle étude de l'œuvre dramatique de Wagner — sans doute, on pourrait détailler musicalement cet admirable duo, noter un à un les motifs, le salut à la lumière avec ses riches arpèges de harpes, la phrase redite alternativement par les instruments et par les voix avec ses trilles en tierces si caressants, les dessins pleins de largeur et de noblesse que se renvoient les violoncelles et les violons quand le dialogue vocal s'anime et devient plus pressant, les supplications de Brunehilde que traduit si expressivement cette mélodie tour à tour mineure et majeure où se devine comme un mouvement de berceuse, enfin l'allegro de style presque fugué qui forme strette et détermine l'explosion finale. Mais de tels développements ont l'aridité d'une sèche nomenclature, et l'on se demande en pareil cas si la meilleure formule n'est pas encore celle à laquelle recourait Voltaire, en parlant des vers de Racine : « Beau, admirable, sublime ! » Mme Chrétien-Vaguet manque peut-être un peu de charme et de tendresse, mais elle a la voix solide et sûre, et nous a donné une Brunehilde d'une rare vaillance. M. Rousselière a du timbre et de la chaleur, et c'est une heureuse idée qu'a eue M. Chevillard de faire son Siegfried de ce futur lauréat du Conservatoire. L'exécution orchestrale était, comme toujours, de tout point incomparable. Le programme,

presque exclusivement consacré à Wagner, comportait pourtant une *Rapsodie sicilienne*, de M. Silver, où le public, un peu sévère, a trouvé plus de mouvement que d'invention, et l'admirable concerto en *mi* bémol, de Saint-Saëns, dont l'exécution demande une autre « poigne » que celle de Mlle Silberberg.

Le 4 mars et le 11 mars, l'orchestre des Concerts Lamoureux était dirigé par M. Richard Strauss qui nous faisait connaître deux intéresantes compositions : *Don Quichotte* et la *Vie d'un héros*.

Le 18 mars, M. Camille Chevillard donnait pour la première fois à Paris l'audition intégrale du troisième acte du *Crépuscule des Dieux*, interprété par MM. Engel, Challet et Dufour, Mmes Chrétien-Vaguet, Lormont, Vicq et Melno. Le 1er avril, M. Camille Chevillard avait cédé le bâton à M. Félix Weingartner. Autrichien de naissance, M. Weingartner a été chef d'orchestre à l'Opéra de Berlin, où il monta beaucoup d'œuvres françaises, entre autres les *Troyens*, de Berlioz, et *Carmen*, de Bizet, qu'il affectionne tout particulièrement. Grand, mince, imberbe, ce jeune et nerveux cappelmeister dirige sa phalange d'instrumentistes avec une sûreté de bras et une précision de mouvements qui, jointes à une indéniable délicatesse, lui donnent sur ses musiciens une incontestable autorité. C'est un plaisir de le voir « mimer » et comme « vivre » la musique qu'il interprète — sans le secours d'aucune partition... Aussi, quelles parfaites et quelles vivantes exécutions de l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, de Glück ; de celle de la *Flûte enchantée*, de Mozart ; de celle d'*Obéron*, de Weber — qu'on lui a redemandée d'acclamation — de la Mort d'Iseult de Wagner, et de la Symphonie héroïque de Beethoven, après lesquelles il a fort justement associé à son succès les excellents artistes qui composent l'orchestre Lamoureux. Comme chef d'orchestre, M. Wein-

gartner a donc, de nouveau, brillamment réussi et littéralement conquis son public, qui ne fut point cette fois, appelé à le juger comme compositeur : il y a deux ans, au Cirque des Champs-Elysées, son poème du *Roi Lear* ne nous avait-il pas prouvé que nous avions également affaire à un musicien de haute valeur ?

Après un festival populaire donné au Trocadéro, la saison des concerts Lamoureux recommençait, cette fois, au Nouveau-Théâtre. Le 4 novembre, on y donnait, avec MM. Bagès, Challet, Ballard, Mmes Chrétien-Vaguet, Lormont, Vicq, Melno et de Jerlin, une fort belle exécution du *Crépuscule des dieux*. Le 11 novembre, M. Chevillard nous faisait entendre d'abord la charmante symphonie en *la* de Beethoven. L'ouverture de *Claudie*, de MM. Paul et Lucien Hillemacher, venait ensuite : c'est une œuvre très distinguée quant à l'habileté de l'orchestration et à la recherche ingénieuse des détails : un peu triste et grise, elle est relevée par une brillante péroraison construite sur des motifs rustiques curieusement développés. La grande œuvre du jour était encore le colossal troisième acte du *Crépuscule des Dieux*, dont l'exécution a été vraiment d'une extraordinaire perfection. Puisqu'il est impossible d'avoir une représentation de l'œuvre à Paris, puisqu'il est impossible aussi d'obtenir que le formidable orchestre wagnérien soit enfoncé et masqué de façon à ne pas écraser les voix, nous devons savoir gré à M. Chevillard de nous donner la musique intégrale de cette apothéose des quatre soirées des *Niebelungen*. Le public enthousiaste ne paraît pas s'apercevoir des longueurs causées par l'absence de l'intérêt scénique : Wagner lui-même, dans ses concerts, autrefois, n'eût jamais osé cependant jouer un acte entier de ses premiers ouvrages alors inconnus à Paris, *Tannhaüser* et *Lohengrin*, œuvres cependant infiniment accessibles à l'audition sans spectacle ; mais quel chemin parcouru depuis ce temps oublié

déjà ! Mme Chrétien-Vaguet est une très vaillante Brunehilde. Son organe si puissant, si pur, supporte sans faiblir les difficultés écrasantes du rôle. M. Bagès est un intelligent Siegfried ; Mlle Lormont est une ondine à la voix claire et pure. On les a justement associés aux ovations sans fin faites à M. Chevillard, à Mme Chrétien-Vaguet et à l'admirable orchestre.

M. Henry J. Wood, chef d'orchestre au Queen's Hall de Londres, qui dirigeait, le 18 novembre, le Concert Lamoureux, avait bien emprunté à certains chefs allemands leur mimique — emploi de la main gauche, bâton dressé comme un *i* dans les points d'orgue, écrasement du corps dans le *piano ;* mais là s'arrêtaient ses emprunts. Rien de personnel, aucune vibration spéciale dans sa manière d'interpréter les œuvres connues. Comme inédit, M. Wood nous offrait le *Sang des Crépuscules*, de M. Parcy Pitt, « image d'une âme qui descend graduellement dans les ténèbres » ; musique sans tonalité, sans rythme, aux idées contournées et imprécises, à l'orchestration touffue et parfois bizarre...

Le 2 décembre, M. Chevillard nous faisait entendre le *Faust-Symphonie* de Liszt, qui se compose de trois parties orchestrales : *Faust, Gretchen, Méphistophélès*. Liszt y ajouta plus tard un chœur final de voix d'hommes, et l'œuvre, ainsi complétée, fut entendue pour la première fois aux fêtes données à Weimar en septembre 1857, à l'occasion du jubilé du Grand-Duc. M. Chevillard n'a fait exécuter, au Nouveau Théâtre, que les trois parties orchestrales. « Ecoutez avec impartialité cette *Faust-Symphonie*, nous disait fort justement notre excellent confrère Hugues Imbert, et vous découvrirez sans peine, à côté des pages où l'auteur aspire à la Beauté, d'autres, malheureusement plus nombreuses, dans lesquelles le « virtuosisme » s'épanouit en toute son inopportunité. On ne peut nier toutefois que Liszt n'ait réussi à peindre

assez heureusement dans la première partie le caractère rêveur, tourmenté, impatient de Faust, dans la seconde, la douce et naïve image de Gretchen, et dans la troisième, la nature satanique de Méphistophélès. Le malheur pour lui est qu'il ait voulu pousser trop loin son système descriptif. Il y a un vieux proverbe qui dit : « Le mieux est l'ennemi du bien ». A l'intéressant *Faust* de Liszt, M. Chevillard ajoutait, huit jours après, deux très jolis *Nocturnes* de M. Debussy : *Nuages*, et la *Fête*, d'une étonnante vérité d'accents.

Le 16 décembre, on faisait un énorme succès au violoniste Henri Marteau, qui détaillait avec un brio étincelant un concerto de G. Sinding, d'une difficulté inouïe. La *Mort de Cordelia*, poème symphonique de G. Alary, inspiré par un passage du *Roi Lear* de Skakespeare recevait, au contraire, un accueil plutôt froid. Le dimanche suivant, M. Léon Delafosse, pianiste au jeu brillant, mais sec, où la virtuosité remplace trop souvent le charme et la puissance, nous présentait une *Fantaisie* de sa composition, d'inspiration courte et d'instrumentation souvent hétéroclite. Bonne musique d'amateur.

Constatons, avant de terminer ce chapitre, que, de jour en jour, M. Camille Chevillard se rapproche de l'idéale perfection. Au sang froid qu'il a toujours montré se sont jointes la flamme communicative, l'eurythmie du geste, la pleine possession de l'œuvre exécutée. La *Symphonie pastorale*, cette merveille unique de la musique descriptive, l'œuvre la plus parfaite peut-être, au point de vue purement musical, qui soit sortie de la plume du maître, ne fut ainsi, le 30 décembre, qu'un long enchantement...

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Schmitt, élève de MM. Massenet et Fauré. Deuxième premier grand prix : M. Cunq, élève de M. Lenepveu. Mention honorable : M. Bertelin, élève de MM. Dubois et Widor.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premier prix : M. Pech, élève de M. Lenepveu. Deuxièmes accessits : MM. Dupont, élève de M. Widor; Dornerg, élève de M. Lenepveu.

HARMONIE. — Premier prix : M. Motte-Lacroix, élève de M. Taudou. Premier accessit : M. Dumas, élève de M. Xavier Leroux. Deuxième accessit : M. Rousseau, élève de M. Lavignac.

Classes des élèves femmes. — Premier prix : Mlle Joffroy, élève de M. Samuel Rousseau. Deuxième prix : Mlle Lhote, élève de M. Samuel Rousseau. Premiers accessits : Mlles Loutil, élève de M. Chapuis; Abraham, élève de M. Samuel Rousseau. Second accessit : Mlle Boulanger, élève de M. Chapuis.

CHANT. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Riddez, élève de M. Crosti. Seconds prix : MM. Baer, élève de M. Duvernoy; Geyre, élève de M. Crosti. Premiers accessits : MM. Azéma, élève de

M. Auguez; Dubois, élève de M. Duvernoy. Deuxièmes accessits : MM. Aumonier et Minvielle, élèves de M. Masson.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Cesbron et Mellot, élèves de M. Warot; Baux, élève de M. Duvernoy. Second prix : Mlle Huchet, élève de M. Dubulle. Premiers accessits : Mlles Revel, élève de M. Duprey; Demougeot, élève de M. Warot. Seconds accessits : Mlles Meynard, élève de M. Dubulle; Billa, élève de M. Vergnet; Lassara, élève de M. Duvernoy.

Opéra. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Bourbon, élève de M. Melchissédec; Riddez, élève de M. Giraudet. Deuxième prix : M. Dubois, élève de M. Melchissédec. Premier accessit : M. Azéma, élève de M. Melchissédec.

Femmes. — Seconds prix : Mlles Grandjean, élève de M. Giraudet; Mellot, élève de M. Melchissédec. Premiers accessits : Mlles Cesbron, élève de M. Melchissédec; Jullian, élève de M. Giraudet. Deuxième accessit : Mlle Demougeot, élève de M. Giraudet.

Opéra-Comique. — *Hommes.* — Premier prix : M. Boyer, élève de M. Achard. Second prix : M. Dubois, élève de M. Lhérie. Premiers accessits : MM. Bourbon et Riddez, élèves de M. Lhérie; Geyre, élève de M. Achard.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Baux, élève de M. Lhérie; Mellot, élève de M. Achard. Second prix : Mlle Revel, élève de M. Lhérie. Premier accessit : Mlle Billa, élève de M. Achard. Seconds accessits : Mlles Huchet, élève de M. Achard; Grandjean, élève de M. Achard; Van Gelder, élève de M. Lhérie.

Tragédie. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Decœur, élève de M. Leloir; Vargas, élève de M. Le Bargy. Premiers accessits : MM. Larmandie, élève de M. Silvain; Garry, élève de M. de Féraudy.

Femmes. — Premier accessit : Mlle de Raisy, élève de

M. Paul Mounet. Second accessit : Mlle Dayez, élève de M. de Féraudy.

Comédie. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Vargas, élève de M. Le Bargy. Seconds prix : MM. Brulé, élève de M. Paul Mounet ; Garry, élève de M. de Féraudy. Premier accessit : M. Monteaux, élève de M. de Féraudy. Deuxièmes accessits : MM. Bouthors, élève de M. Silvain ; Capellani, élève de M. Le Bargy.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Garrick, élève de M. de Féraudy ; Aubry, élève de M. Le Bargy. Seconds prix : Mlles Dayez, élève de M. de Féraudy ; Becker, élève de M. Le Bargy. Premiers accessits : Mlles Margel, élève de M. Worms ; Mathot, élève de M. Le Bargy. Deuxième accessit : Mlle Spindler, élève de M. Worms.

Piano. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Edger, élève de M. Diémer ; Pintel, élève de M. de Bériot. Second prix : M. Lortat-Jacob, élève de M. Diémer. Premiers accessits : MM. Jadora, élève de M. de Bériot ; Crélerot, élève de M. Diémer. Seconds accessits : MM. Arcouët, élève de M. Diémer ; Salzedo, élève de M. de Bériot.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Joffroy, Debrie, Cock, élèves de M. Pugno ; Novello, élève de M. Delaborde ; Robillard, élève de M. Alphonse Duvernoy. Seconds prix : Mlles Boucherit et Grumbach, élèves de M. Pugno. Premiers accessits : Mlles Neymark, élève de M. Pugno ; Bittar, élève de M. Duvernoy. Deuxièmes accessits : Mlles Nosny et Lemann, élèves de M. Delaborde ; Audousset et Chaperon, élèves de M. Alphonse Duvernoy.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : Mlle Ellie et M. Cœur. Deuxième prix : M. Salzedo. Premier accessit : Mlle Joffroy (Jeanne). Deuxième accessit : Mlle Meunier.

Violon. — Premiers prix : M. Baillon, élève de M. Marsick et de M. Nadaud, et Mlle Sieveking, élève de M. Rémy. Seconds prix : MM. Luquin et Debruille, élèves de M. Rémy ; Dufresne, élève de M. Lefort ; Vedrenne, élève de M. Nadaud. Premiers accessits : M. Quesnot, Mlle Playfair et M. Dorson, élèves de M. Lefort. Deuxièmes accessits : M. Bloch, élève de M. Nadaud ; Mlle Chemet, élève de M. Berthelier ; M. Gravois, élève de M. Berthelier ; M. Paulet, élève de M. Rémy.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Second prix : M. Michaux. Seconds accessits : MM. Drouet et Vieux.

Violoncelle. — Premier prix : M. Kefer, élève de M. Delsart. Seconds prix : MM. Gaudichon et Jullien, élèves de M. Rabaud. Premiers accessits : Mlle Clément, élève de M. Delsart, et M. Nizet, élève de M. Rabaud.

Contrebasse. — Professeur : M. Viseur. Premier prix : M. O'Kelly. Second prix : M. Schmitt. Deuxième accessit : M. Gasparini.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premiers prix : MM. Fleury et Bladet. Second prix : M. Bauduin. Premier accessit : M. Dusausoy. Deuxième accessit : M. Cardon.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Andraud, Clerc et Bouillon. Second prix : M. Hurm. Premier accessit : M. Gobert. Deuxième accessit : M. Mercier.

Clarinette. — Professeur : M. Rose. Premiers prix : MM. Delacroix et Grass. Second prix : M. Villetard. Premier accessit : M. Arambourou. Deuxième accessit : M. Costes.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premiers prix : MM. Sublet et Hermans. Seconds prix : MM. Carlin et Rible. Premier accessit : M. Alibert.

Cor. — Professeur : M. Brémond, Premier prix :

M. Fontaine. Second prix : M. Mellin. Premiers accessits : MM. Alphonse et Bremond.

Cornet à pistons. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : M. Bauliet. Seconds prix : MM. Harscoat et Milice. Premier accessit : M. Langrand. Second accessit : M. Vignal.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premier prix : M. Jeanjean. Seconds prix : MM. Cousin et Lepassant.

Trombone. — Professeur : M. Allard. Premier prix : M. Couillaud. Seconds prix : MM. Martin et Buffet. Premier accessit : M. Courtois. Seconds accessits : MM. Delbos et Rey.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Jules Adenis, Auguste Baluffe, Paul Charton, Henri Crisafulli, Louis Enault, Marcel Fiorentino, Furpille, Ely-Edmond Grimard, Georges Hartmann, Georges Lefèvre, Louis Ratisbonne, Edmond Tarbé, Pierre Véron, Gabriel Vicaire.

Compositeurs et Artistes musiciens

Jules Armingaud, Eugène Bouquet (des Concerts Lamoureux), Claudius Blanc, Ernest Boulanger, Mme Caroline Butet (née Jung), Marc Chautagne, Louis Deffès, Jules Delsart, Mme Marie Gillard (chef de chant à l'Opéra-Comique), Jancourt (professeur de basson), Hermann Lévi (de Munich), Joanni Perronnet, Hippolyte Rabaud, Charles de Sivry, Arthur Sullivan, Vivier.

Artistes dramatiques et lyriques

Mlle Mily d'Athènes, Barnolt, Bernard (de l'Opéra-Comique), Jeanne Bernhardt, Madeleine Brohan, Charpentier, Eugène Clerh, Mme Doche, José Dupuis, Léon Gresse, Jane Henriot, Mme Méry-Laurent, Léonce, Mme Morin, Juliette Nesville, Henriette Robin (de l'Opéra), Roger (du Théâtre-Français), D. Tagliafico, Henri Vogl (de Munich).

Divers

Eugène Bertrand, Dida (artificier), Léon Carré, Gaillard (souffleur de la Comédie-Française), Jauner (directeur du Karl-theater, de Vienne), Henri Laurent (caissier de l'Opéra), Albert Lhote (sous-chef du Secrétariat du Conservatoire), O'Kelly, Oscar Stoumon (directeur du théâtre de la Monnaie, de Bruxelles).

LA PRESSE THÉATRALE EN 1900[1]

L'Art. — M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical.

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

Armée et Marine. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

L'Aurore. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel), critique dramatique ; M. VONOVEN, critique musical.

Les Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique ; M. ALBERT DAYROLLES, critique musical.

L'Armée territoriale. — M. HENRI SAFFROY.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG.

Autorité. — M. GEORGES STREET ; M. GUGENHEIM, Courrier des théâtres.

Avenir militaire. — M. H. TROUVILLE.

Charivari. — M. HENRI SECOND.

Courrier Français. — M. EMILE LUTZ.

Courrier du Soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique ; M. HENRI BOYER, critique musical.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

Echo de Paris. — M. LUCIEN MUHLFELD, critique dramatique ; M. HENRI GAUTHIER-VILLARS (L'Ouvreuse), critique musical ; M. AUGUSTE GERMAIN (Le Capitaine Fracasse), Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

Eclair. — M. HENRI TUROT, critique dramatique ; M. SAMUEL ROUSSEAU, critique musical ; M. HENRI PELLIER, Courrier des théâtres.

---

1. — Les critiques dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Le 28 mai, le bureau de l'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale avait été constitué de la manière suivante : [illegible]*ident*, M. Catulle Mendès ; *vice-présidents*, MM. Eugène Lintilh[illegible] [illegible]rges Pfeiffer ; *secrétaire*, M. Maxime Vitu ; *trésorier*, M. Edmond [illegible] ; *archiviste*, M. Edmond Stoullig.

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique ; M. Arthur Pougin, critique musical ; M. Julien Torchet, critique des concerts ; M. Th. Avonde (Jean Baudry), Courrier des théâtres.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. Emmanuel Arène, (Un Monsieur de l'orchestre), Soirée parisienne ; M. Alfred Delilia, Courrier des théâtres ; M. Abel Mercklein, Courrier des concerts.

Finance pour rire. — M. Edmond Benjamin.

Français. — M. Alphonse Lemonnier.

Fronde. — Mlle Judith Cladel, critique dramatique ; Mme Cécile Max, Critique musicale et Courrier des théâtres.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyser.

Gazette de France. — M. R. de Fréchencourt, critique dramatique ; M. H. de Curzon, critique musical.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des spectacles.

Gil Blas. — M. Saint-Geniès (Richard O'Monroy), critique dramatique ; M. Gaston Salvayre, critique musical ; M. Victor de Cottens, Soirée parisienne.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. de Loustalot, critique dramatique.

Indépendance belge. — M. Gustave Simon, critique dramatique ; M. Gabriel Lefeuve, critique musical.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius) ; M. Ichac, Courrier des théâtres.

Jour. — M. Henry Presseq.

Journal. — M. Catulle Mendès ; M. André Gresse, Critique des concerts ; M. Mobisson, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Emile Faguet, critique dramatique ; M. Adolphe Jullien, critique musical ; M. Edouard Sarradin, Compte-rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Justice. — M. Maxime Auguste-Vitu.

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique; M. Albert Dayrolles, critique musical; M. Largy, courrier des Théâtres.

Liberté. — M. Robert de Flers, critique dramatique; M. Gaston Carraud, critique musical; M. Th. Avonde, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. Paul Lacome, critique musical.

Magasin pittoresque. — M. Quentin-Bauchart, critique dramatique; M. E. Fouquet, critique musical.

Matin. — M. Gaston Leroux, critique dramatique; M. André Corneau, critique musical; M. Alphonse Lemonnier, Courrier des Theâtres.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel (Moreno) et Arthur Pougin, critiques musicaux; M. Paul-Emile Chevalier, critique dramatique.

Mercure de France. — M. Ferdinand Hérold, critique dramatique; M. P. de Bréville, critique musical.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Monde. — M. Welschinger, critique dramatique; M. Arthur Coquard, critique musical.

Monde Artiste illustré. — M. Paul Milliet, critique musical; M. Edmond Stoullig, critique dramatique.

Monde illustré. — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique; M. Auguste Boisard, critique musical.

Monde musical. — M. Dandelot.

Monde moderne. — M. Maurice Lefèvre, critique dramatique; M. Danvers, critique musical.

Moniteur universel. — M. René Benoist (Des Tournelles), critique dramatique et Soirée parisienne; M. Adolphe Jullien, critique musical.

National. — M. Edmond Stoullig.

Nouvelle Revue. — M. Eugène Lintilhac, critique dramatique; M. P.-B. Gheusi, critique musical.

Paix. — M. Maurice Lefèvre, critique dramatique; M. Louis Schneider, (le Pompier de service), Critique musical et Soirée parisienne.

Paris. — M. Edmond Diet, critique musical.

Patrie. — M. DE GORSSE, critique dramatique ; M. ALBERT RENAUD, critique musical ; M. PAUL LORDON, Avant-premières.

Pays. — M. DE GOURCUFF.

Petit Bleu. — M. HENRI MARÉCHAL, critique musical ; M. PERSIL, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Petit Caporal. — M. CHARLEY-CICILE (Struensée).

Petit Journal. — M. LÉON KERST ; M. VICTOR ROGER, Courrier des théâtres.

Petit National. — M. LÉON NUNÈS, critique dramatique ; M. GASTON LEMAIRE, critique musical.

Petit Parisien. — M. MONTCORNET ; M. CLÉMENT BANNEL, Courrier des théâtres.

Petit Sou, M. LÉON XANROF.

Petite République. — M. HENRY BAUER ; M. TH. MASSIAC, Courrier des théâtres.

Politique coloniale. — M. ANJUBAULT.

Presse. — M. SENNER, critique dramatique ; M. BRET, critique musical.

Quinzaine. — M. E. DE SAINT-AUBAN.
critique musical.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET.

Rappel. — M. FERNAND LEFÈVRE, critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical ; M. JULES LECOCQ, Courrier des théâtres.

République française. — M. ROBERT VALLIER, critique dramatique ; M. MAURICE POTTECHER, critique musical ; M. TH. AVONDE (Jean Bauvey), Courrier des théâtres.

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue blanche. — M. ROMAIN COOLUS, critique dramatique ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

Revue britannique. — M. FERNAND BEISSIER.

Revue d'art dramatique. — M. EUGÈNE MOREL, critique dramatique ; M. ROBERT BRUSSEL, critique musical.

Revue de Paris. — M. LOUIS GANDERAX.

Revue des Deux Mondes. — M. RENÉ DOUMIC, critique dramatique ; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue des Revues. — M. HENRY BÉRANGER, critique dramatique ; M. PAUL SOUDAY, critique musical.

Revue hebdomadaire. — M. R.-M. Ferry, critique dramatique ; M. Paul Dukas, critique musical.
Revue illustrée. — M. Louis Schneider.
Revue socialiste. — M. Gaston Stiegler, critique dramatique ; M. J. Prodhomme, critique musical.
Siècle. — M. Camille Le Senne.
Signal. — M. Albert Le Roy.
Soir. — M. Jacques Raymond, critique dramatique ; M. Albert Soubies (B. de Lomagne), critique musical.
Soleil. — M. Anatole Claveau, critique dramatique ; M. Auguste Goullet, critique musical ; M. Louis Schneider, Courrier des théâtres.
Temps. — M. Gustave Larroumet, critique dramatique ; M. Pierre Lalo, critique musical ; M. Adolphe Aderer, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.
Times. — M. de Blowitz, correspondant théâtral de Paris.
Vie au grand air. — M. Auguste Germain.
Vie contemporaine. — M. Brieux.
Vie théâtrale. — M. Emile Mas.
Voltaire. — M. Armand d'Artois, critique dramatique ; M. Georges Pfeiffer, critique musical ; M. Maufrey, Soirée théâtrale.
Vie Parisienne. — M. Courtois.

TABLE DES MATIERES

Imp. du « Petit Troyen » G. Arbouin, 126, rue Thiers, Troyes

EDMOND STOULLIG

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 25 volumes. les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une etude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle* ;

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province* ;

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre* ;

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE. *1779-1879* ;

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique* ;

7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin* ;

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières* ;

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre* ;

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain* ;

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes* ;

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans* ;

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre* ;

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle* ;

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française* ;

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe* ;

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre* ;

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre* ;

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques* ;

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Éducation du Comédien* ;

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie Contemporaine* ;

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre* ;

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne*.

Imp. du *Petit Troyen* G. ARBOUIN, 126, rue Thiers, TROYES

NAME	DATE	NAME	DATE
W. L. Schwartz Jr.	July 15/1924		